NEUPHILOLOGISCHE MITTEILUNGEN

HERAUSGEGEBEN VOM NEUPHILOLOGISCHEN VEREIN IN HELSINKI

Redaktion

A. LÅNGFORS — Professor em. der romanischen Philologie

P. KATARA — Professor em. der deutschen Philologie

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis $ 1.50 oder (nur für Finnland) Fmk. 150. Die Mitglieder des Vereins erhalten die Zeitschrift unentgeltlich. — Beiträge, sowie Bücher und Zeitschriften bittet man an Prof. *A. Långfors* (Rahapajankatu 3 B), den Abonnementsbetrag und die Bestellungen früherer Jahrgänge an die *Akademische Buchhandlung* (Keskuskatu 2, Helsinki) und Mitgliedsbeiträge an den Schriftführer des Vereins, Mag. phil. *Åke Furuhjelm* (Johanneksentie 4), einzusenden.

Redaktionssekretär Dozent TAUNO F. MUSTANOJA (Annankatu 27 A)

LIV. JAHRGANG 1953

LA DÉNASALISATION EN FRANÇAIS

La dénasalisation, la perte de la nasalité d'une voyelle, est un phénomène observé fréquemment dans les langues germaniques et slaves. C'est par ce phénomène que s'explique p.ex. l'imparfait du verbe allemand *denken* (*dachte*) et le mot russe *ruká* »main» comparé au mot correspondant polonais *ręka*, ou le signe *ę* représente un *e* nasal.

La grammaire historique du français connaît également des cas de dénasalisation, au moins partielle, comme dans »mon ami» où l'on a prononcé un *o* nasalisé devenu plus tard oral.

Les dénasalisations de l'ancien français ne sont pas encore bien étudiées et je renonce ici à cette tâche rendue difficile par la graphie: on ne saurait dire si dans un cas donné il s'agit de l'omission du trait indiquant la nasalité ou bien d'une pro-

nonciation vraiment dénasalisée. Il faudrait pousser la critique et la méthode comparative des différents manuscrits à l'extrême pour aboutir à des conclusions dignes de foi. M. Wilmotte a traité de la dénasalisation wallonne dans la Romania 1887, et il a publié des textes dans les années 1889 et 1890; on y peut trouver des formes où la nasalité n'a pas été marquée (*Jeha* pour Jehan, *mais* pour mains, *pronuchiet* pour pronunchiet, *auos* pour auons, *capelais* pour capelains, etc., en abondance).

C'est devant cette même difficulté qu'hésite Carin Fahlin (Etude sur le manuscrit de Tours de la Chronique des ducs de Normandie par Benoit, thèse d'Uppsala 1937) lorsqu'elle cite quelques graphies sans nasalisation (p. 92). Elle écrit à ce propos: »Il est extraordinaire que le copiste de *T* omette si souvent le trait indiquant la nasalisation de *i* . . . Devant *g*, cela arrive dans *T* et dans *B* (*loig*, *besoig*, *poig*) ainsi que dans beaucoup d'autres mss . . . Après d'autres voyelles, *n* manque exceptionnellement, p.ex. dans *esement*» (ainsiment).»

Pour M^lle^ Fahlin le problème est d'ordre secondaire, bien entendu. Il y a lieu de faire remarquer que la graphie sans *n* devant *g* est très fréquent un peu partout, c'est presque la règle dans les textes wallons édités par Wilmotte. Il est impossible de juger de ces cas, mais je suis persuadé qu'il n'y a pas de dénasalisation dans ces vocables.

Il en est peut-être autrement du mot *esement* ainsi que des autres cas cités par Carin Fahlin, qui sont: *aiceis* pour ainceis, *aiz* pour ainz, *sait(e)* pour saint(e), *saitisme(s)* pour saintisme(s), *maitenant* pour maintenant, *estaidre* pour estaindre, *maite* pour mainte, *maitendron* pour maintendron, *maidre* pour maindre, *faidreiz* pour faindreiz, *fraidre* pour fraindre, *loiz* pour loinz.

L'analyse de ces cas donne comme résultat que toutes les omissions du *tilde* se sont produites devant *t*, *d* ou *s*. Nous verrons plus loin que ces trois consonnes favorisent la dénasalisation, que la plupart des dénasalisations modernes se sont pro-

duites précisément devant dentales et chuintantes. Les exemples cités par Carin Fahlin pourront donc servir de point de départ à qui voudrait envisager le problème du point de vue de l'ancien français. Ce qui m'a surpris le plus à la lecture de l'étude de Carin Fahlin (qui m'a été signalée par mon maître Arthur Långfors), c'est que le dialecte médiéval de la vallée de la Loire semble avoir connu pas mal de dénasalisations en opposition aux parlers modernes qui ne m'ont presque pas fourni de matériaux (pas un seul, si j'ai bonne mémoire).

Or, il n'y aura question ici ni de l'ancien français, ni des dénasalisations partielles, mais exclusivement des cas où une voyelle nasale a abouti à une voyelle orale dans les parlers modernes. Il s'agit donc des cas comme *kate* pour 'chanter', *maje* pour 'manger'. *seti* pour 'sentier',

Deux grands savants, Oscar Bloch (Vosges) et Charles Bruneau (Ardenne), ont étudié avec beaucoup de soin la dénasalisation dans les patois qui leur étaient les plus familiers. C'est Oscar Bloch qui, en 1929, m'avait indiqué le point 271 de l'ALF (Nord), qui connaît notre phénomène. Voilà pourquoi je lui dois, en partie, le sujet de mon étude.

La dénasalisation de certains patois français est donc un phénomène déjà un peu connu, et, dans son étude sur les parlers des Ardennes, Bruneau a exposé mainte théorie, mainte observation s'y rapportant. Ce qui me reste à faire, c'est de délimiter l'extension géographique du phénomène, de préciser et de compléter les théories de Bruneau et de classer les cas donnés. Dans la partie théorique de mon étude, je me servirai donc toujours de celle de Bruneau comme point de départ pour y ajouter les remarques à faire et mes observations personnelles.

La genèse de la dénasalisation

Charles Bruneau, dans son *Étude phonétique des patois d'Ardenne* (thèse de Paris, 1913), mentionne (p. 280) qu'»au

centre et au sud du pays d'Ardenne les voyelles orales *a* et *ó* ainsi que la voyelle intermédiaire *å* tiennent souvent la place de la voyelle nasale *ã*.» Il étudie ensuite le mécanisme du phénomène aboutissant aux observations suivantes:

1) »Le mouvement du voile du palais est en retard sur les mouvements de la langue et du larynx: on perçoit une voyelle nasale suivie d'une résonance nasale. P.ex. *san* pour *sã*, *trankil* pour *trãkil*.

2) »On perçoit nettement avant la voyelle nasalisée une voyelle pure de même nature. P.ex. *saãn* pour *sã* (sang).

3) »Enfin l'on entend une voyelle incomplètement nasalisée, *â* ou *å* demi- nasal.»

Le résultat de cette évolution est une voyelle orale, suivie exceptionnellement d'un son nasal mourant. P.ex. *lijaã* (en lisant).

Tous les types notés par Bruneau dans les Ardennes se trouvent aussi sur l'ALF, bien qu'ils y soient assez rares. C'est ainsi que nous lisons sur la carte 823 point 173 *matẽn* pour 'matin', carte 427 point 196 *mohõn* pour 'maison', carte 1369 point 143 *vãã* point 150 *vã* et point 175 *vã* pour 'vent'.

Le troisième type, voyelle incomplètement nasalisée, est plus fréquent que les autres et il y a des cas où Edmont a noté pour un même patois deux formes parallèles, dont l'une avec une voyelle orale et l'autre avec une voyelle incomplètement nasalisée (p.ex. carte 1369 point 147 *va* et *vâ* pour 'vent').

C'est ce fait qui donne lieu à supposer que le mécanisme de la dénasalisation, observée par Bruneau dans une partie des Ardennes, ne serait pas le seul possible. Il paraît que la dénasalisation peut se produire aussi de façon que la résonance nasale s'affaiblit pour une cause ou une autre, produisant ainsi tout d'abord une voyelle légèrement nasalisée, pour aboutir enfin à une voyelle orale.

Bruneau l'admet d'ailleurs lui-même en écrivant (p. 282): »Le processus de la dénasalisation n'est pas partout identique: au centre de mon domaine le voile du palais s'abaisse d'une

manière insuffisante, mais au moment voulu; au sud il s'abaisse d'une façon normale, mais tardive.»

Les observations de Bruneau sont exactes en ce qui concerne les patois des Ardennes et en partie aussi quelques patois du département de la Meurthe-et-Moselle. Si la dénasalisation était devenue une loi phonétique, ses explications seraient suffisantes. Mais même si nous éliminons le grand nombre de cas où il s'agit d'emprunts ou de reproductions de mots littéraires, il reste dans les Ardennes, comme ailleurs, un certain nombre de mots qui ont conservé leur voyelle nasale. Il ne s'agit donc pas d'une incapacité de prononcer une voyelle nasale, d'une évolution générale affectant la totalité du vocabulaire. Il existe également de vastes domaines où l'on n'a pas enregistré de formes nécessaires pour le mécanisme admis par Bruneau, bien que le manque de matériaux ne prouve pas encore l'inexistence totale de ces formes.

Je veux dire que Bruneau s'est limité à étudier la transformation des voyelles en question *in se ipso* et qu'il n'a pas prêté suffisamment attention aux conditions extérieures de ce phénomène. Je dis »suffisamment», car il écrit (p. 101): »Il semble toutefois que la présence des occlusives favorise l'apparition d'une voyelle orale». Je suis persuadé que la clef de la question est cachée sous les conditions extérieures que j'étudierai dans le chapitre suivant.

Si nous affrontons le mécanisme de la dénasalisation tout d'abord théoriquement, il est évident que la présence des phonèmes exigeant une poussée d'air énergique passant par la bouche, cause un affaiblissement de nasalité, l'air n'existant plus en quantité nécessaire pour produire la résonance nasale. Comme nous parlons toujours en anticipant sur les phonèmes à être produits (cf. Meringer, *Versprechen und Verlesen*, Stuttgart, 1895), le cas opposé étant rare, il est logique que ce phonème voisin est le son qui suit la voyelle en question. Il faut donc déterminer surtout les consonnes devant lesquelles ce phénomène est fréquent.

Si nous n'envisageons que l'énergie, il est admissible *a priori* que les chuintantes et les fricatives favorisent la dénasalisation. Si, au contraire, nous observons le point d'articulation de ces consonnes, il est vraisemblable que celles d'entre elles qui sont prononcées le plus loin de la place de la résonance nasale sont susceptibles de le faire. Comme la résonance nasale des voyelles françaises se fait dans la partie vélaire du palais, on attendrait que les dentales et les labiales favorisent la dénasalisation parce que attirant les organes de la parole plus en avant dans la bouche, c'est-à-dire faisant former les voyelles plus en avant et moins dans la partie de la bouche où la résonance nasale est possible. Nous verrons dans le chapitre suivant que ces spéculations théoriques concordent nettement avec les faits numériques.

Conditions extérieures de la dénasalisation

Nous avons déjà dit que, théoriquement, on attendait le plus grand nombre de dénasalisations devant dentales, chuintantes et labiales. J'ai observé la dénasalisation dans 200 mots (plus la pseudo-dénasalisation traitée plus loin), dont 65 cas devant dentale, 30 devant chuintante, 11 devant labiale, 3 seulement devant liquide, un seul devant gutturale, deux devant nasale labiale, 80 à la finale du mot et 8 cas spéciaux. Ceci prouve que *les dentales et les chuintantes favorisent la dénasalisation.* Les gutturales et les palatales se formant plus loin dans la bouche, ne l'amènent pas.

Dès qu'il s'agit des voyelles, on se pose la question si leur position par rapport à l'accent tonique joue un rôle quelconque dans la transformation. Or, des 65 cas devant dentale 31 sont en position tonique et 34 en position atone, des 30 cas devant chuintante 20 sont en syllabe tonique et 10 en syllabe atone et quant aux cas devant labiale, la proportion est de 5 contre 6. *L'accent tonique ne joue donc aucun rôle dans la dénasalisation.* Il y a même des cas où l'accent tonique, dans quelques patois

du domaine dénasalisant, s'est déplacé sans que ce fait eût troublé en rien le processus observé. Les 80 cas à la finale sont naturellement tous en position tonique, mais je crois qu'il faut séparer ces cas des 120 autres.

Bruneau écrit (p. 298) que »les instituteurs signalent la prononciation défectueuse de la voyelle *ẽ* en position finale à peu près dans tout le département des Ardennes» et il complète cette observation p. 482 en écrivant: »Les nasales finales sont donc les unes dénasalisées, les autres en voie de dénasalisation: celles-ci sont toujours suivies d'un son nasal adventice dont la nature est extrêmement variable». L'Atlas linguistique concorde avec cette observation pour un domaine bien plus vaste. Il semble que *les voyelles nasales soient affectées par cette défectuosité un peu partout dans l'hémisphère oriental de la France* tandis qu'à l'Ouest leur nasalité est bien conservée.

Il nous reste encore à expliquer pourquoi la dénasalisation est si fréquente à la finale du mot. Il est évident que la seule cause en est la durée des voyelles finales. Elles ne sont jamais prononcées longues, mais plutôt plus ou moins brèves. On observe chez nombre d'individus une habitude d'arrêter la poussée d'air aussitôt la voyelle prononcée. J'ai observé que quelques-uns d'entre eux, qu'il s'agisse d'une voyelle orale ou nasale, coupent la voix d'une façon si brusque qu'il émettent presque un élément consonantique qui ne diffère pas beaucoup de l'élément consonantique duquel sont précédées toutes les voyelles initiales de l'allemand, un son appelé *Knacklaut*. Les personnes qui ont pris cette habitude sont ensuite forcées de faire sortir l'air arrêté par une expiration puissante, presque un soupir. Ceci se produit surtout dans les expressions emphatiques comme *ah oui, mais non, allons, bon, bien, attend, va-t'en.* Même si la prononciation décrite est individuelle, elle n'est pas si rare qu'on ne le pense, et elle caractérise bien les habitudes françaises de traiter les voyelles finales accentuées.

Or, *une voyelle nasale brève ou demi-brève est certainement plus exposée à la dénasalisation qu'une voyelle longue,* et ceci pour

cette simple raison que la résonance nasale, pour se faire bien entendre, a besoin de durée. C'est un fait physiologique. Aussi observe-t-on chez nombre de personnes parlant la langue littéraire, la tendance à prononcer mal et incomplètement nasalisées les voyelles nasales. Quelques auditions personnelles m'ont donné ensuite l'impression que, dans les dialectes de l'Est, les voyelles nasales finales se prononcent d'une manière plus brève que p.ex. à Paris.

LA DÉNASALISATION APPARENTE

La dénasalisation n'est qu'apparente si la consonne nasale susceptible de nasaliser la voyelle précédente a disparu avant de l'affecter. Ceci est surtout le cas à la finale romane et dans quelques mots isolés même dans le corps du mot.

Nous savons qu'en latin le groupe *ns* intervocalique perdait son *n* sans nasaliser la voyelle precédente comme dans les mots *mensa*, devenu *masă* en roumain et *meseta* (diminutif) en espagnol et *prensa* qui donne en français la forme verbale *prise*. Cette chute est due à la faiblesse articulatoire de l'*n* qui doit avoir été mal prononcé aussi devant *f*, à en juger des formes de l'afr. et aprov. *efant* pour 'enfant' et aprov. *ifern* pour 'enfer'. La chute de l'*n* dans le mot 'enfant' a été très générale, car nous avons aujourd'hui des formes à voyelle orale entre autres à Boulogne *efant* (Haigneré, p. 221), à Gondecourt près Lille *afeõ* (Cochet, p. 69) et Corblet le mentionne également pour le picard *efant*, ensuite à Liège *éfance* (= enfance) [Haust], dans la Haute-Meurthe *efant*, dans les Vosges méridionales *òfã* (Bloch), à Dombras *àfã* (Piquet), à Vinzelles *éfã* (Dauzat), dans la Basse-Auvergne *efant* (Doniol, p. 21) et une forme *afã* est citée aussi par Rousselot (*Modifications*, p. 315). Godefroy n'en cite pas; voir pour l'afr. Wilmotte, Romania 1887.

Quant au mot 'enfer' il est attesté par moi pour le béarnais dans la forme *iher*.

En ce qui concerne la chute de l'*n* à la finale romane, il

est d'usage d'admettre qu'elle a eu lieu déjà en ancien provençal: en Béarn et entre la Garonne et le Rhône. Malgré cette constatation, un fait bien connu, on continue à caractériser la voyelle devenue finale comme une nasale. On écrit donc les mots comme *mã et pã* (main et pain) avec un accent circonflexe *mâ* et *pâ* (p. ex. Simin Palay dans son dictionnaire gascon) pour indiquer qu'il s'agit ici d'une espèce de voyelles nasales. C'est ainsi que Rohlfs (*Le Gascon* § 390) déclare que ces voyelles sont toujours plus ou moins nasalisées et il étaie sa théorie par les graphies *paa* et *maa*, souvent constatés dans les textes béarnais. Or, dans mon étude sur le palois (§§ 47—58) j'ai démontré que ces graphies ne se rapportent pas à la nasalité, mais bien plutôt à la quantité ou au timbre des dites voyelles. Dans la partie centrale et orientale du Béarn, ces voyelles n'ont jamais été affectées par l'*n* qui a disparu sans laisser de traces. A Pau ces voyelles sont aujourd'hui purement orales. Il est évident qu'entre la Garonne et le Rhône l'état de choses est pareil. Il n'y a jamais eu de nasalisation, on ne peut donc parler d'une dénasalisation de ces voyelles dans ces mêmes régions.

Or, dans les mots du type *pã* et *mã* la voyelle orale est due à la chute de l'*n* en Béarn et entre la Garonne et le Rhône, mais si l'on les rencontre ailleurs, il s'agit de dénasalisation. Cette règle étant une loi phonétique, ces parlers ne figurent pas dans mes listes sur les dénasalisations. Voilà pourquoi p.ex. je mentionne une forme comme *bwẽ* 'bon' pour Givet, mais non pas la forme correspondante *bo* pour le Gard. Il y a, au contraire, bien des cas de dénasalisation en Savoie, dont les parlers n'ont pas perdu leur *n* final et qui contiennent encore beaucoup de mots finissant par une voyelle nasale, p.ex. *õ* qui ne s'y dénasalise pas. Nous trouvons par contre quelques cas avec voyelle finale orale un peu plus loin dans le Sud, mais cette fois-ci il s'agit de mots qui ont perdu leur *n* final avant que celui-ci eût affecté la voyelle précédente, car le Rhône n'est qu'une limite théorique, la chute de l'*n* s'étant produite

également dans quelques parlers du Drôme. Il y a lieu de supposer que ces parlers étaient géographiquement rattachés aux parlers au delà du grand fleuve. Aujourd'hui les grandes poussées linguistiques gagnant la Méditerranée par la vallée du Rhône ont séparé les parlers en question, sauf dans quelques cas rares comme sur la carte 586 de l'ALF 'le foin' où la dénasalisation dépasse le Rhône pour s'étendre, totale, jusqu'aux Hautes Alpes.

L'étendue actuelle de la chute absolue de l'*n* est bien présentée par la carte 262 de l'ALF »chemin». Dans les Pyrénées, cette aire est limitée à l'Ouest par une ligne tirée de Pau à Lescun, les deux inclus. Contre le Nord, il faut tirer une ligne allant de Pau à Tarbes et ensuite à un point près de St.-Laurent où elle touche la Garonne qu'elle suivra ensuite jusqu'à Agen. De là il faut la tirer vers le point commun des trois départements de Lot-et-Garonne, Gironde et Dordogne qu'elle embrasse presque entièrement, tout comme le département de la Haute-Vienne (à quelques exceptions près). La ligne traverse ensuite la Creuse, laissant ses parties septentrionales de l'autre côté, mais embrassant tout le département du Puy-de-Dôme. La Loire est ensuite coupée en deux à la hauteur du petit affluent de la Loire appelé Aix et le Rhône est enfin touché entre Lyon et Givors. La ligne suivra ensuite le cours du grand fleuve à deux exceptions près, à savoir deux points sans *n* dans le Drôme et autant avec une voyelle nasale dans le Gard.

J'ai choisi le mot »chemin» pour modèle parce que les influences sociales n'ont pas sensiblement modifié la prononciation de sa voyelle finale depuis le moyen âge. La moindre comparaison avec d'autres vocables fera comprendre que la question sur la répartition actuelle de ces formes est beaucoup plus complexe.

Un coup d'œil sur la carte 1031 »plein de vin» suffira déjà pour nous en convaincre. La répartition des formes à voyelle finale orale est approximativement la même pour le mot *plein*, sauf que ces formes se trouvent aussi dans une partie des Lan-

des, mais le mot *vin* a perdu sensiblement de terrain surtout dans le Nord où la ligne marquant la limite entre les formes à voyelle orale et nasale traverse la Corrèze. Pour le mot *main* (ALF 427) tout le Gard et presque tout l'Hérault n'ont que des formes à voyelle nasalisée. On constate généralement que le Gard est déjà très affecté par l'influence littéraire et également les environs de Sète et Agde.

Une autre question intéressante est celle de savoir s'il existe une unité géographique entre le Béarn et le Languedoc, ou bien s'il faut admettre que le béarnais a fait tomber son *n* final indépendamment du languedocien. La carte »chemin» fait supposer la première alternative, mais la plupart des cartes le cas opposé. Il y a aujourd'hui une zone nasalisante gasconne entre le Béarn et le Languedoc, pas très large, mais réelle. Comme il s'agit de centres touristiques dont les communications se font du Nord au Sud et non pas de l'Ouest vers l'Est, il est possible que l'unité linguistique a été rompue, mais ce n'est là qu'une alternative. Je ne dispose pas de matériaux pour le prouver. Une enquête détaillée sur place serait peut-être utile à ce propos, mais il est vrai qu'elle ne prouverait rien sur le passé dans le cas que le résultat de cette enquête serait négatif.

LA RÉPARTITION GÉOGRAPHIQUE DES DÉNASALISATIONS

Les cas de dénasalisations figurant sur l'ALF se concentrent nettement sur l'Est du domaine gallo-roman. Ils forment *une zône plus ou moins ininterrompue qui suit la frontière linguistique entre le français et l'allemand.* Les dénasalisations commencent à Liège et en descendent jusqu'aux alentours de Neuchâtel en Suisse. Il y a ensuite trois aires isolées, l'une en Savoie, l'autre embrassant les points 918 (Jura), 917 (Ain) et 914 (Rhône) à la frontière méridionale de la langue d'oïl. Une troisième aire isolée, plus restreinte, est formée par le point unique 271 dans le Nord, près de la frontière du département de l'Aisne.

La plus grande zone dénasalisante est donc celle qui va de Liège jusqu'à Neuchâtel. Cette zone est composée de quatre centres où la fréquence des cas est assez élevée, à savoir 1) le wallon du Nord-Est, c'est-à-dire les points 196, 197, 193, 191, 192, 2) le wallon du Sud-Est et le lorrain septentrional, zône formée par les points 176—182—175—181—174—164—173, 3) les parlers des Vosges (partie orientale du département), à savoir les points 87, 86, 77, 78, 85, 67, 58, 57, 66, 76, 4) les deux points 71 et 63 en Suisse.

Ces quatre centres sont reliés l'un à l'autre par des zônes à fréquence moins intense, mais considérable. C'est ainsi que l'on peut tirer une ligne droite allant du point 196 au point 185, le voisin du point 176. Presque tout le wallon appartient donc à l'aire dénasalisante, sauf les parlers du Brabant, déjà à moitié picards, et ceux de la province de Namur, surtout dans son hémisphère occidental.

L'unité géographique existant entre le deuxième centre et les Vosges a le caractère d'un pont étroit, mais ce pont n'est point fictif. Elle n'embrasse que les points 153—150—69—68, c'est-à-dire l'Est du département de la Meuse, le coin Sud-Ouest du département de la Meurthe-et-Moselle et le Nord des Vosges. L'essentiel du département de la Meurthe-et-Moselle reste donc au dehors de la zône intermédiaire décrite. Notre phénomène y est pratiquement inconnu, tandis qu'à l'Ouest, ce pont linguistique repose sur une zône où il existe des cas clairsemés de dénasalisation. Il semble ainsi que ce pont ait été plus large, mais que l'influence de la langue littéraire venant de l'Ouest, ait éliminé nombre de dénasalisations.

Quant à la correspondance entre le centre vosgien et celui observé en Suisse, elle est assez faible.

LE TIMBRE DES VOYELLES DÉNASALISÉES

Le timbre de la voyelle dénasalisée sera étudié en détail pour chaque cas spécifique, à savoir devant dentale, labiale,

chuintante, etc., à la finale, en position accentuée et atone. Il résulte de ces études que, pour la plupart des cas, *le produit de la dénasalisation est une voyelle orale correspondant à la même voyelle nasale.* Comme dans la plupart des parlers de la langue d'oïl les voyelles nasales sont ouvertes, nous avons donc affaire à une voyelle orale ouverte. La voyelle issue d'une voyelle nasale peut cependant s'ouvrir encore davantage et produire une autre voyelle. Nous retrouvons *l'ã nasal de la langue littéraire devenu o oral dans nombre de patois.* Je rappelle ici l'habitude souvent citée et critiquée, chez certains individus, et qui consiste à prononcer *ã* presque comme un *õ*, prononciation vicieuse mais assez courante. La forme *fome* pour 'femme' est attestée déjà pour l'ancien français, voir Godefroy, Compl. t. IX, p. 607 (1263, Cart. de Langres, et Rob. de Blois, Poésies).

Il existe, naturellement, des exceptions occasionnelles, même des cas de fermeture de la voyelle devenue orale, dont une est devenue loi phonétique. C'est que *dans le saint-polois, en wallon et dans quelques parlers lorrains, ã nasal est devenu ẽ oral long devant les consonnes chuintantes.*

1. DEVANT DENTALE

A. *En position tonique*

Attendre: étade (H. Meurthe).

Cendre: sade (H. Meurthe), *sat* (St.-Pol).

Cinquante: ALF 291: *šẽkãt* 271, Belgique 193 *sèkât.*

Comprendre: compare (H. Meurthe). ALF 315: Belgique 193 *kôprẽt*, 176 *kõpẽr*, Lorraine 173 *kõpãr*, H. Marne 132 *kõpẽr*, Vosges 78 *kõpãr*, 76 *kõpõr*, 85 *kôpãr*, Belfort 75 *kõpãr*, Suisse 74, 73, 72, 64 *kõpãr*, Genève 936 *kõprẽdr*, Savoie 943 *kõprèdre*, 953 *kõprèdre*, 954 *kõprędre*, Bresse 917 *kõprèd.*

Contre: ALF 1334 contre le tronc: *kot* 194, 86, *kœt* 76, *kat* 85, 78.

Défendre: defade (H. Meurthe), *dèfàt* (St. Pol).

Descendre: dehhade (H. Meurthe). ALF 393: Belgique 182 *dēšèt*, Vosges 58 *dèsòd*, 57 *déhhòd*, 66 *dešòd*, Suisse 71 *dèšódr*, 52 *dèsādr*, Genève 936 *désèdr*, Savoie 945 *déšędre*, 933 *dešèdre*, 954, 953, 943, 963 *desèdre*. Occasionnellement 535 (Charente Inf.) *desàd*.

Descente: dehhate (H. Meurthe).

Déteindre: dètēt (St.-Pol).

Détendre: dètēt (St.-Pol).

Entendre: étade (H. Meurthe). Pour le présent de l'indicatif voir sous le titre »A la finale», pour le participe passé sous le titre »En position atone».

Eteindre: ètēt (St.-Pol).

Fendre: fàt (St.-Pol), *fade* (H. Meurthe).

Fente: ALF 551: Belgique 176 *fāt*, 182 *fęt*, Lorraine 175, 174, 165, 153, 150 *fāt*, 164 *fōt*, Vosges 86, 66 *fōt*, 67 *fat*, 85 *fāt*, Suisse 71 *fot*, 52 *fāt*, 61 *fât*, Genève 936 *fęt*, Savoie 933, 954, 943 *fèt*, 953 *fét*, Bresse 917 *fèt*, 918 *fęt*.

Joindre: ALF 723: Belgique 193, Genève 936, Bresse 914, Savoie 954, 943, 953. La répartition des dénasalisations est donc pauvre.

Lente (de pou): ALF: Belgique 193, Lorraine 175, 174, 165, 164, Vosges 86, 78, 76, 58, 66, Savoie 933, 954, 943, 953.

Pendre: pade (H. Meurthe).

Plaindre: pledrĕ (Vionnaz, p. 67), ALF 1025: Belgique 176, 182, Lorraine 175, 174, 181, 173, 164, Genève 936, Savoie 954, 943, 953. Cette dénasalisation manque donc dans les Vosges et en Suisse, mais au contraire, elle s'est produite dans les deux points septentrionaux du département de la M.-et-M.

Pointe: pwàt (St. Pol).

Pondre: ALF 1059: Belgique 193 *pōr*, 182 *pūr*.

Prendre: pare (H. Meurthe), ALF 1089: Belgique 193 *prēt*, *prét*, 176 *pār*, *pér*, Vosges 77, 85 *pār*, 78 *pōr*, Belfort 75, Suisse 63, 75, 74, 73, 71, 72, 64, Genève 936 *prèdr*, Bresse 918 *prēdre*, *prèdr*, 917 *prèd*, 914 *prèdr*, Savoie 954, 943, 953, Côte d'Or 14 *prār*.

Si l'on compare, point par point, ce mot à »comprendre» on constate que ni le timbre ni la durée de la voyelle dénasalisée ne concordent exactement.

Rendre: rade (H. Meurthe).

Rente: rate (H. Meurthe).

Soixante: ALF 1239: *swasāt* 271, Belgique 185, 193 *-â-*, Bresse 917 *šwasèto*, ibid. *séptèto* '70'.

Teindre: tẽt (St.-Pol).

Tendre (verbe): *tàt* (St. Pol), *tèdrə̆* (Vionnaz, p. 67), *tat* (= je tends) (Ardennes, p. 111).

Trente: ALF 1332: Belgique 194 (à côté de ê), 193, 188 (à côté de *ẽ*), 271 *trāt*, Genève 936 *trẹta*, Bresse 917 *trèto*, 918 *tréto*, 926 *ê*, Savoie 953, 953, 943, 933 *è*. Manque dans les Vosges et en Suisse.

Vendre: vàt (St.-Pol), *vat*, *vad* (Ardennes, p. 101), *vèdrə̆* (Vionnaz, p. 67). ALF 1358: Belgique 196, 191, 176, 182, Lorraine 175, 174, 165, 164, 154, 153, 143, 150, Vosges 87, 86, 78, 85, 66, 58, Suisse 71, 63, 52, Genève 936, Savoie 945, 944, 933, 954, 953, 943, Bresse 918, 917, 914. Le point 27 de la H. Marne a une voyelle légèrement nasalisée à côté d'une voyelle orale (*vādr* et *vâdr*). Le vocalisme est normalement *vat*, *vadr* et *vedr*, mais 71 a *vodr*. Dans le cas du mot 'vendre' l'aire savoyarde est géographiquement unie avec le canton de Genève, ce qui est assez rare.

Ventre: vàt (St.-Pol), *vètrə̆* (Vionnaz, p. 67).

Vingt: ALF 1398: *vẽt:* Belgique 194, 193, *vẹt:* Vosges 85, 78, *vèt* 86, *vè* Savoie 954, 943, 953, 945, *vẹ* Suisse 63, 61, *vé* Savoie 933, *vê* Jura 936, *vya* Doubs 31.

Vingt-deux: ALF 1399: dénasalisation aux points 194, 193, 85, 78, 86, 61, (63 nasale), 938 *ê*, (31 nasale), 954, 953, 943, 933 *ê*.

Vingt-et-un: ALF 1400: tout comme sur la carte 1399 à l'exception des points 61 (nasale), 63 (dénasalisée), 953 (nasale).

Comme il résulte des exemples cités ci-dessus, nous avons donc observé la dénasalisation devant dentale en position

tonique pour 29 mots, dont 18 sont des infinitifs en *-dre*, plus un substantif avec le même groupe final, *cendre*, et un autre avec le groupe final *-tre*, à savoir *ventre*. La dénasalisation s'étant produite également devant une dentale non appuyée (*lente, fente, trente, pointe*), ce groupe ne semble jouer aucun rôle dans la genèse du phénomène. On peut donc admettre que c'est la dentale qui a causé la dénasalisation.

Le résultat de la dénasalisation est presque toujours nettement celui que l'on suppose. Un *a* nasal produit souvent un *a* oral ouvert (*defàt, fàt, vàt*) et cette voyelle est souvent longue (*kopār, pār, fāt*. La voyelle nasale *ẽ* donne, en se dénasalisant, un *e* ouvert (*desèdre, vètre, trèto*). Il est bien naturel ensuite que la voyelle nasale *ã* résulte en un *o* au lieu d'un *a* ouvert (*kopor, desod, fot*) et qu'un *e* ouvert long soit devenu fermé. Il y a très peu de cas où *ẽ* a donné un *e* fermé bref (ALF 551, point 953 *fét*). Toutes ces données sont nettement d'accord avec les théories phonétiques générales. Les exceptions sont plutôt rares, surtout si l'on envisage l'inconstance naturelle d'une voyelle en pleine évolution, sur le chemin d'une transformation articulatoire.

B. *En position atone*

Andain: première voyelle ALF 40: 66 *ẹ̄dẽ*, 67 *ẹ̄dēã*, 155, 164 *ãdẽ*, 914, 918 *èdẽ*, 953, 954, 933, 936, 909, 907 *ãdè*, 917 *èdé*.

Bientôt: beto (Gondecourt près Lille, Cochet p. 69).

Cent ans: première voyelle ALF 212: *sātã* 31, *sét é* 918, *sèt* 917, *sèt* 953, 954, 943, 933.

Chandelle: ALF 229: *kadẹl* 271, *šādèy* 164, *sèdèlo* 917, *sédalo* 918.

Chanter: ALF 233: *kate* 271, *tšânte* 85, *tsêta* (l'accent sur la première syllabe).

Charpentier: ALF 244: Formes accentuées sur la dernière syllabe: *karpatye* 271, *tšẹrpẽti* 190, 186, 188, 196, 183, 290, 76, *tšyērpati* 185, 187, *šarpâtye* 167, *šarpōtey* 154, 153, 58, 67. — Formes accentuées sur la première

syllabe: *tšęrpĕti* 191, 192, 185, 189, *tšerpéti* 184, 199, *tšerpĕti* 68, 87, 86, 78, *šarpatey* 150, *tšarpati* 176, 85, *šarpāti* 175, 156, 164, 174, *sarpeti* 953, 943, *starpetye* 954, *šarpeti* 918, *sarpêtei* 926, *tšepti* 193, *tšyēpti* 194, *tšępu* 75, 73, *tšāpu* 74, 72, 71, *tšapu* 52, 63.

Formes où la voyelle dénasalisée est devenue tonique: *tsarpèti* 914, *šarpeti* 917. Formes contractées: *tsērpẅè* 62, *tsapwè* 76, 60, 959, 969, 978, 977, 976, 967, 946, 956 (v.), 944 (v.), 933.

Davantage: devetedje (H. Meurthe).

Denture: dature (H. Meurthe).

Eglantier: ogleti (St. Pol, ALF 452: *oglati* 165.

Emprunter: eprate (H. Meurthe).

Endroit: odra (Vosges meridionales), *adre* (Rousselot, Modifications, p. 315).

Endurer: adœray (Dombras).

Entamer: adamay (Dombras), *etana* (Rousselot, Modifications, p. 315).

Entendre: Pour l'infinitif voir sous »En position tonique».

ALF 465 *j'entends* (première voyelle): *ate* Oise 246, 235, Belgique 189, 198, 197, 188, 184, *ete* Belgique 293, 194, 193, 191, *ated* 185. *ata* Aisne 169, Ardennes 178, 158, 167, Marne 147, *ata* Ardennes 166, *ata* Ardennes 177, Bresse 919 *ata*, 918 *ete*, Savoie 943 *atede*, 953 *etedyo*, 954 *ete*. Cette dénasalisation manque dans les Vosges et en Suisse, où l'on dit plutôt 'sentir' ou 'ouïr'.

ALF 466 *entendu* (première voyelle) est intéressant parce que cette carte fournit un point de comparaison avec la carte précédente. Pour plus de netteté ja reproduis ici les deux formes verbales point par point. On dit donc:

246 àtẽ et ẽtẽdü	194 etẽ et ẽtẽdü
235 àtẽ et àtẽdü	193 ètẽ et ètẽdü
293 été et étédü	191 ètẽ et ōyu
189 atẽ et ẽtẽdü	169 àtã et ãtãdü
198 atẽ et ōyũ	178 àtã et ãtãdü

197 atẽ et êtẽdữ	158 àtã et àtãdü
188 atẽ et ōyœ	167 àtã et ãtãdü
185 atẽd et ẽtẽdœ	147 àtã et àtandü
184 ate et àtüdü	177 âtã et àtãdü
166 àtà et ètàdü	953 ètèdyo et étédü
919 àtã et àtãdü	954 ètè et ètèdü
943 atèdĕ et ètèdi	918 etè et etedü

Nous voyons donc que dans 9 cas sur 24 (21 si nous éliminons les trois cas où nous trouvons le participe passé du verbe ouïr au lieu de 'entendre') la voyelle est identique dans les deux formes du même verbe. Dans cinq cas la première voyelle est nasale dans le participe passé, tandis qu'elle est orale dans la forme du présent, dans quatre cas le timbre en est différent et dans un cas c'est la durée qui diffère.

Cet exemple prouve bien qu'une voyelle dénasalisée dans une syllabe atone est capricieuse, s'il ne faut pas recourir à l'influence littéraire (celle de l'enquêteur?) surtout en ce qui concerne les cas où la voyelle nasale réapparaît dans le participe passé.

ALF 466 *entendu* (seconde voyelle): dénasalisation observée aux points 293, 184, 166, 943, 953, 954 et 918. La seconde voyelle se dénasalise donc plus rarement que la première.

Enterrer: ALF type *atere:* 271 Belgique 293, 199, 196, 194, 193, 191, 190, 192, 198, 195, 186, 188, 189, 185, 176, Ardennes 158, 166, Marne 155, Lorraine 165, 174, 156, 154, 153, 150 *â-*, Vosges 85, 87, 86, 78, 76, 56, 57, 58, 67, 59, 68, Côte d'Or 17, Doubs 33, Suisse 71, 63, 52, 62 *â-*, Bresse 918, 919, 917, 914, 916, 926 *â-*, Savoie 954, 953, 943.

A Dombras on a noté une forme *aterma* (enterrement).

Entière: ALF 468, dénasalisations: Belgique 196, 194, 193, 192, 195, 186, 185, 176, Ardennes 166, Aisne 261, Vosges 87, 85, Lorraine 160, Suisse 71, 63, Bresse 918, 917, 914, 926, Savoie 954, 943 953.

Entre: étrĕ (Vionnaz, p. 67).

Entrer: atray (Dombras).

Gentil: jàtè (vieilli), *jãti* (St.-Pol), *dzéti* (Vionnaz, p. 67).

Hirondelle: ALF 697: *arõt* 193.

Manteau: ALF 810: *mòtè* 88.

Mentir: mèti (Tournus, p. 94).

Menton: màtõ (St.-Pol), *méto* (H. Meurthe).

Montrer: mutray (St.-Pol), *motra* (Vionnaz, p. 67), *motrè* (H. Meurthe).

Pantalon: patalon (Boulogne, Haigneré, p. 432).

Pentecôte: patkũt (St.-Pol.).

Rendre: ALF 1148 rendions (subjonctif): Première voyelle dénasalisée aux points Belgique 293, Lorraine 164, 154, 153, Vosges 58, Genève 936, Bresse 918, 917, 914, Savoie 954, 943, 953, 965, 964, 963. La dénasalisation embrasse ainsi presque tout le département de la Savoie.

Rentrer: ràtràỳ (St.-Pol), *ratre* (participe passé, Ardennes, p. 101), *ratrè* (H. Meurthe). ALF 1149 dénasalisation aux points: Belgique 293, 185, Lorraine 175, 165, 174, 164, 154, 153, 160, Ardennes 166, Marne 155, Vosges 85, 78, 77, 67, 58, 57, 66, Suisse 71, 52, Bresse 918, 917, Savoie 933, 954, 943, 953, Genève 936.

Revindicare: rèvédyé (Vionnaz, p. 67).

Sentier: ALF 1218: *sõté* 71, *sãti* 52, 53, 43 *sti*, 32 *sté* (ces formes contractées sont du Doubs). La voyelle s'est dénasalisée ensuite dans les Vosges 58, 57, 66, 78, 87, 86 (*sõt*) et au point 918 *sèti* (Bresse).

Tantôt: ALF 1280: *tètœ* Bresse 917, 918, *tèto* 914, Vosges 86 *tâto*, 154 *tâtu*.

Vendange: vàdàš (St. Pol), *vèdèj*, *vadaj* (Tournus, p. 94).

Vendanger: ALF 1357: *vadaje:* Ardennes 166, Marne 155, Vosges 58, 78, Lorraine 175, 165, 154, 153, Bresse 917, 918, Genève 936, Savoie 954, 953, *vâdâje* Belgique 182, Ardennes 167, Ain 926, *vadãje* Marne 135, H. Marne 133, 38, Aube 122, Vosges 140, *vãdaje* Lorraine 156, 143 *â-ã*, Jura 23, Doubs 42, Bresse 915.

Vendredi: dĕvèdrè (dies Veneris, Vionnaz, p. 67), ALF 1359: dénasalisation: Somme points 245, 263, 265, 277, 264, 278, Pas-de-Calais sauf la côte, Nord 281, 272, 271, Belgique 199, 194, 193, 187, 188, 176, H. Marne 132, Vosges 77, 78, 76, 85, Belfort 75, Suisse 74, 72, 64, 939 et 61 deminasale, 969, 968 dénasalisation, ainsi que Bresse 918, Savoie 954, 943, 953, deminasale Genève 930, *aẽ* 917, *aê* 926.

Volonté: vlatè (H. Meurthe). La forme primitive serait *volenté*, fréquente en ancien français.

Volontiers: vlàti (St.-Pol).

Ainsi qu'il résulte de ces exemples, nous avons 35 cas de dénasalisation devant dentale en position atone. De ces cas, sept sont fournis par des verbes au préfixe *en-* ou *em-*. Vu le grand nombre de ces cas (il y en a bien d'autres que je n'ai pas cités) je suis tenté de croire qu'il s'agit ici d'un changement de préfixe par analogie et non pas d'une dénasalisation proprement dite. Je veux dire par ceci, que la dénasalisation de ce préfixe dans quelques verbes très usuels a pu causer un changement de préfixe dans d'autres verbes et que, par conséquent, il s'agirait ici d'un nouveau phénomène linguistique causé originairement par la dénasalisation.

Dans les autres cas, une trentaine environ, le résultat de la dénasalisation est la voyelle orale correspondante, plutôt ouverte que fermée. La voyelle orale s'est ouverte ensuite encore davantage comme dans les cas *mòté* pour 'menton', *sōt* (Vosges) pour 'sentier', *kat* pour 'contre' (194, 86 et *vlaté* pour 'volonté' (H. Meurthe). Il y a aussi des cas opposés, où la voyelle s'est refermée, mais ils sont rares: *sèdèlo* ou *sédalo* pour 'chandelle' (917, 918), *kœt* pour 'contre' (76) et *mutray* pour 'montrer' (St. Pol). L'évolution de la voyelle atone est donc plus uniforme que celle de la voyelle accentuée.

2. DEVANT CHUINTANTE

A. *En position tonique*

Anges: ALF 42: *ātš* 193, *ādjé* 52, *âdz* 61, *āzĕ* 955.

Boulanger: ALF 157: *bulędjèy* Vosges 85, *bolàjęy* 76, *blòdjé* 66, M. et-M. 150 *blājèy*, dénasalisation ensuite Belgique 183, 186, 195, 197. Des formes contractées (après la dénasalisation): *bōldji* 191, *bōldyi* 192, *bòldji* 193, *bōldji* 196, *bōlgyi* 194. Point 271 (Aisne) *bulaje*. Cf. en position atone.

Branche: brès, brēš (Tournus, p. 93), ALF 170: *bròkò* 705, dénasalisation ensuite 712, 61, *brutso* 612, *brak* 271.

Clenche: klēš (St. Pol).

Dimanche: dĕmédze (Vionnaz, p. 67), *diméche* (Mâcon, Videt, p. 21), *dimouèdje* (H. Meurthe).

Etrange: ètrēš (St. Pol, »étranger»).

Franche: ALF 610, point 271 *frāt*.

Grange: grēš (St.-Pol), ALF 664: *grētšy* Belgique 182, 176, *grēš* M.-et-M. 181, 173, *grīš* Meuse 175, 174, 164, *grętš* Vosges 85.

Hanche: h'ēš (St.-Pol).

Linge: ALF 773: point 193 *lētš*.

Manche le: ALF 805: *māš* 271, *mētš* 176, *mētšy* 182, *mīš* 164.

Manche la: mēš (la manche d'un balai), *māš* (celle d'un vêtement) (St.-Pol).

Mélange: malèdje (H. Meurthe).

Planche: plēš (St.-Pol).

Quinze: ALF 1124: dénasalisation aux points 194, 193 de la Belgique et 62 de la Suisse.

Ronce: ALF 1163: *rōs* 154, *rōh*, *rôh* 194, *rōtš* 193, *rwęzĕ* 954.

Semence: smàs, sœmas (Dombras).

Semenceau: sméci (H. Meurthe).

Sens: sas (H. Meurthe).

La plupart des dénasalisations se sont produites dans la voyelle nasale *ã*. A St.-Pol, et dans nombre de patois wallons

et même lorrains, la voyelle est devenue *ẽ* long, à St.-Pol d'une façon régulière, ailleurs d'une manière assez conséquente. Il y a même des cas où la voyelle s'est fermée encore plus, donnant *i* long (voir sous le mot 'grange').

B. En position atone

Bonsoir: bosoar (Gondecourt près Lille; Cochet, p. 69).

Boulanger: Dans ce mot il y a eu replacement de l'accent tonique dans plusieurs parlers, notamment aux points 85, 66, 193 et 196, mais comme il n'est pas possible de savoir lequel des deux phénomènes est plus ancien, toutes ces formes différentes figurent sous le titre »En position tonique».

Changer: šẽji (St.-Pol), *šàjẽ* mais *ršãjẽ* (Grand'Combe, Boillot).

Commencer: kẽméhyé (Vionnaz, p. 67), *rékemaci* (H. Meurthe).

Gencive: ALF 633: La voyelle dénasalisée se trouve en syllabe restée atone dans les parlers suivants: Belgique 183 *djyãzi*, Lorraine 164 *jõsif*, Vosges 66 *djadjīy*, Belfort 65 *djedjīvi*, Suisse 63 *djàdjīv*, Savoie 943 *jesīvĕ*. La syllabe portant la voyelle dénasalisée est devenue tonique à: Belgique 292 *dešif*, 184 *djẽzi*, Vosges 77 *jèjif*, 78 *djàsin*, Bresse 918 *vèsivo*, 917 *èsĕvo*, Savoie 954 *zèzivĕ*, 953 *zèsive*. La syllabe atone a perdu sa voyelle dénasalisée en position atone en Belgique 196 *djīf*, Suisse 71 *djīv*, Savoie 964. L'évolution de ce mot est donc assez complexe.

Manger: mẽji (St.-Pol), *mèji* (Tournus, p. 94). ALF 806 mangeons: Dénasalisation aux points: Belgique 176 *medjã*, Vosges 57 *mejã*, 58 *mijõ*, 78 *mèdja*, H. Saône 47 *mejå*, Suisse 61, 62 *mœdzẽ*, 70, 50, 40, 969, 959, 977 *mé-*, 976 *mè-*, Genève 936 *mœzĕ*, 935 *mzoe*, Savoie 955, 944, 933, 967, 956, 957, 946, 945, 924, 926.

Penser: pèsé (Tournus, p. 94), *passaie* (H. Meurthe, »pensée»), *passè* (ibid. »penser»). ALF 995 penser: Suisse 63 *paesé*, Bresse 918 *pèsœ̂*, Savoie 954 *pèså*, 943 *pèsœ*, 953 *pèsa*.

Sangsue: ALF 1189: Belfort 75 *sæ̃sẽ*, Suisse 52 *sâsü*, Bresse 918 *sẽsü*, 917 *sèšwi*. Au point 271 nous retrouvons une forme *ésàsũr* analogue a celle de la Seine *sasür*, refaite sur le modèle des mots à *–ure*.

Vendanger: Pour la seconde voyelle voir chap. »En position tonique».

L'observation faite pour le parler de St.-Pol, en connexion de la voyelle accentuée devant chuintante, est donc constatée également pour la position atone. Nous pouvons donc dire qu'à St.-Pol et nombre de parlers belges, *ã* nasal devient presque régulièrement *ẽ* long oral.

3. DEVANT LABIALE

A. En position tonique

Décembre: dĕsèbrĕ (Vionnaz, p. 67).

Langue: léwa (Vionnaz, p. 67), ALF 750: *lęw* p. 193.

Septembre: ALF 1220: Belgique 193 *sèptęp*, Genève 936 *séptèbr*, Bresse 917 *séptèbru*, Savoie 954, 953 *-ę-*, 933, 926 *-ê-*.

Tremble: ALF 1329: Dénasalisation aux points Belgique 176, 182, Lorraine 164, 175, 154, 153, Marne 155, Suisse 71, 51, Genève 936, Savoie 954, 953, 943, Bresse 917, 918. 933 et 964 ont *-eb-*. Cf. trembler.

Ressemble: ALF 1153: Suisse 71 *rsòby*, Genève 936 *rsèbl*, Savoie 954, 953, 943 *rsèbl*, 933 *rsêbl*.

B. En position atone

Brimbelle: brebelle (H. Meurthe, »myrtille»).

Framboise: ALF 609: Bresse 917 *frèbwęjo*, 271 *frabwâz*.

Renvoyer: ràvuyi (St. Pol).

Ronfler: ALF 116: Belgique 193 *rõflé*, Vosges 87 *rôfyé*.

Trembler: tràblày (St.-Pol). ALF 1130: Belgique 176, 182, 194,

193, Marne 155, Lorraine 153, 154, 174, 165, 175, 150, Vosges 66, Bresse 918, 917, Savoie 943, 953, Genève 936.

Tremper: tràpày (St. Pol), ALF 1331 trempé: dénasalisation aux points: Belgique 293, 176, Marne 155, Lorraine 153, 150, 164, 174, Vosges 58, 66, 76, 85, 78, 88, 68, 77, 67, Suisse 71, 52, Genève 936, Bresse 918, 917, 914, Savoie 943, 953, 954. *-ãp-* 143, 154.

4. DEVANT LIQUIDE

Henriette: arièt mais *ẽri* (Henri) (Gondecourt près Lille, Cochet, p. 69).

Pissenlit: pohhélé (H. Meurthe). ALF 1022: Pas-de-Calais *pišoli, pišuli*, Belgique 193 *pīhèlé*, Vosges 78 *põhhèlè*, 85 *pšèlęy*, 57 *phhèlè*.

Sanglier: ALF 1188: dénasalisation aux points Belgique 176, Lorraine 164, 154, 143, 153, 173, Suisse 74, 72, 73, 71, Bresse 918. Dans tous ces cas le groupe -gly- a passé à *l* mouillé ou à yod. Il s'agit donc d'une dénasalisation devant liquide ou yod.

5. DEVANT D'AUTRES CONSONNES

Langue: ALF 750: 271 *lãg*, 936 *lęga*, 954 et 953 *lèga*.

Tant mieux: tà myũ (St.-Pol).

Quand même: Kà mèm (St.-Pol).

6. A LA FINALE

A. ã > a

An: ALF 212 cent ans: *šẽt ã* 271, *set e* 918. Cf. cent.

Andain: ãdà St.-Pol). ALF 40: ãdè 954, 954, 933, 936, 909, 907 èdé 917.

Argent: àrjà (Grand'Combe; Boillot), ALF 56: *ãrdza* (l'accent

tonique sur la première syllabe). Cf. sous *ẽ* > e. ALF 57 B: *àrdjò* 71.

Brain: bra, bre (Tournus, p. 98).

Cent: ALF 211 cent- *sā* 31. Cf. sous *ẽ* > e.

Champ: ALF 225: *kā* 271, *šāẽ* 153, *šā, šāā* 154, 170.

Comment: kumà (St.-Pol).

Couvain: cova (H. Meurthe).

Couvent: covat (prononcé: *kova*; H. Meurthe).

Cran: krà (St.-Pol).

Dans: dà (St.-Pol), *da* (H. Meurthe).

Dent: dà (St.-Pol), *da* (H. Meurthe).

Entendre: ALF 465 j'entends: jàtà 166, jâtâ 177. Cf. sous ẽ > e.

Forment: fremat (prononcé *frĕma*; H. Meurthe).

Laurent: Laurat (prononcé *lora*; H. Meurthe).

Main: ALF 796: *mã, mãè* (pl.) 63. Cf. sous ẽ > e.

Paysan: ALF 985 *peizā* 271.

Point: pwa (de *pwã*; St.-Pol).

Pourtant : purta (Ardennes, p. 101), avec l'accent tonique sur la première syllabe.

Printemps: ALF 1093: *preta* 85, 936, 918, 914, 954, 953, 271 *prẽta.* Cf. temps.

Sang: ALF 1187: *sā* 271, 52, *sã, sāã* 154, 162, 160, *saã, sāã* 78.

Souvent: suvà (St. Pol), *sovat* (prononcé *sova*; H. Meurthe).

Temps: pesse-ta (H. Meurthe), ALF 1290: *ta* Belgique 176, Vosges 85, 88, 58, 87, 86, 68, 69, 59, 67, 77, 76, 66, H. Saône 56, Lorraine 154, 153 M. -et-M. 150, *tā* Ardennes 166, Marne 155, Lorraine 175, 165, 174, 156, 164, 160, 89, Vosges 78, Suisse 71. *tāã* 171, 162, *to ou tõ* Lorraine 164, 154, 153, 68, 59, 67, 77, 58, 66, 86, 87, 89, Suisse 71. Cf. ẽ > e.

Vent: và (St.-Pol), *vat* (prononcé *va*; H. Meurthe), ALF 1369: *vā* 175, 165, 156, 174, 69, 85, *vā et vâ* 147, *vâ* 150, *vāã* 143, 162, 171, 170, 89, *vã* et *vâ* 183, *võ* 164, 154, 153, 58, 87, 86, 78, 76, 67, 77, 68, 59, *vya* 31. Cf. ẽ > e.

Vraiment: vormà (St.-Pol), *vormat* (prononcé *vorma;* H. Meurthe).

La répartition des dénasalisations d'un *a* final est à peu près celle des autres dénasalisations. Elle a été observée comme assez générale à Saint-Pol et dans la Haute-Meurthe et j'ai noté cinq cas pour le point 271 dans le Nord. La répartition est ensuite assez égale en Lorraine et dans les Vosges: deux cas par point, rare en Suisse, en Bresse et même en Savoie. Le point 31 dans le Doubs présente un cas spécial ayant trois dénasalisations isolées. Il est à noter que les parlers wallons ne connaissent pas cette dénasalisation.

Le produit de la dénasalisation est normalement, et d'une manière très conséquente, un *a* ouvert. Bruneau écrit à ce propos à la page 100: »Il semble, dans la région où la dénasalisation est encore en plein développement, que le produit primitif soit un *å*, ce qui est régulier, la voyelle *ã* n'étant qu'un *å* nasalisé.» Or, cette observation vaut aussi pour les autres parlers gallo-romans.

B. ẽ > e

Airain: àrẽ (Dombras).

Andain: ådã, ãdẽ ãde (Tournus, p. 92).

Argent: ALF 56: *arzè* 933, 943, 954, 953, 917, *arzé* 918, *ardzè* 914, *ardjè* 63. ALF 57 B: *arzè* 954, 953, *arzé* 933, *ardzè* 914, *ardjè* 63.

Bain: ALF 105: *bẽ* 65, *bên* 177, *bãñ* 184, *bâñ* 193, 196, *bè* 954, 943, *bê* 953.

Bien: ALF 131: *bé* ou *bè* Vosges 150, 89, 68, 85, 77, 67, 58, Bourgogne 13, 24, 17, 19, 110, 27, 13 et ensuite 26, 36, 113, 132, 133, 104, 917, 926, 936, Savoie 933, 943, 956, Seine-Inférieure 259.

Brain: bra, bre (Tournus, p. 98).

Cent: ALF 211: *sè* 953, 954, 943, 945, 936, 917, 927, *sé* 933, 918, *se* 40, *sę* 927, *saê* 926.

Chien: šyè (St.-Pol), *kie* (Gondecourt près Lille, p. 69), ALF 277: *še* 76, 77, *tše* 85, *sè* 918. Entre la Garonne et le Rhône

il y a toute une série de formes sans voyelle nasale ou *n* final (ce cas étant normal ici), comme p. ex. *ši* 506, *sè* 624, *tsé* 707, *tši* 830. Comme il est bien connu que le mot chien est rarement autochtone dans les patois, je renonce à une étude approfondie, surtout à cause des hybrides de toute sorte pas toujours faciles à expliquer.

Demain: dmẽ (St.-Pol), *apre dmẽ, lõdmẽ* (ibid.).

Entendre: ALF 465 j'entends: *ete* 293, *ètè* 954, *etè* 918.

Dent: dé (Vionnaz, p. 67).

Etain: ètẽ (St.-Pol).

Faim: fẽ (St.-Pol).

Foin: ALF 586: *fwę* 173, *fwè* 67, 69, 48, 58, *fwé* 59, 47, 56, 65, *fè* 936, 953, 954.

Gens: jie (Gondecourt près Lille, Cochet, p. 69).

Grain: grẽ (St.-Pol), *grẽ, grã, grè* (Tournus, p. 92), ALF 661: dénasalisation en Belgique 176, 182, en Lorraine 181, 175, 174, 164, 173, dans les Vosges 86, 85, 76.

Levain: lvẽ, lvã, lvè (Tournus, p. 92).

Main: mẽ (St. Pol), *mẽ, mã̆, mè* (Tournus, p. 92) ALF 427: *mẽ* 182, 175, *mé* 181, 173, *męy* 176, *mī* 174.

Moins: mé (Vionnaz, p. 67).

Pain: pẽ, pã, pè (Tournus, p. 92).

Plein: plẽ (St.-Pol), *piè* (H. Meurthe), ALF 1031 plein de vin: dénasalisations: Belgique 176, 182, Lorraine 175, 181, 174, 173, 164, Vosges 86, 85, 78, 76, H. Saône 47, 56, Belfort 65, Bresse 917, Savoie 954, 953. Sur la carte suivante 1932 'plein la tête' il y a une dénasalisation de plus, à savoir au point 165 et une de moins, à savoir au point 176.

Poing: ALF 1046: *pwè* 85, 65, 78, 86, 87, 68, et ensuite des dénasalisations aux points 56, 63, 76, 77, 67, 58, 48, 59, 69, 945, 933, 943.

Ravin: ravẽ (St.-Pol).

Reins: rẽ (St.-Pol), ALF 1142: dénasalisations: Belgique 182, Lorraine 181, 174, 173, 183, Vosges 86, 78, 76, 77, 58, Suisse 63, 50, 40, Genève 936, Savoie 954, 953, 973, *rê* 917.

Saint: sẽ (vielli), sẽ (St.-Pol), *tusẽ* (Toussaint; St.-Pol), *sé* Vionnaz, p. 67).

Serpent: serpé (Vionnaz, p. 67).

Temps: ALF 1290: *tè* 918, 936, 954, *té* 953, 917, 182.

Venir: ALF 1363 il vient: dénasalisations: Belgique 193, Ardennes 166, Lorraine 165, 173, Vosges 68, 58, 67, 76, 66, 85, Suisse 63, voyelle incomplètement nasalisée en Savoie 954, 943, 953.

Vent: ALF 1369: *vę* 293, 917, 914, 933, *vẽ* 918, *vè* 936, 945, 943, 954, 953, *ve* 40, 182, *vê* 926, 935.

Vingt: vé (Vionnaz, p. 67), *veitt* (H. Meurthe), ALF 1398: *vè* 954, 943, 953, 945, *ve* 63, 61, *vę* 933, *vê* 938.

Vin: vãə (Hermann Weigold, p. 54).

La répartition des dénasalisations du *e* nasalisé est un peu différente de celle du *a* nasalisé. Elle est très fréquente à Saint-Pol et à Tournus, mais manque totalement au point 271. Elle est ensuite assez générale aux deux côtés de la frontière belge, contre les départements de la Meuse et celui de Meurthe-et-Moselle, dans les Vosges (surtout dans la montagne), au point 63 en Suisse, en Bresse et sur un domaine assez vaste depuis Genève jusqu'à la frontière des deux départements de la Savoie et de l'Isère. C'est le département de la Savoie qui possède le maximum de cas.

Le produit de la dénasalisation est un *e* ouvert ou fermé, en partie en concordance avec le timbre qu'avait la voyelle nasalisée qui était ouverte ou fermée selon le patois, mais quelquefois nous trouvons un *e* fermé au lieu d'un ouvert, ce qui s'explique par le fait observé dans les parlers de la Gaule septentrionale et qui consiste à fermer toutes les voyelles finales. Le timbre de la voyelle orale issue d'une voyelle nasalisée est tellement oscillant qu'on ne peut même pas fixer des aires à voyelle fermée ou ouverte. C'est ainsi que nous trouvons *fwé* et *fwè* entrecroisés dans les Vosges, *arzé* et *arzè* de même en

Savoie. La durée de la voyelle est plutôt brève, mais il y a des exceptions.

C. $\tilde{o} > o$

Allons: ALF 27 nous allons: *alå* 156, 291, *vò* 86, 78, 85.
Avons: ALF 91 nous avons: *ò* 86, 78.
Allomb: d'epio (H. Meurthe).
Bon: ALF 504 que c'est bon: *bwè* 48, 58, 67, 68, *bwé* 69, 59, 47, *bwê* 86.
Bouton: ALF 166: *bòtò* 86, 78, 85.
Bûcheron: ALF 185: dénasalisation aux points 85, 78, 86, 163.
Buisson: ALF 187: *bōhò* 85, *bōhhò* 78, *būhó*, *būhô* 89.
Charbon: ALF 236: *tšarbò* 85, 86.
Chardon: tchado (H. Meurthe), ALF 238: *tšadò*, *tšādò* 78, *šādò* 86, *šōdyò* 68.
Chevron: tcheviro (H. Meurthe).
Compagnon: compeo (H. Meurthe).
Corbillon: corbio (H. Meurthe).
Crayon: crayo (H. Meurthe).
Cresson: keurso (H. Meurthe), ALF 350: *kœrsò* 85, 78, *krœsò* 86, les deux portant l'accent tonique sur la première syllabe.
Crouton: croustio (H. Meurthe).
Donc: do (H. Meurthe), ALF 1367 venez donc: *dô* 191, 86.
Façon: faço (H. Meurthe).
Fond: fo (H. Meurthe).
Frelon: folo (H. Meurthe).
Front: ALF 614: *frò* 86, *frō* 87.
Limaçon: lemso (H. Meurthe), ALF 770: *lęmsu* 69, *lèmsu* 59, *lēmso* 85, 78, *lęmsyœ* 89, 180.
Maçon: maço (H. Meurthe), ALF 791: *māsò* 85, *mōsò* 78, *maso* 86, les trois portant l'accent tonique sur la première syllabe.
Maison: mweja (Ardennes, p. 101), *mauho* (prononcé *moho*; H. Meurthe), ALF: *mohô* 86, *mōhò* 78, *mohôn* 196, *mōhôn* 194.

Mont: amu (< ad montem) (Savièse, Valais, Freudenreich, p. 29).

Oignon: eyo (H. Meurthe), ALF 937: *ẽñò* 85, *èyò* 86, *ęyò* 78.

Ont: ALF 93 quand elles ont mangé: *ò* 86, 85, *å* 78.

Papillon: paviot (prononcé *pavyo*; H. Meurthe), ALF 968: *pāpiyò* 85, *pāvyò* 78, *pāpyo* 86, les trois accentués sur la première syllabe.

Pinson: ALF 1018 *pĩso* 85, 86 avec l'accent tonique sur la première syllabe.

Poison: poho (H. Meurthe), ALF 1051: *pwazò* 85, *pwęzò* 86, *pwèzò* 78, les trois portant l'accent tonique sur la première syllabe.

Poinçon: ALF 1045: *pęse* 51, *pwẽsò* 78, 86, *pwẽsèy* 85.

Poisson: pohho (H. Meurthe), ALF 1052: *pohhó* 86, l'accent tonique sur la première syllabe.

Savon: ALF 1204: *sāvò* 85, 78, 86; l'accent tonique sur la première syllabe.

Raison: raho (H. Meurthe), ALF 1130 *rājò* 85, *ràhò* 86.

Rompre: ALF ne rompt pas: *rō* 63.

Rond: ru (Savièse, Valais, Freudenreich p. 29).

Saison: saho (H. Meurthe), ALF 1142: dénasalisations 86, 78, 85.

Seneçon: ALF 1217: *sensò* 86, l'accent tonique sur la première syllabe.

Taon: ALF 1281: *tāvò* 85, *tavé* 65.

Torchon: totcho (H. Meurthe).

La répartition des dénasalisations du *o* nasalisé est assez restreinte. Notre phénomène est devenu presque une loi phonétique aux points 85, 86 et 78 des Vosges (dans la montagne) tandis qu'autre part on n'en trouve que des vestiges, des cas isolés. Il y a surtout à noter que les parlers savoyards ne connaissent pas cette dénasalisation bien qu'ils dénasalisent d'une façon assez générale *ã* et *ẽ*. Le point »dénasalisant» 271 n'en connaît pas un seul cas. La dénasalisation du *o* est donc un phénomène plus rare et géographiquement bien localisé et

limité. Ce fait est d'ailleurs en concordance avec notre théorie sur le processus de la dénasalisation, la voyelle se formant dans la partie intérieure de la bouche, près des organes qui donnent aux voyelles leur résonance nasale. Le manque total des dénasalisations d'un *œ* nasalisé ne fait qu'étayer cette thèse.

Le produit de cette dénasalisation est régulièrement et d'une façon très uniforme un *o* ouvert.

D. ĩ > i

Chacun: tchequi (de *tšekĩ*; H. Meurthe).

Chemin: tchemi (H. Meurthe), ALF 262: *tšĕmī* 66, *šĕmi* 170. Pour les formes à *n* final cf. sous »matin».

Cumin: kmi (H. Meurthe).

Enfin: enfi (H. Meurthe).

Lin: li (H. Meurthe), ALF 772 ne connaît pas de dénasalisations. Pour les formes à *n* final cf. sous »matin».

Matin: meti (H. Meurthe), ALF 823: pas de dénasalisations. En concordance avec les théories de Bruneau on trouve des formes comme *metĩn* 170, 180, 160, 89, *metiñ* 171, 68 et *matên* 173.

Moulin: moli (H. Meurthe), ALF 881: *mōli* 78, *mōli*, *mōlĩ* 85, toutes les trois formes avec l'accent tonique sur la première syllabe.

Vin: ALF 1031: dénasalisation aux points 63 et 963.

La dénasalisation de *i* est rare, tout comme la voyelle nasale est inconnue à la plupart des parlers de la langue d'oïl, sauf à ceux des Vosges où nous avons également noté la majorité des cas de dénasalisations.

La voyelle *œ* nasale ne se dénasalise pas. Son timbre est d'ailleurs souvent modifié et elle apparaît souvent sous l'aspect de la voyelle nasale *ẽ* ou plus rarement *ĩ*, dont les dénasalisations ont déjà été traitées ci-dessus.

RÉSUMÉ

1. La dénasalisation affecte les parlers gallo-romans de l'Est et ceux de l'extrême Nord.

2. Elle s'est produite surtout devant les dentales et les chuintantes ainsi qu'à la finale du mot.

3. Le produit de la dénasalisation est normalement une voyelle orale correspondante, sauf pour *ã* qui devient souvent *o* ou *ẽ* (St.-Pol, wallon, lorrain).

4. La nouvelle voyelle orale est plutôt ouverte que fermée.

5. Le point 271 de l'ALF ne dénasalise que *ã* final.

6. Les parlers savoyards ne dénasalisent pas *õ* à la finale.

7. *ã* est généralement plus exposé à la dénasalisation que les autres voyelles.

8. La dénasalisation n'affecte pas tout le vocabulaire et il semble qu'elle soit en recul grâce à l'instruction publique et à l'influence de la langue littéraire.

BIBLIOGRAPHIE

L. Adam, *Les patois lorrains*. Nancy-Paris 1881.
Atlas linguistique de la France, par J. Gilliéron et E. Edmont, Paris 1903—10 (ALF).
M. Bendel, *Beiträge zur Kenntnis der Mundart von Lescun* (B. P.). Thèse de Tübingen 1938.
R. Benoit, *Abrégé de grammaire périgourdine*. Périgueux-Paris 1932.
O. Bloch, *Les parlers des Vosges méridionales*. Paris 1917.
Id. *Atlas linguistique des Vosges méridionales*. Paris 1917.
F. Boillot, *Le français régional de la Grand'Combe*. Paris 1910.
P. Bollon, *Lexique patois de la Chapelle d'Abondance* (Haute-Savoie). Paris 1933.
E. Bourciez, *Eléments de linguistique romane*. 2e éd. Paris 1923.
Ch. Bruneau, *Etude phonétique des patois d'Ardenne*. Paris 1913.
E. Cochet, *Le patois de Gondecourt (Nord)*. Paris 1933.
A. Dauzat, *Phonétique historique du patois de Vinzelles*. Paris 1897.
Id. *Glossaire étymologique du patois de Vinzelles*. Montpellier 1915.
B. Dengler, *Die Mundart von St.-Vincent de Tyrosse und Umgebung* (Landes). Tübingen 1934.
H. Doniol, *Les patois de la Basse Auvergne*. Paris 1877.
E. Edmont, *Lexique saint-polois*. Saint-Pol, Mâcon 1897.
Carin Fahlin, *Etude sur le manuscrit de Tours de la Chronique des Ducs de Normandie par Benoit*. Thèse d'Uppsala 1937.

P. Fouché, *Phonétique historique du Roussillonnais.* Thèse de Toulouse 1924.
M. Freudenreich, *Lautlehre der Mundart von Savièse* (Wallis). Thèse de Bâle 1937.
J. Gilliéron, *Le Patois de la commune de Vionnaz* (Bas-Valais). Paris 1880.
Ch. Grandgagnage, *Dictionnaire étymologique de la langue wallonne.* Liège 1845—50.
D. Haigneré, *Le Patois boulonnais.* Boulogne-sur-mer 1903.
J. Haust, *Dictionnaire liégeois.* Liège 1931.
C. Juret, *Glossaire du patois de Pierrecourt* (Haute-Saône). Beihefte zur ZRPh 51, Halle 1913.
F. Krüger, *Sprachgeographische Untersuchungen in Languedoc und Roussillon.* Rev. dial. romane 1912.
I. Lahti, *Observations sur le patois de la banlieue de Pau.* Annales Universitatis Turkuensis, Humaniora 1940.
E. Mathis, *Lexique du patois de la Haute-Meurthe.* Saint-Dié, sine anno.
P. Meyer, *Documents linguistiques du Midi de la France.* Paris 1909.
G. Millardet, *Etude de dialectologie landaise.* Thèse de Toulouse 1910.
S. Palay, *Dictionnaire du béarnais et du gascon modernes.* Pau 1932.
F. Piquet, *Le patois de Dombras.* Paris 1929.
M. Robert-Juret, *Les patois de la région de Tournus.*
G. Rohlfs, *Le gascon,* Beihefte zur ZRPh 85, Halle 1935.
J. Ronjat, *Grammaire istorique des parlers provençaux modernes.* Montpellier. 1930.
Abbé Rousselot, *Les modifications phonétiques . . .* Rev. Pat. Gallorom. 1892.
P. J. Rousselot, *Principes de phonétique expérimentale.* Paris 1897—1908.
W. Schönthaler, *Die Mundart des Bethmale-Tales.* Thèse de Tübingen 1937.
L. de Vallaz, *Essai sur le patois de Mérémence* (Valais). Paris 1935.
H. Weigold, *Untersuchungen zur Sprachgrenze am Nordufer des Bielersees auf Grund der lokalen Orts- und Flurnamen.* Romanica Helvetica, vol. 24, Berne 1948.
E. Violet, *Le patois mâconnais.* Paris 1936.
M. Wilmotte, *Etudes de philologie wallonne.* Paris 1932.
O. Zaun, *Die Mundart von Ariane (Hérault) in alter und neuer Zeit.* Beihefte zur ZRPh 61. Halle 1917.

Ilmari Lahti

MS. PORKINGTON 10

Description with Extracts

MS. Porkington 10 was first brought to notice by Sir Frederic Madden, who gave a description of it in his edition of

Gawain poems, *Syr Gawayne*.[1] As this monumental work is rarely to be found outside Great Britain, a new description appears desirable. The present attempt does not confine itself to Madden's notes but contains fresh information concerning the MS.[2]

MS. Porkington 10 is in the possession of Lord Harlech and is deposited in the National Library of Wales, Aberystwyth. It derives its name from Porkington, in Welsh Brogyntyn, a hamlet near Ostwestry, Shropshire, where Lord Harlech has one of his family estates. The manor of Porkington became part of the family property after William Maurice of Clenennau, Carnarvonshire, married Margaret, daughter and heiress of John Wyn Lacon, about 1556.[3] 'As the language and the contents of MS. Porkington 10 are English', writes Sir William Ll. Davies, Librarian of the National Library of Wales, in a private letter, 'there is a presumption in favour of the view that it came into the possession of the family through its connection with Porkington'.

The MS. is a small quarto volume measuring 14.2 by 10.5 cm. ($5\,^5/_8$ by nearly $4\,^1/_4$ in.). It contains at present 211 leaves,[4] of which ff. 1—20 and 23—24 are vellum,[5] and the rest, ff. 21—22 and 25—211, are paper. The vellum of the first 11 leaves is thicker than that of the remaining vellum

---

[1] Published for the Bannatyne Club, London, 1839, pp. lviii-lxiii.

[2] My sincere thanks are due to Lord Harlech for his kind permission to study the MS. and to publish this paper. I also wish to thank Sir William Ll. Davies, Librarian of the National Library of Wales, and the staff of the Library for help and information.

[3] T. Jones Pierce, 'Clenennau Letters and Papers in the Brogyntyn Collection', Supplement to the *National Library of Wales Journal*, Series IV, Part 1, Aberystwyth, 1947, pp. xviii-xix, and J. E. Griffith, *Pedigrees of Anglesey and Carnarvonshire Families*, Horncastle (Lincolnshire), 1914, p. 218. I am indebted to Sir William Ll. Davies for these references.

leaves. No watermarks are visible in the paper. The binding is modern.

With the exception of the first 11 leaves,[6] the MS. is in quires of 8 leaves, mostly with signatures at the beginnings of quires and catchwords at the ends. The first signature, *e v*, is found on f. 20, and although several signatures are illegible or have been pared off by the binder, it appears that from f. 12 onwards the quires are in their original order and that the MS. has contained at least 29 quires. These are numbered as well as marked with the letters of the Latin alphabet (23), followed by the signs for *et* and *con* and by 4 letters, of which only the tops are now visible. The total number of leaves thus appears to have been at least 232, and the losses suffered by the MS. are: 13 at the beginning (or 24, if ff. 1—11 originally belonged to a different MS.), 1 after f. 26, and 7 or more at the end, or at least 21 (32) in all.

The MS. is roughly executed in brownish ink, with large initials and occasional titles in red. Ordinary capitals are frequently touched with red. All poetic pieces are written as poetry. There are no miniatures. Folios 4b, 5a, 11b, and 26b are blank.

Nineteen[7] hands appear in the MS., nine only on ff. 1—11 and the remaining ten only on ff. 12—211. The following list

---

[4] Madden, *Syr Gawayne*, p. lix, pointed out that a leaf was out of place between ff. 14 and 15 (in fact ff. 15 and 17), which ought to have been f. 66. This leaf has since been placed in its proper position, and the folio numbers have been changed accordingly.

[5] *Second Report of the Royal Commission on Historical Manuscripts*, London, 1871, p. 84, states erroneously that the first 25 leaves are vellum.

[6] The first quire is one of 10 leaves. The eleventh leaf is now qound with the following quire, ff. 12—19, but the binding shows that it has belonged to a different quire.

[7] Some hands resemble one another, e.g. hands L, M, and N. Hand O is somewhat uneven, especially on ff. 184 and 189 (bottom halves).

shows how the scribes have worked on the MS., the capitals referring to the hands and the figures to the list of contents given below.

A	1—3	ff. 1—3 b
B	4	f. 4 a
C	5	f. 5 b
D	6	f. 6 a
E	7	f. 6 b
F	8	f. 7 a, col. I
G	»	f. 7 a, col. II
H	9	ff. 7 b—8 a
I	10—11	ff. 8 b—11 a
J	12	ff. 12—22 b
K	»	ff. 23—26 a
L	13—14	ff. 27—50 b
M	14	ff. 51—52 b
N	15—16	ff. 53—59 b
O	17—26	ff. 59 b—89 b
P	26	f. 90 a
O	»	f. 90 b
Q	27	ff. 91—129
O	28	ff. 129—130
J	29—32	ff. 130—138 b
Q	33	ff. 139—150
O	34—43	ff. 150—192
J	44—46	ff. 192—194 b
R	47—48	ff. 195—198
S	49—50	ff. 198—199 b
O	51—53	ff. 200—202 b
J	54—55	ff. 203—211 b

As Madden noted in his *Syr Gawayne*, p. lix, the name of the scribe or compiler, *H. Hattun*, is written on a scroll on f. 52b. It occurs at the end of item 14, in hand M.

The distribution of the hands in the MS. and the differences

in the quality of the vellum and in the size of the quires suggest that the first eleven folios may originally have belonged to a different MS. It seems therefore desirable to date the two parts, ff. 1—11 and 12—211, separately.

Items 7 and 9 suggest that the first part was copied in 1463 or soon after. For the second part, the reference to the conquest of Constantinople in item 45, f. 194, gives a date posterior to 1453. As the handwritings show marked fifteenth-century characteristics, this part of the MS. was probably executed between 1453 and 1500.[1]

The dialect of the MS. is West Midland.[2] The concluding words of item 7 show that the first part of the MS. was copied in a locality where the use of Sarum was observed. On account of the late date of the MS. this is, however, no sure criterion for localizing the MS. The second part again gives no direct hint of its provenance.

Marginal scribbles suggest that the MS. was in or near Wales at an early date. Such scribbles are e.g. 'Johm ap *Davydd* ap Gruff*ydd* ap How*el*', f. 26a, and 'Howel Fychan, William ap Robert, Madoc Fychan', f. 26b, which are written in two sixteenth-century hands. Scribbles in seventeenth-century hands are found e.g. on f. 4b, 'Griffyth Owen of the County of Carnarvon, William Morris, To John Williams Petty Constable of the *par*ish of Llanarmon, Robert Griffyth, John Owen'; on ff. 5a and 7b, 'Griffyth Owen'; on f. 13b, 'Tohmas Began'; and on f. 26a, 'W. John Owen, Theise are in the name of the keep*er* of the Liberte of Engla[nd]'.

At the beginning of the MS. there are three paper fly-

---

[1] A list of dates assigned to the MS. is given in my edition of 'Sir Gawain and the Carl of Carlisle in Two Versions', *Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ*, B 71, 2, Helsinki, 1951, pp. 28—9 note.

[2] Mustanoja, 'The Good Wife Taught Her Daughter', *Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ*, B LXI, 2, Helsinki, 1948, pp. 132—4, and Kurvinen, *op. cit.*, pp. 29—32.

leaves, obviously added at the time of binding. A list of contents comprising 14 pieces is given in two late hands on p. 5 of these fly-leaves.

The following description of the contents of MS. Porkington 10 comprises 55 items against Madden's 54.[1] Titles found in the MS. and colophons or burdens used as titles are printed in italics, while conventional titles are between quotation marks. Since most contractions present no problem of interpretation, they have been expanded without notice. Italic print has, however, been used when expanding the contractions for the syllables *-es*, *-us*, *-er*, *-ur*, etc., in unstressed positions. Italic print has also been used in expanding a horizontal stroke as a final *-e*. Strokes through *h* and *ll* as well as final curls to *m*, *n* and *r* have been disregarded as they appear to be mere ornaments. Conjectural readings, additions and corrections are in square brackets. The letters *i*, *j*, *u* and *v* are used as in Modern English. Capitals and punctuation are editorial.

1. Six short prognostics, ff. 1—2.

(a) SECUNDUM ANTICOS GRECORUM *f. 1*

The man þat falleþ syke þe fyrst day of eny moneþ, þe þirde day folowynge he schall be hole; and þouȝ it dure to .xxx. daies, [þe se]ke [2] ascapeþ. And ȝif it come in the seconde day, þe .iiij. is dredefull; ȝif he passe þat, þouȝ it dure longe, he ascapeþ. And ȝif it come in þe .iij. day, þe secunde day [he] [3] schall be hool. In þe fourþe day grevously be syke, it dureþ to þe .xxviij. day; ȝif he passe þat, he is saffe. In þe fyfte day be take grevously, ȝit he schal scape. In þe sixte day, þouȝ it seme to be heled, þe .x. day of þe next moneþ

[1] A list which includes 42 pieces is printed in the *Second Report of the Royal Commission on Historical Manuscripts*, p. 84.

[2] Partly illegible.

[3] Not in the MS.

[he][1] schal dye. In þe .vij., sone [he][1] schal be delyvered. In þe .viij., ȝif it passe not within .xv. dayes, he dyeþ. In þe .ix., þouȝ it be grevouse, he ascapeþ. In þe .x., þouȝ it be doute, he dyeþ. In þe .xj., þe next moneþ [he][1] schal be hoole. In þe .xij., ȝif it dure after .xij. dayes, he dyeþ. In þe .xiij., it dureþ .xviij. dayes; ȝif he passe þat, he ys saffe. In þe .xiiij., it dureþ .xv. dayes, and he ascapeþ. In þe .xv., but he hele within .xix. dayes, he dyeþ. In þe .xvj., þouȝ it dure grevous .xxix. dayes, he ascapeþ. In þe .xvij., it dureþ .x. dayes, and he ascapeþ. In þe .xviij., sodenly [he][1] schal hele. In þe .xix. and þe .xx. day, þouȝ it dure longe, in þe nexte moneþ [he][1] schal dye. In þe .xxj., þouȝ perel of deþ be onn hym, within .x. dayes of þe next moneþ he heleþ. In þe .xxij., þouȝ it dure .x. dayes, he ascapeþ. In þe .xxiij., it goeþ away in þe ende of þe next moneþ. In þe .xxiiij., in þe .xxij. day of þe next moneþ [he][1] heleþ. In þe .xxv., lyȝtly [he][1] heleþ. In þe .xxvj., of þat sykenes he eseþ nev*er*. In þe .xxvij., þouȝ it be grevous durynge, he ascapeþ. In þe .xxviij., [it is][1] perel of deþ. In (*f. 1b*) þe .xxix., in þe next moneþ he ascapeþ. In þe .xxx. and .xxxj. day, of deþ or lyffe it is dowte. Thys is a trew wytnesse founde of wise men.

(b) SECUNDUM ANTICOS GRECORUM

Som dayes þer bene unhappy and perilous, as þe auctoures of Grekes seyne. Who so falle in any dyssese in þo dayes schal not rekever. And who so be borne in þo dayes schall not liffe longe. And yf any be weddyd, he schal not have his wiffe longe. And ȝyf þou take þi jornay, þou schalt not come aȝen. And he þat begynneþ an erande, hyt schal not avayle hym. þes beþ þe dayes: In Januarii þe .j., þe .ij., þe .iiij., þe .v., þe .ix., þe .xj., and þe .xx. In Februarii þe .xvj., þe .xvij., and þe .xix. In Marche þe .xv., þe .xvj., and þe .xviij. In

[1] Not in the MS.

Apr*i*el þe .vij. and þe .xv. In May þe .vij., þe .xv., and þe .xvij. In Junii þe .vj. In Julii þe .xv. and þe .xix. In August þe .xix. and þe .xx. In September þe .xvj. and þe .xvij. In October þe .vj. In November þe .xj. and þe .xvij. In December þe .vj., þe .vij., and þe .ix.

(c) SECUNDUM ANTICOS GRECORUM

There bene .iij. dayes in þe ȝere before oþer to be kept: þe .viij. Kalends of Aprile, þe firste day of Auguste and þe laste, and þe .iij. Kalends of December. What man or beste take sykenes in þis dayes, in þe .iij. day schal dye. And who so be borne in þo dayes schall dye an yvel dethe. Also in þe ȝere þer bene .iij. dayes and .iij. nyȝttes, who so be begotene in any of þo, hys body schal not rote to þe day of dome, þat ys in þe .vj. Kalends of Aprile and in þe fyrste Idus of Auguste and in þe .iij. Kalends of Februarii. And hit ys a merveylous privete of Godde, etc.

(d) SECUNDUM ANTICOS GRECORUM *f. 2*

Clara dies Pauli bona tempora denotat anni;
Si nix vel pluvia, designat tempora cara;
Si fuerint venti, generantur prelia genti;
Si fuerint nebule, periunt animalia queque.

(e) A GOODE REWLE OF ÞE CONVERSYOUN OF SEYNT PAULE

• ȝyf seynt Paules day be fayre and clere, it ys token of goode tyme of þe ȝere. ȝyf yt be snowe or reyne, it is tokene of derþe. ȝyf it be wynde, it is signe of batelles. ȝyf yt be clowde, all bestes schall perysshe.

(f) Thys planet Saturnus goþ aboute in .xxx. ȝere; þis planet is hoote and drye and malicyous, disposynge mane to malice and hevynes. Thys planet Jubiter goþ aboute in .xij. ȝere; þis planet is hoote and moyste, and ys goodly. Thys

planet Mars goþ aboute in .ij. ȝere; þis planet is malicyous, hoote and drye, disposynge mane to malice and hevynes. This planet Sol goþ aboute in .j. ȝere; þis planet is indifferent
70 to good and yvel. Thys planet Venus goþ aboute in .CCC.xlviij. dayes; þis planet ys drye and gracyous. Thys planet Mercurius goþ aboute in .CC.xxx[ix].[1] dayes; þis planet, with goode he is goode, with bad he is bade. Thys planet Luna goþ aboute
74 in .xxx. daies; þis planet is meene bytwene two.

OE. prognostics similar to pieces *a*—*c* have been published by O. Cockayne, *Leechdoms, Wortcunning, and Starcraft of Early England* (*Rerum Britannicarum Medii Aevi Scriptores*, 35), III, London, 1866, pp. 152, 154, 182, 224. They differ considerably from the present text, as do the ME. parallels to part *a* edited by M. Förster, 'Beiträge zur mittelalterlichen Volkskunde', *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen*, CXXIX, 1912, pp. 30—6. Piece *b* is found, with the beginning in Latin, in MS. Lansdowne 762, f. 16b, and it resembles the list published by W. R. Dawson, *A Leechbook or Collection of Medical Recipes of the Fifteenth Century*, London, 1934, p. 328. The Latin scrap *d* appears to be part of a longer prognostic, edited in Wright and Halliwell, *Reliquiae Antiquae*, I, London, 1841, p. 93; cf. *ibid.*, II, p. 110.

2. A short account of the world, in Latin, f. 2a—b.

Inc. Tres fi[lii] Noe diviserunt orbem in tres partes post diluv[i]um: Sem in Asia, Caym in Affrica, Japhet in Europa.

3. A short chronology from the beginning of the world to 1415, ff. 2b—3b.

Inc. Fro þe begynnyng of þe world vj M vj C xlj ȝere. Adam lyved in erþe ix C xxxij. ȝere.

Expl. (*f. 3*) In hys tyme Harflete was taken in þe (*f. 3b*) j M CCCC xv ȝere. And þe same ȝere was þe batel of Achyngcourte, þat is to say þe xv day of October. And F was dominical letter þat ȝere.

---

[1] Indistinct.

4. A table of months, days, hours, and minutes, in Latin, f. 4a.

5. *Hore diei incipiende ab ortu solis*, a table of the planetary hours of the day and night in Latin, with an explanation in English, f. 5b.

6. Nativities, in Latin, f. 6.

Inc. Saturnus habens predominium in nativitate, si fuerit orientalis, eum, qui nascitur, rubicundum, modestum, fortem . . .

7. An explanation of a calendar made in 1463, f. 6b.

Inc. Unto the knowlege of the new kalend*ar* and of hys tabul folowyng, made the ȝere of oure Lorde a .M. iiij C lxiij.

Expl. . . . and the festys of the saynt*es* aft*er* Salisbyry use. Folowyng þer ys the od*er* talle that commynly ys callyd the tabul of the conjunccioun, þat ys to say of the change with the opposicioun callyd the full of the mone, with þer ourys.

8. Rules for venesection, with a human figure, f. 7.

(1) A veyne kut in þe myddyl of the forhede curithe and helpith þe emerod*es* and þe frenesy.

(2) A veyne kutt in the coppe of þe nose helpiþe the brayne and purgeth mann*us* mynde.

(3) A veyne und*er* þe tonge kut helpith of þe squinesi and impediment of þe tong.

(4) A vayne callyd chephalica kut ys good for þe lyver and the brayn.

(5) Cordiaca ys kut for desese within þe chest.

(6) Basilica ys kut for [þe lyver][1] and þe splene.

(7) Purpurea, for desese of þe inward partyes.

(8) Illica ys kut for desese of lower partyes.

(9) The pulse kut ys goode for a syknesse callyd þe . . .[2]

(10) The veyne und*er* the kne kut purgeþe bloode þer as a man ys stryke, þat it schal nat congyle.

---

[1] MS. *for & þe splene.*

[2] Omitted in the MS.

(11) A veyne in ev*e*ry fote kut purgeþe hum*o*res of þe lower partyes.

(12) (*col. II*) A veyne kut in þe hynder party of the hede ys good a3enste þe heede-ache and desese in the foundement.

(13) A vayne betwyxt the ij nostrellys kut purgethe þe hede and helpythe mann*us* herynge.

(14) The veynus kut in the necke helpythe hede-ache and wat*e*ryng y3en.

(15) A vayne und*e*r eyþ*e*r of the arme-pittis kut makythe a man to dey lawghyng.

(16) A vayne kut uppon þe thombe ys goode a3enste grete heet.

(17) A vayne betwyxt þe lechefyng*e*r and þe lytel fyng*e*r confortythe þe y3e-syght.

(18) A vayne in þe hanche kut purgethe malencoly and confortithe þe vaynes.

(19) The vayne und*e*r the knee without kut ys good for þe cyatycke.

(20) The vayne uppon the grete too kut ys good for swellyng of the lung and for the rewm in a mann*us* breste and stomacke.

Similar instructions for bloodletting are found in Lanfranc's *Science of Cirurgie*, ed. by Fleischhacker, EETS. 102, London, 1894, pp. 300—2, and in a fourteenth-century poem on bloodletting, published by C. F. Mayer in *Bulletin of the History of Medicine*, VII, Baltimore, 1939, pp. 388—90.

9. A table of the eclipses of the sun and the moon for the years 1462—1481, in Latin, ff. 7b—8a.

10. *The Inpressions concerning þe Weduryng*, a treatise on the atmosphere and its phenomena, ff. 8b—11a.

Inc. For knowlege of the inpressions concerning þe wed*ur*yng, fyrst it ys to know þat the eyer ys devyded into thre part*es* or regyons of div*e*rse dysposicioun and qualiteyes.

The treatise is unedited.

11. Instructions how to find the position of the moon in the zodiac, f. 11a.

Inc. For to know in what sygne and degre þe mone ys yn (*sic*) dayly, fyrst ȝe most loke in your kalend*er* in what sygne and degre the conjunccion was yn.

12. 'Syre Gawene and the Carle of Carelyle' (no title in the MS.), a romance of 660 lines in twelve-line tail-rhyme stanzas rhyming *aab ccb ddb eeb*, ff. 12—26.

Inc. Lystonnyth, lordyng*us*, a lyttyll stonde
Of on þat was sekor and sounde
And douȝgty in his dede.

Index[1] 1888; Wells, *A Manual of the Writings in Middle English*, New Haven, 1916—41, pp. 59—60, 770, 1004, 1344, 1386, 1604. Editions: Madden, *Syr Gawayne*, London, 1839, pp. 187—206; Ackerman, *The University of Michigan Contributions in Modern Philology*, No. 8, Ann Arbor, 1947; Kurvinen, *Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ*, B 71,2, Helsinki, 1951, pp. 114—58.

13. A treatise on the grafting and planting of trees, ff. 27—33.

Inc. Her begynnyth a schorte tretice for a man to knowe wyche tyme of the ȝer hit is best to graffe or to plante treys, and also to make a tre to ber o maner frute of diverys colourys and odowrys, with many other thyngys.

When the mone is in tauro, hit is good to plante treys of pepyns.

Edited by Halliwell, *Early English Miscellanies in Prose and Verse*, Warton Club, London, 1855, pp. 66—72. Part of the present text is incorporated in the treatise *Of Graffyng* found in MS. Balliol 354, ff. 109—117, which appears to be derived from various sources. Cf. Dyboski, *Songs, Carols, and*

[1] Abbreviation here used for Brown and Robbins, *The Index of Middle English Verse*, New York, 1943. The *Index* gives the couplet version *Carle off Carlile*, British Museum Addit. MS. 27879, ff. 223—226b, under No. 1888, but on account of their differences the versions should be kept separate.

other Miscellaneous Poems, EETS. ES. 101, London, 1908, pp. xxxi, xxxix.

14. *The Crafte of Lymnynge of Bokys*, ff. 33—52b.

Inc. Her begynnythe the crafte of lymnynge of bokys, who so kan wyesly consider the natur of his colours and kyndely make hys commixtions with naturall proporcions and mentalle judagacions [1] connectynge fro divers recepcions by reson of theyr naturys, he schall make curius colourys, etc.

To temper vermelon to wryte therwith, grynde vermelon on a stone with newe glayr.

Edited by Halliwell, *Early English Miscellanies*, pp. 72—91.

15. A dialogue with a bird, in six-line stanzas rhyming *aab ccb*, ff. 53—56.

Inc. Lovely lordynges, ladys lyke,
Wyves and maydyns ryallyke,
So worthy under wede.

Index 2018.[2] Edited by Halliwell, *Early English Miscellanies*, pp. 1—6.

16. 'The Tale of Ten Wives', a piece of ribaldry, written in six-line stanzas rhyming *aab ccb*, ff. 56b—59b.

Inc. Leve, lystynes to me
Two wordys or thre
And herkenes to my songe.

Index 1852.[2] Edited by Furnivall, *Jyl of Breyntford's Testament & Other Poems*, London, 1871, pp. 29—33.

17. *When I Slepe I may not Wake* (burden), a parody of a lover's complaint, in eight-line stanzas rhyming *ababbcbc*, ff. 59b—61.

Inc. Lord, how schall I me complayne
Unto myn own lady der?

Index 1957. Edited by Halliwell, *Early English Miscellanies*, pp. 6—9. A text combined from the Porkington text

---

[1] Or *indagacions*.

[2] The *Index* gives here incorrect folio numbers.

and that of MS. Balliol 354, f. 252a—b, has been published by Chambers & Sidgwick, *Early English Lyrics*, London, 1907 (reprinted 1947), pp. 217—9. For editions of the Balliol text see the *Index*.

18. *This World ys but a Wannyte* (burden), known also as 'An Old Man's Lament', in stanzas of eight lines rhyming *ababbcbc*, ff. 61—63.

Inc. As I went on my playing
Undur an holt uppon an hylle.

Index 349. Edited by Halliwell, *Early English Miscellanies*, pp. 9—12, and by Carleton Brown, *Religious Lyrics of the XVth Century*, Oxford, 1939, pp. 230—3[1], with the title 'The Day of Life — Night Comes Soon!' For other MSS. and editions see the *Index*.

19. 'Vision of Philibert regarding the Body and the Soul', a debate written in rhyme royal, with an epilogue, ff. 63b—79b.

Inc. The fadyr of pytte and most of myserycord,
þat all þat word þrow his grace resewyt.

Index 3330 and 1932 (epilogue); Wells, *Manual*, pp. 413, 980, 1358. Edited by Halliwell, *Early English Miscellanies*, pp. 12—40, where the epilogue is attached to the following piece. The two stanzas of the epilogue have been edited together with *Erthe upon Erthe* also by Fiedler, *The Modern Language Review*, III, 1907—8, pp. 224—5, and by Murray, *The Middle English Poem Erthe upon Erthe*, EETS. 141, London, 1911, p. 38.

20. 'Erthe upon Erthe', version B, in stanzas of six lines rhyming *aaaabb*, ff. 79b—81b.

Inc. Erthe uppon erth is wonndyrly wroȝte,
Erthe uppon erthe has set al his þouȝte.[2]

[1] With incorrect folio numbers.

[2] The words *Do for þiself* are written beneath the last line of the poem. They may have been intended to be the tail-piece of 'Erthe upon Erthe' or, more probably, the title of the poem that the scribe meant to copy next, i.e. item 38, written in the same hand.

Index 704; Wells, *Manual*, pp. 1356, 1401. Edited by Halliwell, *Early English Miscellanies*, pp. 40—3; by Fiedler, *The Modern Language Review*, III, pp. 225—7; and by Murray, EETS. 141, pp. 24—6. For other MSS. and editions see the *Index*.

21. 'The Complaint of a Hare', in stanzas of four lines rhyming *abab*, ff. 81b—83b.

Inc. Bi a forrest as I gane far
Walkyng al myselven alone.

Index 559. Edited by Halliwell, *Early English Miscellanies*, pp. 43—6, and by R. H. Robbins, *Secular Lyrics of the XIVth and XVth Centuries*, Oxford, 1952, pp. 107—10. For another MS. and edition see the *Index*.

22. *The Knyȝt and His Wyfe*, a pious tale of the intervention of the Virgin Mary, in couplets, ff. 83b—86b.

Inc. Ther was a knyȝt in a cu[n]ttre,
þat ryche man was wont to be.

Index 1641. This miracle is No. 1082 in Poncelet's 'Index Miraculorum B. V. Mariae', *Analecta Bollandiana*, XXI, Bruxelles, 1902, p. 314, and closely follows the text of the *Legenda Aurea*. Edited by Halliwell, *The Life of St. Katharine, the Knight and His Wife, and an Account of the Magical Manuscript of Dr. Caius*, Brixton Hill, 1848, pp. 20—4. The text is reproduced in his *Contributions to Early English Literature*, London, 1849, pp. 20—4, and re-edited by Hazlitt, *Remains of the Early Popular Poetry of England*, London, 1864—6, II, pp. 16—20. For other MSS. and an edition see the *Index*.

23. *The Holly Mane Sente Marttayne* (colophon), an *exemplum* of St. Martin, in couplets, ff. 86b—87.

As he lay in his wesione, *f. 86b*
þer came þe fend as kynge with croune,
Cloþid in pale and ryche wede,
And sayd: 'Martayne, I wyl þe lede
To heyvyne, þat þou desyryst soverantlye;

For wyt þou wele Cryste ame I.
That þou may by my fernys see, *f. 87*
For my love thus woll þou loute to me.'
Martayne wyst þorow Goddys grace
That Cryst hymeselfe nouȝt hit wase.
He sayd to hyme with myld cher:
'I wold nouȝt se my lord þis her
But in þat blys þer he his aye,
For Cryst came never in syche araye.'
And for he sayd þis wordyse meke,
The fend vannessyd awaye anone.[1]

The holly mane sente Marttayne.

Index 3289. This and the following piece belong to a group of three *exempla* in the Northern Homily Cycle. For other MSS. and an edition see the *Index*.

24. *Narracyon of Sente Tantene* (colophon), an *exemplum* of St. Anthony, in couplets, sequel to the preceding, f. 87a—b.

Saynt Antony also manny a tyme *f. 87*
Thorou meknyse droufe fendis fro hymme.
And he on tyme insperyd was leyd,
He see how al þe world was sprede
With panteris and with geldirys blake
Of fenddus, þat layd for soullys to take.
'Lord', quod Anntony, 'what þinge maye
Thorow þis pantarus quyt awaye?'
And hyme was answard, without les, *f. 87b*
That noþing myȝt pase but mekenise.

Narracyon of sente Tantene.

25. 'Ave Regina Celorum', a religious poem in twelve-line

[1] Instead of *anone* we should perhaps read *as reke*, which occurs in the text published by Horstmann, *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen*, LVII, 1877, p. 247.

stanzas rhyming *abababababcdcd* or *abababacacdede* (the first stanza only), ff. 87b—89b.

Inc. Off all þe bryddus þat ever ȝeyt were,
So fayr, so freche as þer is won.

Index 2610.[1] Edited by Brown, *Religious Lyrics of the XVth Century*, pp. 43—5.[1] The last lines of the stanzas form the responsory 'Ave, regina coelorum', which is No. 2072 in U. Chevalier's *Repertorium hymnologicum*, I, Louvain, 1892, p. 122.

26. Ten medical recipes, ff. 89b—90b.

FOR ÞE MOLDE ÞAT YS FALLONN DOUN *f. 89b*

(1) For þe mold þat is fallyn doun, take þe leywys of egremony and sethe heme in honny, and make a plaster and lay þerover, and hit schall amend.

(2) Anoder: Sethe sellandyn in butter and wrynge hit þrow a llynnyn cloth and do hit in a[2] box; and þerwith anynt þi hede, and after w[a]che[3] hit in water þat selandyn is sodynn in.

(3) (*f. 90*) For to knowe a mesyll, let hym blood and lett the blode kele in a dysche; and þan put that blode in a lynen cloute and go to a rennyng water and waysche oute the blode. And yf thow fynde theryn as hit were[4] whyȝt kernell small, he ys a mesyll, or elles nauȝt.

(4) Also to preve a mesyl, let hym blood in a dysche, and take whyȝt salte and cast uppon the blood whyle it ys hoot; and if it abyde above he ys hole, and if it synke doune in þe blode he is mesyll.

(5) For the webbe in a mannus yȝe, take the gall of an hare and þe mary of a gose wyng, of eche lyche moche, and medyll hem well togeder; and ley it on with a fedyr on the

---

[1] With wrong folio numbers.
[2] The word *lynnyn* cancelled after *a*.
[3] MS. *whche*.
[4] MS. *were*r.

webbe in the yȝe, and it schall breke it withyn iij nyȝtes and save the syȝt on warantyse.

(6) For a man þat spetythe blood, take iij ounces of beteyn and gotys mylke and temper it togeder, and drynke it iij dayes. Etc.

(7) (*f. 90b*) Yf a woman have to mony of her flowrus, for to helpe her þerof take an har-foote and bren hit to poudur, and let her drynke of þat poudur with stall alle, furst and last, tyle schoe be hole.

(8) Alsoo take horsdong þat ys nowe and bylle hit in wenegur, and make a plaster þerof to þe nawylle as hote as scho may soffyre hit.

(9) Alsoo take wyȝte flour and sethe hit in mylke or honny, and make a plaster to þe nawe[l].[1]

(10) For a woman þat ys sore undyr her sydys, take hylworte and allysaunder, parcele, lovache, red fennell, smallache, burnete, grommelle, of everyche lyche myche, and sethe heme in whyte wyȝt wyne tyll þe halffyndell be wastyd; and let strayn hite; and let þe syke drynke þerof furst and [last][2], at evyn hoot, at morroo cold, for þis is prewyd, etc.

With the exception of the third one, these recipes or their variants are found e.g. in the following publications: Cockayne, *Leechdoms, Wortcunning, and Starcraft of Early England*, II, pp. 28, 32 (recipe 5); I, p. 74, II, p. 52, III, p. 44 (6); II, p. 330 (8); I, pp. 238, 240 (10); Dawson, *A Leechbook or Collection of Medical Recipes of the Fifteenth Century*, pp. 174 (4), 166 (5), 258 (6), 124 (7—9), 274 (10); Frisk, *A Middle English Translation of Macer Floridus De Viribus Herbarum*, Diss., Uppsala, 1949, pp. 164 (2), 74 (5), 67, 106, 122 (6); Heinrich, *Ein mittelenglisches Medizinbuch*, Halle a. S., 1896, pp. 95, 199 (1—2), 228—9 (2), 90, 210 (5), 169 (7—8), 144 (10); Henslow, *Medical Works of the Fourteenth Century*, London, 1899,

[1] The final letter is invisible, the margin being torn.

[2] MS. *furst and at.*

pp. 68 (1), 10 (6); Müller, 'Aus mittelenglischen Medizintexten', *Kölner anglistische Arbeiten*, hrsg. von H. Schöffler, X, Leipzig, 1929, pp. 52, 112 (5), 97 (6), 81 (8), 113 (10); and Ogden, *The 'Liber de Diversis Medicinis' in the Thornton Manuscript*, EETS. 207, London, 1938, pp. 2 (1), 11, 12 (5), 14 (6).

The title of the present collection only applies to recipes 1 and 2. *þe molde þat ys fallonn doun* is clearly an affliction of the head, but its exact meaning is difficult to determine. Heinrich, *op. cit.*, p. 95, gives these variants: *For þe molde þat is doune, For a mannes moolde þat is doun, For mannys moolde þat is fallen, For moold fallinge, For mannes molde þat is downe.* Latin titles occur on pp. 199, *Si palatum ceciderit*, and 228, *Vnguentem pro oculis & dolore capitis.* The title in Henslow, p. 68, is *Ad collum scabiosum*, but the ointment is for the head: 'Take egrimoyne and meng þat herbe with boter, and a[n]vnte þy pol þer-with.'

27. *Sente Cattronys Lyfe* (colophon), a life of St. Catherine of Alexandria, in prose, ff. 91—129.

Inc. Her begynnyth þe lyfe of þe glorus vergyn seynt Katryn, þe wyche lyffe was wrytyn of Athanasyus, þe gret doctor, þat knew all her blyssyd lyffe and connversacyon and was on of her maysterse . . .

In þe grete cite of Alexandyr ther was a kynge, a paynym of gret fame, þat (*f. 91b*) hyght Costus.

Wells, *Manual*, pp. 963, 1351, 1397. Fifteen MSS.[1] of this life are known to me. They fall into three groups: (a) MSS. Porkington 10, Chetham 8009, ff. 31—48 (cf. Kölbing, *Englische Studien*, VII, 1884, pp. 196—7), Corpus Christi College (Oxford) 237, ff. 1—12, Cotton Titus A. XXVI, ff. 180—202b, and Harley 5259, ff. 126—138. (b) MSS. containing the 1438 translation of the *Legenda Aurea* of Jacobus de Voragine, viz. Addit. 11565, ff. 211—214b (the Life is imperfect at the end), Addit.

---

[1] I wish to thank the Libraries concerned for information and for facilities to study these MSS.

35 298, ff. 148—152b (*olim* Ashburnham, Appendix LXXXXI), Douce 372, ff. 144—148b (imperfect at the beginning), Egerton 876, ff. 281b—290b, Harley 630, ff. 353b—364b, Harley 4775, ff. 225b—233, and Lambeth 72, ff. 339b—349b. Furthermore, the *Golden Legend* text is found in MSS. Stonyhurst Archives, XLIII, ff. 1—19b (beginning illegible), and Trinity College (Dublin) 319, ff. 7—14, 5—6, 1—2 (imperfect at the beginning, with leaves bound in wrong order). (c) MS. Harley 4012, ff. 115—123b, where the Life has a 'prohemium' but lacks the saint's conversion and marriage to Christ.

A critical edition of this life is under preparation.

28. A satirical medley parodying medical cures, ff. 129—130. Inc. A, syr, a, ȝe syr, and ȝe syr.

29. *Be Trewe and Holde þat ȝe Have Hyȝt*, a love poem in four stanzas of eight lines rhyming *ababbcbc*, the first stanza wanting one line, f. 130a—b.

BE TREWE AND HOLDE ÞAT ȝE HAVE HYȝT *f. 130*

I Be trewe and holde þat ȝe have hyȝte,
ȝe have my lovys hert to kepe.
Yowe to ples yf þat I myȝte,
4 On hondus and kneis feyn wolde I crepe.
When I schulde lawȝe, ȝe make me wepe.
. . . . . .[1]
Ther is no myrthe tyll þat we mette.
8 Thowe I go far, forgette me noȝte.

II Be trewe and holde þat ȝe have hyȝt,
Mynne oun der hert, I yowe beseche.
Neyþer by daye ne by nyȝt
12 I have non odyr lyvis leche.
Myȝt I yowe gett at syȝt or speche,
Of all þis world no mor I rowȝt.

[1] No gap in the MS.

My soferayn love, I yowe beseche,
Tho I go far, forgette me noȝte. *f. 130b*

III Be trewe and holde þat ȝe have hyȝt,
Myn der hert, I yowe praye.
Seche lowys not change hit myȝt,
Tho sche wer nev*er* of so ryche aray.
Ther is[1] tyme nyȝt ne day
That ev*er* sche gothe out of my þouȝt.
Myne oun der hert, I yowe pray,
Tho I go far, forgeyte me nouȝt.

IV Be trewe and holde þat ȝe have hyȝte
And þenke on your benyngnyte.
Cryst, lete nev*er* þat leyssynge lyȝte
That seche a schame be seyn on me.
For and I wyst hit schulde so be,
In bytt*er* ball*us* þen wer I brouȝte.
My ryȝtwyse sov*er*eyn love so free,
Tho I go far, forgeyte me nouȝte.

Index 479. Cf. items 30, 36, and 37, which are similar in style.

30. *That Wons was Lefe Let Never be Lothe* (burden), a love poem in seven eight-line stanzas rhyming *ababbcbc*, ff. 130b—132.

I A, der God, have I deservyd this, *f. 130b*
This der destyny to drede,
That thus my swete I schall myse,
Thus wondurfully, and wott nev*er* why?
Yfe anny man have for envy
Witt wekod word*us* made her wrathe,[2]
Full mekely nowe I haske mercy: *f. 131*
That wons was lefe let nev*er* be lothe.

[1] Should we read *no tyme?*
[2] Catchword *Full mekely nowe.*

II Thynke on me, der hert, and beholde,
So stydfast my hert ys sette;
For well ȝe wott, yfe þat I wolde,
To love yowe lelyly ȝe may not me lete.
Witt lott*us* of love I am besette
That sytt*us* me ner þen anny clothe.
Therfor, der hert, awyse yowe ȝette:
That ons was leefe let nev*er* be lothe.

III For sothe, furst when I yowe chose,
To wyn your love ev*er* I have wroȝte;
In sertt*us* þat myȝt I not yowe onns dysples
In worde ne werke I nev*er* thouȝt.
And nowe I se hit is for nouȝt,
Hit farys as dothe þe watt*er*-frothe.
Let fanttysyis faull oute of your þouȝt:
That ons was leffe lett nev*er* be lothe.

IV Tho I trespas nev*er* so mekyll,
To yowe southely I wyll amende.
And sethe þat your[1] ys full fekoll
Into unkothe londes I woll wende.
Alas þat ev*er* speche was spende
Schuld turn your love and worschep bothe! *f. 131b*
Tho þe trulufe þat hathe non ende:[2]
That ons was leffe lett nev*er* be lothe.

V Yfe so hit be þat I be forsake
And your hert sett at your dewys,
Mor wrathe ȝe may well take
And of wytte be war and wyse.
I wrathyde yowe nev*er* in no wyse,

[1] Add *love?*
[2] The line is unsatisfactory and suggests corruption.

And þerto dar I swere an othe;
Therfor sett your hert at your dewyse:
That ons was lefe let nev*er* be lothe.

VI Sertt*us* hit wer bothe syn and schame
Thus sodenly þat we schuld twyne;
Ne I deserwyd nev*er* no blame,
Hit is not tyme nowe to begynne.
And ȝeyfe anny be to yowe levir,
ȝett schulde we be frendys bothe.
Helpe, hert, and þinke on evyr:
That ons was leffe lett nev*er* be lothe.

VII But sethe hit wyll be no bett*er*,
I most nede þat car unbynde
And witt my hondis wryȝt a lett*er*,
About my hede I woll hit wynde.
Tyll sche herselfe hit wyll unbynde, *f. 132*
I schall hit wer wittouttyn othe.
But ev*er* I pray yowe have in mynde:
That ons wos leffe lett nev*er* be lothe.

Index 4.[1] Edited by Robbins, *Secular Lyrics*, pp. 133—5.[2]

31. *Her bethe the Stacyons of Rome*, in prose, ff. 132—135b.

Inc. In Rome bethe ij C paresche churchs and vij, and x C chapell*us* and v.

Wells, *Manual*, pp. 433, 834. Ed. by Furnivall, *The Stacions of Rome and the Pilgrims Sea-Voyage, with Clene Maydenhod*, EETS. 25, London, 1867, pp. 30—4.

32. *The Good Wyfe Wold a Pylgremage*, a mother's instructions to her daughter, in stanzas of six lines rhyming *aaaabb*, ff. 135b—138b.

Inc. The good wyf wold a pylgremage unto þe holly londe.

---

[1] Correct the quotation given in the *Index*.

[2] This work appeared while the present article was in proof.

Sche sayd, 'My der doȝttur, þou most undorstonde.'

Index 3363; Wells, *Manual*, pp. 381, 823, 973, 1355, 1401. Edited by Furnivall, *Queene Elizabethes Achademy*, etc., EETS. ES. 8, London, 1869, pp. 39—43, and by Mustanoja, *Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ*, B LXI, 2, Helsinki, 1948, pp. 173—5.

33. 'The Friar and the Boy', a tale in six-line stanzas rhyming *aabccb*, ff. 139—150.

Inc. God, þat dyed for us all
And dranke boþe eysell and gall,
He bryng us all oute of bale.

Index 977, which lists other MSS. and editions. The Porkington text has been edited by Halliwell, *Early English Miscellanies*, pp. 46—62.

34. 'Ever Say Well or Hold Thee Still', a moral poem in stanzas of eight lines rhyming *ababbcbc*, ff. 150—152.

Inc. As I stod in a ryall haull
Wher lordys and ladys wer byd to syt.

Index 369. Edited by Halliwell, *Early English Miscellanies*, pp. 62—5.

35. *Trutallys* (colophon), a nonsense poem in couplets, ff. 152—154.

Inc. Herkons to my tale þat I schall her schow,
For of syche merwels I have herd fowe.

Index 1116. Edited by Wright in Wright and Halliwell's *Reliquiæ Antiquæ*, I, London, 1841, pp. 85—6. For another MS. and edition see the *Index*.

36. A love-letter to a lady, in couplets, f. 154a—b.

Honowr witt all manner of heylle *f. 154*
Be unto yow, fayr damseyll.
Witt stydfast hart and loufe soo trw
This letter now I wryt unto yow,
Praying yow to have me in your mynd,

And let me nev*er* fynd yow unkynd.
Loke þat ȝe be stydfast and trwe
For her love þat bar Jhesu.
Tell me what ȝe thynk,
As my þoȝt ys to wryt witt hynke.
I lowet nev*er* non halfe soo welle,
Witt hart trw as anne stylle.
Sythin my lowfe ys onn yow sete,
That I may noþ*er* drynke nor eytte,
For Maryis sake, doo ȝe me to wyett
Whedyr þat ȝe wyll grant me hyet;
For yfe ȝe say me nay þertoo,
By[1] Cryst, myselfe I wyll fordoo, *f. 154b*
And becom schall I a gray frer
And newer womman to draw ner.
Gret her well a M fold,
My sugur of moth, my hert of gold.
By yow no mor at þis tym I make
But to Jhesu Cryst I yow betake. Amen, etc.

Index 1241. Edited by Robbins, *Secular Lyrics*, p. 196.

37. *Have My Hert*, a love poem in four stanzas of eight lines rhyming *ababbcbc* or variants, ff. 154b—155b.

HAVE MY HERT *f. 154b*

I Have all my hert and be in peys
And þink I lowfe yow ferwently;
For in good fayth, hit ys no lese,
I wold ȝe wyst as well as I.
For now I see bothe nyȝt and day
That my loufe wyll not sese.
Hawe mercy on me, as ȝe best may,
Hawe all my hert and be in peyse.

[1] *For yf ȝe sa* written at the beginning of the line and cancelled.

II Hawe all my hart, wherevyr I goo,
Hert, body, and all my myȝt.
Me forþowȝt we parttyd in too,[1]
12 When I to yow had most ryȝt. *f. 155*
Have mercy on me, mekyll of myȝt,
For of my loufe I cannot seyse.
Thow I be syldynn in your syȝt,
16 Havfe all my hert and be in peyce.

III Hit ys a þinke þat me can nye
But yf ȝe hold þat ȝe have hyȝt,
For traytors tonngis, ewyll mot þei thee,
20 I say to yow, myn swyt wyȝt.
Thorfor I sweyr, as mot I thye,
Yf I sayd owȝt whan ȝe bade pees,[2]
I wyll full mekely aske mercye:
24 Have all my hart and be in peyse.

IV ȝe hawe my hart, as I yow hyȝte;
I pray God ellys þat I be dede,
But I love yow witt all my myȝt,
28 As he þat wheris a forryd hood on his hede.
This sonnge was made wittouttyn drede
For yowr loufe þat I furst chese.
Whersooevyr I be in stall or stede, *f. 155b*
32 Have all my hert and be in peys.
Deo gracios. Amen, etc.

Index 1120. Edited by Robbins, *Secular Lyrics*, pp. 135—6.

38. *Do for þiselfe* (part of the burden),[3] a moral poem in stanzas of eight lines rhyming *ababbcbc*, ff. 155b—157.
Inc. As I cam by a forrest syde
This endyrs day in on mornynge.

[1] Catchword *When I to yow.*
[2] MS. *peces.*
[3] Cf. footnote to item 20, p. 46.

Index 341. Edited by Sandison, »The 'Chanson d'Aventure' in Middle English», *Bryn Mawr College Monographs*, XII, Bryn Mawr, 1913, pp. 113—5.

39. *Þe Sege of Jerusaleme* (colophon), in prose, ff. 157b—184.
Inc. Al men þat wyll her of þe sege of Jerusalem, her ȝe may her of gret meraculs þat almytty God wroȝt to schow his goodnys.

This text of the Siege of Jerusalem appears to be a unique copy which has passed almost unnoticed. An edition is in course of preparation.

40. A list of 107 proper terms, without a title, ff. 184—187b.
Inc. A herd of harttus
A herd of all manner der
Expl. (*f. 187*) A fyȝttynge of beggars
(*f. 187b*) A dysworschype of stottys

Edited by Hodgkin in the Supplement to the *Transactions of the Philological Society*, 1907—1910, London and Strassburg, 1910, pp. 53—4. Hodgkin's study includes a full discussion of the terms and their meanings.

This and the three following pieces (piece 43 in part only) are found, in a somewhat different form and order, in Dame Juliana Berners' *Boke of Saint Albans*, Saint Albans, 1486 (facsimile ed. by Blades).

41. Precepts in *-ly*, f. 187b.
Aryse erlly,
And serve God dewoutly,
Go by þe way sadly,
Ansswer þe peppull demurly,
Go to þy mete appetently
And to þi sopper soborly,
And arys temparatly,
And [go][1] to þi bede meryly,
And be þerin jocondlye,

[1] MS. *And to.*

10 And slepe sourly.

Index 324, which lists other MSS. and editions.

42. Proper terms, including cooking terms, ff. 187b—188b.

A hart harborowth *f. 187b*
A knyȝt herborouthe
A boke logythe
A squyer logythe
A roo beddyte
A yoman beyddyte
A har in her forme scholderynge or leynnyng
A connye syttynge
A trype of harrys
A trase of harrys

A der broukyne *f. 188*
A gose reyryde
A cappon sawsyd
A swane ilyfte
A heene dysmemmyrde
A peycoke dyswygurte
A corllowe ungynttyte
A bytter untachyd
A fayssant i-illyde
A mallard unbrassyde
A conny unlassyde
A pygyne ithyide
A quaylle ithyide, and alle smalle brydys
A pyge heddyte and sydyte
A lame scholdyrt
A hene ispyllyde
A chekyn ifrosschyde
A lamppray cordyt in gallanty[n]e
A gret heyle callyd a roster or ellys a spyche-coke and all ellys small in sorraye

28 *cordyt*, the final letter indistinct; *gallantye*.

A samon ichynyd
A pyke isplate *f. 188b*
A carpe itronchnide
A trout igobenyd
A cheyven fynnyde
A perche and a roche ischallyd
A tenche in jolly
A plays isaussyd

Terms 9 and 10 ought to be among those of the previous list, item 40, and Hodgkin prints them at the end of his edition of that list. With the exception of terms 2, 10, 15, 19, 23, 28, 29, 32, 33, 35, 36, and 37, the remaining terms are found in the *Boke of Saint Albans*, f. F vij b.

43. Short pieces on hunting and hawking, mostly containing proper terms and ending with recipes for hawks, ff. 188b—192. Inc. Ther ys iiij þingys þat ev*e*ry wys[1] man [is][2] to drede.

Some of these pieces are found in the *Boke of Saint Albans*, ff. D iij-iiij, F iiij-v.

44. 'The Cock in the North', a Scottish political prophecy in stanzas of four alliterative lines rhyming *abab*, ff. 192—193b. Inc. When þe cocke in þe northe hathe byld his neste
And buskod his bryddus and bonde hym to fle.

Index 4029,[3] which should be consulted for other MSS.; cf. Wells, *Manual*, pp. 226, 1347—8. A text based on 11 MSS. (13 variant texts) has been edited by Brandl in *Sitzungsberichte der kön. preuss. Akademie der Wissenschaften*, Berlin, 1909, pp. 1166—74. Cf. also Haferkorn, 'When Rome Is Removed into England', *Beiträge zur engl. Philologie*, hrsg. von Max Förster, XIX, Leipzig, 1932, pp. 139—43. The Porkington text is unedited.

45. A satirical letter, ff. 193b—194b.
Inc. Balteser, be þe grace of Mahounde, son of þe kynge of

[1] An *i* is written over the *y*.
[2] MS. *man to*.
[3] The reference to f. 191a is to be corrected to 192a.

Sarsyn . . . (*f. 194*) . . . to þe duke of Borgeyn.

Expl. (*f. 194*) Wryttyn in our cetty, last conquest callyde Costantyn (*f. 194b*) þe nobull, in precens of xlvj kyng*us* und*er* our obeysyense.

A somewhat similar composition is found in MS. Cotton Vespasian B XVI, f. 5, edited by Furnivall, *Political, Religious, and Love Poems*, EETS. 15, London, 1866 (re-ed. 1903), pp. 12—3, and in MS. Addit. 34193, f. 203b, edited by Bühler, *Modern Language Notes*, LII, 1937, pp. 173—4.

46. A list of gifts given to the Pope, f. 194b.

Inc. This byn þe presentacyons þat þe lord*us* of þe cetty of Vennes have present to our fad*er* þe pope of Rome geneste þe Torke.

47. *Timor mortis conturbat me* (burden), a poem on old age in twelve-line stanzas rhyming *abababababba* or *abababbcbc*, ff. 195—198.

Inc. Timor mortis conturbat me,
Thys is my song in my olde age.

Index 3743, which mentions another MS., Longleat 29, ff. 145b—146b, which has been edited with variants from our MS. by Greene in *The Modern Language Review*, XXVIII, 1933, pp. 235—8.

48. A stanza on deceit and fraud from Lydgate's *Fall of Princes*, Book II, ll. 4432—8, f. 198.

Dysseyte disseyveth and schal be disseyvyd,
For who by dysseytes that is disseyvable,
Thoȝh hys dysseytes be not out perseyvyd,
To a dysseyvo*ur* dysseyte is returnable;
Fraude quit with fraude is gwerdon convenable,
For whoo with fraude is fraudelent founde,
To þe frauder fraude wyll ay rebounde.

Index 674, which lists other MSS. and editions of this stanza. Cf. *Lydgate's Fall of Princes*, ed. by Bergen, I, EETS. ES. 121, London, 1924.

49. 'By a Chapel as I Came', a religious song in four-line

stanzas rhyming *aaab*, with the burden, 'Mery hyt ys in May mornyng, Mery wayys for to goune', f. 198a—b.

Inc. And by a chapell as Y came,
Mett Y wyhte Jhesu to chyrcheward gone.

Index 298. Edited by Sandison, *Bryn Mawr College Monographs*, XII, p. 102; by Greene, *The Early English Carols*, Oxford, 1935, p. 223; and by Brown, *Religious Lyrics of the XVth Century*, p. 183.[1]

50. 'The Three Kings', a carol in four-line stanzas rhyming *aaab*, with the burden rhyming *bb*, 'The ster he schynythe boþe nyȝte and day To lede iij kynges þer Jhesu lay', ff. 198b—199b.

Inc. (*f. 199*) Jhesu whas borne in Bedleme Jude
Alle off a maydene, so fyndythe whe.

Index 1785. Edited by Greene, *The Early English Carols*, pp. 81—2, and by Brown, *Religious Lyrics of the XVth Century*, pp. 124—5.[1] For another MS. and other editions see the *Index*.

51. 'Veritas Verbi Domini', a carol in three-line stanzas rhyming *aaa*, with the burden 'Why, why, what ys þis why? Hit ys non nodyr sekurly But veritus werby Domini', f. 200a—b.

Inc. Whann noþing whas but God aloune,
The fadyr, þe holly gost, and þe son.

Index 4001[1] (cf. 4000). Edited by Greene, *The Early English Carols*, pp. 229—30, and by Brown, *Religious Lyrics of the XVth Century*, pp. 187—8[1], with the title 'God Bids Us Use Reason and Evidence'.

52. 'Dear Son, Leave Thy Weeping', a dialogue between the Virgin Mary and Christ in eight four-line stanzas rhyming *aaab*, each stanza preceded by one in Latin, ff. 201—202.

Inc. (Lat.) Christe, qui lux es et dies,
Noctis tenebras detegis.
(Engl.) A baby ys borne us blys to bryng,
A mayddyn I hard loullay synge.

[1] With wrong folio numbers.

Index 22,[1] which lists other MSS. and editions. The Porkington text has been edited by Brown, *Religious Lyrics of the XVth Century*, pp. 1—2,[1] and variant readings from it are given in Greene's *Early English Carols*, p. 113. This text omits the burden 'Now synge we with angelis Gloria in excelcis', but adds the Latin stanzas, not found in the other MSS. Six out of the eight stanzas are from the hymn 'Christe, qui lux es et dies', which is No. 2934 in Chevalier's *Repertorium hymnologicum*, I, p. 173, and has been edited by Dreves, *Analecta hymnica medii aevi*, LI, p. 21.

53. 'The Boar's Head', a song in three stanzas of three lines rhyming *aaa*, with the burden 'Hey, hey, hey, hey, þe borrys hede is armyd gay', followed by six couplets, f. 202a—b.
Inc. The boris hede in hond I bryng
Witt garlond gay in porttoryng.

Index 3314. The actual song of the Boar's Head comprises three stanzas and is virtually identical with No. 3313 of the *Index*, which has a fourth line to each stanza and a burden in Latin. The couplets that are attached to the song in the Porkington MS. appear to be taken from a separate poem, as suggested by Chambers & Sidgwick, *Early English Lyrics*, pp. 373—4; cf. also Greene, *The Early English Carols*, p. 380. The Porkington text has been edited e.g. by Madden in Wright and Halliwell, *Reliquiae Antiquae*, II, London, 1843, p. 30; by Furnivall, *Early English Meals and Manners*, EETS. 32, London, 1868 (reprinted 1894), p. 264*; by Greene, *op. cit.*, p. 93; and by Robbins, *Secular Lyrics*, pp. 49—50. For other editions see the *Index*.

54. *Mercy and Ryȝttusn*[*ys*] (colophon), a debate between Mercy and Right in stanzas of eight lines rhyming *ababbcbc*, with alternating burdens 'That ryȝt schall forthe, and no mercy' and 'For mercy passys rygȝttusnys' or variants, ff. 203—207b.

[1] With wrong folio numbers.

Inc. Be a forrest as I gan walke
Wittout a palles on a laye.

Index 560, which lists other MSS. and editions. The Porkington text has six stanzas more (26 in all) than the published texts.

55. *The Marchand*, or 'How a Merchande Dyd Hys Wyfe Betray', in couplets, imperfect, ff. 207b—211b.

Inc. Lystons, lordyng*us*, I yow pray,
How a marchand can his wyf betray.

Index 1897. Owing to the mutilation of the MS., the Porkington text is defective, ending with the couplet 'Hit was thy wyfe, þat olde trotte, That nev*er* by me no good word s[p]ake', lines 213—4 of Kölbing's edition of MS. Ff. II. 38, ff. 57c—59b, *Englische Studien*, VII, 1884, pp. 118—24. For a third MS. and other editions see the *Index*.

Glossarial Notes

The following list contains only words of special lexicographical interest, i.e. words, meanings, constructions and, occasionally, spellings omitted in the NED. or recorded from a different period. The dates given in brackets are those of the quotations in the NED. The references are to the items and lines or numbered paragraphs.

amende, v., to make amends to, 30/26 (1314)
anynt, imper., anoint, 26/2
basilica, n., basilic vein, 8/6 (1625—1751)
chephalica, n., cephalic vein, 8/4 (not in NED.)
cyatycke, n., sciatica, 8/19 (1656—1801)
cordiaca, n., ? *corrupt passage*, 8/5
cordyt, pp. curded, 42/28
delyvered, pp., relieved, 1/10 (1483—1610)
dysmemmyrde, pp., carved, 42/15 (1513—1885)
dyswygurte, pp., disfigured, carved, 42/16

dominical letter, 3/expl. (1577—1868)
dredefull, a., dangerous, 1/4 (1400)
ellys, n.pl., eels, 42/29
eseþ, pres. 3 sg., recovers, 1/26 (not in NED.)
fynnyde, pp., cut up, 42/34 (1513—1858)
geldirys, n.pl., gilders, snares, 24/5
gett, v., ~ at syȝt or speche, to see or to speak to, 29/13 (not in NED.)
goodly, a., benevolent, 1/66 (13 . .—1440)
haske, pres. 1 sg., ask, 30/7
heyle, n., eel, 42/29
hyet, pron., it, 36/16
hynke, n., ink, 36/10
ichynyd, pp., cut up, 42/30 (1513—1787)
i-illyde, pp., carved, 42/19 (c. 1400; *Ele*, v.[2])
ilyfte, pp., carved, 42/14 (1500—1804)
illica, n., iliac vein, 8/8 (not in NED.)
impediment of þe tong, n., defect of speech, 8/3 (1494—1809)
indifferent, a., of neutral disposition, 1/69 (1538—1690)
ischallyd, pp., scaled, 42/35
ispyllyde, pp., spoiled, carved, 42/26
jolly, n., jelly, 42/36
judagacions, n.pl., judgements, 14/inc. (1625—1825)
kept, pp., (dayes) to be ~, (days on which) one should be on one's guard, 1/45 (cf. NED. *Keep*, v., 15)
layd, pa.t., ~ for, set traps, lay in wait, 24/6 (1494—1847)
malicyous, a., of baleful promise, 1/64, 67 (1413)
molde, n., head: þe ~ þat ys fallonn doun, ? scurf, ? scab, 26/title; mold, 26/1 (not in NED.; see note to 26)
nowe, a., new, 26/8
presentacyons, n.pl., gifts, 46/inc. (1619—1714)
purpurea, n., ? a vein, 8/7 (not in NED.)
quyt awaye, v., go away, escape, 24/8 (cf. NED. *Quit*, v., 7)
recepcions, n.pl., recipes, 14/inc. (not in NED.)
roster, n., roaster, 42/29 (1690—1890)

sorraye, n., dish of chopped eels, 42/29 (c. 1430—1450)
spyche-coke, n., spitchcock, 42/29 (1601—1844)
stall, n., in ~ or stede, anywhere, 37/31 (cf. NED. *Stead*, n., 2e)
sugur of moth, 'my sweet one', 36/22 (not in NED.)
ungynttyte, pp., unjointed, carved, 42/17
unhappy, a., inauspicious, 1/31 (1533—1814)
watter-frothe, n., froth, foam, of water, 30/22 (not in NED.)
wyett, v., to wit, know, 36/15

Auvo Kurvinen

AMERICAN TRAVELERS IN FINLAND

Travelers have played an important part in Finnish-American cultural relations from the seventeenth century on. Yet, even though we are familiar with such well-known Finnish travelers as Peter Schaefer, Peter Kalm, and Alexandra Gripenberg, who visited America in the seventeenth, eighteenth, and nineteenth centuries, respectively, we know very little about the earliest American travelers in Finland. As we shall see, most of these travelers who visited Suomi during the eighteenth and nineteenth centuries were adventurers, professional writers and sight-seers, and members of the American diplomatic corps in St. Petersburg. Since Finland is an out of the way place, most of these Americans merely passed through the country en route from Sweden to Russia or vice versa, but their recorded impressions of Finland, however meagre they may be, are of interest.[1]

Probably the earliest American traveler in Finland, of whom there is a record, was John Quincy Adams, sixth Pres-

[1] This article does not purport to be an exhaustive study of American travelers in Finland. The writer has merely selected some of the more interesting ones who, for one reason or another, visited the Far North.

ident of the United States of America. In January, 1781, at the age of thirteen, Adams matriculated at Leyden University in Holland but soon went to St. Petersburg as secretary to Francis Dana, who had just been appointed the first regularly accredited United States Minister to Russia.[1] Adams's stay in St. Petersburg lasted from August, 1781, until October, 1782, when he decided to return to his studies at Leyden. On October 7, 1782, Francis Dana wrote to John Adams at The Hague:

> Your son I believe will go from hence in about a fortnight, by the way of Sweden and Denmark, when I shall be in a very lonely state, but still I shall be relieved from much anxiety about his education. The measure is necessary for his good. He wishes to be at his studies as soon as possible. I will give you some further particulars about his route, company, etc. if he goes. This course will be considerably more expensive than a passage by water in the Spring, which you proposed in your last letter, yet the *time* that will be saved by it will make a difference of expense an object of little or no consideration in your mind . . .[2]

It was not, however, until October 30, 1782, that John Quincy Adams, in company with an Italian acquaintance, Count Greco, left the Russian capital for Stockholm.[3] After a journey across southern Finland hindered by bad roads and various accidents, Adams reached Stockholm on November 25. The rest of his trip was delayed by bad weather, so that he did not reach The Hague until April 21, 1783, almost six months after his departure from Russia.

On May 12, 1783, John Quincy Adams wrote to Dana in St. Petersburg, announcing his arrival at The Hague. In his

---

[1] Worthington C. Ford, »John Quincy Adams,» *Dictionary of American Biography*, ed. Allen Johnson (New York, 1928), I, 84.

[2] W. P. Cresson, *Francis Dana: A Puritan Diplomat at the Court of Catherine the Great* (New York, 1930), p. 309.

[3] *Ibid.*

letter he enclosed a list of roads from St. Petersburg to Stockholm with a few directions which might be of some use to Dana. Adams wrote:

> The only thing worth seeing in that road is the fortress of Sweaborg near Helsingfors but to see that you must have a permission from the governor of Helsingfors (Count Posse) but as you are no Russian or Dane, it will be easy to get a Permission, by paying a visit to Count Posse. I shall soon send you a continuation of the roads . . .[1]

Francis Dana never used Adams's road directions, for he sailed from Cronstadt for Boston in August, 1783.[2]

Not quite five years after John Quincy Adams's journey through Finland in November, 1782, another American traveler traversed Finland. On his way from Sweden to St. Petersburg, one leg of his proposed journey from Paris to the West Coast of North America across Europe and Asia, John Ledyard passed through Tornio, a town at the tip of the Gulf of Bothnia. Crossing »rude and churlish Finland»[3] on foot in February and March of 1787,[4] the Connecticut Yankee traveled through snowbound central Finland, where American tourists seldom go even today.

A few months after Ledyard left Tornio, two adventurers, who, traveling independently of each other, apparently were drawn to the region by the publicity given it by a French

---

[1] *Ibid.*, p. 313. The original letter is among the Dana Mss. in the Longfellow House, Cambridge, Massachusetts.

[2] *Ibid.*, p. 317. John Quincy Adams and Francis Dana had gone to St. Petersburg by land, following the usual route through the Baltic states.

[3] Jared Sparks (ed.), *The Life of John Ledyard, The American Traveller; Comprising Selections from His Journals and Correspondence* (Cambridge, 1828), p. 265.

[4] *Ibid.*, p. 187.

scientific expedition[1] arrived in the northern town at the upper end of the Bothnian Gulf. On July 3, 1787 John Stewart, an Englishman noted for his singularities, and his passion for rambling, and who was known in the United States, as well as in many other parts of the world, by the name of the Walking Stewart, recorded in the church register at Jukkasjärvi, north of Tornio: »Non mihi fama, sed hospitalitatis et gratitudinis testimonium. S. Stewart, Civis Orbis. 3 Julii, 1787.»[2] Twenty days later, on July 23, 1787, Major William Langborn of Virginia wrote in the same register, directly beneath the entry by Stewart: »Justice bids me record thy hospitable fame, and testify it by my name. W. Langborn, United States. July 23, 1787.»[3]

In April, 1788, John Paul Jones, on his way from Stockholm to St. Petersburg, where he was to enter the service of the Russian Empress, planned to follow the shortest route from Sweden to the Russian capital by crossing the Gulf of Bothnia from Gresholm to Finland. Although he failed in several attempts to cross, Jones preferred the sea to the overland route taken by Ledyard, since the poor condition of the

[1] In 1736 Maupertuis, the French academician, led a scientific expedition to Mount Aavasaksa, on the border of Lapland, to measure a degree on the meridian at the Arctic Circle and to determine the correct figure of the earth. Maupertuis' report to the French Academy, which was immediately translated into English as *The Figure of the Earth*, helped to focus the attention of the world on the region of northern Finland along the Tornio and Muonio Rivers.

[2] Jared Sparks (ed.), *op. cit.*, p. 183. See also Joseph Acerbi, *Travels through Sweden, Finland, and Lapland, to the North Cape, in the Years 1798 and 1799* (London, 1802), I, 352.

[3] Jared Sparks (ed.), *op. cit.*, p. 183. Although both Acerbi and Sparks called the gentleman from Virginia Langhorn, his name was Langborn. See Kenneth Munford, *John Ledyard: An American Marco Polo* (Portland, Oregon, 1939), p. 215; also Helen Augur, *Passage to Glory: John Ledyard's America* (Garden City, 1946), p. 200.

roads made land travel impracticable. In his celebrated dash over the frozen waters of the North, Jones came within sight of Finland but was forced to land in Reval, Estonia, whence he proceeded to St. Petersburg.[1]

During the first half of the nineteenth century, many Americans traveling from Sweden to Russia passed through Finland. Among those who experienced the hardships frequently suffered by voyagers in crossing the Bothnian Gulf was Joel Roberts Poinsett, American diplomat and statesman, who, in the year 1806, managed to reach Finland from Stockholm after an adventurous voyage of six days across the Gulf of Bothnia.[2] The journey through Finland in early winter was far from pleasant.[3] In Finland, Poinsett, who by his understanding and tact not only conveyed to his European friends a favorable impression of the culture and ideals of the United States, but also compelled respect if not sympathy for the young republic's institutions, met some Finnish officers, and finding them extremely ignorant of what was going on in the rest of Europe, enlightened them concerning conditions there.[4]

Although American travelers in Finland during the first half of the nineteenth century were mainly members of the diplomatic corps assigned to the legation of the United States in St. Petersburg, in 1840 Robert Baird, a non-diplomatic visitor, on his way from Stockholm to the Russian capital, landed at Turku and Helsinki. His account of his visits in Finland, included in his book called *Visit to Northern Europe*, published in New York in 1841, contained only the information

---

[1] Lincoln Lorenz, *John Paul Jones, Fighter for Freedom and Glory* (Annapolis, 1943), p. 581.

[2] Charles Lyon Chandler, »The Life of Joel Roberts Poinsett,» *The Pennsylvania Magazine of History and Biography*, LIX (Jan., 1935), 11.

[3] J. Fred Rippy, *Joel R. Poinsett, Versatile American* (Durham, N. C., 1935), p. 20.

[4] Charles Lyon Chandler, *op. cit.*, p. 11.

usually found in travel books, but its publication brought Finland to the attention of American readers at an early date.

John Lothrop Motley, who was Secretary of the American Legation at St. Petersburg in 1841, planned to visit Turku and Helsinki on his way to Russia, but his plans did not materialize. During his journey he wrote home that it was indeed »'to drag at each remove a lengthening chain' to be thus pushing onwards towards the Finns and Calmucks.»[1] Motley's successor in1842 as Secretary of the American Legation was John Maxwell, who visited Finland and gave inaccurate information about it in his book *The Czar, His Court and People*.[2] Andrew Dickson White, who served as an attaché at the American Legation in St. Petersburg in 1855 and as Minister to Russia in 1892, wrote in his *Autobiography:*

> During my stay in Russia at the time of the Crimean War, I had been interested in the Finnish peasants whom I saw serving on the gunboats. There was a sturdiness, heartiness, and loyalty about them which could not fail to elicit good-will; but during this second stay in Russia my sympathies with them were more especially enlisted. During the hot weather of the first summer my family were at the Finnish capital, Helsingfors, at the point where the Gulf of Finland opens into the Baltic. The whole people deeply interested me. Here was one of the most important universities of Europe, a noble public library, beautiful buildings, and throughout the whole town an atmosphere of cleanliness and civilization far superior to that which one finds in any Russian city.[3]

[1] George William Curtis (ed.), *The Correspondence of John Lothrop Motley* (New York, 1889), I, 66.

[2] John Maxwell, *The Czar, His Court and People* (New York, 1848).

[3] *Autobiography of Andrew Dickson White* (New York, 1905), II, 29. American diplomats in St. Petersburg often came in touch with the Finnish people. John Quincy Adams, as United States Minister to Russia, in 1811 had a Finnish footman. See Allan

During the second half of the nineteenth century, an increasing number of non-diplomatic Americans visited Finland and left accounts of their impressions of the country and its people. In 1856 Bayard Taylor, the well-known novelist, poet, and traveler, visited Sweden and Finland. He published an account of his trip in newspaper articles during 1856 and 1857. In the latter year he brought out his narrative in book form under the title of *Northern Travel, Summer and Winter Pictures, Sweden, Denmark and Lapland.* During the course of his popular lectures in 1858, Taylor presented a travel paper on »Life in the North,»[1] for which much of the material was taken from *Northern Travel.* A typical travel book [2], *Northern Travel* contained the usual material about Finnish history, customs and manners, superstitions and beliefs. Unfortunately Taylor did not go to Finland proper but only passed through northern Finland on his way to Lapland. He did, however, make a journey in eastern Finland some time before 1864. His account of his cruise on Lake Ladoga, visiting Valamo and Sortavala

---

Nevins (ed.), *The Diary of John Quincy Adams, 1794—1845* (New York, 1929), p. 79. In 1862 an American merchant ship, the *Hero,* was wrecked and the crew were saved by Finnish pilots. At another time the master and crew of the *Foscano* were saved by a Finnish captain named Dahlberg, to whom Cassius Marcellus Clay, American Minister to Russia, presented a gold watch. It was the Minister's duty to commend and reward such heroic deeds. See James R. Robertson, *A Kentuckian at the Court of the Tsars* (Berea College, Ky., 1935), p. 258. United States merchant ships from Boston, Philadelphia, and other ports had sailed to European Russian harbors since 1783.

[1] Robert Warnock, »Unpublished Lectures of Bayard Taylor,» *American Literature,* V (1933), 124.

[2] During the nineteenth century many books on Finland appeared in England and were available to Americans. For example, Sir John Carr's *A Northern Summer: or Travels Round the Baltick in 1804* was reprinted in Hartford, Connecticut, in 1806.

among other places, appeared in the *Atlantic Monthly* of May, 1864.[1]

John Ross Browne, noted traveler and writer, visited Finland during the American Civil War, while en route from St. Petersburg to Sweden. He spent some time in Helsinki and Turku and became quite fond of the Finnish people and their land. The story of his adventures in Suomi appeared in his book entitled *The Land of Thor*, which was published in New York in 1867.

One year after the publication of Browne's book, Frances Willard, who later became famous as an educator and as an advocate of temperance, visited Suomi. In 1869 she published in *Harper's Monthly* an article entitled »A Peep at Finland.» In her narrative she wrote of her visit to Finland in August, 1868. During her voyage from Sweden across the Gulf of Bothnia on the steamer *Wiborg*, she was greatly impressed by Lars Krogius, [2] the Finnish captain of the ship, who seemed to her »the very picture of a Scandinavian hero of the romantic days, toned and tamed by nineteenth century civilization.»[3] The captain, as Frances Willard soon learned, had been a sailor from his boyhood, and now served as professor of the science of navigation in Helsinki during the winter when the northern seas were frozen solid. He had sailed three times around the world, although but thirty-five years old, and had been to New York and the »magic city» of Chicago.[4] Captain Krogius, »in his pleasant Finnish tones and idioms, but with well-spoken

---

[1] Bayard Taylor, »A Cruise on Lake Ladoga,» *The Atlantic Monthly*, XIII (May, 1864), 521—38. This article was reprinted in Bayard Taylor, *Byeways of Europe* (London, 1869), I, 19—66.

[2] Lars Thiodolf Krogius (1832—1890) was in the service of the Russian-American Company from 1857 to 1863. He was one of the founders and a director of the Finnish Steamship Company.

[3] Frances E. Willard, »A Peep at Finland,» *Harper's Monthly*, XXXIX (August, 1869), 395.

[4] *Ibid.*

English words,»[1] also told Frances Willard much about his country, and urged her to devote a week to its scenery and people, saying that in recent years it had become quite common for travelers to tarry there a little before making the more fashionable Russian tour.

In Turku, where she first landed, Frances Willard, to her surprise, found an ancient cathedral rising above the city and well-dressed, intelligent inhabitants. In Helsinki, the capital of Finland, whither she proceeded from Turku, she visited the university, which had been founded in 1640, and in a Finnish bookstore she saw »the names of Dickens, Thackeray, and Julia Kavanagh on the outside of some homelike-looking volumes, ranged beside Plato, Plutarch, and[2] Cicero.»[2] She also spent an evening at a *soirée musicale* in the pleasure-grounds of Helsinki and found the selections skilfully played by a fine orchestra. The Finnish »gentlemen and ladies listened as attentively as the most critical Boston audience while the music was performing, and promenaded decorously in the intervals.»[3]

In writing about her trip to Finland after her return to America, Frances Willard expressed her admiration for the Finns and their country in no uncertain terms:

> To be sure we have seen the flower of the family and the best of its villages, but they so far exceed what we had looked for (though, to speak truth, we had not looked at all and had no ideas whatever on the subject, beyond a tacit notion that we were to see a shivering set of Norse-

---

[1] *Ibid.*

[2] *Ibid.*, p. 396. In 1799 when Edward D. Clarke, well-known English scholar and traveler, visited Franzén, the Finnish poet, at his home in Turku, he was surprised to find there Addison's *Spectator*, the works of Gray, Cowper, and several other English poets, all in the original language. See E. D. Clarke, *Travels in Various Countries of Europe, Asia, and Africa* (London, 1824), IX, 276—77.

[3] *Ibid.*, p. 397.

> men) that we have made several deductions for our private use, three of which we here inflict upon the reader. *First.* The average American is fully persuaded that, while he knows by a sort of intuition all about the state and standing of other nations, they are so dull and prejudiced as to know very little and to have very incorrect opinions of »the greatest nation on the face of the earth;» *whereas*, he is himself at least equally in fault, and would do well to look more studiously into the merits of his »Cornell» and »Wilson's Outlines.» *Second.* Civilization, like water, finds its level. Railroads, telegraphs, libraries, hotels, men in dress suits, ladies in crinoline, post-offices, restaurants, and gas have gone the rounds of this small planet even from the rivers to the ends of the earth. *Third.* Finns look very much like New Yorkers and Chicagoans, and vice versa.[1]

In October, 1870, Eugene Schuyler, scholar and diplomat, visited Finland, where he was enchanted with the scenery, charmed by his night's stay at the historic mansion of Liuksiala, and delighted with his reception by the Finns. Schuyler, who was appointed American Consul in Moscow in 1867 and who, during his distinguished diplomatic career, also served as consul at Reval and Secretary of the American Legation in St. Petersburg, was not unknown in Finland, for Finnish scholars had hailed the appearance in 1868 of John Addison Porter's *Selections from the Kalevala*, edited by Schuyler. The American diplomat, who had also prepared an introduction and an analysis of the Finnish national epic for the volume, had presented a copy of the translation to the Finnish Literary Society in Helsinki in 1869.[2] Concerning his visit in Finland, Schuyler wrote from Helsinki:

> The people here have really been too good to me. They have looked on me as in some way representing the *Kalevala* in America and have shown me no end of attention.

[1] *Ibid.*

[2] »Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Keskustelemukset 1868—1869,» *Suomi*, IX, Series II (1871), 453.

> I have met nearly all the professors at the University and they have taken great pains to explain to me all I wanted to know — and one even volunteered to give me some Finnish lessons. Several of them have presented me copies of their books in Finnish and Swedish, and I have quite a collection illustrating the Finnish literature.[1]

Schuyler made many acquaintances in Helsinki and apparently visited his friends whenever he could. In 1872 he was in the Finnish capital, in his official capacity as chargé d'affaires at St. Petersburg, to welcome Alexander Delmar, late director of the Bureau of Statistics of the United States, who came as a delegate to the Eighth Congress of Nations at St. Petersburg.[2] In a series of articles entitled »A Summer Tour in High Latitudes, Scandinavia, Finland, Russia,» printed in *Appleton's Journal*, Delmar wrote that the evidences of Finnish comfort soon put his crude notions of ultima Thule to rout.

In the late 1880's George Alfred Townsend, journalist and author, visited Finland, a country in which he had become interested through the seventeenth-century Finnish settlers of America. Townsend, a native of the state of Delaware, was so enthusiastic about the early Swedish and Finnish settlers of New Sweden that in 1867 he wrote a poem entitled »Swedes and Finns» in their honor, and many other poems on the same subject followed. The popular Civil War correspondent, whose best known pen-name was »Gath,» wrote also under many other noms de plume, including »Swede» for the *Cincinnati Commercial* and »Finn» for the *St. Louis Democrat*.[3] In

---

[1] Evelyn Schuyler Schaeffer, *Eugene Schuyler, A Memoir* (New York, 1901), p. 20.

[2] Alexander Delmar, »A Summer Tour in High Latitudes, Scandinavia, Finland, Russia,» *Appleton's Journal*, XI (Jan., 1874), 49.

[3] Ruthanna Hindes, *George Alfred Townsend: One of Delaware's Outstanding Writers* (Wilmington, 1946), p. 29.

1911, while recuperating in the Garfield Hospital in Washington, Townsend, recollecting his visit to Finland, composed a poem called »In Finn-Land,» which goes as follows:

I always heard at Marcus Hook
That Finns — a race of freak —
Had settled from the Rip-Rap Kills
Far down as Naaman's Creek.
These Finns, I thought, were fisher folk —
A kind of frites or ginns —
And yet fit to wear the yoke
Of Swedes, as »Swedes and Finns.»

So when I sailed from Stockholm port
To rocky Finland's shores,
And opposite the ruined fort
Stepped off at Helsingfors,
The Finns, their scows moored to the mole,
Just as they used to look,
Stooped o'er their fish, as dull of soul
As they at Marcus Hook.

But just beyond a statue stood,
And eagle glances cast;
A poet of the Finnish tongue
Was writing of the past.
For eighty years a conquered state
War's trophies only sins —
The lyre had struck a sweeter fate:
The Fine Arts of the Finns.

And grouped around the fur-clad bard
High edifices stood,
And flashed inland a boulevard
Like Paris to the wood;

Voiture, kiosk, crowds moved along,
A capitol we see,
And answering to the poet's song,
A University.

Red granite masses scarce more old
Than Finns their rock field crop,
Whose date and route no Moses told
To seek the globe's cold top;
The Russian navies boast their deeds.
Their Lutheran kirks stand free,
And holding customs of the Swedes,
Their hearts have liberty.

On polished Finland granite rides —
Where once the Finns had sway —
Above his Cincinnati guides
In Philadelphia,
Great Washington, in phantom shroud,
High statued, strides the lists,
Like Odin in the Baltic cloud
Or Finland's frigid mists.

Infinite islets mask the land
Through which, by Finnish homes,
Upon the Gulf of Finland stands
St. Petersburg's Greek domes;
But not for beauty and for joy
That Tartar mart begins,
To rival with its martial cloy
The city of the Finns.[1]

[1] George Alfred Townsend, *Poems of the Delaware Peninsula* (Wilmington, 1913), pp. 12—13.

Although poetry is not Townsend's strong point, »In Finn-Land» is interesting because of the comparison made between the Finns in seventeenth-century America and those in nineteenth-century Finland.

In August, 1893, six travelers, two of whom were American ladies, visited Zacharias Topelius, famous Finnish author, at his home in Björkudden. Topelius, who was seventy-five years old at the time, asked the American tourists how St. Petersburg, which they had recently left, compared with New York, Chicago, and San Francisco. He then spoke of two members of his family who had been in America for some time and had greatly enjoyed their visit. The old Finnish writer spoke also of the Americans he had met, especially of General Ulysses S. Grant, who on his celebrated tour around the world had stopped in Helsinki in July, 1878. Topelius, who had corresponded with Longfellow and Harriet Beecher Stowe, showed his guests their letters, which he had kept with great care and evidently prized highly.[1]

In retrospect, some American travelers passing through Finland on their way from Stockholm to St. Petersburg, or from the Russian capital to the Swedish, regarded it merely as a tiresome stage in their journey and were more interested in their accommodations than in the country or its inhabitants. Other Americans, such as Frances Willard, for instance, became keenly interested in Finland and its people. Of those who recorded their impressions of the country, Bayard Taylor has left us the most extensive account of his adventures in *Northern Travel*, and yet his references to Finland are merely incidental to his main narrative. Although travel literature concerning Finland increased during the second half of the nineteenth century as interest in Finland's struggle against

[1] »A Day with Z. Topelius at Björkudden,» *Finland, An English Journal Devoted to the Cause of the Finnish People*, XI (May, 1900), 14.

Russification grew, it was not until the twentieth century that American travel books on Finland alone, not in conjunction with Scandinavia or Russia, appeared. Since 1917, when Finland became an independent republic, American travelers in Finland have, through their accounts, kept the rest of the Americans well posted on political, economic, and cultural developments in that country.

Ernest J. Moyne

University of Delaware

BESPRECHUNGEN

Gerhard Rohlfs, *Romanische Philologie. Zweiter Teil: Italienische Philologie; die sardische und rätoromanische Sprache. Mit einem Anhang: die Rätoromanische Literatur* von Joan Pult. (Winters Studienführer.) Heidelberg, 1952. 230 pages.

Il serait superflu d'insister sur l'utilité de ce vade-mecum des romanistes dû à la science et à l'industrie de M. Rohlfs. Après une première partie traitant des notions générales du romanisme ainsi que du secteur gallo-roman [1], voici la deuxième dont l'objet est l'italien et le rhéto-roman. L'un et l'autre volume ont un but semblable: »Auch hier kam es mir nur darauf an, über den heutigen Stand unserer Kenntnisse zu orientieren, zum kritischen Denken anzuleiten und die Wandlungen der Kritik zu beleuchten» (*Vorwort*). La tâche assumée par l'auteur — le *nur* ne fait-il pas l'effet d'une litote? — est donc double: esquisser, selon l'état actuel de notre science, l'évolution particulière au latin italo-rhétique et à la littérature dont il est le véhicule; discuter les principales études relatives à ce domaine, les acquisitions et les desiderata. Dans une présentation succincte mais rien moins qu'aride, se trouvent nettement dessinés les caractères spéciaux et de l'italien et

[1] Voir ce Bulletin, LI (1950), p. 200.

des études italiennes.[1] On constate, d'une part, le maintien plus fidèle qu'ailleurs de l'héritage linguistique et spirituel de Rome, de l'autre, la prédominance des recherches dialectologiques parallèlement au débat plusieurs fois séculaire portant sur la fixation d'une langue commune. Par contre, le domaine de la diachronie est encore peu exploité. A part l'*Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten* de M. Rohlfs lui-même, ouvrage fondamental mais relativement peu étendu, il manque toujours pour l'italien une synthèse du même ordre que l'*Histoire de la langue française* de Brunot ou les *Orígenes del español* de Menéndez Pidal.

Souhaitons la parution à courte échéance de la partie relative à l'hibéro-roman et au roumain qui complètera ce nouveau *Grundriss* de la philologie romane sous une forme réduite à l'essentiel.

Veikko Väänänen

Le Lai d'Aristote de Henri d'Andeli, publié d'après tous les manuscrits par Maurice Delbouille. *Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège*, fasc. CXXIII. Paris, Société d'Édition »Les Belles Lettres», 1951. 112 pages.

Avant la présente édition, première édition critique au sens propre du terme, le curieux poème signé Henri avait été publié cinq fois. Cela ne veut pas dire qu'il ait été facilement accessible. L'édition de Barbazan date de 1756, celle de Méon de 1808, la première édition de Héron (faite d'après quatre manuscrits) est de 1880, Montaiglon et Raynaud l'ont reproduite en 1883 avec quelques légères retouches; enfin, en 1901 Héron en a donné sa seconde édition, d'après un manuscrit (E = Arsenal 3516) dont il ne connaissait pas encore

[1] La bibliographie est, comme dans la 1ère partie, abondante et raisonnée. Je note une omission. Parmi les recherches relatives à la langue et la poésie du Duecento, manquent celles, importantes, de mon regretté maître O. J. (Tallgren-)Tuulio: *Sur la rime italienne et les Siciliens du XIIIe siècle*, dans les *Mémoires de la Soc. Néophilol. de Helsinki*, V, 1907; *Les poésies de Rinaldo d'Aquino*, éd. critique, ibid. VI, 1917; *Una canzone di Giacomino Pugliese*, éd. critique, dans *Aevum*, IX, 1935; *Studi su la lirica siciliana del Duecento*, I—IV, dans les *Neuphilol. Mitt.*, XVII-XVIII, 1915—17; *Intorno alle origini dell 'endecasillabo italiano*, ibid. XL, 1939.

l'existence en 1880. Le *Recueil général des fabliaux* est devenu rare, les deux éditions de Héron sont plus rares encore, figurant dans les publications de la Société Rouennaise de Bibliophiles. L'édition de M. Delbouille répond donc à un véritable besoin. L'éditeur avait à opérer avec cinq manuscrits qui sont bien connus des critiques qui ont eu à s'occuper des fabliaux et des dits du XIII^e^ siècle; deux des manuscrits, *A* (B. N. fr. 837) et *D* (fr. 19152), ont même été reproduits en phototypie. L'examen critique opéré par M. Delbouille a confirmé ce qu'il y avait lieu de présumer, savoir qu'ils sont inclassables, ce qui est dû à l'extrême sans-gêne de tous les copistes en question. Ceci concerne même le ms. *A*, qui a trop longtemps joui d'une considération en grande partie usurpée. Je sais par expérience, m'en étant servi à plusieurs reprises, qu'il en est de même des mss. *D* et *E*. *B* (fr. 1593) raccourcit fortement le texte. *C* (nouv. acq. fr. 1104) présente les mêmes lacunes que *A* et *B*, avec lesquels il forme groupe. Pour un classement plus précis on reste dans le doute. »De l'examen des manuscrits, écrit M. Delbouille (p. 12—13), il résulte qu'aucun des manuscrits n'est digne d'une confiance particulière, mais que tous donnent un texte très imparfait, texte tantôt pénétré d'une teinture dialectale qui en altère profondément la physionomie, tantôt semé de leçons fautives ou de corrections plus ou moins adroites, tantôt coupé de lacunes voulues ou accidentelles, tantôt encore truffé d'interpolations mal dissimulées. Renoncer aux corrections imposées par la méthode critique pour suivre servilement un de ces manuscrits — fût-ce le meilleur — c'eût été accepter, en connaissance de cause, avec toutes ses faiblesses et toutes ses fantaisies, un texte certainement corrompu.» M. Delbouille a donc pris pour base le ms. médiocre *D* et l'a corrigé en soumettant les variantes à une critique serrée et en tenant compte de ce que les recherches sur l'ensemble de l'œuvre nous avaient appris. Je crois que c'était, dans l'occurence, la meilleure chose à faire — ce qui ne veut pas dire qu'on ne puisse pas critiquer quelques leçons admises dans le texte.

M. Delbouille a pu montrer sa maîtrise aussi dans le chapitre touchant les insertions lyriques et surtout dans celui consacré à l'étude du motif qui, contrairement à ce que croyait J. Bédier, est à coup sûr d'origine orientale, bien qu'on ne puisse savoir par quelle voie il est parvenu en l'Occident. M. D. arrive à établir un classement plausible des versions

occidentales pour conclure enfin que selon toute vraisemblance (p. 61) c'est dans les milieux scolaires de Paris, entre 1200 et 1220, qu'il fut adapté dans un esprit »clérical» à la personne d'Aristote, »considéré comme le précepteur vieux, hirsute et grincheux d'Alexandre le Grand et comme le philosophe païen dont les ouvrages jouissaient d'une autorité trop absolue».

ARTHUR LÅNGFORS

Six Historical Poems of GEFFROI DE PARIS, written in 1314—1318, published in their entirety for the first time from MS. fr. 146 of the Bibliothèque Nationale, Paris, and translated into English by WALTER H. STORER and CHARLES A. ROCHEDIEU. (University of North Carolina Studies in the Romance Languages and Literatures, 16.) Chapel Hill, 1950. XI—92 pages.

Dans une importante notice intitulée *Geffroi des Nés, ou de Paris, traducteur et publiciste* (*Hist. litt.*, XXXV, 1921, p. 324—48), Ch.-V. Langlois énumérait une suite de compositions signées de manière variée ou même non signées qui, jusqu'à preuve du contraire, peuvent être considérées comme dues à un seul et même auteur. Les deux éditeurs américains en publient cinq qui cependant, malgré l'énoncé du titre, ne sont pas toutes publiées pour la première fois. Ainsi le regretté William P. Shepard en a édité une, *La desputoison de l'Eglise de Romme et de l'Eglise de France pour le siege du Pape*, dans les *Mélanges Jeanroy*, 1928, p. 574. Le compte rendu que j'en ai donné dans les *Neuphilologische Mitteilungen*, XXX (1929), p. 63, aurait peut-être été d'une certaine utilité aux nouveaux éditeurs s'ils l'avaient connu. La publication que j'ai à présenter inspire des doutes de différente sorte. Les éditeurs ne signalent que rarement les vers trop courts ou trop longs. Fautes de copiste ou fautes d'impression? Ils ne savent que faire des signes diacritiques usuels. Il n'y a pas de glossaire et le commentaire historique est tout à fait insuffisant. Ils sont embarrassés même devant des problèmes d'exégèse relativement simples et leur traduction anglaise montre plus d'une fois qu'ils n'ont pas compris. En voici quelques exemples pris dans la deuxième pièce (*De la comete et de l'eclipse, et de la lune et du solail*). 5 *Constre*, faute d'im-

pression pour *conestre*. 7 *Nouvellele* (*sic*) rime avec *esté*. 36 *Ne trop lonc temps remendra*, vers trop court, corr. [*ne*] *remendra* (ce second *ne* est exigé par la syntaxe).

Com soleil et lune ensement 91
Ou ciel ont seignouriement (*imprimer* seignourïement),
Si a homme et fame en ce monde,
Si comme il se porte a la ronde. 94

Traduction: As sun and moon likewise in the sky have lordship, so have man and woman in this world, just *as they go round about*. Commentaire: l. 94, *porte*, is singular in form just as *a* in l. 93, but the implied subject is *home et fame*. En réalité *il* 94 est *monde* 93. Il s'agit d'une cheville banale qui présente de nombreuses variantes. Cf. [*Dieus*] *Soustient tous ciaus qui sont el monde Tant com il dure a la reonde* (Huon le Roi de Cambrai, *S. Quentin*, éd. Långfors et Söderhjelm, v. 64). *K'il eüt femme en tout le monde Tant com il dure a la reonde* (*Violette*, éd. Fr. Michel, v. 1076). *A la meliour dame du monde, Si com il clot a la reonde* (B. de Condé, *Dit de l'Olifant*, v. 225, éd. Scheler, I, 204). *N'ot son parel en tout le monde Tant com il dure a la reonde* (*Li estris des .iiij. vertus*, v. 125, éd. Långfors, *Notices et extraits*, XLII, p. 253).

171 Que signifie *furce* dans ce vers trop court: *Blé ne fu de furce France?* Et 202 *sené teste?* Serait-ce *sene* < *saine?* 216 *Par nature point*, peut-être *naturé* (= *naturel*) *point*. 233 *Dedenz terre se repourent* (: *pourent* p o t u e r u n t) n'est à coup sûr pas were fed into the earth. Etc.[1]

Pour le commentaire de la première pièce (*Les avisemens pour le roy Loys*) on peut voir F. Lecoy, *Romania*, LXXIII (1952), p. 119—125.

Arthur Långfors

Arthur Långfors, *Il cuide Dieu tenir par les piez*. (Tiré à part des M é l a n g e s d e p h i l o l o g i e r o m a n e o f f e r t s à M. K a r l M i c h a ë l s s o n, pp. 351—355). Göteborg, 1952.

[1] Sur le *Livre de Metheores* mentionné au v. 246, voir Mahieu le Vilain, *Les Metheores d'Aristote*, traduction du XIII[e] siècle p. p. Rolf Edgren (thèse d'Uppsala). J'en ai rendu compte dans les *Neuphilologische Mitteilungen*, XLVI (1945), p. 105—8.

L'auteur a pu réunir six exemples de cette formule peu courante mais dont il existe néanmoins plusieurs variantes. Dans l'exemple le plus récent, du XV^e siècle, et dans un autre, de 1220 environ, la forme est identique à celle de la rubrique. La formule sans *cuidier* se rencontre dans deux textes de la fin du XII^e siècle ou du début du XIII^e: . . . *plus liez Que s'il tenist Dieu par les piez* et . . . *liez Com s'il tenist Dieu par les piés*. Un exemple de la seconde moitié du XIII^e siècle se présente sous une forme analogue. Dans le dernier exemple, le complément *par les piez* a aussi disparu: *Et ne samblast que Diu tenist*. Le sens de *tenir Dieu par les piez* n'est pas douteux, c'est: être parfaitement heureux.

M. Långfors constate que, dans les deux premiers cas, »il s'agit d'un espoir qui ne se réalise pas» et que »l'idée essentielle est la déception, la non-réalisation de l'espoir conçu». Mais comme l'idée de déception est absente des quatre autres passages, on peut se demander si »ce sens ironique de non-réalisation est primaire». M. Långfors le croit. La forme avec *cuidier* serait la plus ancienne, car s'il n'en était pas ainsi, il faudrait supposer l'existence d'une formule »il tient Dieu par les pieds» applicable à quelqu'un qui soit extraordinairement heureux dans toutes ses entreprises. La chronologie des textes examinés montre que les deux formules, avec leurs nuances propres, ont connu une existence simultanée de trois siècles au moins. *In fine*, M. Långfors se demande si l'expression étudiée n'a pas vécu au delà du XV^e siècle.

Il est facile de donner une réponse à cette dernière question. La formule, avec ses variantes, est toujours bien vivante en Belgique romane. On dit à Pâturages (10 km à l'ouest de Mons): *i tié* (ou *il a*) *l'bon Dié pa les piés*, il est parfaitement heureux dans cet instant; *i pinse qu'i tié* (ou *i pinse qu'il a*) *l'bon Dié pa les piés*, il croit avoir atteint le bonheur parfait. S.v. *téni, t'ni*, J. Sigart [1] a noté dans son dictionnaire du patois de Mons: »*Quan elle tié s'galant, elle peinse téni l'bon Dieu pa lés pieds*. Le même dicton existe à Liège: *Quan elle tin s'crotté* [2] *galant, elle pinse tini l'bon Dieu po l'pie*.» J. Haust [3] pourtant, s.v. *t(i)ni* ou *tinre*, ne donne que l'autre variante: *tini l'bon*

[1] J. Sigart. *Dictionnaire du wallon de Mons*. Bruxelles et Leizig. 1866.
[2] Crotté, minable.
[3] J. Haust. *Dictionnaire liégeois*. Liège. 1933.

Diu po l'pî, avoir une chance extraordinaire. Même forme à *Namur* [1], *tinu l'bon-Diè pa l'pî*, et à Nivelles [2], *tèni 'l bon Dieu pa lès pîds*, avoir une chance extraordinaire. Notons que Nivelles connaît une autre variante: *têni 'l bon Dieu pa 'l bârbe*, rayonner, jubiler.

Comme on le voit, les exemples modernes, eux aussi, suggèrent tantôt l'idée de bonheur réel, tantôt l'idée de bonheur illusoire. La question de l'antériorité d'une des deux formules, et partant celle du sens primaire, n'en est pas tranchée. C'est ailleurs qu'il faut chercher la réponse. Je me demande si elle n'est pas dans ce passage de la *Vulgate* [3]: »*Et exierunt cito de monumento cum timore et magno gaudio, currentes nuntiare discipulis eius. Et ecce Iesus occurrit illis, dicens: Hauete. Illae autem accesserunt, et* tenuerunt pedes eius, et adorauerunt eum.» (Matthieu, XXVIII, 8, 9). Cet épisode ne figure que dans Matth.

Le ravissement des deux Marie, premières à voir le Christ ressuscité, et *tenant les pieds de Dieu*, offrait aux âmes pieuses un admirable terme de comparaison pour exprimer le bonheur parfait. Il n'est peut-être pas téméraire de penser que ce passage du récit évangélique a été popularisé par les sermons et surtout par les drames liturgiques de Pâques.

P. Ruelle

R. Brunet, *Dictionnaire d'Œnologie et de Viticulture.* Paris, Editions M. Ponsot, 1946. 535 pages.

Ce n'est qu'en 1946 qu'on a vu paraître en France, pays de viticulture par excellence, un équivalent au *Weinbau-Lexikon* publié en 1930 à Berlin par Karl Müller. Il faut tout d'abord noter que, dans ces deux cas, il s'agit de dictionnaires techniques sans aucune prétention philologique. Mais cela n'empêche pas le lecteur de faire quelques observations intéressantes sur la terminologie du vigneron français.

Seule la première partie alphabétique et illustrée de l'ouvrage de Brunet s'apparente au dictionnaire allemand nommé ci-dessus. La deuxième partie est consacrée à la publi-

[1] L. Pirsoul. *Dictionnaire wallon-français. Dialecte de Namur.* Namur. 1934.

[2] J. Coppens. *Dictionnaire aclot.* Nivelles. 1950.

[3] *Nouum Testamentum Latine secundum editionem sancti Hieronymi.* Editio minor curante H. I. White. Oxford. 1950.

cation des plans cadastraux des communes ayant droit à l'appellation d'origine et aux commentaires sur les caractéristiques de chacun de ces vins. La troisième partie contient une documentation sur les fournisseurs de l'œnologie et de la viticulture, qui permet à l'acheteur de faire son choix parmi les fabricants des différents modèles.

La première partie contient quelque 3400 termes qui manifestent la richesse et la variété de la langue du vigneron moderne. Il ne manque pas d'expressions curieuses comme *taille en fiançailles* 'taille préparatoire d'automne' (p. 76) et *retour des Indes* 'vin auquel on a fait faire un long voyage en mer, pour en améliorer la qualité par l'influence des agitations maritimes et des changements de temperature' (p. 141).

C'est surtout l'influence des langues étrangères sur la terminologie en question qui doit intéresser nos lecteurs. C'est ainsi que l'on trouve la forme anglaise *flask* (d'après Dauzat empruntée vers 1920) de *flasque* 'flacon plat pour liqueurs' (p. 31), lui-même adaptation de l'it. *fiasca* ou *fiasco*, d'origine germanique, et la var. francisée *mildiou* de l'angl. *mildew* 'maladie de la vigne', propret. 'rouille des plantes' (p. 113) qui a donné la naissance à l'expression *vin mildiousé* (p. 176).

Du point de vue sémantique il faut noter la différenciation du sens de *muscatel* 'vin de liqueur d'Espagne' (p. 114) et de *muscadelle* 'cépage blanc du Sud-Ouest et du Languedoc' (p. 115), d'origine commune, bas latin *muscatellum* (*vinum*). Ajoutons les formes *muscat* 'vin de liqueur' et *muscadet* 'cépage blanc dans la Loire-Inférieure' (p. 116).

Une contribution alsacienne qui réclame notre attention est *quetsches* 'eau-de-vie provenant de la distillation de quetsches (prunes oblongues, all. *Zwetsche*) ayant fermenté' (p. 138). Signalons enfin la contribution suédoise *stockholm* 'outil servant à creuser le jable des petits fûts' (p. 154), sans doute d'après l'origine de l'acier.

En tout, l'ouvrage semble être rédigé avec beaucoup de soin. Les fautes d'impression sont rares; p. 95 on trouve *Kaisersthul* 'cru célèbre du pays de Bade', pour *Kaiserstuhl*. L'éditeur s'excuse de ce que, faute de documentation nécessaire, quelques pages de la deuxième partie soient restées incomplètes. Cela ne diminue guère la valeur des excellentes cartes régionales, partie importante de cette publication, à laquelle tous ceux qui s'intéressent à la culture française souhaitent la bienvenue.

Eero Alanne

FERNAND MOSSÉ, *A Handbook of Middle English*, translated by JAMES A. WALKER. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1952. XXIV + 495 pages. $ 5.50 net.

The work under review is an English translation of the second part of Prof. Mossé's excellent *Manuel de l'anglais du Moyen Age*, reviewed by me in Vol. LII (1951), pp. 70—1, of this journal. Those students of English who are not familiar with the peculiarities of French grammatical terminology will find the present translation handier to use than the original French work. Needless to say, Prof. Walker's translation is not just a faithful rendering of the original; it is more appropriate to call it a new revised edition. The inaccuracies of the French edition have been corrected by the author and the bibliographical references and textual notes brought up to date. The new, larger, format has given the author more scope for the arrangement of the texts. A new feature is the presentation of four parallel texts on one page in the section devoted to Dan Michel's *Ayenbite of Inwyt*. On top, we have the text of the *Ayenbite*. Underneath, in two columns, are given side by side the texts of the Midland *Book of Vices and Virtues* from B. M. Addit. 17013 (about 1400) and of Caxton's translation of the *Somme* made in 1486. The original French text of the *Somme des vices et des vertues* of Friar Lorens of Orléans, as preserved in MS. Cotton Cleopatra A. 5, is reproduced at the bottom of the page. One cannot imagine a better arrangement of the texts from the point of view of those interested in the development of English prose style or in the medieval techniques of translation.

I have very few remarks to make with regard to this beautiful volume. On p. 202, line 10, *bucke* is misprinted as *buche*. On the same page, concerning the editions of the *Sunset on Calvary*, reference might also have been made to Carleton Brown's *English Lyrics of the Thirteenth Century*, p. 1.

TAUNO F. MUSTANOJA

ARTHUR K. MOORE, *The Secular Lyric in Middle English*. Lexington, University of Kentucky Press, 1951. Pp.x + 255. $ 4.00.

Professor Moore's main achievement in this monograph is his careful study of the previous literature and summarizing of

previously scattered comments. He meticulously documents his seven chapters (Lyric Development; The Harleian Love Lyrics; Songs of Satire and Protest; Art Lyric: A Preliminary; The Chaucerian Lyric Mode; The Debris of the Transition; and William Dunbar), which contain all the information a doctoral candidate in an American university might be presumed to know about the Middle English secular lyrics. This is at once the strength and weakness. There is over reliance on »authorities», and although Moore claims »to frame a comprehensive, though necessarily tentative, view of the secular lyrics» (p. vii), this view is but the synthesis of previous critics. Thus Moore at times seems unsure of himself and becomes bothsided, as when first he discusses Sloane MS. 2593 as of »learned origin» (not »as minstrel work») and immediately following admits »the collector included some minstrelsy» (p. 158). Again, resting too heavily on his authorities, he quotes their mistakes (e.g. Wells' characterization of *Index*, No. *24 as »a corrupt drinking song»).

Moore has worked little with manuscripts. His view suffers from the limitations of text-books, and he ignores important aspects of his subject: one might mention the interaction of religious and secular terminology, the vogue of gentlemen authors, the scope of the carol, the spread of realism, the extent of the »lost» literature, or the function of the various types of secular lyrics — such real problems, oddly enough, Moore lists (p. 99), only to ignore them.

Furthermore, Moore does not relate the literature to the society, although he is aware of the connection (c.f. p. 85), as when he fails to explain the reasons for »the refined tone of literature after 1350» (p. 14). Nor does Moore consider adequately the time sequence of lyric production; on p. 18, he generalizes on a vast period, from a general »fifteenth century» to 1000, 1399, to 1500. Had he started with the exciting premise of a literature growing out of changing society, he would surely have arrived at an understanding of the growth and development of the lyrics.

There are many minor points on which disagreement could be found with Moore (e. g., no good political verse after 1350, »Western wind» as »elemental,» scarcity of popular song, the propriety of linking Pawnee lyric usage to Middle English).

Probably also an outgrowth of his dependence on printed sources, is Moore's somewhat pedestrian style and approach. For example, the second chapter discusses some of the Harley

love lyrics (about fifteen of the moral-religious and all the political lyrics are ignored, although to split a MS. in this way gives a false picture). It provides much information, but actually *says* very little about the Harley lyrics. It briefly summarizes theories on date, authorship, the absence of Provençal influence, the freakish French influence, and similarities to other French poems. Then come ten long paragraphs (about one fourth of the whole chapter) on the *reverdie* and the »Cuckoo Song,» including only one brief paragraph on the Harley »Lenten ys come with loue to town.»Another eleven paragraphs comment on the *pastourelle*, of which there is only one specimen in the Harley MS. The remaining paragraphs then go through, item by item, nine other poems, generally giving merely an epitome of their subjects.

Readers may object to the patches of critical jargon which Professor Moore has felt obligated to introduce in conformity to prevailing American standards, such as »culture area,» »correlative,» and (so many times) »fracture.» His comments on the »Cuckoo Song» are symptomatic: »The choice of onomatopoeic *cuccu* (both note and bird) was a fortunate one. The bird suggests not only 'sumer' but motion as well, and, as a consequence, 'sing, cuccu' laces the parts together. Two kinds of movement are represented in the lyric — the slow, deliberate growth of plant life and the fast, erratic capering of animal life. These diverse sorts of activity are reconciled by verbs of motion . . . . And the persistent *cuccu*, the eternal note of spring, sounds a merry accompaniment to the animals frisking in the flowering meadow. Yet all is objectivity, all realism.»

Moore's book could be given to any student starting out on the study of the secular lyric to bring him up-to-date on prevailing opinions. An advanced student would learn little new. In this respect, Moore's study suffers by comparison with even the routine classification of »The Middle English Religious Lyric» in Professor George Kane's *Middle English Literature* (London, 1951), which with similar care covers his material, but in an original, non-thesis fashion. Or it lacks the provocative and horizon-extending study of Professor Wilson's *The Lost Literature of Medieval England* (London, 1952). Here there are new approaches, such as his summary on the very topic of Moore's study: »It has always been recognized that comparatively little of the secular lyric poetry has been preserved; but it has not been fully appreciated that the lyric was at home in

England at a much earlier date than one might have supposed. The earliest complete examples date from the late 13th century, and their perfection and technical excellence would suggest that they are far from the beginnings of such literature. In fact, the references make it clear that the lyric was well established in England at least as early as the first half of the 12th century» (p. 244).

Scholars will find, I think, more value in the two British books. Nevertheless, there is still, in literary criticism, an honorable place for studies which assemble and reassess current knowledge and views. In its class, Professor Moore's book will remain a standard until the inevitable study which will include all forms of the lyric in its historical perspective.

Saugerties, New York

Rossell Hope Robbins

Kjell Ekström, *George Washington Cable: A study of his early life and work* (Essays and Studies on American Language and Literature, ed. by S. B. Liljegren, No. 10). Uppsala, A. B. Lundekvistska Bokhandeln, Cambridge, Mass., Harvard University Press, 1950, VIII + 197 pp. Price: $ 1.75.

The present publication is probably the first comprehensive study of George Washington Cable (1844—1925), that fascinating novelist and critic of Creole life during the first decades of the 19th century, compiled by a foreign scholar and based on the extensive manuscript collections recently put at the disposal of the public in the Tulane University Library, New Orleans, by Cable's daughter, Mrs. Lucy L. Cable Biklé, author of »*G. W. Cable: his Life and Letters*», New York and London 1928. This material is the main source of the present work, which follows up Cable's career to the middle eighties, when he resolved henceforth to produce entertaining rather than controversial volumes of fiction.

Whereas the main outlines of Cable's life have long been known, Mr. Ekström is able to fill in this general frame-work with many new details offered him by his sources. It is not unimportant to learn that, in spite of Cable's rather strict Puritan upbringing, both parents were not devoid of some

love of literature (p. 8). Whilst during the Civil War Cable had loyally joined the Confederate army, he gradually grew away from the Southern ideology with regard to Secession and, especially, the principle of slavery. At the same time, his famous »Drop Shot» contributions to the New Orleans »*Picayune*» show him as a fairly well-read literary critic, who, characteristically, prefers the »moral tone» of »good old Josh [Billings]» to Mark Twain's »superior weight of mind» (1870; p. 43). It is only in the early seventies that Cable reveals his real talent as a story-teller, beginning with »'*Sieur George*» (*Scribner's Monthly*, Oct. 1883) and followed by the other tales collected in »*Old Creole Days*» (1879) and his masterpiece, the full length novel »*The Grandissimes*» (1880).

Henceforth the present author's chief concern are the literary and sociological problems connected with Cable's work. In an interesting chapter (IX) he shows that our definite knowledge of Cable's reading of such authors (English and French) as may have influenced him up to 1880 is as yet limited, and that the external evidence, including Cable's own reminiscences in his old age, is far from conclusive. Nevertheless I am inclined to put more faith in the findings of an unpublished thesis on »*L'élément français dans l'œuvre de G. W. C.*» (by H. A Arnaud, Louisiana State University, Baton Rouge, 1936) than Mr. Ekström seems to do. Arnaud's statement that »Cable's technique and his atmospheres may have been influenced by the French» (p. 92) seems to me both cautious and probable, and when, many years ago (1926), I compared Mérimée's »*Tamango*» with the *Bras Coupé*-episode of the »*Grandissimes*», I felt fairly confident of at least a general connection between the workmanship of those two masterpieces. (But cf. on p. 100 –101 of the present work, Cable's own spirited and most important account as to the foundation in fact of the episode under discussion.)

The difficult question as to the faithfulness of Cable's Creole pictures, discussed in several illuminating and impartial chapters (X–XIV), is also far from being settled definitely: an overtouchiness on the part of the »victims», a certain amount of exaggeration for the sake of literary effectiveness on the author's part, and of political prejudice on both sides may well be responsible for some unpleasantness both in the *critique* and the *anticritique*, of which we are given many illustrations. And how strongly his impulse of writing stories, this »instinct»,

this »strongest bent» of his, was stimulated by his social and political antagonisms in the turbulent period of the »carpet-baggers» and their adversaries in the seventies, Cable himself admits in a significant entry in his diary of Jan. 10, 1889 (p. 46): »I found a certain satisfaction in writing that public avowal of my views which I found it so painful publicly to speak».

As to the correctness of Cable's rendering of the English pronunciation of the Creoles and their imperfect mastery of English, I am in no position to give a substantiated personal opinion. But it seems preposterous to me to bicker at the brilliant Professor Alcée Fortier's English speech-form (though tinged with regionalisms) as did that Chicago lady correspondent of Cable's in the undated letter quoted on p. 179.

It is impossible to do full justice, in this brief review, to Mr. Ekström's well-written and well-balanced account of Cable's literary evolution and achievements. Suffice it to say that this first instalment makes us look forward in keen anticipation to the promised second volume which will deal with Cable's less known later work after his definite establishment in the North.

A small detail by way of a postscript: I have no doubt but that the »very clever Dr. of science and author, secretary to the Philadelphia academy of science», who was such a warm admirer of the »*Grandissimes*» (undated letter of G. H. Clements, quoted p. 158, n. 23), is identical with the author S. Weir Mitchell, M. D., mentioned on the same page as a Cable enthusiast.

Walther Fischer

Der Romanführer. Der Inhalt der deutschen Romane vom Barock bis zum Naturalismus, hg. von Wilhelm Olbrich. Stuttgart, Hiersemann, Teil I: *A—K*, 1950, Teil II: *L—Z*, 1951. 763 S.

Art und Umfang dieses »Romanführers» sind durch den Untertitel genauer bezeichnet. Er beginnt mit der Barockzeit und endet etwa bei dem Jahre 1914. Doch sind bei modernen Autoren, deren bekannteste Produktion schon vor 1914 beginnt, auch die nachher erschienenen Werke mitberücksichtigt worden. Die Unterhaltungsliteratur ist weitgehend einbezogen, selbst Namen wie Eugenie Marlitt oder Karl May glaubte

der Hg. verantworten zu können. 240 Verfasser und rund 900 Buchtitel sind das Ergebnis der bei einem solchen Unternehmen nicht leichten Auswahl. Diese ist in vieler Hinsicht geglückt. Das Schwergewicht liegt auf den Romanen, doch wurde auch die Novelle erfasst, vor allem bei Schriftstellern, deren Hauptschaffen auf diesem Gebiete lag. Zu begrüssen ist, dass der enge Rahmen der »Weltliteratur» beträchtlich überschritten und ausser den wichtigsten Romanen, wenigstens für das 19. Jh., auch Titel von Werken aufgenommen wurden, die »seinerzeit grosses Aufsehen erregten oder hohen Erfolg brachten» wie Willkomms Roman »Die Europamüden» oder Mügges »Afraja» (warum nicht auch sein »Erik Randal»?). Die Fortlassung der reinen Unterhaltungsliteratur zugunsten einer Erweiterung in dieser Hinsicht und durch einige Vervollständigungen z. B. bei der Barockzeit, beim psychologischen Roman des 18. Jhs. usw. hätte von unserem Standpunkt aus einen Gewinn bedeutet. Aber dies gehört zu den Grenzen, die dem Hg. durch den »gemeinen» Nutzen gezogen wurden, den er bei der Zusammenstellung der Auswahl im Auge hatte. Er dachte sich das Werk nämlich nicht nur für den fachlich und beruflich am dt. Roman Interessierten, für Literarhistoriker, Studierende, Bibliothekare, Buchhändler und Verleger, sondern auch für das Roman lesende Publikum. Es sollte ein Gegenstück »zu den altbekannten Opern-, Schauspiel- und Konzertführern» (wir fragen uns nur, ob man diese überhaupt in Beziehung zu jenem setzen kann) und bewusst »unakademisch» sein. Aber dass die Leser von Unterhaltungsliteratur, auf die hier in falscher Popularität so viel Rücksicht genommen wird, den Romanführer zur Hand nehmen, ist doch sehr zweifelhaft.

Für die Benutzung des Romanführers als Nachschlagewerk sei die zweckmässige Anordnung hervorgehoben: Der Schluss des 2. Teiles bringt ein Titelregister, die Dichter mit ihren Werken sind in alphabetischer Reihenfolge angeführt. Den Benutzungswert erhöht, dass ausser dem Namen des Schriftstellers dessen Geburts- und Todestag nebst dem Geburts- und Sterbeort und hinter dem Titel, Erscheinungsjahr und -ort und Verlag der Werke auch Zeit und Ort der Handlung kurz angegeben sind. Daneben ist die literarische Gattung des jeweiligen Romans oder der Novelle bezeichnet (Histor. Roman, psychologische Novelle usw.). In diese Bezeichnungen hätte der Hg. gut getan etwas System hineinzubringen, bzw. die Angaben der 25 Mitarbeiter, die ihn unterstützten, aus-

zugleichen. Die Inhaltsangaben sind sachlich-knapp gehalten, im grossen und ganzen sorgfältig angefertigt und klar geschrieben und beschränken sich auf die Mitteilung der Handlung und der handelnden Personen. Von der Kennzeichnung des Stiles und der künstlerischen Beurteilung der literarischen Erzeugnisse hat der Hg. bewusst abgesehen, ein bei der Zahl und Unterschiedlichkeit der Mitarbeiter verständlicher Entschluss. Das Werk ist in seiner Art ein neuer Versuch und kann die Spuren dessen nicht ganz verleugnen. Doch bei richtiger Benutzung und mit dem Vorbehalt, dass die Inhaltsangabe niemals die Lektüre eines Buches ersetzen kann und darf, wird der Lernende wie der Lehrende Gewinn daraus ziehen. Der Romanführer gestattet eine leichte Orientierung, er ermöglicht die rasche Vergegenwärtigung des Inhalts eines schon gelesenen Romans und vermag, indem er einen Gesamtüberblick erlaubt, sogar anzuregen, z. B. zu stoff- und motivgeschichtlichen Vergleichen.

Erich Kunze

MITTEILUNGEN

LE CONGRÈS INTERNATIONAL DE LA FÉDÉRATION INTERNATIONALE DES PROFESSEURS DE LANGUES VIVANTES

se tiendra les mardi 7, mercredi 8, jeudi 9, et vendredi 10 avril au Centre international d'études pédagogiques, 1, rue Journaux, à Sévres (Seine-et-Oise). Dans le programme on remarque le rapport de M. Closset (Belgique) sur la méthodologie des langues vivantes au cours des vingt dernières années, qui sera suivi d'échanges de vue. Visite du château de Versailles, réception à l'Hôtel de Ville, soirée dans les théâtres de Paris, dîner officiel de gala, excursion à Chantilly, visite à Royaumont, etc. L'adresse de M. Mansat, secrétaire général, est 16, avenue G. Goublier, La Varenne-St-Hilaire (Seine).

MOTS LATINS EN *-LEUS*

Il existe en latin un certain nombre de noms en *-eus/a/um* dont l'origine, dans la plupart des cas, est obscure. Quant à la forme, le type est courant, mais quelle est, ici, la fonction du suffixe? M. Leumann cite dans la *Lateinische Grammatik* (*Handbuch der Altertumswissenschaft*), p. 206, les mots suivants: *aculeus, alveus, balteus, calcei, caseus, clipeus, colei, culleus, cuneus, eculeus, malleus, nucleus, pilleus, pluteus, puteus, alea, aranea, ardea, area, baxeae, bractea, buccea, fovea, ganea, gricenea, hirnea, mateola, ocreae, oreae, palea, soleae, sculponeae, talea, tinea.* Il est à noter tout d'abord que ces mots ne paraissent avoir rien de commun avec le grand groupe de mots en *-eus/a/um*, tirés à l'aide du suffixe indo-européen *-eo-* et indiquant avant tout la matière: *aurum — aureus, — ferrum — ferreus.* Cependant, et toujours d'après M. Leumann, ce suffixe indo-européen *-eo-* sert à former des substantifs aussi (*vinea, linea* et peut-être *hordeum, picea, caprea, aranea, glarea, trabea*) qui sont à considérer comme des adjectifs pris substantivement. Certains substantifs du type en question sont des emprunts au celtique (*lancea*) ou au grec (*caduceus, cotoneum, galea, platea, balneum, ostreum, cochlea, causea, nausea*). En ce qui concerne le premier groupe de substantifs (type *aculeus — tinea*), M. Leumann se contente d'une brève remarque: »Undeutlich ist die Berechtigung von *-eo-* in vielen Substantiven (mehrfach Kleidungsstücke bezeichnend)».

M. Ernout (*Philologica*, pp. 43—48) ajoute à la liste de M. Leumann les mots suivants: *mulleus, trulleus* (*trulleum*), *trua, irceus, urceus, clupea.* Notons encore pour notre part qu'il existe aussi quelques adjectifs en *-leus*, à savoir *caeruleus, merdaleus, locutuleus*, très peu attestés et tout à fait occasionnels sauf le premier. Comme on le verra par la suite, nous pensons qu'il ne faut pas séparer les adjectifs en *-leus* des substantifs munis de la même désinence.

Il est naturel que les étymologistes se soient attaqués à

ces mots énigmatiques. Dans son *Altitalisches Wörterbuch* Muller Jzn traite d'une vingtaine des mots cités ci-dessus. En général, il s'efforce de trouver une étymologie indo-européenne. Dans quelques cas tout à fait isolés il admet une origine dialectale ou étrangère (*fovea*, p. 135, peut-être étrusque; *hirnea*, pp. 126—27, »könnte dialektal sein»). Il est inutile de dire que les étymologies de Muller sont des constructions fragiles et qu'il les expose avec toute la prudence désirable.

M. Ernout dans ses *Philologica*, pp. 43—48, va beaucoup plus loin. D'après lui sont étrusques ou arrivés dans le latin par l'intermédiaire de l'étrusque les mots suivants: *balteus*, *puteus*, *pluteus*, *clupeus*, *alveus*, *calcei*, *caseus*, *coleus*, *culleus*, *cuneus*, *malleus*, *mulleus*, *pilleus*, *trulleus*, *trua*, *irceus*, *urceus*, *caduceus*, *alea*, *ardea*, *area*, *baxea*, *brattea*, *clupea*, *fovea*, *galea*, *ganea*, *gricenea*, *hirnea*, *mateola*, *matea*, *ocreae*, *oreae*, *soleae*, *sculponeae*, *talea*, *tinea*, *trabea*, *lancea*. Et il faut reconnaître que, dans bien des cas, l'argumentation de M. Ernout est si convaincante qu'elle touche à la certitude autant que faire se peut en la matière. Il se prononce, cependant, avec plus de retenue dans son dictionnaire étymologique (3^{e} éd.). Tout en indiquant, en général, la possibilité d'un emprunt à l'étrusque, il met le lecteur en garde par des formules circonspectes: »ce qui laisse supposer une origine étrusque» (*puteus*); »sans doute mot de civilisation, méditerranéen, avec *ll* de type »populaire» (*culleus*). Quelquefois il bat en retraite comme à propos de *malleus* dont il ne veut pas contester l'origine indo-européenne.

M. Hofmann dans son *Lateinisches etymologisches Wörterbuch* est plus près de Muller. Tout en admettant que *balteus* est un mot étrusque, il fait rentrer la plupart des mots en question dans le vieux fonds indo-européen; ainsi *puteus*, *pluteus*, etc. Notamment, M. Hofmann ne considère pas, comme le fait M. Ernout, la présence de la désinence *-eus* comme une preuve en faveur d'une origine étrusque.

Mais laissons les mots en simple *-eus* dont l'origine reste

incertaine, quoique bien des faits parlent pour l'étrusque, et revenons aux mots en *-leus/a/um* qui sont les suivants: *aculeus, alea, coleus, culleus, eculeus, hinnuleus, malleus, manuleus* (*manulea*), *mulleus, nucleus* (*nuculeus*), *palea, pilleus, soleae, talea, trulleus.* Rappelons encore qu'il y a un adjectif usuel de ce même type: *caeruleus.*

Il est hors de doute que certains des dérivés que nous venons de citer sont d'origine purement latine, à savoir *aculeus, eculeus, manuleus, nucleus* et l'adjectif *caeruleus.* Sur ce fait on est d'accord. Mais avant d'arriver au problème de l'origine du suffixe *-leus*, arrêtons-nous d'abord à sa fonction, »undeutlich» selon M. Leumann. Souvent on a voulu considérer les mots en *-leus*, pourvu que la racine soit connue, comme des diminutifs du primitif correspondant. C'est ainsi que font déjà certains grammairiens de l'antiquité. Ainsi aussi Muller (*o.c.*, p. 6): »*aculeus* scheint Deminutiv zu *akus* vgl. la. *manuleus: manus.*» M. Laurand également compte *aculeus* parmi les diminutifs (*Etudes sur le style des discours de Cicéron*, etc., t. III, p. 266). M. Ernout, dans son dictionnaire, mentionne les substantifs en question tantôt parmi les dérivés sans indication plus précise (p. ex. *manulea*), tantôt parmi les diminutifs (p. ex. *nuculeus, nucleus*, diminutif, cf. *acus/aculeus*). M. Hofmann les mentionne et les traduit mais s'abstient de les qualifier de diminutifs.

A la rigueur, seuls *eculeus* 'poulain' et *hinnuleus* 'jeune mulet' sont des diminutifs, pas les autres. *Aculeus* désigne en général un objet pointu; de là les acceptions 'aiguillon, pointe, dard, pointe des épines, pointe d'une flèche'. *Manuleus* (*manulea*) a le sens bien arrêté de 'manche de vêtement, manche de catapulte'. *Nucleus* (*nuculeus*) désigne 'l'amande de certains fruits à coquille, le noyau', sans noter ici les acceptions dérivées, et l'adjectif *caeruleus* indique simplement la couleur du ciel. Par conséquent, les mots en *-leus* dont la dérivation et l'origine latines sont claires sont des mots de rapport, c'est-à-dire qu'ils indiquent un rapport permanent entre le simple et le dérivé,

soit le contact (*manuleus*), soit la ressemblance (*aculeus*). Occasionnellement ces mots peuvent devenir des diminutifs (*eculeus*, *hinnuleus*).

Mais revenons au suffixe *-leus*. Il se rattache à la racine soit directement (*nucleus*), soit à l'aide d'une voyelle de liaison (*nuculeus*). Il est naturel que le rattachement de *-leus* à une racine qui se termine par une ou plusieurs consonnes puisse provoquer des changements phonétiques, tout comme *lapid-los* > *lapillus*.

Le genre des mots en *-leus* présente une anomalie. En général, les dérivés latins de ce type, les diminutifs en *-lo-*, *-culo-* par exemple, gardent le genre du primitif. Il est vrai qu'il y a des exceptions comme *rana-ranunculus*, mais chez les mots en *-leus* le masculin semble être de règle. Ainsi, *acus*, *manus*, *nux* sont des féminins, les trois dérivés sont des masculins. Certes, les formes *aculea*, *manulea* sont attestées, mais très peu, et les grammairiens de l'antiquité sont pour le masculin. A vrai dire le masculin n'étonne pas si le genre du primitif n'est pas bien fixé en latin, comme c'est le cas de *acus*, mais *manus* et *nux* sont toujours du féminin.

Notons aussi que certains mots en *-leus* connaissent un doublet en *-lus: caeruleus — caerulus*, *eculeus — eculus*, *hinnuleus — hinnulus;* cependant, les formes en *-leus* sont de loin les plus usitées. Aussi les grammairiens de l'antiquité considèrent-ils les mots en *-leus* dont il s'agit ici comme des diminutifs. Or, puisque les deux suffixes *-lo-* et *-leus* sont interchangeables dans ces quelques cas, les deux suffixes devaient avoir, aux oreilles des Romains, à peu près la même valeur.

C'est par cette voie que nous voudrions expliquer la naissance du suffixe *-leus*; c'est un suffixe composite comprenant le formans *-l-*, très productif en latin, joint à *-eo-*, également très usité (Leumann, o.c. pp., 215—17 et 207—08).

A la vérité, le suffixe *-eo-* crée principalement des adjectifs indiquant la matière, la couleur, etc. (type *aureus*, *argenteus*), mais aussi des substantifs: *vinea* 'vigne, vignoble, cep de

vigne'; *linea* 'fil de lin, ligne'; *picea* 'pesse, sorte de sapin'; *caprea* 'chevreuil, gazelle ou antilope'. Comme on le voit, les acceptions des substantifs en *-eus/a* sont tout à fait analogues à celles des dérivés en *-leus*.

D'autre part, le formans *-l-* garde incontestablement en latin sa fonction première, celle d'indiquer le rapport ou la ressemblance (*nubilus*, etc.), avant de devenir minoratif. C'est en partant de cette fonction première que l'on explique facilement le sens des mots *aculeus*, *manuleus*, *nucleus*, *caeruleus*, tandis que dans *eculeus*, *hinnuleus* la valeur minorative est prépondérante. Ainsi, en adoptant l'origine latine du suffixe composite *-leus*, on peut constater qu'il a créé quelques substantifs et adjectifs, mots de rapport ou diminutifs.

A l'explication donnée ci-dessus de l'origine du suffixe *-leus* certaines objections peuvent être faites. Comment expliquer le changement de genre? Pourquoi le suffixe est-il resté si peu productif? Pour répondre à la première question, on constate que le genre du simple varie parfois (*acus*), qu'il est difficile de déceler le jeu des associations ayant pu décider du genre (*nucleus* appelle facilement l'idée de *fructus*) et qu'enfin, il n'est pas impossible que les mots étrusques en *-eus* aient exercé une influence analogique sur les mots d'origine latine ayant une finale semblable. La rareté du suffixe ne constitue pas une objection de poids. Il suffit de renvoyer aux féminins du type *haedilia*, *porcilia* d'origine purement latine, rappelant de par leur formation les mots en *-leus*, mais isolés comme type.

Faut-il faire entrer dans le même groupe de mots en *-leus* aussi les autres substantifs munis de cette finale et cités en tête du présent article? Pour les féminins *alea*, *palea*, *solea*, *talea* la réponse sera catégoriquement négative. On ne sait rien de certain des mots *alea* et *talea*, tandis que dans *palea* et *solea* *l* fait partie de la racine. Restent les mots *coleus*, *culleus*, *malleus*, *mulleus*, *pilleus*, *trulleus*. Malgré sa théorie étrusque qu'il défend avec tant de succès dans les *Philologica*,

M. Ernout lui-même, dans la nouvelle édition de son dictionnaire étymologique, est moins affirmatif puisqu'il admet l'origine indigène de *malleus*, *mulleus*, *pilleus*. Pour *coleus*, *culleus*, *trulleus* nous ne pouvons que renvoyer aux dictionnaires étymologiques de MM. Ernout et Hofmann, n'étant pas en mesure de nous prononcer sur ces mots.

Certains des dérivés en *-leus* continuent à vivre dans les langues romanes, mais le suffixe, peu productif déjà en latin, n'a pas survécu.

Reino Hakamies

MANUSCRITS ET ÉDITIONS DU *CORBACCIO* DE BOCCACE

Les problèmes d'ordre psychologique, littéraire et philologique se rattachant à *Il Corbaccio*, dernier ouvrage d'inspiration artistique personnelle en langue vulgaire de Boccace, sont loin d'avoir trouvé leur solution définitive. Ainsi, par ex., la valeur documentaire de cet ouvrage pour l'évolution psychologique et morale de son auteur, étudiée d'une façon si méritoire par Henri Hauvette[1], peut certainement être précisée encore par une étude plus approfondie des sources de l'ouvrage. La date généralement admise pour sa naissance, 1344 ou 1345, a été mise en doute par quelques critiques récents.[2] Le nom de l'ouvrage »il corbaccio» a été interprété différemment. Même si l'on accepte le sens de corbeau, »oiseau de mauvais augure», proposé par Hauvette[3], les raisons pour lesquelles l'auteur a choisi le titre restent néanmoins quelque peu énigmatiques.

[1] Henri Hauvette, *Une confession de Boccace: Il Corbaccio* (*Bulletin italien*, tome I, Bordeaux, 1901, p. 3), et *Boccace*, Paris, 1914, pp. 329—343.

[2] Voir G. Billanovich, *Restauri Boccacceschi*, Roma 1947, p. 163, et V. Branca, *Prima diffusione del Decameron* (*Studi di filologia italiana*, Firenze, 1950, p. 37).

[3] Les autres interprétations ont été brièvement passées en revue par G. Gigli dans l'introduction de son édition parue chez G. Carrara à Lanciano en 1916, p. I—IV.

Mais ces problèmes mis à part, il y en a bien d'autres, notamment ceux qui se rattachent au texte même du *Corbaccio*. Parmi les nombreuses éditions de l'ouvrage, il n'y en a, en effet, aucune qui tienne compte de l'ensemble de la tradition manuscrite. Encouragé par M. Mario Casella et M^me^ Maria Sampoli-Simonelli durant un séjour en Italie en été 1951, je me suis mis à dépouiller les manuscrits et les éditions du *Corbaccio* et c'est sur la base de ce travail préliminaire que je me propose de présenter ici quelques observations pouvant servir, d'une part, au classement définitif des manuscrits de cet ouvrage et destinées, d'autre part, à tirer au clair la valeur des textes imprimés à partir du premier, datant de l'année 1487, jusqu'au dernier, publié par Nicola Bruscoli en 1940.[1]

1. *Manuscrits du Corbaccio*

Je connais l'existence de 35 manuscrits reproduisant intégralement ou en partie le texte du *Corbaccio*. La plupart (25) se trouve dans les bibliothèques florentines, huit dans celles de Rome, un à Arezzo, un à la Bibliothèque Nationale de Paris et un à Aix.[2]

Voici la liste des manuscrits dont je connais l'existence et les sigles dont je me servirai dans cette étude:

[1] Giovanni Boccaccio, *Opere*, V (*Scrittori d'Italia*), Bari, Laterza & Figli, 1940.

[2] Ma liste se base en premier lieu sur le dépouillement des ouvrages: G. Mazzatinti—A. Sorbelli — Luigi Ferrari, *Inventario dei manoscritti delle Biblioteche d'Italia*, I -LXXVII, 1800—1950; Giuseppe Mazzatinti, *Inventario dei manoscritti italiani delle Biblioteche di Francia*, I III; Bandinius, *Catalogus codicum manuscriptorum Bibliothecae Mediceae Laurentianae*, I—VIII, Firenze, 1778. Pour la connaissance des cinq manuscrits trouvés à la Bibl. du Vatican — Chigiano L. IV. 119, Ottoboniano 1486 et 3003, Rossiano 649 et Capponiano 143. II. — je suis redevable à l'obligeance du prof. Augusto Campagna de la Bibliothèque du Vatican. M. Vittore Branca a eu l'amabilité de me communiquer — et je m'y suis bien attendu — que ma liste peut être complétée encore.

1. *A* = Florence, Biblioteca Laurenziana, Pluteo 42, 1
2. *B* = » » » » 42, 32
3. *C* = » » » » 42, 33
4. *D* = » » » » 42, 34
5. *E* = » » » » 42, 35
6. *F* = » » » 90 sup. 94[II]
7. *G* = » » » 90 sup. 104
8. *H* = » » » 90 inf. 49
9. *I* = » » » Med. Palat. 104
10. *K* = » » » Ashburnham 568

11. *a* = Florence, Biblioteca Nazionale II. II. 18
12. *b* = » » » II. II. 28
13. *c* = » » » II. 64
14. *d* = » » » Magliabechiano IV, 39
15. *e* = » » » » VI. 18
16. *f* = » » » » VI. 207
17. *g* = » » » » VII. 1155
18. *h* = » » » » XXIII. 102

19. *1* = Florence, Biblioteca Riccardiana 1064
20. *2* = » » » 1065
21. *3* = » » » 1068
22. *4* = » » » 1069
23. *5* = » » » 1070
24. *6* = » » » 1073
25. *7* = » » » 1081

26. *I* = Rome, Biblioteca Vaticana, Chigiano L. IV. 119
27. *II* = » » » Ottoboniano 1486
28. *III* = » » » » 3003
29. *IV* = » » » Rossiano 649
30. *V* = » » » Capponiano 143, II

31. *R* = Rome, Biblioteca Nazionale, S. Pantaleo 21
32. *Ang* = » » Angelica, 2406
33. *Ar* = Arezzo, » della Fraternità di S. Maria 162
34. *P* = Paris, Bibl. Nat., fonds italien 1702
35. *Aix* = Aix, 440

Parmi ces 35 manuscrits j'ai pu consulter jusqu'ici les numéros 1 à 8, 10, 11 et 19 à 31, soit 23 en tout.[1] Pour entamer, à titre purement provisoire, le classement des manuscrits, j'ai choisi, aux 16 premières pages de l'édition de Bruscoli, basée en premier lieu sur le célèbre Manuscrit »mannelli» (A), 28 passages présentant des variantes plus ou moins considérables selon les différents manuscrits. Je reproduirai ci-dessous ces passages avec toutes les variantes. L'emploi des caractères italiques dans la colonne du milieu n'a d'autre but que de souligner les variantes intéressantes. Les crochets sont destinés à faciliter la confrontation des variantes constituées par des passages qui manquent ou qui sont de trop.

Edition de Bruscoli	leçon	Manuscrit
1. p. 185, ligne 17	della sua *salute* siffattamente illumini	*A*
		lacune dans *a*, *7*, *IV*
	della sua *luce* siffattamente illumini	*B*, *C*, *D*, *E*,*F*,*H*,*I*,*K* *1*, *2*, *3*, *4*, *5*, *6*, *I*, *II*, *III*
2. p. 186, ligne 33	di gravi pensieri [ ] cagione	*A*
		lacune dans *a*, *5*, *7*, *IV*
	di gravi p. [misera e dolorosa] cagione	Le reste des mss.

[1] Les manuscrits *G* (le numéro 7 de ma liste) et *V* (le numéro 30) sont en tout cas sans importance ici, le premier présentant une rédaction versifiée de notre texte et le dernier constituant une copie directe et tardive du ms. *A*.

3. p. 187, ligne 9	non è, se mal te ne *viene*, colpa della persona amata	*A*
		lacune dans *a*, *5*, *7*,
	non è, se mal te ne *chogli*, colpa della persona amata	*III, IV*
	non è, se mal te ne *segue*, colpa della persona amata	Le reste des mss.
4. p. 187, ligne 20	a che la tua *bestialità* ti reca	*A*
		lacune dans *a*, *5*, *7*, *IV*
	a che la tua *cechità* ti reca	Le reste des mss.
5. p. 188, ligne 5	piacer *prendono*	*A*
		lacune dans *a*, *5*, *IV*, 7
	piacere *prendendo*	*7*
	piacer *sentono*	Le reste des mss.
6. p. 189, ligne 2	la vista di quelli *aguzzati rendé* chiara	*A*, *a*, *7*
		lacune dans *5*
	la v. di q. *aguzzò e rendé* chiara	Le reste des mss.
7. p. 189, ligne 6	me ... da meno ch'io non arbitrava [ ] mi reputai	*A*
		lacune dans *5*
	me ... da m. ch'io non a. [d'essere] mi r.	Le reste des mss.

8.	190, 13	mi *parea* che . . . s'apparecchiava	*A, a, 7*
		mi *prometteva* che . . . s'a.	Le reste des mss.
9.	190, 14	letizia inestimabile [e mai] da me non sentita	*A, B, a*
		letizia inestimabile [ ] da me non s.	*7*
		letizia i. [e mai simile] da me non s.	Le reste des mss.
10.	190, 25	il mio *valore* impedío	*A, a, IV, 1, 5, 7*
			lacune dans *R*
		il mio *volare* impedío	*B, C, D, E, F, K, II, III, 2, 3, 4, 6*
		il mio *volere* impedío	*I, H*
11.	191, 20	dolermi *dell'entrata,* sanza prevedere	*A*
		dolermi *de entrato,* sanza p.	*a*
		dolermi *dove entrato,* sanza p.	*7*
		dolermi *d'esserci entrato,* sanza p.	*B*
		dolermi *dell' esservi entrato,* sanza p.	*C, D, E, F, H, K, I, II, III, IV, 1, 2, 3, 4, 5, 6, R*
12.	191, 27	di pelo bruno, benché in parte bianco divenuto fosse per gli anni, de'quali forse sessanta o più dimostrava d'avere [ ]; e il suo vestimento . . .	*A*

		di pelo bruno, benché in parte bianco divenuto fosse per gli anni de'quali forse sessanta o più dimostrava d'avere[, asciutto (ossuto *III*) e nerboruto (barberuto *IV*) e di non (non *omis par 5*) molto piacevole aspetto]; e il suo v.	Tous les 20 autres mss.
13.	191, 36	luogo a lui *fosse per propria possessione assegnato* e . . .	*A, a, 7, IV*
		luogo a lui (cui *C*) *forse per p.p.a. fosse* e . . .	*B, C, D, E, F, H, K 1, 3, 4, 5, I, II, R*
		luogo *fosse per p.p.a. fosse* e. .	*2*
		luogho a lui *non fosse per p.p.a. fosse* e . . .	*6*
		luogho allui *per p.p.a. fosse* e . . .	*III*
14.	192, 18	più *forte* affezione	***A***
		più *pronta* affezione (affusione *7*, efezione *6*)	Le reste des mss.
15.	192, 33	raccolte . . . le forze dell'animo in uno, *con rotta voce* . . . rispuosi	*A, 2, II*
		r. . . . le forze dell'a., in *una corrotta voce* . . . rispuosi	Le reste des mss.
16.	193, 33	[ ] riconoscendo non costui essere	*A, E, a, 7, II, III*
		[di subito] riconoscendo n.c.e	*C, D, F, H, 1, 2, 3,R*
		[di subito] conoscendo n.c.e.	*B*
		[et di subito] riconoscendo n.c.e.	*K, 4, 5, 6, IV*

17. 194, 21	luogo sia apertissimo a chi vuole *entrarci* (entrarcisi *a, 7*) con lascivia e mattezza	*A, a, 7*
	l.s.a. a chi vuole *e entrarci* con l. e m.	*III*
	l.s.a. a chi vuole *e entracisi* con l. e m.	*B, C, F, 1, II, R*
	l.s.a. a chi vuole *e entricisi* con l. e m.	*D, H, 2, 4, 5, 6*
	l.s.a. a chi vuole *e entrici* con l. e m.	*I, IV, E*
	l.s.a. a chi vuole *e entrinsi* con l. e m.	*3*
	l.s.a. a chi vuole *e entri* con l. e m.	*K*
18. 194, 34	con voce assai *esperta* dissi	*A, a, 7*
	con voce assai *spedita* (espedita *3, 4, 6*; expedita *D, H, K, I, IV*) dissi	Le reste des mss.
19. 194, 36	per ciò *in somma* domanderò	*A, a, 7*
	per ciò *insieme* domanderò (i. ti domanderò *3, K*)	Le reste des mss.
20. 195, 14	che *men* dura stanza che questa	*A, a, 7*
	che *più* dura stanza che questa	Le reste des mss.
21. 196, 15	più che *ad alcuni* si convenga d'usare	*A, a, 5, 7*

		più che *ad altrui* (ad *manque dans 3, 6*; altri *D, E, F, K, 6, III*) si convenga d'usare	Le reste des mss.
22.	197, 24	tu ragioni: ciò [ ] dio (di *7*) più *caro* avere che noi medesimi non abbiamo	*A, a, 7*
		tu r. ciò [è]: dio più *cura* di noi mortali avere che noi m.n.a. (mortali *manque dans 1, 4*)	Le reste des mss.
23.	198, 9	commessione [ ] mi fu fatta	*A, a, 7*
		commessione [di venire a te] mi fu fatta	*2*
		commessione [di venire qua] mi fu fatta	*c*
		commessione [di venire qui a te (quy acty *G*)] mi fu fatta	Le reste des mss.
24.	198, 15	sempre *ferma* speranza	*A, a, 7*
		sempre *intera* speranza (interra s. *H, 3*)	Le reste des mss.
25.	198, 35	*colui il* quale [] t'ha mandato	*A, a, 7*
		colei (coloro *K*) *la* quale (il quale *6*) [per la mia salute] t'a mandato	Le reste des mss.
26.	199, 22	bestie [ ] che udite hai	*A, a, 7*
		bestie [che tu di] che udite ai (*le deuxième* che *manque dans K*; udito ai *III*, uditai *5*; udivi *6*)	Le reste des mss.

27. 199, 36	secondo il parere delle *corporali menti* (mente *7*)	*A*, *a*, *7*
	secondo il parere delle *chorrotta amente*	*III*
	secondo il parere delle *corrotte* (chorrotti *4*; corrette *C*, *D*, *K*; corretti *3*) *menti*	Le reste des mss.
28. 200, 32	*libertà*	*A*, *a*, *7*
	liberalità	Le reste des mss.

Cet examen préliminaire montre premièrement que la tradition manuscrite se laisse répartir en deux groupes dont l'un, plus petit, comprend, en dehors du célèbre manuscrit Mannelli (*A*), deux autres manuscrits: *a* (II. II. 18 de la Biblioteca Nazionale de Florence) et *7* (1081 de la Biblioteca Riccardiana de Florence), et l'autre, le reste des manuscrits dont je me suis occupé maintenant. L'existence du premier groupe, inconnue, à ma connaissance, à tous les éditeurs du *Corbaccio*, mérite d'être notée d'une façon particulière. Mais il y a plus. Les deux manuscrits *a* et *7*, que les leçons communes rattachent de près au Mannelli, ne peuvent pas être copiés directement sur celui-ci. Si, en effet, nous considérons les passages cités ci-dessus, n:os 7, 12, et 14, nous remarquons que les mss. *a* et *7* s'y joignent aux leçons du grand groupe, tandis que le Mannelli ne les partage pas. Notons encore qu'une de ces leçons, au moins, n:o 12, doit représenter la leçon originale, reproduite par toute la tradition manuscrite étudiée sauf le Mannelli. Il doit donc avoir existé un manuscrit antérieur au Mannelli qui constitue le prototype de tous les trois et que les mss. *a* et *7* reproduisent, du moins dans ce passage, plus exactement que le Mannelli. Il se peut que le prototype en question soit le manuscrit original de Boccace.

Mon examen préliminaire semble mettre également en évidence qu'il n'existe pas du *Corbaccio* — comme c'est le cas du

Décaméron — de rédactions différentes dues à la plume de l'auteur lui-même. Les variantes ne sont, en effet, que de petites omissions ou des changements apportés au texte par des copistes. Un examen plus détaillé de tous les manuscrits, que j'entreprendrai plus tard, mettra, comme je l'espère, en plein jour la filiation des deux groupes.

2. *Editions du Corbaccio*

Passant maintenant aux éditions, je me pose avant tout une question fondamentale: dans quelle mesure les éditeurs du *Corbaccio* ont-ils connu et comment se sont-ils servi de la grande tradition manuscrite? Je commence par citer les mots d'Ignazio Moutier, érudit qui en 1819 s'avisa de publier toutes les œuvres en langue vulgaire de Boccace:[1]

»Il primo codice che cadeva in mano d'un editore del secolo decimoquinto era fedelmente stampato, senza punto curarsi se buono fosse o corrotto quel testo, non potendo, ancora che egli l'avesse voluto, consultare altri manoscritti, per la scarsezza dei mezzi in cui erasi in quel secolo privo di pubbliche biblioteche . . .»

Ces mots de l'érudit de l'époque »romantique» de la philologie moderne caractérisent bien l'attitude volontaire ou involontaire des premiers éditeurs vis-à-vis du texte à établir.

Nous ne possédons que deux éditions du *Corbaccio* datant du 15ème siècle. La première est donnée par le maître R. di Francesco à Florence en 1487.[2] Quant à l'autre, sans indication de lieu ni de date, elle est sortie, d'après la bibliographie de

---

[1] Ignazio Moutier, *Opere volgari di Giovanni Boccaccio*, Vol. I, Firenze 1827, p. VII.

[2] *Invectiva di messer Giovanni Boccaccio contra una malvagia donna, decto Laberinto d'amore et altrimenti il Corbaccio.* Impr. in Firenze per me maestro R. di Francesco 1487, in-4°.

Brunet, des presses florentines vers 1490[1] et constitue, ainsi que j'ai pu le constater en confrontant les textes des deux, la copie exacte de la première. Bien que je n'aie pas encore pu fixer le modèle direct des premières éditions identiques, j'ai constaté qu'elles font partie du grand groupe manuscrit établi plus haut.[2]

Après ces débuts, *Il Corbaccio* ne connut, jusqu'à l'édition de Moutier datant de l'année 1827, pas moins de 25 éditions, à en croire les bibliographies ci-dessus mentionnées de Mazzuchelli, de Brunet et de Graesse. Ces éditions équivalent, elles aussi, aux manuscrits en ceci qu'elles constituent une reproduction plus ou moins exacte d'un manuscrit ou d'une édition antérieure. Tout comme les manuscrits, elles se laissent répartir, du point de vue de la critique du texte, en deux groupes. L'édition publiée par Federigo Morello[3] en 1569 à Paris est la première à reproduire le texte de Mannelli. Les 17 éditions antérieures à lui se rattachent au grand groupe établi plus haut. Les voici:

1. et 2. mentionnées plus haut
3. 1500 (cette édition, sans indication du lieu d'impression, est mentionnée par Graesse, *o. c.*, p. 455. Je ne la connais pas autrement).
4. 1515 à Venise par Aless. Paganino (Cf. Brunet, *o. c.*, p. 1015, et Graesse, *o. c.*, p. 455).

---

[1] Jacques-Charles Brunet, *Manuel du libraire et de l'amateur de livres*, tome I, 5e édition, Berlin, 1921, p. 1015.

Jean G. T. Graesse, dans son *Trésor de livres rares et précieux ou Nouveau dictionnaire bibliographique*, tome I, Berlin, 1922, fait certainement allusion à cette même édition lorsqu'il écrit, p. 455: »Il y a une édition de cet ouvrage s.l.n.d. in 4° de 42 ff. qui est antérieure aux éditions datées, mais elle est restée inconnue à Brunet.»

[2] En dehors de ces deux éditions du XVe siècle, la bibliographie précitée de Graesse mentionne une édition sans indication de lieu d'impression et datant de l'année 1500. La bibliographie de Brunet et l'ancienne bibliographie de Giammaria Mazzuchelli, *Gli scrittori d'Italia*, Brescia, 1762, vol. II, p. 1358, l'ignorent.

[3] *Il Corbaccio* in Parigi per Federigo Morello, 1569.

5. 1516 à Venise par le même éditeur (d'après Brunet, *o. c.*, p. 1015, une réédition de la précedente).
6. 1516 à Bologne par Francesco da Bologna (d'après Graesse, *o. c.*, p. 455, une réédition de la précédente).
7. 1516 à Florence par Bernardo di Giunta (Cf. Mazzuchelli, *o. c.*, p. 1358, Brunet, *o. c.*, p. 1016, et Graesse, *o. c.*, p. 455).
8. 1520 à Milan (d'après Mazzuchelli; Brunet et Graesse ignorent cette édition).
9. 1525 à Florence par Bernardo di Giunta (réimpression du n:o 7, comme il apparaît de l'introduction de l'ouvrage).
10. 1525 à Venise par Niccolò d'Aristotile (d'après Brunet, *o. c.*, p. 1016, et Graesse, *o. c.*, p. 455, une réimpression de la précédente).
11. 1529 à Venise par Franc. di Aless. Bindoni (cf. Brunet, *o. c.*, p. 1016, et Graesse, *o. c.*, p. 1016).
12. 1532 à Venise par Niccolò Aristotile, in-8° (sans doute une réimpression du n:o 10; d'après Graesse, *o. c.*, p. 455, cette édition serait donnée par Zoppino, mais Mazzuchelli, *o. c.*, p. 1358, déclare Zoppino pour un surnom de Niccolò d'Aristotile).
13. 1536 à Venise in-8° (cf. Brunet, *o. c.*, p. 1016, et Graesse, *o. c.*, p. 455; d'après Mazzuchelli, *o. c.*, il y aurait encore une édition venitienne de 1535, mais il est probable qu'il entende par là celle de 1536 qu'il ne mentionne pas).
14. 1545 à Venise par Gabriel Giolito de Ferrari in-8° (cf. Brunet, *o. c.*, p. 1016, et Graesse, *o. c.*, p. 455).
15. 1558 à Venise par Gabriel Giolito de Ferrari in-8° (cf. Graesse, *o. c.*, p. 455).
16. (Brunet, *o. c.*, p. 1016, et Graesse, *o. c.*, p. 455, mentionnent une édition sans indication de lieu ni de date et avec une dédicace de Fr. Tomacello da Fano. Cette édition m'est inconnue).

17. 1563 à Venise (cette édition n'est mentionnée que par Graesse, *o. c.*, p. 456).

Le rapport officiel donné en 1573 par la commission des érudits florentins chargée d'établir le texte du *Décaméron*[1] dirigea l'attention générale sur le manuscrit d'Amaretto Mannelli, lequel, ayant d'abord appartenu à la Bibliothèque des Médicis, avait été perdu et ensuite retrouvé au temps de Cosimo I[er] dei Medici, grand-duc de Toscane. Dans l'introduction de ce document les »deputati» déclarent sans réserve que le manuscrit en question avait été exécuté »par Francesco di Amaretto, de la noble famille des Mannelli, sur l'original même de l'auteur». Une telle déclaration sembla résoudre d'un seul coup tous les problèmes concernant la rédaction du texte du *Décaméron* et du *Corbaccio*, deux œuvres que contient le célèbre manuscrit: la copie directe du manuscrit original de l'auteur une fois trouvée, à quoi bon consulter les autres? Aussi pouvons-nous constater que ce manuscrit commença tout d'un coup à faire foi parmi les éditeurs de notre texte. Il avait déjà constitué le modèle pour une édition, celle de Federigo Morello dont je viens de parler (p. 113), mais le rapport des »Deputati» semble l'avoir canonisé une fois pour toutes. Filippo Giunti en publia, à Florence en 1594, une nouvelle édition,[2] qui a été mise à profit par les rédacteurs de la première édition du *Vocabolario degli Accademici della Crusca* parue en 1611. En examinant le texte donné par Morello et Giunti, on constate qu'ils suivent déjà une méthode éclectique, c.-à-d. ils corrigent le Mannelli sur la base d'autres manuscrits ou d'éditions antérieurs à l'occasion de chaque erreur qu'ils croient avoir trouvée dans leur modèle.

---

[1] *Annotazioni e discorsi sopra alcuni luoghi del Decameron di messer Giovanni Boccacci, fatte dai molto magnifici Signori Deputati da Sua Altezza serenissima sopra la correttione di esso Boccaccio*, stampato l'anno 1573, Fiorenza, Giunti, 1574.

[2] *Il Corbaccio di M. Giovanni Boccacci novellamente stampato e con riscontri di testi a penna alla sua vera lezione ridotto.* In Firenze per Filippo Giunti, 1594.

Notons en passant que l'édition de Morello suit déjà les principes élémentaires de la critique moderne en ce sens qu'elle relève, dans des notes annexées au texte, quelques-unes des corrections apportées à la version manuscrite du modèle.

Parmi les éditions plus récentes du *Corbaccio* signalons celle d'Ignazio Moutier, contenue dans le tome V de ses *Opere volgari di Giovanni Boccaccio corrette su i testi a penna*, Florence, 1828, mentionnée plus haut, p. 112), celle de Luigi Sorrento parue dans la *Bibliotheca Romanica* à Strasbourg en 1910, celle de Giuseppe Gigli, mentionnée également plus haut, p. 102, enfin celle de Bruscoli de l'année 1940 que j'ai suivie dans mes citations. Toutes ces quatre éditions ont ceci de commun que, tout en ayant pour base le manuscrit de Mannelli, elles s'en écartent pour des raisons qui restent plus on moins arbitraires. Les passages qui diffèrent de la leçon de Mannelli ne sont du reste jamais indiqués par les trois premières. Donnons quelques exemples de cette inexactitude dans l'édition de Moutier et dans celle de Sorrento, laquelle ne constitue, en effet, qu'une réimpression exacte de la première:

Page et ligne de l'éd. de Bruscoli	Editions de Moutier et de Sorrento	Ms. A
185, 17	della sua *luce* — illumini	della sua *salute* — illumini
188, 36	*menti* de mortali	*mente* de m.
190, 25	il mio *volare* impedio	il mio *valore* i.
194, 16	gli spiriti [ ]	gli spiriti [malativi]
196, 7	di migliore [vita]	di migliore [ ]
	etc.	

L'edition de Gigli est encore plus arbitraire. Aux leçons de Moutier et de Sorrento, que l'on vient de citer et qu'elle partage toutes, elle en ajoute beaucoup d'autres qui se fondent tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre, parfois sur aucun des manuscrits.

3. *Valeur de la dernière édition*

Passons enfin à la dernière édition, celle de Bruscoli. Elle a ceci de particulier qu'elle constitue, au moins apparemment, une édition critique dans le sens moderne du terme. L'auteur fonde son texte sur Mannelli (*A*), qu'il suit en principe, mais en plus il déclare avoir tenu compte des leçons des mss. *B* et *C* (le ms. 42—32 et le ms. 42—33 de la Laurentienne de Florence). Il donne une liste critique des corrections apportées par lui au texte de Mannelli, mais d'autre part il déclare (p. 297, note 2 de son édition) que toutes les corrections non indiquées dans sa liste se basent sur les éditions antérieures. Cela revient à dire que le texte de cette édition garde l'ancien caractère arbitraire. Le texte établi ne résiste donc aucunement à la critique rigoureuse. Le lecteur de cette étude préliminaire s'en convaincra s'il veut bien prendre connaissance des observations que voici:[1]

185, 8.
intendo di dimostrare . . . una speziale grazia *la quale*, non per mio merito, ma per sola benignità . . . mi fu conceduta.

Aucun des manuscrits que j'ai consultés, pas plus que les deux premières éditions, ne contiennent les mots *la quale*. Ils apparaissent pour la première fois dans quelques éditions du XVI^e^ siècle (p. ex. dans celles de 1545, de 1569 et de 1586) et dernièrement dans l'édition de Gigli (1916). Aucune raison ne les justifie. Il faut lire comme les manuscrits, de même que Moutier et Sorrento: *grazia: non per mio merito, ma . . .*

185, 17.
. . .della sua *salute* siffattamente illumini il mio intelletto

[1] Dans ce qui suit, j'indiquerai d'abord la page et la ligne de l'édition de Bruscoli et citerai ensuite, d'après cette édition et en petits caractères, le passage où se trouve la leçon intéressante. Dans les citations et dans mes observations critiques je me servirai des caractères italiques et des crochets suivant les principes que j'ai indiqués plus haut, p. 105.

M. Bruscoli a choisi *salute*, leçon du ms. *A*, contre *luce*, celle de tous les autres. Dans la note, p. 297, il déclare que cette dernière est une erreur des copistes, provoquée par le mot *illumini*, et prête au mot *salute* le sens de »influsso salutare».

Il serait intéressant de connaître la leçon des mss. apparentés à *A*. Ceux-ci contiennent cependant une lacune, comme on vient de le voir plus haut. Mais même sans l'appui éventuel donné par la leçon des mss. *a* et *7* on constate facilement que toute exégèse philosophique est déplacée ici, le problème étant purement paléographique. Le copiste du ms. *A* a lu *lute* au lieu de *luce* et le mot précédent *sua* l'a amené à »corriger» son erreur au moyen d'une syllabe *sa* qu'il a écrite avant les deux syllabes inintelligibles. *Luce* est donc probablement la bonne leçon.

188, 36.
nelle *mente* de' mortali

Mente est en effet la leçon du ms. *A* rejetée par Moutier et Sorrento. Mais pourquoi respecter ici la forme erronée ou archaïque (pro: *menti*), si l'on corrige à la même page *le* en *li* (voir la note de Bruscoli, p. 297).

190, 23.
una nebbia . . . laquale subitamente intorniatomi, non solamente il mio *valore* impedío, ma quasi d'ogni speranza del promesso bene all'entrare del cammino mi fece cadere.

Nous venons de voir (p. 107, sous la leçon n:o 10) que quelques manuscrits, y compris *A*, contiennent *valore*. Déjà Morello (1569) avait adopté *volare*, leçon pleinement justifiée par le contexte et les manuscrits et retenue par Moutier, Sorrento et Gigli. Bruscoli est revenu à la leçon de *A: valore*, qui n'offre aucun sens raisonnable dans ce contexte.

194, 21.
quantumque l'entrare di questo luogo sia apertissimo a chi vuole *entrarci* con lascivia e con mattezza, egli non è cosí agevole il riuscirne

L'éditeur a adopté cette leçon malgré tous les manuscrits sauf *A*. Il me paraît cependant évident que la leçon du grand groupe (voir plus haut, p. 109, leçon n:o 17): . . . *apertissimo a chi vuole e entricisi con lascivia e con mattezza* ne peut pas être rejetée sans de graves raisons. Il est vrai que l'on s'attendrait peut-être à un complément pour le verbe *vuole* (par ex. »entrarci»), mais d'autre part le complément que donne le ms. *A*: *entrarci con lascivia e con mattezza* n'a pas de sens, car il confond deux choses: premièrement, que le lieu est ouvert à tout le monde (»a chi vuole») et deuxièmement, que l'on y entre légèrement et follement (»entricisi con lascivia e con mattezza»). Je suis porté à croire que la *varia lectio* des manuscrits consultés reflète bien la leçon originale suivante:

Quantumque l'entrare di questo luogo sia apertissimo à chi vuole *e entricisi con lascivia e mattezza*, egli non è cosí agevole il riuscirne.

196, 5.

Ma sanza dubbio la mia stanza, com'io già dissi, ha troppo più di durezza che questa: in tanto che, se lieta speranza, che certa di migliore [vita] vi si porta, non aiutasse e me e gli altri che vi sono a sostenere pazientemente la gravezza di quella, quasi si poría dire che gli spiriti, li quali sono immortali, [ ] morrebbono.

Ici on a un exemple frappant de l'imperfection de toutes les éditions du *Corbaccio*. Les éditeurs, au moins à partir de Morello (1569), jusqu'au plus récent, ajoutent le mot *vita* malgré tous les manuscrits que je connais.[1] Ceux-ci ne contiennent cependant aucune lacune, car on peut facilement sous-entendre *stanza* après *migliore*. Il va de soi que *stanza* a ici sa valeur archaïque »lieu de séjour», »situation», qui équivaut, à peu près, à celle de *vita*. Il y a lieu de comparer avec ce passage les mots du même esprit, p. 226, 17: *affermo per lo dolce mondo che io aspetto*. Chez Bruscoli il y a, dans ce passage, une autre correction arbitraire: il supprime le mot *ne* qui se

[1] Il ne m'a pas été possible de vérifier le texte des premières éditions.

trouve dans *A* entre *immortali* et *morrebbono* et à la place duquel le grand groupe a *vi*. Il faut adopter ou l'une ou l'autre de ces leçons. *Tertium non datur.*

196, 11.
questo mio vestimento . . . che solamente vi pare che a coloro, che ad alcuno onore sono elevati più che *ad alcuni* si convenga d'usare

Au lieu des mots *ad alcuni* des mss. *A*, *a*, *5* et *7*, tous les autres portent *altrui* ou bien *ad altrui*. Si l'on adopte la leçon du petit groupe *ad alcuni* comme l'ont fait Moutier, Sorrento et Bruscoli, il faut prêter au mot *alcuni*, le sens de »alcuni altri». Mais je ne connais pas de cas pareils. Boccaccio lui-même dit dans le *Décaméron*, 2, 7: »mi veggio morire nelle braccia, di quelle due persone le quali io più amo che *alcune altre* . . . »(voir l'édition du *Décaméron* par Pietro Fanfani, I, p. 156). Il est probable que le mot *alcuni* provienne d'une confusion avec *alcuno* qui se trouve avant. La leçon du grand groupe *ad altrui* me paraît donc plus probable que celle des mss. *A*, *a*, *5*, *7*.

196, 30.
in tanto che questa [ ] dannosa e quella è fruttuosa

Le ms. *A* porte le mot *è* après *questa*, comme du reste les éditions de Moutier et de Sorrento. Il s'agit probablement d'une faute d'impression chez Bruscoli.

197, 1.
del nostro bene [e] del nostro riposo e della nostra salute troppo maggiore sollecitudine che a noi stessi

Le mot *e* est ajouté arbitrairement, malgré la leçon des manuscrits, par Moutier, par Sorrento et par Bruscoli.

197, 10.
che [ ] nel mio bisogno come sempre avea fatto . . . mi si mostrava pietoso e liberale

L'éditeur a omis le mot *ora*, contre tous les manuscrits et pour des raisons que j'ignore.

197, 22.

assai bene cognosco . . . quello essere vero, che tu ragioni: ciò [ ] dio più caro [ ] avere che noi medesimi non abbiamo

Cette leçon provenant des mss. *A*, *a*, *7* et adoptée par Moutier, Sorrento et Bruscoli ne contient aucune idée pleine. Aussi doit-elle être rejetée contre celle du reste des manuscrits (cf. plus haut, p. 110, leçon 22): assai bene cognosco . . . quello essere vero, che tu ragioni: *cioè dio più cura* [di noi mortali] avere che noi medesimi non abbiamo.

197, 25.

. . . colle nostre malvage opere continuamente ci andiamo sommergendo, dov'egli (= Dio) colla sua caritativa pietà sempre [se] ne va sollevando

Bruscoli ne tient compte d'aucun manuscrit ni d'aucune édition lorsqu'il ajoute le mot *se* entre *sempre* et *ne*. Il interprète sans doute *ne* = i n d e, ce qui ne donne aucun sens, au lieu de *ne* = n o s.

197, 34.

Veramente tu parli che ancora non mostra conosca il costume della divina bontà [ ], che è perfettissima ed estimi cosí nelle sue opere esercitarsi come voi . . . fate.

La leçon des mss. *A*, *a*, *7* est la suivante: Veramente tu parli che ancora non mostra conosca il costume della divina bontà [e] che è perfettissima [ ] estimi cosí nelle sue opere esercitarsi come voi . . . fate.

Voici la leçon du grand groupe: Veramente tu parli che ancora non mostra conosca il costume della divina bontà [e che quella] che è perfettissima [ ] estimi cosí nelle sue opere esercitarsi come voi . . . fate.

La bonne leçon est évidemment celle du grand groupe telle quelle, car elle donne plein sens et, d'autre part, il est assez facile d'expliquer paléographiquement l'omission des mots *e che quella*. Moutier et Sorrento, qui suivent, comme on le sait, le ms. *A*, ont changé le texte de leur original en ajoutant le mot *ed* entre *perfettissima* et *estimi* et Bruscoli a préféré le texte de Moutier et Sorrento contre tous les manuscrits.

198, 34.

La benignità e la clemenzia di *colui, il quale* t'ha in questa vicenda mandato non m'è ora nuova: *ella* in molti altri pericoli già me l'ha fatta conoscere

Je ne comprends pas comment Moutier, Sorrento et Bruscoli interpréteraient la contradiction que contient la leçon des manuscrits *A*, *a*, *7* suivie par eux: celui qui a envoyé l'esprit au secours de Boccace y est d'abord indiqué par des pronoms masculins *colui il quale* et puis, immédiatement après, par le pronom féminin *ella*. Quelques lignes plus bas (p. 199, 3 et 199, 7) les mêmes manuscrits portent *lui*, au lieu de *lei* du grand groupe, et à tort, selon moi. A la première page du Corbaccio nous apprenons explicitement que Boccace doit son salut à une femme. On y dit en effet: »intendo di dimostrare nell'umile trattato seguente una speziale grazia: non per mio merito, ma per sola benignità di c o l e i che impetrandola da colui che volle quello ch'ella medesima, nuovamente mi fu conceduta.»

Il n'y a donc aucun lieu de rejeter la leçon du grand groupe, selon laquelle il s'agit partout d'un être féminin. (Pour la *varia lectio*, voir p. 110, leçon n:o 25).

199, 4.

cosí e i miei passi dirizzi alla vita perpetua e quelli conservi tanto che io, suo fedelissimo servidore essendo, [ad essa] pervenga.

Aucun manuscrit utilisé par moi n'offre les mots *ad essa* ajoutés par Bruscoli. A moins que l'on ne veuille voir dans le manuscrit original de Boccace une lacune, ce qui n'est pas non plus tout à fait exclu, puisqu'il y a des antécédents (voir Vandelli, *Sull' autografo del Teseide*), il faudrait compléter mentalement la phrase par les mots *alla vita* que l'on vient de lire une ligne plus haut. On ne saurait prêter au verbe *pervenir* le sens absolu de »prospérer» »arriver», car on on ne le rencontre qu'en parlant des plantes: Nespoli vogliono i luoghi caldi . . . e pervengono ancor ne' freddi (Tommaseo & Bellini, *Dizionario della lingua italiana*, vol. 3, p. 951).

199, 7.

. . . ti priego che [a] ancora, a una cosa rispondendomi, mi soddisfacci

Tous les manuscrits et toutes les éditions consultés par moi offrent: *ti priego che ancora* . . . Il doit s'agir ici d'une faute d'impression dans le texte établi par Bruscoli.

200, 32.

ne di ciò, dove pure la tua *libertà* non me ne assicurasse, da te mi dovrei . . . vergognare

Le mot *libertà*, leçon erronée des mss. *A*, *a*, *7*, *R*, est à rejeter en faveur de celle du grand groupe: *liberalità*. Mais Bruscoli, qui suit le texte de Moutier et de Sorrento, ne signale même pas la variante.

201, 12.

in sul ragionare *delle belle donne* venimmo

La leçon du grand groupe: *delle valorose donne* est évidemment la bonne, comme il ressort de la suite: »e, prima avendo molte cose dette delle antiche, quale in magnanimità, quale in castità, quale in corporal fortezza lodando, condiscendemmo alle moderne . . .» Il ne s'agit donc pas seulement des femmes belles, mais des femmes illustres, remarquables, »valeureuses».

211, 14.

E parendo loro essere salite un *altro* grado

Au lieu de la leçon *altro* des mss. *A*, *a*, *7*, *I*, *R*, les autres mss. ont *alto*. Si l'on adopte la première, il faut voir dans »un altro grado» une locution adverbiale, correspondant à peu près à »un grado su».

211, 34.

le quali tanti nuovi abiti ne [ ] disonesti possono nella città arrecare, che loro tolti non sieno . . .

D'accord avec *A*, *a*, *7*, et les éditions de Moutier et de Sorrento, Bruscoli supprime, devant le mot *disonesti*, le mot *si* que portent les mss. du grand groupe et qui est indispensable au contexte.

213, 1.

de' quali infiniti sono, che cacciano chi 'l padre chi il figliuolo;

chi da' fratelli si divide; e quali né la madre né *'l padre* a casa si vogliono vedere e lasciano il campo solo alla vittrice donna.

(Le grand groupe: né la madre né *le sorelle* a casa . . .)

La leçon *le sorelle* du grand groupe, contre *'l padre* des mss. *A*, *a*, *7*, est évidemment la bonne, car l'auteur vient de dire: »che cacciano chi 'l padre, chi il figluolo; chi da' fratelli si divide». Il reste encore à mentionner *la madre* et *le sorelle*.

213, 23.

non *sarebbono* in niuno luogo alto

Ici, chose étonnante, Bruscoli s'écarte de la leçon de *A*, *a*, *7*: *sarrebbono* (= salirebbero) demandée, à coup sûr, par le contexte. Pourquoi? Parce que Moutier et Sorrento l'ont mal lue.

214, 9.

non suspichino contro a loro adoperarsi e *i loro detrimenti* trattarsi

Dans ce cas-ci, par contre, l'éditeur s'écarte du texte de Moutier et de Sorrento pour lire mal le texte erroné du ms. *A* qui a: *i loro detrimento* tout comme le ms. *a*. Tous les autres manuscrits et toutes les éditions récentes ont la bonne leçon . . . *in loro detrimento*.

214, 29.

le 'ndovine sono da loro *usitate*

Usitate, erreur évidente, ne se trouve que dans *A*, chez Moutier et Sorrento. La bonne leçon, partagée aussi par *a*, *7*, est *visitare*.

216, 3.

in una ora vogliono e svogliono una medesima cosa ben mille volte, salvo se di quelle, che a lussuria appartengono, non *fossono*

L'erreur évidente des mss. *A*, *a*, *7*: *fossono*, suivie par l'éditeur d'après Moutier et Sorrento n'est pas partagée par le grand groupe lequel porte: *non fosse*. Le sujet sous-entendu de ce verbe est, en effet, »una medesima cosa».

216, 21.

queste . . . sanno . . . come il mare *c'intorni* e come la terra produca i frutti.

La leçon du ms. *A: c'intorni* est suivie par Moutier, Sorrento et Bruscoli.

Le ms. *a* offre la leçon suivante: queste . . . sanno . . . come il mare *e ritorni* e come la terra produca i frutti.

Tous les vingt autres manuscrits portent: queste . . . sanno . . . come il mare *vada e ritorni* e come la terra produca i frutti.

Constatons, d'une part, que le ms. *A* est seul et, de l'autre, qu'il contient une affirmation tout à fait banale (»comment la mer nous entoure»), tandis que le grand groupe et aussi le ms. *7* offrent une phrase plus pleine et plus équilibrée: »comment la mer — donc évidemment la marée — va et retourne et comment la terre produit des fruits.» A mon avis, la leçon du grand groupe s'impose absolument. Pour le classement des manuscrits ce passage sera peut-être d'un grand intérêt. Il semble que dans le modèle commun des mss. *A*, *a* et *7* le mot *vada* ait été corrompu ou supprimé et que le ms. *a* reflète le plus exactement le modèle commun.

L'étude des sources peut jeter de la lumière sur ce passage comme sur tant d'autres. Notons cependant dès maintenant que les vers de Juvénal, *Sat.* VI, 402–412, ajoutés avec beaucoup de fautes à la marge du ms. *A* n'ont pas servi de modèle direct pour ce passage de Boccace.[1]

[1] Voici cette citation, épurée de ses nombreuses fautes, d'après *D. Iunii Iuvenalis Saturae*, ed. Otto Ribbeck, Tauchnitz, Leipzig 1859, p. 37:

Haec eadem novit, quid toto fiat in orbe,
quid Seres, quid Thraces agant, secreta novercae
et pueri, quis amet, quis diripiatur adulter.
Dicet, quis viduam praegnantem fecerit et quo
mense, quibus verbis concumbat quaeque, modis quot.
Instantem regi Armenio Parthoque cometen
prima videt, famam rumoresque illa recentis
excipit ad portas, quosdam facit: isse Niphatem
in populos magnoque illic cuncta arva teneri
diluvio, nutare urbes, subsidere terras,
quocumque in trivio, cuicumque est obvia, narrat.

217, 17.

Bene è il vero ch'esse sono arrendevoli a lasciarsi provare il lor *diletto*

Le grand groupe et le ms. a: Bene è il vero ch'esse sono arrendevoli a lasciarsi uno loro *difetto* provare)

Bruscoli, tout en adoptant la leçon des mss. *A* et *7*, lit *diletto* au lieu de *difetto*. Le grand groupe, auquel se joint le ms. *a*, ainsi que Moutier et Sorrento, ont la forme correcte.

218, 27.

fa nel beato regno *agli* spiriti e a' beati agnoli, se dir si puo, *aggiugnere gloria*

Les mss. *A*, *a* et *7* ont la leçon suivante: fa nel beato regno agli agnoli e a' beati spiriti, se dir si può, aggiugnere gloria.

Le grand groupe offre le texte suivant: fa nel beato regno *lieti gli* angeli [riguardandola] e a' beati spiriti, se dir si può, aggiugne gloria.

Bruscoli ne suit aucun manuscrit ni aucune édition.

L'épithète »beati» peut difficilement être appliquée aux anges et d'autre part, leur gloire ne peut ni augmenter ni diminuer par la présence de la Vierge. La leçon du grand groupe paraît donc avoir plus de logique que celle de *A*, *a*, *7*.

220, 29.

e nel mondo là, dov'io sono, assai *maggiore* tormento sofferrei che quello ch'io sostengo.

Encore une négligence fâcheuse de l'éditeur, qui écrit *maggiore* au lieu de *minore* ou *meno* de tous les manuscrits.

221, 6.

Il quale ordine l'antichità ottimamente [ ] ancora serva al mondo presente ne' papati, negl' imperi, ne' reami e ne' principati.

Bruscoli est d'accord avec les mss. *A*, *a*, *7* et les éditions de Moutier et Sorrento. Mais l'anachronisme y est trop frappant pour être dû à la plume de Boccace.

Le grand groupe offre évidemment le texte correct: Il quale ordine l'antichità ottimamente [servò e] ancora serva, etc.

221, 36.
Io non me ne *passo* in tuo servigio racconsolare

Encore une fâcheuse faute d'impression: *passo* au lieu de *posso*.

222, 2.
A te s'appartiene, e so che tu 'l conosci, più d'usare i solitari luoghi che le moltitudini, ne' templi e negli altri pubblici luoghi raccolte, visitare; e quivi *stando*, operando, versificando, esercitare lo 'ingegno e sforzarti di divenire migliore

Stando est la leçon des mss. *A*, *a*, *7*. Les autres ont: *studiando*.

222, 21.
donde vegnano delle granate *onde* la casa si spazzi

Onde est une correction de Moutier. Les manuscrits ont tous: granate *che* la casa si spazzi. Il n'y a pas lieu de corriger.

222, 28.
Sopra i fiori *e le* dilettevoli ombre teco sedendo

Bruscoli suit les mss. *A*, *a*, *7*. La leçon du grand groupe est la bonne: sopra i fiori *alle* dilettevoli ombre teco sedendo.

223, 5.
[A] che dunque . . . vai cercando

Cette leçon du ms. *A*, qui reste seul, n'offre pas de sens. Tous les autres ont: Che dunque . . . vai cercando.

224, 36.
Estimano i bestiali . . . che ne' vestimenti foderati . . . e negli sproni dorati . . . consista la cavalleria; la quale veramente consiste in quelli che oggi cavalieri si chiamano; e non in altro. Ma quanto essi sieno dal vero lontani colui il sa che quelle cose, *che a loro appartengono* e per le quali ella fu creata . . ., conosce.

Tout comme Moutier et Sorrento, Bruscoli suit la leçon des mss. *A*, *a*. *7*, qui n'a pas de sens. Les mots *a loro* ne peuvent, en effet, se rapporter à rien de ce qui précède. Il faut donc adopter la leçon du grand groupe: *che ad essa appartengono*, où les mots *ad essa* se rapportent tout naturellement au mot *cavalleria*.

226, 29.
se *grossi capponi si trovano*, de' quali ella molti con gran diligenzia faceva nutricare, conveniva che innanzi *cotti* le *venissono*

Voilà encore une retouche probablement erronée de Moutier suivi par Bruscoli. Tous les manuscrits ont *cotto le venisse* (ou *venissi*), sauf *A* qui a *cotto le venissono*. *A* et *a* ont *trovavano*, les autres ont *trovava*. *A*, *a* et *7* ont *grossi capponi*, les autres ont *grosso cappone*. Si l'on adopte le pluriel (*grossi capponi si trovavano — cotti venissono*), il est difficile d'expliquer pourquoi tous les manuscrits offrent la leçon *cotto*. Il est plus naturel de penser que le modèle commun du groupe *A*, *a*, *7* a contenu une erreur: *grossi capponi*, et que les copistes de ces trois manuscits ont cherché à y remédier, chacun à sa manière.

Il faut donc lire: *se grosso cappone si trovava . . . conveniva che innanzi cotto le venisse.*

227, 29.
fare unzioni e trovar *sangue* di diversi animali

Sangue, leçon des mss. *A*, *a*, *7* doit probablement être rejetée pour *sugne* que contiennent les autres et dont Bruscoli ne dit rien.

228, 18.
e col vetro *sottigliando* le gote e del collo assottigliando la buccia

Ici se répète à peu près le cas précédent: les mss. *A*, *a*, *7* ont tort et le grand groupe a évidemment raison. *Sottigliando* présente une anticipation erronée du mot *assottigliando* qui vient après, tandis que la bonne leçon, celle du grand groupe, est la suivante: e col vetro *sottile radendo* le gote . . .

234, 35.
c'è un altra [maniera] di savia gente, la quale forse tu non udisti mai in scuola tra la filosofica gente ricordare

Ce passage est très intéressant du point de vue du classement des mss. *A*, *a* et *7*. La version adoptée par Moutier, Sor-

rento et Bruscoli est celle du grand groupe. Elle représente évidemment la version originale. Les mss. *A*, *a* et *7* ont: c'è un altra [ ] savia gente, mais le copiste du ms. *A* écrit dans la marge les mots *maniera di*, qui manquent dans le texte même. N'est-ce pas une preuve de plus de l'antériorité des mss. *a* et *7* sur *A*?

235, 6.

fu chiamata madonna Cianghella; [per la] cui sentenzia, dopo lunga e seriosa disputazione, fu nel concilio delle donne *discreto* e per conclusione *posto* che tutte quelle donne che hanno ardire e cuore . . . erano da essere chiamate savie

La leçon proposée par l'auteur de cette étude est la suivante: . . . madonna Cianghella, [la] cui sentenzia, dopo lunga e seriosa disputazione, fu nel concilio delle donne *discrete* [ ] per conclusione *posta:* che . . .

Ce passage a embarrassé les copistes et sûrement aussi les éditeurs. Les mots *per la*, qui ne se trouvent pas dans les manuscrits, ont été introduits dans le texte par Moutier qu'ont suivi les autres. Ils sont, en effet, indispensables au sens, si l'on adopte la leçon *discreto* qui est une ingénieuse conjecture de Bruscoli au lieu de la leçon de la plupart des mss.: *discrete*. Au lieu de *posto* du ms. *A*, il y a, au moins dans *a*, *7*, *1*, *2*, *3*, *4*, *5*, *6* et *1*, *posta*. La conjecture de Bruscoli: *discreto*, soi-disant participe passé du verbe *discernere*, se trouve contredite par les données stylistiques et paléographiques. D'une part, la conception de »donna discreta» est propre au style de Boccacce et de l'autre, l'adjectif *discrete* est la leçon unanime des manuscrits, à l'exception du ms. *5*, lequel a *discretta*.

S'appuyant donc sur la majorité des mss. et supprimant seulement la conjonction *e* après *discrete*, on arrive à la solution présentée ci-dessus.

Ce passage contient encore un fait intéressant du point de vue du classement des mss. *A*, *a* et *7*. Tous ces trois mss. ont: . . . *dopo lunga et seriosa quistione disputazione*, mais le

copiste du ms. *A* a biffé le mot *quistione*. C'est un témoignage comparable à celui que fournit le passage précédent.

239, 1.
queste parole cosí dette sono [ ] i ronconi e le securi . . .

Dans les manuscrits appartenant au grand groupe ce passage est beaucoup plus long: queste parole cosí dette sono [le tanaglie colle quali si convengono rompere e tagliare le dure catene che qui t'anno tirato. Queste parole cosí dette sono] i ronconi e le securi . . .

Suivant Moutier et Sorrento, Bruscoli a écarté de son texte le passage omis par les copistes des mss. *A*, *a* et *7*. Il n'y a pas lieu de croire que ce passage soit l'œuvre des copistes.

239, 20.
Io mi credo assai bene doverti avere soddisfatto a ciò, che ti potesse aver messo [ ] dubbio, e per lo futuro potrebbe, del modo o de' vocaboli del mio parlare.

Il s'agit ici probablement d'une faute d'impression chez Bruscoli au lieu de *aver messo in dubbio*, leçon des manuscrits.

240, 3.
d'un colore di fumo di pantano e broccuta, quali *sogliono* gli uccelli

Sogliono est la leçon des mss. *A*, *a* et *7*, reproduite aussi par les éditions de Moutier et de Sorrento. La leçon du grand groupe: *quali sono gli uccelli* est sans doute celle du manuscrit original.

241, 24.
gli pende dal *petto al mento*

Cette leçon des mss. *A*, *a* et *7* n'a pas de sens. Le grand groupe a: gli pende dal *mento al petto*.

243, 3.
poiché veduta avessi, [e dalla opinione non ti rimovessi,] oltre a ogn' altra bestia . . .

Cette leçon du ms. *A* et du grand groupe n'est pas partagée par *a*, *7* qui omettent les mots mis entre crochets.

246,. 18.
per ciò che chi si potesse di ciò essere ingannato [altramenti credendo che 'l fatto sta], io . . .

Les mots mis entre crochets et ajoutés en marge dans *A* sont omis par *a* et *7*. Voilà encore un fait servant au classement des manuscrits *A*, *a* et *7*.

247, 1.
cosí farebbe; avvegna [che ella faccia sì che di ciò corta] voglia sostiene
(Leçon du ms. a: »cosí [ ] de cio charta voglia sostiene». Leçon du ms. 7: »chosí chome [ ] dicco charta vogle sostiene».)

Les mots mis entre crochets dans le texte adopté par Bruscoli sont écrits en marge dans *A*. Les mss. *a* et *7* ont une lacune qui ne correspond pas tout à fait au contenu des crochets figurant dans le passage cité du texte de Bruscoli. Le grand groupe n'a pas de lacune. Ce passage confirme tout d'abord la parenté étroite des mss. *a* et *7*. D'autre part il prouve que le modèle dont proviennent directement ou indirectement *A*, *a* et *7* a eu ici quelque chose de défectueux que le copiste du ms. *A* a probablement corrigé en se servant d'un autre modèle, apparenté au grand groupe.

247, 7.
acciò che tu alcuna cosa *più che noi* sappia della sua vita presente
(Le grand groupe: acciò che tu alcuna cosa *più che non sai* sappia della sua vita presente).

D'abord on peut faire la même observation que celle qui précède: le mot *presente* contenu dans les mss. du grand groupe est écrit au dessus de la ligne dans *A* et omis par *a* et *7*.

Quant aux mots *più che noi*, lesquels représentent la leçon des mss. *A* et *a* (le ms *7* contient: *più che na*), ils n'ont pas de sens: d'abord, l'esprit, en parlant de lui-même, n'emploierait pas le pronom *noi*, et ensuite, il ne pourrait pas communiquer aux autres ce qu'il ne sait pas lui-même. Il faut donc adopter la leçon du grand groupe présentée ci-dessus, entre parenthèses.

247, 17.

gli appartiene meno che non fe' *Gioseppo a Cristo*

Les éditeurs ont adopté la leçon du ms. *A* contre celle, correcte, du grand groupe, auquel se rattachent cette fois *a* et *7:* gli appartiene meno che non fece *a Gioseppe Cristo. Fece* est en effet, un »verbum vicarium» destiné à remplacer le verbe *appartiene.* Il s'agit de la paternité de saint Joseph relativement au Christ et non pas inversement.

251, 17.

che né l'uno né l'altro, né per l'una ragione né per *l'altro* fatto l'avesse

Le mot *l'altro* au lieu de *l'altra* des mss. et des éditions antérieures est sans doute une faute d'impression.

259, 29.

Fa dunque, incomincia come più tosto puoi e fa' si che si paia; e questa satisfazione, quanto a questo peccato [tanto] ti sia assai

Cette leçon des mss. *A*, *a* et *7* adoptée par Moutier, Sorrento et Bruscoli contient deux erreurs: d'une part, les mots *fa dunque* pris séparément ne signifient rien; de l'autre, le copiste du modèle commun à *A*, *a*, *7* a ajouté après *quanto a questo peccato* le mot *tanto* qui détruit le sens de la phrase.

Aussi faut-il avoir recours au grand groupe qui a: »Fa addunque che incominci quanto più tosto e fa sì che si paia; e questa soddisfazione, quanto a questo peccato, [ ] ti sia assai». Il n'y a là rien à redire.

Conclusion

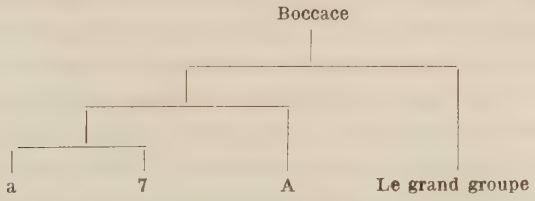
1. *Manuscrits*

La dernière partie de mon étude confirme d'une façon absolument sûre la réalité du groupe *A*, *a*, *7*, dont j'ai parlé préliminairement au début, p. 111. Bien que j'aie pu constater que ce groupe contient peut-être moins de fautes que les autres manuscrits, considérés d'une manière générale, j'ai présenté, d'autre part, 27 passages où la leçon propre à ce groupe est erronée, alors que celle du grand groupe, en général, est bonne.

Ces passages se trouvent, comme on vient de le voir, aux pages et lignes suivantes de l'édition de Bruscoli: 190, 24; 194, 22; 196, 11; 197, 22; 197, 34; 198, 34; 200, 32; 201, 12; 211, 14; 211, 34; 213, 1; 216, 3; 218, 27; 221, 6; 222, 2; 222, 28; 224, 36; 226, 29 227, 29; 228, 18; 234, 35; 239, 1; 240, 3; 241, 24; 247, 1; 247, 7; 247, 17; 259, 29.

Pour ce qui est du classement des manuscrits *A*, *a*, *7* entre eux, l'examen ci-dessus vient confirmer la thèse selon laquelle le ms. *A* ne peut pas être le modèle direct des deux autres. Dans les passages 185, 17; 214, 29; 223, 5; 226, 29; 247, 1; 247, 17 les mss. *a* et *7* vont, en effet, avec le grand groupe, tandis que le ms. *A* reste seul contre tous les autres. Le seul passage où les leçons de *7* et *a* diffèrent l'une de l'autre, à la page 217, 17, contient une différence trop peu importante — *diletto* ~ *difetto* — pour permettre aucune conclusion sur la nature de leur parenté.

Les mss. *a* et *7* accusent donc une parenté plus étroite l'un avec l'autre qu'avec *A*. Une seule fois (243,3) le ms. *A* va avec le grand groupe contre le groupe *a*, *7*. Dans les autres passages où le même cas se présente, il s'agit des notes marginales ou interlinéaires dans *A*, lesquelles peuvent provenir d'une révision de ce manuscrit sur un nouveau modèle. Tout en renonçant, pour l'instant, à un examen détaillé du grand groupe, j'arrive donc au schéma suivant:



2. *Editions*

La plupart des 52 passages discutés plus haut ont été incorrectement reproduits par les éditions qui existent, y compris la dernière d'entre elles, celle de l'année 1940. Ces

passages ne représentent qu'une faible partie de ceux qui pourraient donner lieu à des observations pareilles à celles que j'ai faites. Si je n'en ai pas présenté davantage, c'est que je l'ai considéré comme inutile, en attendant l'étude complète que je suis en train de faire et que j'espère pouvoir mener à bonne fin. Mes remarques suffisent néanmoins à démontrer que l'édition critique de cet intéressant petit chef-d'œuvre personnel du grand humaniste et maître de la nouvelle européenne reste encore à faire. Elle doit non seulement se baser sur l'ensemble de la tradition manuscrite que personne n'a encore étudiée sérieusement, mais elle doit comprendre encore l'étude des sources, laquelle jettera probablement de la lumière sur beaucoup de problèmes paléographiques et linguistiques que les éditeurs n'ont fait qu'effleurer jusqu'à présent.

Tauno Nurmela

TOTALITY AND DETERMINATION

I

The Undetermined Noun

The object of this series of articles is to examine, in some detail, the use of »determinants» in English and of the »total» and »partial» cases in Finnish, with a view to discovering the implications obtained by the use of these devices and the extent to which the implications obtained grammatically in one language can be expressed in the other without the aid of any corresponding grammatical machinery. These two phenomena, which appear, on the surface, to have no connection with each other, have at least this in common, that each represents a kind of *pons asinorum* in the study of the language concerned. Moreover, many teachers and students have undoubtedly sensed a dim connection between the two ideas; observing, for instance,

that the meaning of the Finnish Partitive can often be rendered exactly by omitting the article in English. By examining this »connection» a little more closely it may be possible to throw a little light on both languages, and it is hoped that such a discussion may prove of interest, not only to Finnish students of English or English students of Finnish, but to those speakers of English or Finnish concerned with the teaching of their native language and less familiar with the other.

In English every noun can be defined, in its context, as *determined* or *undetermined*, a determined noun being recognised by the presence, in front of it, of a word belonging to a class which we can call *determinants*. These determinants partake of the nature of adjectives, though they are distinct in function from »attributes» or »epithets» which merely classify or limit the noun, and which themselves often form part of the noun-idea to be determined. (Thus the expression »this green billiard table» can be analysed into three elements: a basic noun *table*, classified or limited by the two attributes *green* and *billiard*, preceded by a determinant *this*, which determines the whole noun-idea *green billiard table*.)

Determinants are of two kinds: (1) those which *identify* the individual person or thing, or group of persons or things, represented by the noun-idea; these can be described as »specifying» determinants, and include such words as *this*, *that*, *these*, *my*, *your*, *the*, and expressions in the genitive case such as *John's*, *my father's*, etc; and (2) those which indicate a quantity or amount, whether affirmatively or negatively; these can be called »quantifying» determinants, and include such words and expressions as *one*, *two*, *three*, *some*, *any*, *several*, *a little*, *a few*, *no*, and *a* (*an*). (The question of the applicability of the terms »definite» and »indefinite» to these two classes will be discussed in due course.) In the absence of a determinant of either group the noun is recognized as »undetermined».

Thus, if a noun-idea is undetermined, the implication is that the speaker or writer does not wish or need either to identify a

particular individual thing or group of things, or to give any indication of quantity beyond (in the case of plural nouns) the mere sign of the plural. What positive meaning, then, can be assigned to a noun by itself, unaccompanied by any determinant?

We can distinguish between two classes of noun-idea: those which are normally looked upon as representing *individual examples* of a type of object, such as book, tree, man, etc., and those representing a *mass*, i.e. something which can exist in greater or smaller quantities but is not normally thought of in terms of individual units — such as milk, smoke, wickedness, loyalty. When we think of the word *boy*, we picture to ourselves *a boy*, that is to say, a complete boy, *one* boy: not $^3/_4$ of a boy, not $1^1/_4$ boys, but 1 boy; we can also conceive of other examples of the type of object known as »boy», and of being able to count them in multiples of 1. When, on the other hand, we think of the word *milk*, we do not picture *a milk*, nor do we naturally conceive of such an idea as *milks*: our mental image is of a *quantity* of milk, whether we choose to provide it with a purely arbitrary container, such as a bottle (which is not in the least implied by the word *milk* itself), or allow it to flow in an imaginary stream. For these two classes of nouns many English grammars now use H. E. Palmer's terms »countable» and »uncountable» respectively; since, however, these are often rather difficult to translate into other languages[1], we may call the two kinds of noun *unit-words* and *mass-words*. (Compare Setälä's use of the term *ainesana*.) It must be borne in mind, however, that such terms can only be applied to a noun in a particular context: every noun is potentially both a unit-word and a mass-

[1] Useful as they are at an elementary level, these terms are apt, moreover, to become ambiguous as soon as the distinction is made between a noun and the concept it represents. If we say that *book* is a »countable noun», we mean in fact that books can be counted, and not that the noun *book*, which is merely a word (and singular at that) can be counted. This seems a grave objection to the adoption of these terms by grammarians.

word, but in most cases one of these aspects presents itself to the mind more readily than the other. This will become clearer when we discuss the implications of determination in greater detail. Meanwhile two other points should be mentioned in passing. Firstly, it is misleading to introduce into this question the distinction between abstract and concrete ideas. An abstract noun (such as idea, thought, intention, representation) may well be a unit-word, while many concrete noun-ideas (such as water, milk, cloth) fall normally into the category of mass-words. Secondly, it will be noticed that the *plurals* of unit-words, considered as concepts in themselves, are akin to mass-words in that they indicate a quantity rather than a complete individual unit, and no longer represent a concept countable in multiples of itself (one can say »mice» but not »mices», »houses» but not »houseses»). They resemble mass-words, in fact, in representing something *divisible but not multiplicable*, the only difference being that plural concepts can be divided exactly into complete units of themselves, whereas mass concepts can only be divided into fractions of themselves.

In the case of mass-words and plurals, then, the absence of a determinant of either kind makes it clear that we are not speaking of any particular identifiable mass or group (*this* milk, *the* milk, *my* houses, *Smith's* houses), nor yet do we wish to give any indication of number or quantity (*some* milk, *a little* milk, *three* houses, *several* houses). We are left with the bare word itself (»milk», »houses»), and this can accordingly mean one of two things: either (1) the concept in its fullest extent, i.e. milk, houses, as opposed to any other concept, such as cheese, or factories — in this case what we are saying must obviously be applicable to *all* milk, *all* houses, or (as we may sometimes prefer to put it) to milk or houses »in general»; or (2) the concept in its narrowest sense, i.e. milk, houses, as opposed merely to *no milk, no houses*. In this second significance the idea of quantity clearly comes in (since the contrary of »nothing» is clearly »something», and milk, as opposed to no milk, must be measur-

able); but the absence of a determinant makes it equally clear that the idea of quantity is secondary and incidental. (The difference between *milk* in this sense and *some milk* can be discussed more conveniently later on.)

Students of Finnish will recognize that the difference between these two possible meanings of one and the same undetermined noun corresponds closely to that between the »total» and »partial» aspects of the Finnish noun — aspects which, in Finnish, are differentiated by the case-system. Since, however, the use of the various cases in Finnish is also affected by syntactical considerations (a point to which we shall revert later), the parallel is clearest when the noun concerned is the subject of the sentence in Finnish:

1) Total aspect:

Water is a healthy drink: *vesi* (Nom.) on terveellinen juoma
Books are expensive: *kirjat* (Nom.) ovat kalliita
Patience is its own reward: *kärsivällisyys* (Nom.) palkitsee itsensä
Theological literature demands great concentration: *teologinen kirjallisuus* (Nom.) vaatii suurta keskitystä.

2) Partial aspect:

Water oozed from his shoes: hänen kengistään tihkui *vettä* (Part.)
Books were lying about everywhere: *kirjoja* (Part.) lojui joka paikassa
He had *patience*: hänellä oli (literally »on him was») kärsivällisyyttä (Part.)
Theological literature is on sale here: *teologista kirjallisuutta* (Part.) on myytävänä täällä.

We should note, in passing, (1) that the presence of a limiting attribute (as in »theological literature», »great patience») does not alter the fact that the noun-idea as a whole (i.e. at-

tribute plus noun) is still undetermined; and (2) that in some languages these two aspects are distinguished from each other by the use of articles (e.g. in French, by the use of the »definite» and »partitive» articles respectively: *l'eau, les livres, la patience,* as opposed to *de l'eau, des livres, de la patience*).

What happens, then, when a singular noun which normally refers to a *unit* is found undetermined? The implications are the same: the concept concerned is to be taken either in its widest or its narrowest sense. But since, on the face of it, a »unit» can have no wider or narrower sense (being strictly limited to a specific size or extent, namely ten-tenths of 1), it follows that these words, when undetermined, no longer represent units, but have changed into something analogous to mass-words.

Of this we have obvious examples in:

(1) Total aspect: *Chicken* is good for you: *kananliha* (Nom.) (literally »chickenmeat») tekee hyvää.
(2) Partial aspect: There is *egg* on your waistcoat: liivissäsi on *munaa* (Partitive)

In these and similar cases it is immediately clear that the noun is not being used in its normal sense to represent an individual and complete chicken or egg, as the case may be, but is being applied, by a natural transference, to the substance or material of which such individual chickens or eggs are composed. There are, however, frequent instances of undetermined singulars where the mass-concept is not apparent. These occur chiefly in the following contexts:

a) When the noun in question is a *proper name:*
John is one of my best friends.
We went sailing on *Lake Windermere.*

b) When the noun is used as a form of address (corresponding to the Vocative case in many languages):

Come here, *little girl.*
Little brown jug, don't I love thee!

c) When the noun is followed by an identifying number:

Let us now sing *hymn* number 409.
Question four is rather difficult.

d) In poetical or high-flown language, particularly in negative sentences:

Hail to thee, blithe spirit! *Bird* thou never wert.
Never *father* so loved his child.
Nor *vine* nor *fig-tree* neither, its wonted fruit shall bear.

e) When the noun is co-ordinated with one or more other nouns to form a composite symbol (items of equipment, parts making up a whole, pairs of opposites, etc.):

They laid waste the country with fire and *sword.*
He provided himself with *pen*, *pencil* and paper.
He was haunted by the shadow of *bell*, *book* and *candle* (composite symbol of excommunication)
He who leaveth not *father* and *mother* (i.e. parents, home)
He was generous alike to *millionaire* and *beggar* (i.e. everybody)
Key or no key, I must get into this house!

f) Where the noun represents a place or occasion representing a regularly recurring feature in everyday life, e.g. bed, school, work, church, dinner, breakfast, six o'clock, Tuesday, midnight. Here it is often, but by no means always, preceded by a preposition:

He is in *church*, at *school*, at *work*, in *bed*, etc. (place)
He is coming after *dinner*, after *school*, after *morning service*, on *Tuesday*, at *midday*, etc. (occasion)

Dinner consisted of thin soup and beans.
School will recommence shortly
Bed, my boy, is the place for you!

g) In countless accepted phrases of universal application, consisting usually of a preposition and its object, or of a verb and its object, or of an absolute construction, e.g. by *train*, by *heart*, on *holiday*, *piece* by *piece*, up *stream*, down *town*, under *lock* and *key* (compare (e) above), on *foot*, in *hand*, by *way* of, set *foot*, set *sail*, cast *anchor*, keep *house*, etc. (The examples given are such as cannot easily be explained away as »partitives», i.e. as mass-words in their Partial aspect.)

Are all these important contexts to be dismissed as »exceptions», or can they be fitted into a logical system? It will be seen that the headings chosen (they are not meant to be exhaustive) overlap and sometimes illuminate each other in an interesting way. I think the clue lies in the regular absence of any determinant before *proper names*, a class of word which we ought now to examine more closely.

A proper name is a name given to a single individual thing as a sign of uniqueness: thus John, in so far as he is *a boy*, is just a unit, merely one more example of the concept »boy»; but in so far as he is *John*, he is unique — in other words he represents the concept »John» itself, and in its fullest extent. No determinant is therefore necessary either to identify him more exactly or to establish him as a single unit among other units similarly designated, it being understood that no such other units exist. (Of course, it often happens that two or more persons or places have the same name, and we have to speak of »the John you know» (se John, jonka tunnet), or of »other Johns»; but in such cases John's uniqueness has ceased to be recognized and the word *John*, for grammatical purposes, has become a unit-word like any other.) Thus a proper name, so long as it keeps its implication of uniqueness, is exactly analogous to a mass-word in its Total aspect: »John», in fact, refers to the whole of the mass known uniquely as John, just as »patience» in its Total aspect refers to the whole of the (figurative) mass known uniquely as patience. The universal tendency to personify abstract qualities, such as Liberty, Justice, Nature and so on,

shows that this analogy is unconsciously accepted, even in languages such as French, where the *grammatical* analogy is absent (*Jean, Pierre,* etc., but *La* Liberté, *La* Justice).

When we come to unit-words which are not proper names, I think the implication of uniqueness when such words are undetermined can still be felt. It is quite clear, for instance, in the vocatives given in (b) above: the little girl is unique for the moment in being addressed by the speaker. Similarly, an object provided with a number in a numbered sequence is necessarily unique as such. And there is a sense in which every »noun idea» is unique — as a symbol standing for a unique concept and carrying implications over and above those of any individual embodiment of the idea. It is as symbols, then, that we should interpret the undetermined unit-words in (d) to (g) above; at the same time it is interesting to see how the analogy with proper names keeps creeping in — the »little brown jug» in (b), an obvious symbol, has got so far as to be addressed by name like a living person. Then again, poetical language is essentially a kind of speech in which words have a high symbolic content: the examples in (d) would become weaker if determinants were inserted. It is difficult to see why this idiom should be so much commoner in negative sentences: perhaps it began as a device to emphasize all the implications of the thing negatived, and thus of the negation itself. In (e), the groups of co-ordinated nouns in each case add up to a multiple symbol carrying strong implications: »fire and sword» calls up all the devastation of war, »pen, pencil and paper» the writer equipped with the tools of his trade, »key or no key» a determination to enter the house by fair means or foul.

The examples in (f) and (g) overlap to a great extent, but I have chosen to keep them separate because the former group is of special interest. In (g) the symbol merely forms part of a composite verb, adverb, or preposition, and the absence of a determinant is natural enough in view of all that has been said. The idioms in (f), however, are often a puzzle to students of

English. It is probable that most of them originated in adverbial combinations like those in (g): *In church, in bed*, etc., indicating universally applicable *states* rather than pure geographical location; but that since a specific geographical location must also exist at the same time, »church», »bed», etc., came to be treated analogously to place-names: hence a phrase like »Bed is the place for you!» (Fifty years ago the slang expression »Bedfordshire» — the name of an English county — was used facetiously with the same meaning.) Similarly »church», »dinner», »school», can be detached from adverbial phrases of which they form part, and treated as proper names for the meals or ceremonies for which they stand, so that we get phrases like »*during* Church», »*before* school», »*dinner* will consist», »*term* will begin», and so on. A meal or ceremony is apt to recur at regular intervals, just like a recurring season or time of day (Christmas, Easter, noon, January, Friday). A time or season is unique within a given period — for example Christmas occurs only once a year, dinner-time only once a day; so it is natural that times, no less than people and places, should be given proper names (whether they are written with a capital letter or not). Thus a word like »church», when undetermined, can represent a ceremony, a place, or a time: in such cases the dividing line between a »symbol» and a »proper name» cannot be detected. In many educational and religious institutions the symbolic significance of certain ceremonies or places is emphasized by the use of undetermined nouns: »Divine Service will be held . . .», »Mass will be celebrated», »No talking in Hall», »Come and see me after Roll-call».

After all this detailed examination of implications it will be as well to remind ourselves that the real reason for the absence of a determinant is in every case a simple one: there is no determinant because none is needed. In this article, however, we have been concerned with a particular question: how far do the ideas of Totality and Partiality, so clearly distinguished in Finnish grammar, find expression in English? This preliminary invest-

igation has shown that, although these ideas are irrelevant to the forms of English grammar, they do in fact lie behind the various implications of the *absence of a determinant* before an English noun. The distinction between unit and mass concepts has been a useful guide in our analysis of these implications; but it has been interesting to notice how this distinction disappears as soon as we interpret an undetermined noun in terms of Totality and Partiality. Plurals of unit-words, we found, were analogous to mass-words in every respect; while singular unit-words, if used in a Partial aspect (»there is egg on your waistcoat»), could only be understood as representing, for the nonce, a mass concept, and if used in a Total aspect were analogous to mass-words in virtue of their uniqueness as proper names or symbols. It remains true that there is no grammatical means of distinguishing between the two aspects: yet the context, coupled with the meaning of the word itself, seems almost always to provide a clear indication.

Such clear implications would be impossible without the presence in English of a full range of determinants, including the »articles» *the* and *a* (*an*), which have no grammatical counterparts in Finnish. In two further articles I hope to examine, firstly, the implications of *determination* in English and the extent to which they can be expressed in Finnish; and, secondly, the conceptions of Totality and Partiality as applied in Finnish to the relation between a verb and its object.

Beirut David Barrett

NIEDERLÄNDISCHE LEHNPRÄGUNGEN NACH FRANZÖSISCHEM VORBILD

Die niederländischen Lehnprägungen nach französischem Muster sind bedeutend zahlreicher, als gemeinhin angenommen wird. Auf die interessanten diesbezüglichen prinzipiellen Fragen brauche ich hier nicht nochmals einzugehen, da ich sie bereits

behandelt habe (»Die mittelhochdeutsche Lehnprägung nach altfranzösischem Vorbild», Annales Academiae Scientiarum Fennicae Bd. 68 N:o 3, 1951; vgl. auch »Die mittelniederländischen Verba auf *ont-*» in: Neuphilologische Mitteilungen 1952 Ss. 213—224). Die folgenden Zeilen wollen nur eine Nachlese zu den früheren Ausführungen bringen.

Wenn im Niederländischen in der Bedeutung 'Ladenmädchen', 'Verkäuferin' nach der Aussage der Wörterbücher *winkeldochter* verwendet wird, so liegt hier wahrscheinlich Einfluss des frz. *fille de boutique* vor, das heute in Frankreich allerdings bereits veraltet ist (vgl. v. Wartburg, Französisches Etymologisches Wörterbuch III 517 und Dictionnaire de l'Académie Françoise I [1825] S. 592); dem niederländischen Wort steht das gleichbedeutende und ähnlich zu beurteilende westschweiz. *Ladentochter* zur Seite.

Im Französischen entwickelte sich die Bedeutung von *fille* 'Tochter', 'Mädchen' weiter in pejorativer Richtung und ergab 'Dirne', 'Prostituierte'. Dadurch wurde aus *fille* ein anrüchiges Wort und nun trat in der Bedeutung 'Mädchen' dafür *jeune fille* ein. Dieser französische Ausdruck scheint im Niederländischen einen Niederschlag gefunden zu haben in dem hier gebildeten und (nach Woordenboek der nederlandsche Taal VII, 1, 357 f.) recht verbreiteten *jongedochter* 'jong meisje', 'ongehuwde vrouw'. *Dochter* in der Bedeutung 'Mädchen' soll sich (nach demselben Wörterbuch III, 2, 2679) auf das Südniederländische beschränken und wird wohl deswegen auf französischem Einfluss beruhen.

Nicht in jedem Falle ist es berechtigt die Bedeutungsentwicklung 'Tochter' > 'Mädchen' im Niederländischen und Deutschen auf französischen Einfluss zurückzuführen. — Die Bibelsprache, die Ausdrücke wie *die Töchter Israels, die Töchter Sions* u.dgl. in der Bedeutung 'die Frauen Israels bzw. Sions' verwendet, hat dieselbe Bedeutungsentwicklung hervorrufen können. So sind offenbar einige im Englischen (von Oxford Dictionary III, 1, 45 N:o 4) belegte Fälle zu beurteilen, in

denen dem Wort *daughter* die Bedeutung 'a girl, maiden, young girl' zukommt, und ähnlich verhält es sich auch mit einigen (von Grimm, Deutsches Wörterbuch XI, 1, 535) angeführten deutschen Belegen. In jedem Einzelfalle muss die Entscheidung auf Grund der Stillage — gehobener Stil kann für bibelsprachlichen Einfluss sprechen — und der Wortgeographie — Nähe der französischen Sprachgrenze deutet auf französisches Vorbild hin — getroffen werden.

So bin ich z.B. geneigt, das mndl. (*geestelijke*) *dochter* durch bibelsprachlichen Einfluss zu erklären, dagegen mhd. *tohter* 'Mädchen' in Strassburger Quellen (vgl. Lexer, Mhd. Handwb. II 1457) auf französischen Einfluss zurückzuführen, und ähnlich wird es sich um den (von Martin-Lienhart, Elsäss. Wb. II 652, angeführten) Beleg für *tochter* 'Mädchen' aus Mühlhauser Akten vom Jahre 1680 verhalten. Der aus Strassburg stammende mittelhochdeutsche Beleg für *tohterhûs* 'Bordell' (vgl. Lexer II 1457) stellt sich zu afrz. *fille, fillete* 'Prostituierte'.

Der mittelniederländische Ausdruck *deerne van den levene*, auch *vrouwen van den levene*, 'lichtekooi' (vgl. Verwijs-Verdam, Middelnederl. Woordenb. — unten als V.-V. zitiert — IV 436 s.v. *leven*) ist offenbar eine Lehnprägung nach afrz. *fille de vie* 'prostituée', das seit 1409 (vgl. v. Wartburg, Frz. et. Wb. III 517) belegt ist.

Die mittelniederländische Konstruktion *in man ende ridder* (V.-V. III 823), in der die Präposition *in* 'in der Eigenschaft von' bedeutet, entspricht dem altfranzösischen Gebrauch von *en*, der in Wendungen wie *en home et en chevalier* 'in der Eigenschaft von Lehnsmann und Ritter' genau in derselben Funktion verwendet erscheint.

Dass der mittelniederländische Ausdruck *bi* (*der*) *herten* 'uit het hoofd' (V.-V. III 391) auf afrz. *par cœur* 'auswendig' zurückgeht, wie angenommen worden ist, darf als ziemlich sicher betrachtet werden, da die altfranzösische Wendung bereits seit dem 13. Jh. bezeugt ist (vgl. Dauzat, Dictionnaire étymologique de la langue française [1938] S. 185 s.v. *cœur*);

ähnlich erklärt sich das seit Chaucer belegte engl. *by heart* 'from memory' (vgl. Oxford Dictionary V, 161, 31).

Unsicher ist dagegen der Fall mndl. *meestdeel* 'der grösste Teil' (V.-V. IV 1312 f.). Im Altfranzösischen entspricht allerdings schon spätestens seit dem 15. Jh. das zusammengesetzte Substantiv *plupart* (vgl. Dauzat, Dict. étym. S. 535 s.v. *part*) dem lateinischen zweiteiligen Ausdruck *maxima pars, major pars*, aber das genügt noch nicht, um das französische Wort als Ausgangspunkt des mittelniederländischen zu sichern. Getrennt bleibt im Mittelniederländischen *die meeste part* (V.-V. VI 154 s.v. *part*); vgl. dazu auch das mittelhochdeutsche Adverb *meisteil* (Lexer, Mhd. Handwb. I 2084 und III Nachträge 313 s.v.).

An halben Lehnprägungen — so nenne ich die unter Beibehaltung eines Teiles des fremden Ausdruckes in seiner französischen Form gebildeten Lehnprägungen seien folgende erwähnt:

Mndl. *taise sijn* 'welgemoed', 'vroolijk' (V.-V. I 297) hat sein genaues Vorbild in afrz. *estre a aise* (vgl. Tobler-Lommatzsch, Altfranzösisches Wörterbuch — abgekürzt T.-L. — I 238, Godefroy, Dictionnaire de l'ancienne langue française — zitiert Godefroy — VIII Compl. 63).

Der mittelniederländische Ausdruck *die lance int arrest leggen* 'de lans vellen' (V.-V. I 465 in Exc. Cron v. Brabant 1530 belegt) ist offenbar dem Altfranzösischen nachgebildet, obgleich ich die französische Wendung *mettre la lance en arrest* erst aus späterer Zeit zu belegen vermag (weder T.-L.noch Godefroy erwähnen sie; dabei ist *arest* 'piton façonné et rivé servant à fixer la lance' im Altfranzösischen gut belegt, wie z.B. Godefroy VIII Compl. 176 s.v. *arest* zeigt). — In derartigen Fällen berechtigt gerade der mittelniederländische Ausdruck, die entsprechende französische Wendung bereits für das Altfranzösische anzusetzen (vgl. über diese Frage Neuphilologische Mitteilungen 1952 S. 221 f.).

In den mittelniederländischen Formeln *van aventuren, ter*

aventuren, bi aventuren 'bij geval', 'misschien' (V.-V. I 492 f.) schimmert deutlich das afrz. *d'aventure, par aventure* 'durch Zufall' (T.-L I 721, Dict. de l'Acad. I [1825] 109) durch.

Auch die Chronologie spricht dafür, dass mndl. *ten fine dat* 'opdat' (V.-V. III 805) dem gleichbedeutenden afrz. *a fin que* nachgebildet ist, denn der französische Ausdruck ist seit dem 14. Jh. gut bezeugt (vgl. Dauzat, Dict. étym. S. 16 s.v. *afin*).

Im Mittelniederländischen heisst *wel te harnassche, wel tarnasch*, auch *wel int harnasch* 'goed gewapend' (V.-V. III 163) in Übereinstimmung mit afrz. (*estre*) *bien a harneis* '(être) bien équipé' (Godefroy IV 426).

Sowohl im altfranzösischen Wort *conformité* (seit dem 14. Jh. belegt) als auch im latein. *conformitas* hat das mndl. *medevormicheit* 'gelijkvormigheid' (V.-V. IV 1273 f.) sein genaues Gegenstück; desgleichen mndl. *medevormich, medevormelijc* in afrz. *conforme* (seit dem 14. Jh.) und latein. *conformis*.

Das mndl. *letteren van gelove* bzw. *brief van gelove* 'lastbrief', 'machtigingsbrief' (V.-V. II 1280 s.v. *gelove*) ist dem gleichbedeutenden frz. *lettres de creance* (nach Dauzat, Dict. étym. S. 217 seit dem 14. Jh. bezeugt) nachgebildet.

Schon im 12. Jh. (Roman d'Eneas) ist im Altfranzösischen das Verb *desforcier* 'enlever par violence' (vgl. Grandsaignes d'Hauterive, Dictionnaire d'ancien français S. 170 s.v.) belegt, das wohl bei der Bildung von mndl. *ontfortsen, ontforceren* 'met geweld ontnemen', 'ontweldigen' (V.-V. V 1383) Pate gestanden hat.

In der verstärkten mittelniederländischen Negation *te poente niet* 'precies niets', 'in het geheel niets' (V.-V. VI 516 und Verdam, Middelnederlandsch Handwoordenboek S. 470) lässt sich trotz der etwas abweichenden Konstruktion unschwer der Einfluss des seit dem ältesten Altfranzösischen oft begegnenden *ne — point* erkennen.

Die mittelniederländische Wendung *recoort doen op* 'nadenken over' (V.-V. VI 1266) ist durch afrz. *faire recort de* 'faire une enquête testimoniale' (Godefroy VI 684 b) veranlasst.

Der mittelniederländische Ausdruck *bi virtute van* 'uit kracht van', 'krachtens' (V.-V. IX 533) ist wahrscheinlich eine Lehnprägung nach gleichbedeutendem afrz. *en vertu de*. Das mndl. *virtu(u)t* ist wohl eine auf lateinischem Einfluss beruhende Nebenform zu dem gleichfalls im Mittelniederländischen gebräuchlichen *vertu(u)t*, das auf afrz. *vertut* zurückgeht.

Emil Öhmann

KLEINE BEITRÄGE ZUM DEUTSCHEN WÖRTERBUCH

IV[1]

Nhd. *Kapitäl, Kapitell*

Als Etymon dieses deutschen Wortes wird, und zwar mit Recht, das gleichbedeutende latein. *capitellum* 'Säulenknauf' angegeben (vgl. z.B. Weigand, D. Wb. I 986 s.v. *Kapitäl*, Kluge-Götze, Et. Wb. [1951] S. 362 s.v. *Kapitell*). Bei dieser Herleitung ist *Kapitell* die erwartungsgemässe Form, während das *ä* der zweiten Silbe in der Form *Kapitäl* nach einer Erklärung verlangt.

Bereits im 13. Jh. ist *kapitél* [: *sinewel*] gut bezeugt (vgl. Lexer I 1513 und Suolahti, Der französische Einfluss auf die

[1] N:o III dieser Serie ist im Jahrgang 1950 S. 117 f. erschienen. — Meine dort gegebene Erklärung von mhd. *narrenzen*, das Lexer mit *narre* verknüpfen wollte, als norditalien. *narants(a)* wird durch eine liebenswürdige Zuschrift von Herrn Professor Dr. Kurt Schreinert (Göttingen) bestätigt, nach dem die von Lexer erwähnte, mir damals nicht zugängliche Stelle (Anzeiger für die Kunde der deutschen Vorzeit Bd. X — nicht XI, wie Lexer behauptet — [1863] S. 320) in einem kurzen Reiseführer durch das Heilige Land steht und folgendermassen lautet: *margram apfel narenczen* (bei Lexer fälschlich *narrenzen*).

deutsche Sprache im 13. Jh. [1929] S. 117) und stammt hier offenbar aus latein. *capitellum*. — Der älteste Beleg für die Form *Kapitäl* in Schulzens Deutschem Fremdwörterbuch (I 338) stammt aus den Schriften Winckelmanns (1766). — Daneben begegnet in derselben Bedeutung noch die Form *Kapital* u.a. bei Josua Maaler; J. H. Campe (Wörterbuch zur Erklärung und Verdeutschung der unserer Sprache aufgedrungenen fremden Ausdrücke [1801] S. 208) erwähnt nebeneinander sowohl *Capital* als auch *Capitäl* 'der oberste Theil einer Säule'.

Für die Form *captel* bei Dürer nimmt Kluge-Götze italienischen Einfluss in Anspruch, und in der Tat hat die starke, von der Renaissance getragene italienische sprachliche Einwirkung dieses ursprünglich aus dem Lateinischen stammende Wort der Baukunst im Beginn der Neuzeit sehr wohl berühren können.

Die Form *Kapitäl* endlich erkläre ich mir als eine Kompromissform zwischen *Kapital* und *Kapitell*, in welcher der *e*-Laut des Suffixes mit *ä* geschrieben wurde wegen des daneben stehenden *a* in *Kapital*. Die Länge des gesprochenen *e*-Lautes von *Kapitäl* in der Bühnensprache beruht somit auf der Länge in der Endung (*Kapit*)*al*, die offene Qualität dieses *e*-Lautes wohl auf dem Einfluss des Schriftbildes *ä* auf die Aussprache.

Das ndl. gleichbedeutende *kapiteel*, das seit mittelniederländischer Zeit mit langem *ē* auftritt, vermag die deutsche Form *Kapitäl* nicht befriedigend zu erklären, da man nur die Länge, aber nicht die offene Qualität der deutschen Endung auf die niederländische Form zurückzuführen versuchen könnte.

Nhd. *Kapok*.

Dieses Wort fehlt in den einschlägigen deutschen etymologischen Wörterbüchern — sogar in Schulzens Fremdwörterbuch —, und auch K. Lokotsch (Etymologisches Wörterbuch der europäischen Wörter orientalischen Ursprungs [1927] S. 86)

erwähnt nur kurz, dass es auf malaiisches *kāpok* 'eine Art seidenartiger Baumwolle, aus Ostindien' zurückgeht. So könnte man leicht den Eindruck gewinnen, dass die Entlehnung ganz jungen Datums sei. Dies ist aber nicht der Fall.

Schon in Johann Hübners Natur-, Kunst-, Berg-, Gewerck- und Handlungs-Lexicon [2] (1714) Sp. 327 findet sich das Stichwort *Capock* nebst einem Hinweis auf die Form *Capuck*, das Sp. 329 erklärt wird als »eine gute Art Baumwolle», »die sie [die »Indianer»] in bastne Säcke stecken und nach Batavia verkauffen».

In Zedlers Universal-Lexicon III (1733) Sp. 779 wird der *Capoc-Baum* und *Capock* 'Art Baumwolle' erwähnt. Und die Oeconomische Encyclopedie von Krünitz erklärt *Capock*, *Capuck*, *Capok*, *Capuk* (Bd. VII [1776] S. 641—642) als 'eine Art Baumwolle', die aus Ostindien »zu uns nach Europa» gebracht werde.

Das Wort ist offenbar über Holland, das mit dem Indischen Archipel bereits seit dem Ende des 16. Jh. im Verkehr steht, nach Europa gelangt. Im Niederländischen ist dieses malaiische Wort um die Mitte des 17. Jh. belegt (vgl. Woordenboek der Nederlandsche Taal VII [1926] Sp. 1516 f.). Im Französischen ist *capoc*, *kapok* seit 1691 nachweisbar (vgl. Dauzat, Dictionnaire étymologique de la langue française [1938] S. 423), im Englischen seit etwa 1750 (vgl. Oxford Dictionary V, 2, 653 s.v. *kapoc* und II 96 s.v. *capoc*).

Rhein. *malätzig*

Das Rheinische Wörterbuch V 785 f. bezeichnet das Wort *malätzig* 'von krankhaftem Aussehen', 'elend' als moselfränkisch und bes. als ripuarisch und leitet es von frz. *malaise* her. Diese Deutung ist offenbar irrig, und zwar nicht nur, weil sonst — soweit ich sehe — keine Spuren von frz. *malaise* im Deutschen zu finden sind, sondern auch, weil das im Deutschen bezeugte französische Sprachgut eine andere Erklärung nahelegt.

Das rheinische Wort ist vielmehr mit mhd. *maletz*, *malates*, *malatzig* nebst Varianten, 'aussätzig', zu verknüpfen. Das Wort ist von H. Suolahti (Der französische Einfluss auf die deutsche Sprache im 13. Jh. [1929] S. 151 f.) im 13. Jh. öfters belegt und entweder als auf einer französischen Nominativform mit flexivischen *-s* oder aber als auf mndl. *maletz* (< *malaetsc*) beruhend erklärt. Offenbar hat Suolahti mit seiner Annahme mittelniederländischer Herkunft das Richtige getroffen.

Wenn wir ein Zeugnis dafür brauchten, dass dieses Wort im Ripuarischen wirklich auch in der gesprochenen Sprache verwendet wurde, und nicht etwa ein literarisches Wort war, so haben wir es gerade in diesen modernen rheinischen Belegen. Die vom Rhein. Wb. angeführten Nebenformen *maläpschig*, *šmālętsiχ* und *māgerlętsiχ* sind in Anlehnung an *läppsch*, *schmal* und *mager* entstandene volksetymologische Umbildungen, die ebenfalls für die Volkstümlichkeit des Wortes im Rheinischen sprechen.

Wie die zahlreichen Belege, Zusammensetzungen und Ableitungen bis ins Frühneuhochdeutsche zeigen (vgl. etwa Lexer I 2016 s.v. *malât* und *malâtzic* sowie Grimm D. Wb. VI 1516 s.v. *malzig*), war das Wort seit mittelhochdeutscher Zeit auf weiten Gebieten geläufig, um sich allmählich zurückzuziehen und in tiefere mundartliche Schichten abzusinken.

Mhd. *spezerîe*

Dass mhd. *spezerîe* aus dem Italienischen stammt, ist schon längst bekannt (vgl. z.B. B. Weigand, D. Wb. II [1910] s.v. *Spezerei*). Es scheint aber denjenigen, die sich mit dem Wort beschäftigt haben, entgangen zu sein, dass der Ausdruck schon recht früh in der schweizerdeutschen Urkundenliteratur auftaucht. Der älteste, vom Schweiz. Idiot. X 669 gebrachte Beleg vom Jahre 1258 fällt allerdings weg, weil er — wie das Schweizerdeutsche Wörterbucharchiv (Zürich) auf meine Anfrage freund-

lich mitteilt — aus einer Verdeutschung des Bremgartener Stadtrechts stammt, dessen lateinisches Original von 1258 ist, während die deutsche Übersetzung der Mitte des 15. Jh. angehört. Nach den Angaben des Schweiz. Idiot. begegnet aber das Wort in Zürich (Zunftordnung) im Jahre 1336; auch spätere Belege fehlen nicht.

Nhd. *überseeisch*

Im Mittelhochdeutschen begegnet bereits die Wortgruppe *über mer*, *über sê*, im Mittelniederländischen *over mere*, *over see*, die jedenfalls teilweise auf das afrz. *outre mer*, aber wohl auch auf latein. *ulta mare* zurückgehen; daneben begegnet im Mittelniederländischen *oversee* nicht selten (Verwijs-Verdam, Middelnederlandsch Woordenboek V 2263) und im Mittelhochdeutschen das (von Lexer II 1646) spärlich belegte *übermer*.

Im Deutschen ist *überseeisch* (nach Grimm, D. Wb. XI, 2 [1936] 537) zuerst in der Schweiz im Jahre 1431, und zwar in der Bedeutung 'jenseits des (Greifen)sees gelegen' bezeugt. Diese Bildung kann spontan entstanden sein, aber auch die Möglichkeit eines romanischen Vorbildes besteht, wobei in Anbetracht der geographischen Lagerung des Falles auch das italien. *oltremarino* nicht vergessen werden darf. Allerdings lässt die Bedeutung des deutschen Wortes, 'jenseits des Binnensees Greifensee', den Gedanken an romanisches Vorbild in diesem Falle etwas zurücktreten, weil hier die Bedeutung 'jenseits des Meeres' galt. In den Akten der Ständetage Preussens vom Jahre 1457 wird *obirseesch* in der Bedeutung 'jenseits des Meeres liegend' verwendet und in jüngerer Zeit hat es die Bedeutung 'transatlantisch' angenommen.

Im Niederländischen vermag ich mit den mir augenblicklich zur Verfügung stehenden Hilfsmitteln das Adjektiv *overzeesch* erst seit 1654 nachzuweisen (vgl. Woordenboek der Nederlandsche Taal XI 2239 f.). Trotzdem ist es gut möglich, dass

es schon viel früher vorhanden war und zur Neubildung dieses Wortes im Deutschen unabhängig von dem schweizerischen Wort den Anstoss gegeben hat. In Anbetracht der Entwicklung des transatlantischen Handels ist es jedenfalls sehr wahrscheinlich, dass die auch im Deutschen sich einstellende Bedeutung 'transatlantisch' auf niederländischen Einfluss zurückzuführen ist.

Mhd. *wendelstat*

In meiner Besprechung (Neuphilologische Mitteilungen 1950 S. 210) von Eero Alanne, Die deutsche Weinbauterminologie in althochdeutscher und mittelhochdeutscher Zeit (1950) S. 115 hielt ich es für bedenklich, auf Grund von ein Paar nicht ganz eindeutigen Belegen aus mährischen Dorfweistümern (vgl. Jelinek, Mhd. Wb. zu den deutschen Sprachdenkmälern Böhmens und der mährischen Städte Brünn, Iglau und Olmütz S. 922), das Wort *wandelstat* für einen Ausdruck der Weinbauterminologie zu halten. Jetzt bin ich bereit, meine Bedenken fallen zu lassen, da sowohl das Verb *wandlen* in der Bedeutung 'im Weinberg die Weinernte verladen' als auch das Substantiv *wandlstat*, *wendlstat* in der Bedeutung 'der Platz wo im Weinberg die Weinernte verladen wird' und 'der Platz im Weinberg, wo man umkehren kann' in niederösterreichischen Weistümern, also in der Nachbarschaft Böhmens, vorkommt (vgl. Niederösterreichische Weistümer, hgg. von Gustav Winter, IV [1913], das von Josef Schatz ausgearbeitete Glossar ss. vv.). — Beiläufig sei bemerkt, dass in den Weistümern und dgl. Quellen noch manches unausgehobene Weinwort zu finden ist. — Ferner erwähnt Fischer, Schwäb. Wb. (VI Nachträge 3353) s.v. *Wandel* aus der Tübinger Gegend »Die Gränze jeden Weinbergs bildet . . . ein geradeauflaufendes Gestäffel, was man hier Wandel nennt, von oft mehreren 100 Tritten». — Die Frage der Bedeutungen müsste noch genauer nachgeprüft werden.

Mhd. *ziment, zimentieren*

Nach Lexer (III 1120) kennt das Mittelhochdeutsche das Substantiv *ziment(e)* nebst Varianten stnm. sowohl in der Bedeutung 'Zement' als auch 'eine Art Beize zum Scheiden oder Beizen der Metalle'; das Wort wird von Lexer auf frz. *cément*, latein. *caementum* zurückgeführt. Dazu erwähnt Lexer noch das Verb *zimenten* 'beizen', 'scheiden' sowie das Substantiv *zimente* stf. ohne seine Bedeutung zu erläutern; wie der Zusammenhang (die dritt wâg sol sein in der chamer, die dô haist die ziment, darinn sol ab gewegen werden gold, silber, perl und edelgestain) zeigt, ist hier wohl die Bedeutung 'Eichkammer' anzusetzen. — Benecke—Müller—Zarncke (III 893) führen nur *ziment* 'Masse die zur Scheidung und Läuterung der Metalle dient', das sie aus frz. *cément* herleiten, und *zimenten* 'scheiden', 'läutern' an. — Jelinek (Mhd. Wb. zu den deutschen Sprachdenkmälern Böhmens und der mährischen Städte Brünn, Iglau und Olmütz 991 s.v. *ziment*) erwähnt neben den Bedeutungen 'Zement' und 'Beize' auch 'blechernes Biermass' (Rügung von Urbau 1604), allerdings mit dem Zusatz »ob hierher gehörig?» versehen. Auf frz. *ciment* wird mhd. *ziment* auch in den letzten mir bekannten Stellungnahmen zur Frage zurückgeführt, und zwar sowohl von H. Teuchert (Grimm D. Wb. XV [1931] 627 f. s.v. *Zement*) als auch von Kluge-Götze (Et. Wb.[15] [1951] s.v. *Zement*).

Auf Grund des in den Wörterbüchern vorliegenden und durch eigene Sammlungen ergänzten deutschen Belegmaterials und seiner Konfrontation mit der Geschichte des latein. *caementum* in den romanischen Sprachen bin ich geneigt, die Schicksale dieses deutschen Lehnworts etwas anders zu beurteilen.

Latein. *caementum* 'Bruchstein' konnte nicht regelrecht italien. *cimento*, afrz. *ciment* ergeben, und deswegen ist wohl mit L. Spitzer (Archivum Romanicum 17 [1933] S. 410 f.), der auch die Bedeutungsentwicklung des Wortes im Italienischen m.E. richtig beurteilt, für diese Form von vulgärlatein. **cīmentum* auszugehen.

Im Altfranzösischen scheint nach dem einstimmigen Zeugnis von Godefroy (Dictionnaire de l'ancienne langue française IX 93) und Tobler-Lommatzsch (Altfranzösisches Wörterbuch II 432 f.) *ciment* etwa 'mélange de chaux et de briques pilées', d.h. 'Zement' bedeutet zu haben, daneben auch noch 'Teig'; belegt ist das Wort seit dem 12. Jh., das dazu gehörende Verb *cimenter* seit dem 14. Jh. — Im Neufranzösischen ist daneben seit 1571 die Form *cément* belegt, die eine Entlehnung aus dem latein. *caementum* darstellt (vgl. v. Wartburg, Französisches etymologisches Wörterbuch II, 1, 36 f. und Dauzat, Dictionnaire étymologique de la langue française (1938) 152) und etwa 'matière carburée au contact de laquelle on chauffe l'acier peu carburé pour le cémenter' und Verwandtes bezeichnet.

Eine besondere Bedeutungsentwicklung hat das Wort *cimento* im Italienischen durchgemacht. Neben der Bedeutung 'Zement' tritt schon früh auch 'mistura di certi sali con altre materie, per purificare i metalli preziosi' auf. Das daneben bestehende Verb *cimentare* hat demgemäss auch die entsprechende Bedeutung 'purificare l'oro per via di cimento o cemento'; obgleich die Bedeutungen 'Beize' und 'beizen' im Italienischen mit Sicherheit erst im 15. Jh. nachgewiesen worden sind, spricht nichts gegen ein früheres Auftreten. Aus der Bedeutung 'beizen' hat sich weiter diejenige 'saggiare', 'mettere a prova', 'sperimentare', 'tentare' entwickelt. Und zu diesem Verb *cimentare* wurde ein postverbales Substantiv *cimento* mit der Bedeutung 'rischio', 'esperimento (pericoloso)' gebildet (ausser Spitzer vgl. Battisti-Alessio, Dizionario etimologico italiano II 938 f., Tommaseo-Bellini, Dizionario della lingua italiana II 1431 f., Vocabolario della lingua italiana della Reale Accademia d'Italia I 705 f. s.v. *cimento, cimentare*; daneben über das aus dem latein. *caementum* entlehnte *cemento, cementare*, das teilweise mit *cimento, cimentare* zusammenfiel, vgl. z.B. Tommaseo—Bellini II 1331; vgl. hierzu auch die *Accademia del cimento* »per lo studio delle scienze fisiche» seit 1603).

Die ältesten mittelhochdeutschen Belege sowohl für das Substantiv *ziment* als auch das Verb *zimenten* treten bei dem Österreicher Suchenwirt auf und sind somit kurz nach der Mitte des 14. Jh. anzusetzen; die Bedeutung ist 'Beize' und 'beizen'. Sowohl die Bedeutung als auch die geographische Lagerung der Belege sprechen zugunsten italienischen Einflusses. Auch die sonstigen Belege mit dieser Bedeutung stammen bis etwa 1430 überwiegend aus oberdeutschen Quellen; als eine Ausnahme sei ein Beleg aus Würdtweises Diplomataria magunt. (II 243) vom Jahre 1399 erwähnt. — Das Verb *zimentieren* 'scheiden', 'läutern' lässt sich in Ulm im Jahre 1427 (Fischer, Schwäb. Wb. VI, 1, 1205), *cementieren* bei Steinhöwel 1479 belegen. Das Substantiv *zimenter* 'Metallscheider' 'Metallläuterer' findet sich im den bairisch-österreichischen Monumenta Habsburgica III 343.

Ferner tritt im Deutschen für *zimenten* die Bedeutung 'eichen', 'wägen', 'abwägen' und für *ziment* die Bedeutung 'Eichmass' auf. Hier springt wieder in die Augen die nahe Verwandtschaft der Bedeutungen zwischen *zimenten* 'eichen', 'abwägen' mit italien. *cimentare* 'saggiare', 'sperimentare', 'tentare' 'probieren', 'auf die Probe stellen'. Auch hier deuten die ältesten deutschen Belege auf den Süden: So begegnet das Verb *zimenten* in der Zusammensetzung *abzimenten* 'eichen' in einer Banntaiding Schönberg c. 1430 ? (Niederösterreichische Weistümer, hgg. v. Gustav Winter, IV [1913] Glossar [von Josef Schatz] s.v.), Höflein a.d. Donau c. 1540 (ibid.) sowie in mehreren anderen niederösterreichischen Urkunden. Das Substantiv *ziment* 'geeichtes Wirtshausmass' ist in einer Banntaiding Greifenstein und Altenberg 1581 bezeugt (ibid.) und es ist offenbar in Zusammenhang mit dem eingangs erwähnten *ziment* 'blechernes Biermass' in Jelineks Mhd. Wb. zu bringen; die Bedeutung 'das Eichen' ist hier zu 'Eichmass' konkretisiert worden. Das von Lexer angeführte und oben erläuterte *zimente* 'Eichkammer' vertritt ebenfalls eine konkrete Bedeung, die mit dem *zimentamt* (in Wien, wo alle Masse und Gewichte

zimentiert, d.h. obrigkeitlich geeicht wurden) Verwandtschaft zeigt (über dieses vgl. z.B. Th. Heinsius, Volkthümliches Wörterbuch IV, 2 [1822], 1765). Die Zusammensetzung *zimentmass* begegnet in einer Marktgerechtigkeit und Banntaiding Stronsdorf 1521 (eingetragen von einer Hand von ca. 1530; vgl. Niederösterreichische Weistümer IV S. 290 Z. 26). Das Nomen agentis *zimenter* 'Eicher' lässt sich in einem Schriftstück vom Jahre 1479 (?) in den Monumenta Habsburgica III (1858) S. 347 nachweisen; über dieses Wort vgl. auch Unger-Khull, Steirischer Wortschatz 652.

In der ältesten Zeit, genauer gesagt im Spätmittelhochdeutschen, scheint *ziment* nebst Ableitungen in der Bedeutung 'Eichen' besonders im Bair.-Österreichischen gebräuchlich gewesen zu sein, aber bald greift es auch auf das Schwäbische über (vgl. Fischer VI, 1, 1205 f. und VI, 2, 3483, wo *zimenter* 'Eicher' 1580 in Nördlingen nachgewiesen wird). Noch A. von Klein (Deutsches Provinzialwörterbuch [1792] S. 247) bezeichnet *zimentieren* 'die Maasse und Gewichte untersuchen und berichtigen' als österreichisch. Nebenbei sei noch darauf hingewiesen, dass Carl von Scheuchenstuel in seinem Idioticon der österreichischen Berg- und Hüttensprache (1856) die Wörter *Soolenzimente* 'Vorrichtungen zum Messen des Ausflusses aus den Laugwerken oder aus den Soolenleitungsröhren bei den Salzsudwerken, und zwar nach Cubikfussen oder nach Eimern', *Röhrenziment* 'System von Röhrchen' und *Zimenttrog* 'Kasten zum Abmessen' (S. 228) erwähnt.

Das Angeführte wird wohl genügen, um den Zusammenhang von der Sippe *zimenten* in der Bedeutung 'beizen' und besonders in der Bedeutung 'eichen' mit dem Italienischen zu zeigen. Dabei spielt es bei dem Stand der italienischen Überlieferung und seiner Ausbeutung für lexikalische Zwecke eine untergeordnete Rolle, dass die Belege für einige Bedeutungen im Italienischen verhältnismässig spät sind.

Lenken wir aber nun den Blick auf das Mittelniederländische, so stellt sich heraus, dass hier (nach Verwijs-Verdam,

Middelnederl. Woordenboek I 1503 s.v. *ciment*, VII 136 s.v. *sament* und VII 966 s.v. *sement*) nur die Bedeutung 'metselkalk', 'mortel', 'cement' heimisch war, also diejenige, die im Altfranzösischen herrschte und die in der Hauptsache auch auf dem ganzen deutschen Sprachgebiet bekannt war. In Anbetracht der nahen Verbindungen des Niederländischen mit dem angrenzenden Französischen wird man kaum fehlgehen, wenn man das mittelniederländische Wort aus dem Französischen herleitet.

Im Mittelniederdeutschen begegnet *sementen*, sowohl in der Bedeutung 'zementieren' als auch 'beizen' (vgl. Schiller-Lübben IV 187). Wie Frl. Dr. Annemarie Hübner vom Mittelniederdeutschen Wörterbucharchiv, Hamburg, auf meine Anfrage liebenswürdigerweise mitteilt, stammt der einzige Beleg Lübben—Walthers S. 344 für *sementêren* 'beizen' aus Lüneburg und ist späten Datums, vom Jahre 1536. Das mndd. *sement(êr)en* 'beizen' scheint mit der südlichen Bedeutung zusammenzuhängen.

So wird wohl auch das oben behandelte Wort zu den von mir (Zeitschrift für Mundartforschung 1952 S. 93 f.) behandelten Ausdrücken gehören, die ins Kontinentalgermanische sowohl aus dem Italienischen als auch aus dem Französischen Eingang fanden. Daneben ist auf dem ganzen deutschen Sprachgebiet auch mit lateinischem Einfluss zu rechnen (so z.B. *cementiren* 'beizen' bei Steinhöwel und noch deutlicher *caementiren* 'eichen' bei Kepler), besonders im Nordwesten mit stärkerem niederländisch-französischem.

Emil Öhmann

ZUR GESCHICHTE DES DEUTSCHEN SUFFIXES *-IEREN*

Das Suffix *-ieren* nimmt in der Geschichte der deutschen verbalen Ableitungsmittel eine derartige Stellung ein, dass die verschiedenen Phasen seiner Entwicklung es verdienen, genauer

aufgehellt zu werden. Zunächst sollten einige irrige Auffassungen endgültig beseitigt werden.

So z.B. die Meinung, dass die lautliche Form des deutschen Suffixes auf irgendeine »burgundische» oder — was schon etwas glaubhafter klingen mag — ostfranzösische Eigentümlichkeit zurückgehen soll. Zu derartigen Erklärungsversuchen hat die Tatsache verleitet, dass die gemeinfranzösische Form dieses Verbalsuffixes *-er* lautete, während *-ier* nur einer verhältnismässig kleinen Gruppe von altfranzösischen Verben zukam. Die Hypothese von dem burgundischen bzw. ostfranzösischen Ursprung des deutschen Suffixes ist aber schon deswegen hinfällig, weil auch in diesen französischen Mundarten die Endung *-ier* verhältnismässig selten war neben *-eir*, *-ieir*, *-ir* (vgl. Neuphilologische Mitteilungen 1937 S. 314 f.).

Die Erklärung der deutschen Lautform *-ieren* anstatt des zu erwartenden *-eren* bzw. *-eiren* ist darin zu suchen, dass die altfranzösische Verbalendung *-er* im Deutschen mit dem ebenfalls aus dem Altfranzösischen stammenden und sehr beliebten Nominalsuffix *-ier* (< afrz. *-ier*) für Nomina agentis kontaminiert wurde.

Eine andere irrige Auffassung, mit der auch aufgeräumt werden sollte, ist es, dass die *-ieren-* Ableitungen von deutschen Stämmen ausserordentlich selten seien. Dass die Ableitungen von lateinisch-romanischen Stämmen stark überwiegen, lässt sich mit Händen greifen und ist allgemein bekannt. Aber die Auffassung, dass seit dem 14. Jahrhundert das Suffix *-ieren* beinahe ausschliesslich mit lateinisch-romanischen Stämmen gebraucht worden sei, hat mich schon oft gestört. Dabei kommt seit dem 14. Jahrhundert eine nicht unbedeutende Anzahl derartiger Bildungen vor. Dass diese Ableitungen von einem deutschen Grundwort, die oft zur Erreichung eines komischen Effekts verwendet wurden, in der Umgangssprache häufiger als in der geschriebenen Sprache und dass einige von ihnen Augenblicksbildungen gewesen sein werden, ändert an der Tatsache nichts Wesentliches.

Um diesen Sachverhalt aufzuklären habe ich in meinem Seminar zwei Arbeiten anfertigen lassen, die als Bausteine zur Geschichte des deutschen Suffixes *-ieren* gedacht sind und deren Hauptresultate unten folgen. Obgleich sie selbstverständlich keineswegs restlos das Material erfassen konnten, fällt durch sie jedenfalls neues Licht auf den Werdegang unseres Suffixes.[1]

Emil Öhmann

I

Die Zeit von etwa 1350 bis etwa 1650

Bei der Betrachtung der von deutschen Stämmen abgeleiteten Verba auf — i e r e n im Frnhd. stellt sich zuerst heraus, dass die betreffenden Wörter im Anfang der frnhd. Periode (von 1350 bis etwa 1450) der Bedeutung nach noch im grossen und ganzen eine Fortsetzung der mhd. ritterlichen Tradition bilden. Dazu begegnen einige von Mystikern gebrauchte Ableitungen.

f l o g i e r e n mhd. 'hin und her flattern'. Zu *f l o g e n oder zu einem Part. f l o g e r e n d e (ahd. f l o g a r ô n), das als f l o g i e r e n d e aufgefasst worden ist. Frnhd. meist in der Verbindung »flogierte vernunft», Merswin Bannerb., Tauler Predigten, Merswin Buch v. d. neun Felsen, Kirchenlieder, Beheim Evangelienbuch (A. Rosenqvist, Der frz. Einfluss auf die mhd. Sprache in der 2. Hälfte des XIV Jh:s. In: Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, XIV, Helsinki 1943, S. 642. — Abgekürzt: Rosenqvist 2. H.).

h a l b i e r e n seit dem Mhd. gebräuchlich, 'in zwei Hälften teilen', auch von zweifarbiger Kleidung; so noch Conr.

[1] Im folgenden bleibt der hier irrelevante orthographische Unterschied zwischen den Formen *-ieren* und *-iren* unberücksichtigt.

Stolle, Chron. v. 16. Jh. Vom Schwanken des Gemüts D. myst. (Grimm, D. Wb. IV, 2, 205).

h o f i e r e n mhd., frnhd. 'in festlicher Geselligkeit sich erfreuen, in höfischer Weise aufwarten'. Der Euphemismus 'kacken' seit dem 15. Jh., Nürnb. Chron. (D. Wb. 2, 1684).

k r i s p e l i e r e n 'kräuseln', Hugo v. Montfort (Rosenqvist 2. H. S. 331).

p f l a n z i e r e n '(sich) stellen, setzen', Altswert, des Knaben Wunderhorn v. 16. Jh. (D. Wb. VII, 1720). 'schmücken', Herm. v. Sachsenheim (A. Rosenqvist, Das Verbalsuffix -i e r e n. In: Annales Academiae Scientiarum Fennicae, Serie B, Tom. XXX, Helsinki 1934. — Abgekürzt: Rosenqvist, -i e r e n) 'pflanzen, cultivieren', Colm. Chron. (Ch. Schmidt, Historisches Wörterbuch der elsässischen Mundart, Strassburg 1901. S. 268. — Abgekürzt: Schmidt, Els. Wb.). Vgl. lat. p l a n t a r e und frz. p l a n t e r.

p o g i e r e n 'bogenförmig gestalten', Suchenwirts 5 uned. Ehrenreden (Rosenqvist 2. H. S. 431).

r u n z i e r e n 'fälteln', Limburger Chronik (Rosenqvist 2. H. S. 488).

s c h a l l i e r e n mhd. 'mit freudigem Lärm kämpfen'. So noch Dietr. v. Glezze (Rosenqvist 2. H. S. 502). 'gegen einander mit etwas grosstun, prahlen', Germ. H. (Lexer II, 645).

s c h y m p e l e r e n 'scherzen'. Zum nd. s c h i m p e n. Eb. Cersne (Rosenqvist -i e r e n, S. 600).

w o l k e n i e r e n 'bevölken', Suchenwirt (Rosenqvist 2. H. S. 667).

In der Folgezeit wird dieses ursprünglich ritterliche Suffix zum geläufigen Eigentum des Bürgertums, und damit verschiebt sich seine Funktion erheblich. Wir können zunächst eine Menge von verschiedenen Sonderausdrücken und gelehrten Bildungen herausschälen, die auf den entsprechenden zahlreichen mittellateinischen Bildungen beruhen.

buchstabieren, zuerst bei Luther (Weigand I, 301). Vgl. syllabisieren.

edelieren 'in den Adelsstand erheben', Cysat, Beschr. v. J. 1661 und Cron. hist. um 1600 (Staub-Tobler, Schweizerisches Idiotikon I, 91. — Abgekürzt: Swz. Id.).

gattieren 'ordnen', S. Fischer, S. Frank (Fischer, Schwäbisches Wörterbuch III, 90. — Abgekürzt: Swb. Wb.). -vergattieren 'in der richtigen Gattung unterbringen', Wirsung, v. J. 1520 (Swb. Wb. II, 1133).

geliedmasieren 'körperlich gestalten'. Zu G(e)lidmas (mhd. lidemâz) 'Leibesglied' (D. Wb. IV, 1, 2, 3019). Bei Hans Sachs 39 Male belegt. (H. Russland, Das Fremdwort bei Hans Sachs, Diss. Greifswald 1933, S. 23. — Abgekürzt: Russland). Dazu nur Mitteilungen des Vereins für Kunst u. Altertum in Ulm v. J. 1593 (Swb. Wb. III, 693).

gesselieren 'seinen eigenen Wein auf Grund nur vorübergehender Schenkkonzession verzapfen'. Im 16.—17. Jh. in Schwaben geläufig, z. B. Geier (Swb. Wb. Nachträge 2030).

glasieren zuerst Rockingen, bair. schriftwesen vor 1500. gläsieren, Venusgärtl., Voigtländer, Oden, v. J. 1642. glaseyrt, Knebel, Chron. v. Kaisheim vor 1500 (D. Wb. IV, 1, 4, 7685).

grundieren 'fundieren, basieren, beruhen', Amtl. samml. d. älteren eidg. Abschiede v. J. 1530 (Swz. Id. II, 778).

grünieren 'blühen', Felix Platter im J. 1612 (Swz. Id. II, 756). Vgl. florieren.

hatzieren 'eine Verfolgung anstellen', Fronsparger Kriegsbuch v. J. 1578 (Swb. Wb. III, 1228).

hüttieren etwa 'sich einquartieren', Jähus v. J. 1600 (P. Horn, Die deutsche Soldatensprache, Giessen 1905, S. 104).

klosterieren 'in den Klöstern wohnen', Zeitschr. d. hist. Vereins für Schwaben u. Neuburg, v. J. 1640 (Swb. Wb. IV, 502).

m e s s i e r e n 'Messe halten, das Messopfer bringen', Frank, weltb., Chr. v. Wirtenberg v. J. 1568 (D. Wb. VI 2115).

m u n d i e r e n 'zu hoch oder zu niedrig singen' (im Meistergesang), Wagenseil, Civit. Norimb. (Schmeller — Frommann, Bayerisches Wörterbuch, I, 1623. — Abgekürzt: Bayr. Wb.).

n a t u r i e r e n 'sich gestalten', C. Dietrich, Kinderpredigt, v. J. 1621 (Swb. Wb. Nachtr. 2666).

r a u t i e r e n 'rautenförmig ordnen', schon bei Joh. v. Würzburg (A. Rosenqvist, Der frz. Einfl. auf die mhd. Sprache in der 1. Hälfte des XIV Jh:s, Helsinki 1932, S. 203). Frnhd. Zeitschr. des hist. Vereins für Schwaben u. Neuburg v. J. 1614, Württemberg v. J. 1642 (Swb. Wb. Nachtr. 2766 und 2386).

s c h a t t i e r e n zuerst Gessner, Vogelbuch v. J. 1557 (Fr. Waldherr, Die durch Ableitungssuffixe gebildeten Verba der schwachen Konjugation im 16. Jh., Diss. Darmstadt 1906, S. 98. — Abgekürzt: Waldherr).

s o l o t h u r n i e r e n '(mit dem Solothurner Wappen) brandmarken', eine Solothurner Quelle v. J. 1578 (Swz. Id. VII, 790).

t ü p f e l i e r e n 'tupfen, durch Fingereindrücke bezeichnen', ein Judenburger Ratsprotokoll v. J. 1617 (Unger-Khull, Steirischer Wortschatz, Graz 1903, S. 180. — Abgekürzt: Steir. Wortsch).

z w i n g l i n i e r e n 'Zwinglis Lehre annehmen', Ausg. d. hist. Vereins, Nördlingen v. J. 1538 (Swb. Wb. Nachtr. 3530).

Den Kern der in dieser Arbeit zu behandelnden Bildungen stellen im eigentlichen Sinne volkstümliche Ableitungen dar. An ihnen kann man in wechselndem Masse zierliche, scherzhafte, spöttlische und volkstümlich-derbe Bedeutungsschattierungen fast immer wahrnehmen.

b e n g e l i e r e n 'mit Prügeln traktieren', Lobspruch der Prättigäuer v. J. 1622, Amtl. Samml. d. älteren eidg. Abschiede v. J. 1624 (Swz. Id. IV, 1373).

b u b e l i e r e n 'sich liederlich aufführen', Brant, Narrensch., Murner, Luth. Narr. u. Schelmenz (D. Wb. II, 462).

b u m m e l i e r e n 'bummeln', Förster, Frische teutsche liedlein v. J. 1540 (Waldherr S. 100 u. D. Wb. II, 516).

b u r s c h i e r e n 'zechen, wild drauflos leben', bei H. Sachs 20 Male belegt (Russland S. 23), dazu nur ungedr. meisterg. (D. Wb. II, 550).

d o l l i s i e r e n zuerst bei Frank, Chron. (D. Wb. XI, 1, 1, 643).

d o r f a r i e r e n etwa 'im Dorfe herumlaufen, Unfug treiben', Fischart, Garg. (D. Wb. VI, 1038).

e r l u s t i e r e n 'sich belustigen, erfrenen', zuerst bei Luther (D. Malherbe, Das Fremdwort im Reformationszeitalter, Diss. Freiburg 1906, S. 48).

g a r a u s i e r e n 'ganz austrinken', Weckherlin Ged. (Swb. Wb. III, 66).

g a s s i e r e n 'auf der Gasse herumlaufen', Zimm. Chron., Ayrer v. J. 1604. Vgl. g a s s a t i m g e h e n, g a s s e l n (D. Wb. IV, 1, 1, 1434 ff.).

g e i l i e r e n 'lustig sein, Mutwillen treiben, üppig einherprangen', Fastnachtssp. aus dem 15. Jh. Wohl zu dem ma. g e i l e r n 'tun wie ein Geiler', d. h. 'Bettler, lustiger Geselle' (Malherbe S. 48). — g a l i s i e r e n, Zimm. Chron. (Swb. Wb. III, 228). — g o l i s i e r e n, eine Berner Verordnung v. J. 1571. — g u l i s i e r e n, ein Luzerner Ratsprotokoll v. J. 1581 (Swz. Id. II, 217). Als mögliche Grundwörter vgl. ma. g o l e n 'johlen' u. g o l e i s t e r e n 'lärmen, lärmend sprechen'.

g e l d p f l a s t e r i e r e n Seb. Bürster, Beschr. d. Schwäb. Krieges v. J. 1647 (Swb. Wb. VI, 1, 1256). Vgl. P f l a s t e r g e l d und P f l a s t e r-z o l l 'Transitzoll' (Swb. Wb. I, 1056 f.).

g r i l l i s i e r e n zuerst bei Fischart (Weigand, D. Wb. I, 769).

g u g e l i e r e n 'Gugelfuhr treiben', Geschichtsquellen d. Stadt Halle v. 16. Jh. Zu G u g e l f u r 'lärmende Possen' (Swb. Wb. III 906 f.).

h a u s i e r e n zuerst Nürnberger Polizeiordn. v. 15. Jh. (D. Wb. IV, 2, 647).

j u d a i s i e r e n 'sich nach der jüdischen Art gebärden, wuchern' (E. Öhmann, Simon Roths Fremdwörterbuch. In: Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki, XI, Helsinki 1936, S. 322).

j u n g f e r i e r e n 'Mädchen den Hof machen'. Im. Frnhd. nur bei C. Dietrich belegt, bei ihm öfters, z. B. Spieg. v. J. 1634 (Swb. Wb. Nachtr. 2249).

j u n k e r i e r e n zuerst Zeitschr. d. hist. Vereins für das wirtembergische Franken v. 16. Jh. (Swb. Wb. IV, 133).

k ä l b e r i e r e n 'Mutwillen treiben, gumpen, geil sein, scherzen', Fischart, Garg., Albertinus, der welt tummel- und schauplatz v. J. 1612 (D. Wb. VI, 1038 und V, 56 f.).

k o s i e r e n 'kosen, schmeicheln', H. Sachs (Russland S. 23).

k l u g e l i s i e r e n 'klügeln', C. Dietrich, Poenit. Dav. v. J. 1621, Buch d. Weish. v. J. 1627 (Swb. Wb. VI, 2, 2326).

k ü n s t e l i e r e n 'geheime Künstelei treiben', Zimm. Chron. (Swb. Wb. IV, 851).

l i n d i e r e n 'unter der Linde tanzen'. Von Fischart, Garg., gebildet, aus der Anschauung der Bauern heraus, die ihr Vergnügen mit vornehm klingender Bezeichung versehen wollten (D. Wb. VI, 1038).

m a i i e r e n 'sich im Mai belustigen, Maifreude geniessen', eine Individualbildung von H. Sachs (D. Wb. VI, 1481).

m a u l i e r e n 'schelten', Phil. Lugd. v. J. 1648 (D. Wb. VI, 1806).

p l a t s c h i e r e n 'das Volk mit Märlein betören', Hochd. Liber. Vag. v. J. 1510 (Fr. Kluge, Rotwelsch, Strassburg 1901, S. 50).

p r a c h t i e r e n (b r-) 'Pracht treiben, grosstun', Zimm. Chron. (D. Wb. VII, 2047 und II, 287).

p r a n k i e r e n (b r-) 'prunken, prahlen', schon mhd. Fastnsp. d. 15. Jh:s. — p r a n g n i e r e n, Halbsuter. — p r e n k i e r e n, H. Sachs (D. Wb. VII, 2069 und II, 304).

q u a c k e l i e r e n 'fabeln', Vocabul. J. Altensteig v. J. 1516 (Waldherr S. 100).

r u m p e l i e r e n 'lärmen, poltern, sich geräuschvoll belustigen', schon mhd. Frnhd. Murner, Luth. Narr (Schmidt, Els. Wb. S. 288).

s c h a n d i e r e n 'schelten, schmähen', Grüger, praxis pietatis melica v. J. 1648 (D. Wb. VIII, 2148).

s c h e l l i e r e n 'mit Schellen läuten', C. Dietrich, Ulm. Cometenpredigt v. J. 1619 (Swb. Wb. Nachtr. 2936).

s c h l a f t r i n k e l i e r e n eine Individualbildung v. Fischart, Garg. (D. Wb. IX, 310).

s c h l a m p i e r e n 'schlemmen', Zimm. Chron. (Swb. Wb. V, 889). Vgl. auch s c h l a m p a m p e n.

s c h l a n z i e r e n 'umher schlendern', Hornst v. J. 1644 (Swb. Wb. Nachtr. 2937). — s c h l e n z i e r e n 'müssig gehen', ein Vocabul. v. J. 1618 (Bayr. Wb. II, 529).

s c h n a b e l i e r e n zuerst bei Frischlin (Swb. Wb. V, 1023). Auch 'um den Schnabel schlagen', Kirchhof. Wendunmut v. J. 1565 (D. Wb. IX, 1, 1147).

s c h w ä n z e l i e r e n mhd. 'sich zierlich oder tanzartig bewegen', frnhd. 'müssig herumschlendern', z. B. Fastnsp. d. 15. Jh:s. (D. Wb. IX, 2, 2272 u. 2265).

s t o l z i e r e n mhd. 'stolz einherprangen', im 16.—17. Jh. meist 'stolz sein, sich stolz benehmen', z. B. Luther (D. Wb. X, 3, 2, 289 f.).

s t u l i e r e n 'thronen', eine Individualbildung v. H. Sachs, Fastnsp. Einem Bauern in den Mund gelegt, der mit diesem »feinen» Wort prunkt (Russland S. 75).

s t u m p f i e r e n 'verspotten, schimpfen', H. Sachs. 'beeinträchtigen', Joh. Nas, antipap. v. J. 1588 (D. Wb. X, 4, 472). — s t u p f i e r e n, Grübel v. J. 1580, zum obd. s t u p f e n 'stechen, stossen' mit Anlehnung an s t u m p f i e r e n (Swz. Id. XI, 75, 491).

t a n d i e r e n 'tand ausbieten, feilschen, schachern', Henisch, Vocabul. v. J. 1616 (D. Wb. XI, 1, 107). Vgl. auch das gleichbedeutende t e n d e l i e r e n (Lexer II, 1422).

t i r e l i e r e n 'tireli singen'. — t i r e t i r l i r i r e n, Tscher-

ning, dt. Get. Frühling v. J. 1642. — türeliiren, Spee, Trutzn. — tirelilіren, Scherffer, Gödeke um 1650 (D. Wb. XI, 1, 505).

trüllieren 'kuppeln, bezaubern, betrügen', Cgm. 270 f. 105 (Bayr. Wb. I, 661). Lassab. Liedersaal, v. 15. Jh. (Lexer II, 1544). Vgl. mhd. trüllen.

ulisieren. In Strassburg wurde ein Spiel ulisieren genannt, nach seinem Urheber Hans Uhl, Zimm. Chron. (Waldherr 48). Vgl. auch ülen, uolen 'im Schmutz herumwühlen' (D. Wb. XI, 2, 752 f.).

vergebelieren 'besudeln', Judenburger Urfehdebr. v. J. 1552 (Steir. Wortsch. 223).

vermuschieren 'vertuschen, geheim halten', Zimm. Chron. 'durchschlüpfen lassen', Zimm. Chron. (Swb. Wb. II, 1247). Vgl. obd. muscheln, 'undeutlich reden, heimlich betrügen' (eigentlich 'musch sagen') (Swb. Wb. IV, 1827 und Weigand II, 239).

zollerieren 'mit Zöllen belegen', Seb. Bürster, Beschr. des schwäb. Krieges (Swb. Wb. VI, 1, 1256).

Soweit neben der Ableitung auf -ieren ein entsprechendes reindeutsches Verb steht, sind die Bedeutungen der beiden meistens ungefähr ähnlich; vgl. z. B. buchstabieren — buchstaben, glasieren — glasen, erlustieren — erlusten u. s. w. Gelegentlich aber entstehen Wortpaare mit differenzierter Bedeutung. Dabei verhält es sich gewöhnlich so, dass die Bedeutung des deutschen Wortes umfangreicher ist, und die Ableitung vertritt nur seine negativste Bedeutung oder eine pejorative Variation derselben; vgl.: hausieren — hausen, maulieren — maulen, platschieren — platschen, quackelieren — quackeln, schnabelieren — schnäbeln, stupfieren — stupfen.

Lauri V. Seppänen

II

Die Zeit von etwa 1650 bis zur Gegenwart

Bei den Sonderausdrücken, urspr. gelehrten bzw. kanzleimässigen Bildungen liegt der Gebrauch des Suffixes dem ursprünglichen am nächsten. Allerdings scheint das eigentlich »Feine» des Suffixes auch hier nur bei wenigen Wörtern vorhanden zu sein. Als eine Abart der früher erstrebten »feinen» Ausdrücke könnten aber die kanzleisprachlichen und einige weiteren, den Fachausdrücken verwandten Neubildungen betrachtet werden, die meist ein rein deutsches, synonymes Verbum neben sich haben. Der wesentlichste Teil der schriftsprachlich geläufigen Ableitungen auf *-ieren* aus dt. Stämmen besteht eben aus diesen Verben.

Hier werden — ausser nhd. Neubildungen — die bereits früher gebildeten Wörter nur soweit mit aufgenommen, als sich bei ihnen im Nhd. eine Bedeutungsveränderung bemerkbar macht.

amtieren seit ca. 1850. Dt. Museum (1864) 14, 2, 765; Schücking, Akt. (Sanders, Ergänzungs-Wörterbuch der deutschen Sprache 10).

edelieren 'adeln' Cysat, Beschr. (1661) (Schweizerisches Idiotikon I 19).

fingerieren 'die Finger bewegen, auf dem Instrument (Klavier, Laute) gebrauchen' Spielhagen Allz.; Westerm. (Sanders, Ergänz. 201).

gattieren gattiert 'gesittet' Selhamer, Predigten (1694) (Schmeller-Frommann, Bayerisches Wörterbuch I 956); ält. Kaufmannsspr.: 'assortiert' (Grimm, Deutsches Wörterbuch IV, I, I, 1511); Bergmannsspr.: 'verschiedene Erze für Schmelzung mischen' Karmarsch, Techn. Wb. (1854 ff.) (Sanders, Wörterbuch der deutschen Sprache I, 546).

grundieren in mod. Bed. seit 2. Hälfte des 18. Jh:s.

Heinsius (1819); Kretschmann; Goethe mehrm. (D. Wb. IV, I, 6, 831).

herbergieren 'beherbergen' bereits mhd.; Otho, Evang. Kr. Trost (1671) (Trübners deutsches Wörterbuch III, 412); Sie studieren (1782) (ZsfdWf. 12, 2801); Stieler (1691) (D. Wb. IV, 2, 1064).

inhaftieren urspr. Kanzlei- u. Gerichtsspr. Adelung (1775) (Weigand, Deutsches Wörterbuch I, 925); Keller, Leute v. Seldw. (Heyne, Deutsches Wörterbuch 2, 228).

läuterieren 'an höheres Gericht appellieren' in ält. Rechtsspr. Stieler (1691) (Heyne 2, 581); Hübner, Poet. Handb. 884 (1696).

lautieren späte nhd. Bildung nach Muster von buchstabieren (D. Wb. VI, 390).

schallieren 'laut singen': Hodler, Geschichte des Oberamts Haigerloch, Zitat v. J. 1788 aus Schwaben (Fischer, Schwäbisches Wörterbuch, Nachträge 2909); Nydegger, Hans de Ch., Zitat v. J. 1890 aus der Schweiz, vom Klingen der Kuhglocken gesagt (Swz. Id. VIII, 538). — Es ist zweifelhaft, ob in dem mundartl., aber mehrfach auch liter. bezeugten *skal(l)ieren* die nd. Form von schallieren vorliegt.

*

Bereits im Frnhd. dient das Suffix zur Bildung von Zeitwörtern, deren Bedeutung in schroffem Gegensatz zu den höfischen Modewörtern steht. Im Nhd. tritt diese Tendenz noch deutlicher zutage. Einem bekannten, heimisch klingenden Wort angehängt, ruft die noch gewissermassen fein anmutende Ableitungsendung eine Gesamtwirkung hervor, die unverkennbar zum Scherzhaften bzw. Komischen hinneigt. Derartige absichtlich humoristische Bildungen kennt auch die Schriftsprache, doch sind sie namentlich dem volkstümlichen Sprachgebrauch und gewissen Sondersprachen, vor allem der Studentensprache, eigen.

gastieren 'zu Gaste sein, als Gast bewirten' zuerst Grimmelshausen, Simpl. (Kluge-Götze, Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache 187); Stieler; nach Frisch »etwas spöttisch» (D. Wb. IV, 1, 1, 1482); Goethe, Egmont, Rein. F., Dicht. u. Wahrh. (Fischer, Goethe-Wortschatz 257). Die mod. intr. Bed. 'eine Gastrolle geben' zuerst bei Jean Paul, lexik. Heinsius (1819) (Kluge-Götze 187).

irrlichtelieren (auch *-erieren, -erisieren*) 'sich einem Irrlichte gleich bewegen' (meist in bildl. Bedd.) stammt von Goethe (Faust 1917) (Fischer 362), seither allgemeingebr.: Böttiger, Lit. Zust. u. Zeitg. (1838) (D. Wb. IV, 2, 2172); Auerbach mehrm. (Sanders II, 1, 124); Gerhardt, Schlaglichter (1899) (Trübner IV, 26).

klosterbruderisieren Goethe, spöttisch vom Sprachgebrauch der Romantiker (Maurer-Stroh, Deutsche Wortgeschichte II, 254).

lustieren (auch *er-*, *ver-*) 'belustigen, ergötzen, sich erfreuen' Wirz (1650) (Swz. Id. III, 1477); Weisse, Kom. Op. (1777) (D. Wb. III, 908 f.); Tieck; Immermann (Sanders II, 1, 186).

maulschellieren 'Maulschellen geben' Übers. von Fieldings Joseph Andrews (1745), von Richardsons Ch. Gradison (1745) (ZsfdWf. 12, 190); Bahrdt, Gesch. s. Lebens (1790) (Sanders II, 2, 906); E. T. A. Hoffmann (Maurer-Stroh II, 296.)

nippieren Syntax, Allg. dt. Reimlexikon II, 105.

schlenckerieren Hübner, Poet. Handb. 882.

schnabulieren 'behaglich schmausen, gierig verzehren' Schwabe, Volleingesch. Tint. (1745); Goethe (D. Wb. IX, 1, 1147); Auerbach, Schwarzw. Dorfg. (*ver-*) (Swb. Wb. II, 1314); Rosegger, Waldh. (Heyne 3, 430). Ält. Studentenspr. auch *schnabilieren*: Gialdi, Der desperate Stud.(ZsfdWf. 3, 100).

Studentische Wörter:

bindfadisieren 'klein beigeben' Bem. eines Akad.

(1795); Laukhard, Schilda (1798); Studentikoses Idiotikon (1841) (Kluge, Deutsche Studentensprache 84).

buxieren 'stibitzen' Studentenlex. (1781). Zum gleichbed. buxen aus nd. Buxe 'Hose'. (Kluge Stud. 186).

randalieren 'lärmen' Breitenstein (1864) (Swz. Id. VI, 1023); Der flotte Bursch (1831); Wollmanns Burschikoses Wb. (1846); Hauff, Mem. d. Sat. Kap. (Kluge, Stud. 117); Fuimus Troes (1877) (ZsfdWf. 12, 287).

schnipulieren nur Part. belegt in Burschen 'raus (1848) mit der Bed. 'in Frack angezogen, festlich gekleidet'. Zum Syn. schniepeln bzw. Subst. Schniepel studentisch für 'Frack' (ZsfdWf. 12, 288).

spornieren 'spornen' Hall. Taschenb. (1797) (ZsfdWf. 12, 290).

zotologieren 'Zoten reissen' Laukhard, Mein Leben (ZsfdWf. 12, 293).

*

Zwischen den Wörtern mit pejorativer Bedeutung und der obigen Gruppe ist eine scharfe Unterscheidung schwer, weil die Bedeutungsnuance bei vielen, besonders älteren und schwach bezeugten Wörtern sich nicht mehr genau erkennen lässt. Die pejorative Bedeutungsgruppe war schon im Frnhd. stark vertreten; viele der frnhd. Wörter sind im Nhd. ausser Gebrauch gekommen, neue Bildungen tauchen aber an deren Stelle auf. Die Funktion des Suffixes bei den Wörtern dieser Gruppe lässt sich nicht ebenso eindeutig wie in der zweiten Gruppe auslegen. Die Bildungen hier sind verschiedener Herkunft: einige sind ursprüngliche Modewörter, die aber bald eine pejorative Bedeutungsentwicklung aufweisen; solche Wörter begegnen im Nhd. nur noch ausnahmsweise in ihren unveränderten Bedeutungen. Anderen Bildungen scheint die verschlechternde Bedeutung bereits von Hause aus kennzeichnend zu sein; öfters kommt sie schon dem dt. Grundwort zu. Dabei dient das Suffix meist zur Steigerung der Pejoration. - Über das Gebrauchsfeld der Wörter vgl. die zweite Gruppe.

drangsalieren 'drängen' seit Anfang des 19. Jh:s. Gotthelf, Schuldb. (D. Wb. II, 1340); O. Müller, Münchhausen im Vogelsb. (1880) (Trübner II, 81).

fräulisieren von bürgerlichen Mädchen, die statt 'Jungfer' 'Fräulein' heissen wollen, Callenbach (1714) (Maurer-Stroh II, 293).

gassieren lexik. Stieler, Kirsch (1713) (D. Wb. IV, 1, 1, 1454). Literarisch nur Freytag, Kön. (Sanders, Ergänz. 221). Dazu studentisch *gassatieren*: Roman ohne Namen (1764) (ZsfdWf. 1, 42).

grillisieren 17. Jh. sehr häufig, 18. Jh. seltener, von Goethe wieder aufgefrischt; Prätorius, Sat. (1663); Burmann, Fab. u. Erz. (1773) (D. Wb. IV, 1, 6, 335).

hausieren in der Bed. 'wohnen' auch noch nhd: Lessing (Trübner III, 362 f.); Laukhard, Mein Leben (ZsfdWf. 12, 280); 'übel wirtschaften' Ludwig, Deutsch-Engl. Lex. (1716); Aler, Dict. Germ.-Lat. (1727) (Trübner ebd.); 'von Haus zu Haus ziehen' Jean Paul, Vorschule d. Ästh. (D. Wb. IV, 2, 674 f.); 'Hausarbeiten verrichten' Gotthelf (Swb. Wb. III, 1285).

hofieren vornehmlich nur noch in pejorativen Bedd.: 'hofmässig auftreten, schmausen' Lessing; 'schmeicheln, den Hof machen' Möser, Patr. Phant.; Klingler, Fausts Leben (1794) (Sanders I, 774); Goethe, Götz, Pater Brey (Fischer 350); Schiller, Räuber (Heyne 2, 184); 'Notdurft verrichten' Schottel; Bürger (Sanders ebd.); A. v. Platen (1826) (Trübner III, 462).

junkerieren 'junkerhaftes Leben führen, unbekümmert feiern' Stieler; Mylius (1778) (D. Wb. IV, 2, 2402); Bürger, Briefe; *ver-* 'verjubeln' ebd. (Trübner IV, 67); *junkerisieren* trans. 'junkerlich behandeln' National-Zeit. 19, 323 (Sanders, Ergänz. 290).

plauderieren Klingler, Geistl. Betr. (1688) (Swz. Id. III, 864).

prachtieren nhd. schriftsprachl. nur bis 19. Jh. Gutzkow, Ellr. (Sanders, Ergänz. 392); Mörike (Swb. Wb. I,

1336); Tieck, Ges. Nov. (D. Wb. II, 287). Mundartlich noch heute geläufig.

prangieren nhd. nur schweizerische Belege: Wyss, Hundert Pred. (1670); Kyburtz, Vier Gespr. (1753); Meierskapp, Schreibh. (1772) (Swz. Id. V, 688).

prunkieren 'prunken' Schiller (D. Wb. VII, 2195).

schandieren (auch *schändieren*, *ver-*, *aus-*) 'schelten, schimpfen, schmähen' heute nur in Maa. geläufig. Stieler; Hochstetter, Bibl. Straff Ex. (1685) (Swb. Wb. Nachtr. 2912); Herder, Z. Lit. u. Kunst (D. Wb. VIII, 2148); Gellert (D. Wb. I, 946); 'ein schändliches Leben führen' Unpart. Wahrs. (1675) (Swz. Id. VIII, 883).

schmausieren 'schmausen' Ulrich Schmidlin, Hymen (1662) (Swb. Wb. Nachtr. 3001); Schuppius (1684) D. Wb. IX, I, 960).

selbstieren 'eigenmächtig vornehmen' in einer schwäb. Urkunde v. J. 1738. (Swb. Wb. Nachtr. 3100).

sinnieren 'nachdenken, grübeln' (auch *nach-*, *herum-*) in Maa. sehr verbreitet, auch in mundartl. gefärbter Lit.: Auerbach, Dorfgesch. (D. Wb. X, 1, 1179); G. F. Wagner, Ernennung (1825) (Swb. Wb. V, 1416); Supper, Lehrzeit (1909) (Nachtr. 2160).

spendieren nhd. nur noch volkstüml. und mundartl., nach Frisch und Adelung niedriger Rede angehörig, nach Stieler auch 'schmieren, bestechen'. Abr. a Sancta Clara mehrm. (Swb. Wb. V, 1513); Weise, Erznarren (D. Wb. X, 1, 2152 f.); Goethe, Briefe, Faust 6373 (Fischer 584).

stolzieren die mhd.-frnhd. Bed. 'stolz sein' noch bei Kramer (1702) und Frisch (1741), literarisch nur noch vereinzelt. Die mod. Bed. seit 18. Jh. Platen; Jean Paul; Ludwig (D. Wb. X, 3, 2, 289 ff.)

stumpfieren 'verspotten, beeinträchtigen, beleidigen, nörgeln' verschwindet schriftsprachlich Anfang 18. Jh., lebt aber noch in westmd. Maa. fort. Butschky, Rosenth. (1679);

Brigel, Kurtze Beschr. (1715) (D. Wb. X, 4, 472 ff.); *aus-* Toggenb. Biderm. (1710) (Swz. Id. XI, 491 f.).

tollieren (*-isieren, -erieren,* auch *d-*) 'sich toll, wild benehmen, bewegen' Frisch (1741); Creidius, Nupt. (1652) (D. Wb. XI, 1, 643); Laukhard, Mein Leben (ZsfdWf. 12, 291); ders., Orat. arch. (1790) (ebd. 3, 91).

tummelieren 'ein wildes, liederliches Leben führen' Selhamer, Pred. (1694) (Bayer. Wb. 1, 605).

verschlemmieren 'verprassen' Kortum, Jobsiade (1779) (Kluge, Stud. 133).

Einen deutlich abschätzigen Klang haben die aus Eigennamen abgeleiteten Verba auf *-isieren.* Hinsichtlich der Ursache der Bildung sind sie den scherzhaft-komischen Wörtern gleichzustellen. Die erweiterte Form des Suffixes scheint hier der Neubildung ausser einem iterativen auch einen deutlich erkennbaren pejorativen Nebensinn verliehen zu haben. Wenn dieser auch manchmal schon im Grundwort steckt (vgl. oben Nebenformen auf *-isieren*), ist sie wenigstens bei den folgenden Wörtern offenbar durch das Suffix hervorgerufen worden.

ballhornisieren 'verschlimmbessern' nach dem Lübecker (Soester ?) Buchdrucker Johann Ballhorn (16. Jh.). Syntax, Allg. dt. Reimlexikon (1826) II 97.

goethisieren (*-esieren*) Dt. Mus. 1776; Heinzen, Gedichte (1867) (ZsfdWf. 6, 353).

gottschedisieren Lessing, Literaturbriefe (ZsfdWf. 6, 118).

hallerisieren Schönaich, Neolog. Wb. (1754) (ZsfdWf. 6, 118).

schellingianisieren Chr. G. Schütz (1808) (ZsfdWf. 10, 241).

siegwartisieren Timme; Schmieder, Seelenverkäufer (1784) (ZsfdWf. 6, 119).

sternbaldisieren nach dem Titelhelden von Tiecks Roman »Franz Sternbalds Wanderungen»: Goethe, öfters (D. Wb. X, II, 2. 2481).

w e r t h e r i s i e r e n Timme (ZsfdWf. 6, 119); Frankf. Gel. Anz. 1783 (ebd. 10, 241).

w i e l a n d i s i e r e n Timme (ZsfdWf. 6, 119).

Die bereits im Frnhd. zu beobachtende wesentliche Veränderung im Gebrauch des Suffixes *-i e r e n* als Ableitungssilbe deutscher Sprachelemente tritt im Nhd. immer deutlicher an den Tag. Zwar ist die verhältnismässig kleine Gruppe der lat. bzw. frz. Vorlagen nachgebildeten Fachausdrücke usw., die der ursprünglichen Funktion des Suffixes noch annähernd gerecht wird, im grossen und ganzen die gleiche geblieben, ja sogar um ein paar Neubildungen erweitert worden, aber sie bildet nur einen recht bescheidenen Teil aus dem Gesamtbestand der in nhd. Zeit belegten Wörter. Die wichtigste Gebrauchssphäre der Wörter mit scherzhaft-komischer und und pejorativer Bedeutung ist an erster Stelle nicht in der Schriftsprache, sondern vielmehr im Bereich der Mundarten, verschiedener Sondersprachen und volkstümlich-vulgären Sprachgebrauchs zu suchen. Hieraus wird es auch erklärlich, dass viele unserer Wörter literarisch nur schwach überliefert sind: ihrem Charakter gemäss vorwiegend der gesprochenen Sprache angehörend, eignen sie sich weniger für schriftsprachlichen und literarischen Gebrauch.

Kullervo Valtasaari

BESPRECHUNGEN

F. Gennrich, *Troubadours, Trouvères, Minne- und Meistergesang.* D a s M u s i k w e r k, eine Beispielsammlung zur Musikgeschichte herausgegeben von Karl Gustav Fellerer. Kœln, Arno Volk-Verlag; De Toorts, Heemstede, Holland, 1951. 72 pages in-fol.

L'infatigable musicologue F. Gennrich (nous avons eu l'occasion de nous occuper ici même de deux de ses récentes

publications)[1] donne dans le présent album, en transcription moderne, d'abondants spécimens de la musique médiévale composée sur des textes provençaux, français et allemands. Dans la première section sont représentés, chacun par une chanson, quatorze troubadours connus: Marcabru, Jaufré Rudel, Bernart de Ventadorn, Guiraut de Bornelh, Peire Vidal, Folquet de Marseille, Arnaut Daniel, Raimbaut de Vaqueiras, Gaucelm Faidit, Peirol, Raimon de Miraval, Aimeric de Peguilhan, Guiraut d'Espanha, Guiraut Riquier, puis l'anonyme auteur de la célèbre balade *A l'entrada del tens clar*. Dans la section française on rencontre Blondel de Nesle (Raynaud 1227), Conon de Béthune (R. 1837), Huon d'Oisi (R. 1030), Guiot de Provins (R. 1668), le châtelain de Couci (R. 985—6), Hugues de Berzé (R. 207), Gace Brulé (R. 857 = 2027), Gautier de Coinci (R. 83: *Entendez tuit ensamble et li clerc et li lai*), Guillaume le Vinier (balade: *Bon est la dolours*), Audefroi le Bâtard (R. 1616), les deux Moniot (R. 94 et 475), Richart de Semilli (R. 1362), Thibaut de Navarre (R. 407), Hue de la Ferté (R. 1129), Colin Muset (R. 967), Richart de Fournival (R. 760), Gillebert de Berneville (R. 317), Perrin d'Angicourt (R. 460), Raoul de Soissons (R. 3107), Jehan d'Esquiri[2] (R. 560), Robert de Reims (R. 957). Suivent un rondeau et un virelai de Guillaume d'Amiens, dit le Peintre, deux rondeaux et deux virelais d'Adam de la Halle, enfin trois pièces anonymes dont la première (R. 1548 a) est la plus ancienne des chansons de croisade (elle peut en effet être datée de 1146), puis R. 624 (*Au reperier que je fis de Prouvence*), enfin une estampie (R. 1506), *unicum* du ms. *K*.

Les trente-deux pièces de la troisième section se répartissent entre dix-neuf minnesänger et maîtres chanteurs: Dietmar von Eist, Friedrich von Hûsen, Ulrich von Guotenburc, Rudolf von Fenis, Berngêr von Horheim, Walther von der Vogelweide, Neidhart von Reuental, maître Alexander, Konrad von Würzburc, maître Zilies von Seine, »Der Unvuorzagete», maître Rumelant, Herman »der Damen», Heinrich von Meissen, dit Frauenlob, Wizlaw von Rügen, comte Peter von Arberg, Oswald von Wolkenstein, Michel Behaim, Hans Sachs.

---

[1] T. LII (1951), p. 276, et LIII (1952), p. 409.

[2] Actuellement *Ecurie*. Voir ma note *Le pays d'origine du trouvère Jehan Esquiri*, dans *Neuphilologische Mitteilungen*, LIII (1952), p. 471.

Les notes qui suivent les textes musicaux sont pour la plupart de caractère bibliographique. Elles rendent service même aux spécialistes. Il faut louer aussi l'introduction historique. M. Gennrich y souligne avec raison, à propos de la poésie des trouvères, par exemple, qu'il n'y a pas de cloison étanche entre la musique profane et la musique d'Eglise, bien au contraire, elles s'inspirent et se fécondent mutuellement. A des mélodies religieuses s'adaptent facilement des textes profanes et *vice versa*. Ainsi une chanson bachique (*Or hi parra: La cervoyse y chauntera Alleluia*) a pour mélodie une séquence religieuse des plus connues, le *Laetabundus*.[1] M. Gennrich a aussi souligné comme il faut le rôle d'initiateur de Gautier de Coinci comme auteur de beaux *contrafacta* pieux. Insérés dans son grand recueil de Miracles de la Vierge, ils comptent parmi les plus belles parodies pieuses.

Il faut espérer que la belle publication de M. Gennrich trouvera beaucoup d'amateurs.

Arthur Långfors

Raymond Schmittlein, *Lokis*, la dernière nouvelle de Prosper Mérimée, avec dix-sept bois originaux de V. K. Jonynas. Bade, Editions Art et Science, 1949. 313 pages in-4.

Lokis est le développement d'un thème de la littérature populaire, celui du »Fils de l'Ours». Sur la version de Mérimée on a écrit naguère encore des choses peu pertinentes. La correspondance de Mérimée a cependant permis à M. Schmittlein de suivre la genèse de *Lokis* de la conception à la naissance. Voici ce qu'on lit dans une lettre à une Inconnue, datée du 2 septembre 1868: »La scène se passe en Lithuanie, pays qui vous est fort connu. On y parle le sanscrit presque pur (*sic*). Une grande dame du pays étant à la chasse a eu le malheur d'être prise et emportée par un ours dépourvu de sensibilité, de quoi elle est restée folle; ce qui ne l'a pas empêchée de donner le jour à un garçon bien constitué qui grandit et devient charmant; seulement il a des humeurs noires et des bizarreries inexplicables. On le marie et, la première nuit de ses noces,

[1] La séquence religieuse et la parodie on été souvent imprimées. Voir Eero Ilvonen, *Parodies de thèmes pieux* (thèse de Helsinki, 1914), p. 113; et A. Jeanroy et A. Långfors, *Chansons satiriques et bachiques* (Classiques de M. Roques, 23), p. 78 et 83.

il mange la femme toute crue. Vous qui connaissez les ficelles, puisque je vous les dévoile, vous devinez tout de suite le pourquoi. C'est que ce monsieur est le fils illégitime de cet ours mal élevé.» La fin de la nouvelle, lorsque celle-ci fut publiée, était cependant beaucoup moins cavalière, au point de n'être pas comprise par tous les lecteurs. On ne sait pas pourquoi Mérimée a situé l'action en Lituanie, mais le passage de la lettre à l'Inconnue (»pays qui vous est fort connu») est suggestif. L. Lemonnier a déjà signalé (en 1927) qu'une source capitale, peut-être la première de Mérimée était l'épopée du poète lituanien-polonais Adam Michiewiz, *Pan Tadeucz*. Mérimée lui-même n'était jamais allé en Lituanie dont il ignorait la langue. Il savait le russe, mais par ailleurs ses connaissances linguistiques ne pesaient pas lourd (à preuve le »sanscrit» ci-dessus). Il a quand même lu une grammaire lituanienne, ce qui cependant ne l'a pas empêché d'écrire quelque part à peu près ceci: je ne sais pas ce que c'est que le letton, c'est peut-être un dialecte du lituanien. Sa »couleur locale» est pâlotte: ce qui a la prétention d'être couleur locale lituanienne n'est souvent pas plus lithuanien que russe ou même scandinave, par exemple. Parmi les chapitres de l'étude de M. Schmittlein il y en a un intitulé *Le procédé de la mosaïque*, procédé qui en effet est caractéristique pour *Lokis*. Si je mentionne encore deux autres chapitres, l'un sur l'influence des maîtres du fantastique, l'autre sur celle des Romantiques allemands, c'est pour dire que M. Schmittlein n'a rien négligé touchant la genèse et le caractère de la nouvelle de Mérimée. Tout cela se lit avec plaisir et profit. L'extérieur du volume est magnifique.

ARTHUR LÅNGFORS

BEATRICE DAW BROWN, ELEANOR K. HENINGHAM, and FRANCIS LEE UTLEY, *Ninth Supplement to a Manual of the Writings in Middle English, 1050—1400*. Additions and Modifications to December, 1945. New Haven, Connecticut, The Connecticut Academy of Arts and Sciences, 1951. 171 pages (= pp. 1764—1934). Price $ 4.00.

The publication of supplements to Professor J. E. Wells's invaluable *Manual* did not, as many have feared, come to an end with the author's death, as shown by the appearance of the supplement under review. In their Preface, the authors of

the ninth supplement (if I have correctly understood their words) hint at the possibility that there will be no tenth supplement, as the Middle English Group of the Modern Language Association of America is planning a revised edition of the whole work, a project which will be welcomed by every worker in the field.

In its arrangement of the subject-matter, the new supplement conforms with the previous ones. A small section in the bibliographical part of the book (p. 1890) entitled »Studies on Other Aspects of the Period» is a new feature. It is somewhat meagre, but lists a number of useful studies around the subject. The authors find that the publication of Brown and Robbins's *Index of Middle English Verse* in 1943 has rendered it unnecessary to include the information on ME. poetical MSS. which the reader can find in the *Index*. This means that in all questions pertaining to the manuscript tradition of ME. poetry the *Index* has to be used side by side with the ninth supplement of the *Manual*. The advantages and disadvantages of this policy will emerge only with continuous use of the work.

The period of ME. scholarship covered, the war years, is a difficult one from the bibliographer's point of view. It has also been a cause of desperation to scholars trying to find out what was published in their fields during the war. The appearance of the ninth supplement of Wells's *Manual* is the more welcome since, at the time when this review was written, the latest volume of the *Annual Bibliography* to be published was that dealing with the year 1942. One would naturally have expected to find very few ME. studies published during the war. That such an assumption is not wholly justified is evident from the size of the present supplement (174 pages). The authors' decision to include earlier studies overlooked by Wells is a felicitous one. A few comprehensive works published during the war, such as Utley's excellent bibliography of writings dealing with women (*The Crooked Rib, an Analytical Index to the Argument about Women in English and Scots Literature to the End of the Year 1568;* Columbus, Ohio, 1944), have been utilised in detail. The authors (p. 1886) call attention to the fact that Wells apparently made no use of Pollard and Redgrave's *Short-title Catalogue* at all, and rightly emphasize that this work, as well as D. Wing's *Short-title Catalogue of Books Printed . . . 1641—1700* (New York, 1945) and. W. Bishop's *Check-list of American Copies of »Short-title Catalogue» Books*

(Ann Arbor, Michigan, 1944), »deserve careful study in the future by medievalists or by revisers of Wells's manual.»

The number of pages needed for a discussion of individual writers and works might be taken as some indication of the distribution of emphasis in ME. studies during the period covered. Thus, the discussion of the romances takes up 23 pages and of Chaucer nearly 25. *Piers Plowman* is discussed in four and a half pages and *Handlyng Synne* in one and a half. A general survey of dramatic literature takes three pages, and a discussion of the Towneley Plays nearly two. On the other hand, one page is sufficient for studies dealing with the *Ancrene Riwle, Gawain and the Green Knight,* and *Ayenbite of Inwyt.* The *Pearl* only requires half a page. Of the revival of interest in Gower noticeable at present, there is hardly any sign in the half-page discussion of this poet in the ninth supplement. Layamon's *Brut* and *The Owl and the Nightingale* have been allotted one page each.

A slight inaccuracy on p. 1838 may be corrected here. *De Virtutibus Herbarum* is probably the work of some post-Carolingian poet, perhaps of Odo de Meung, not of Aemilius Macer. The association of this work with Aemilius Macer is due to the (hitherto unexplained) words *Macer Floridus* prefixed to the title of the work.

Tauno F. Mustanoja

John W. Draper, *The »Othello» of Shakespeare's Audience.* Paris, Marcel Didier, 1952. Pp. 246.

During the past twenty years, Professor Draper has printed in the learned journals more than a dozen papers on various aspects of *Othello.* He uses them as the basis for his new study, but adds much interesting material and comment.

He believes that the characters were misunderstood by most of the nineteenth century critics: »they generally interpret Desdemona as the blushing Victorian *ingenue* and Iago as an inhuman heavy villain, and feel that this is the *summa* of dramatic art.» To correct this error he wishes to see the play as the Elizabethans saw it. A difficult task! He writes, »By very slow degrees, the twentieth century has been collecting the many details of background, like shards of pottery, from the literary

middens of minor Elizabethan writings; and the present study, adding what it can, proposes to fit the whole together, taking character by character, and so produce a methodical and integrated view of the whole play.» Accordingly, six chapters are given to a close scrutiny of the leading characters; another six deal with the minor characters, with the social position of Brabantio and the Doge, with the setting of the play, its versification, plot and theme. In considering each personage, Professor Draper pays particular attention to the tempo, imagery and rhetorical devices of his or her speeches, as well as his or her »humour» and social background.

This method yields, in the opening chapters, some interesting but not very striking results. The limits of Shakespeare's knowledge of Venetian custom are shown in the fact that his Duke is not controlled by the Council and is altogether more autocratic than any Doge would have been. Brabantio, as a magnifico, would have been unable to entertain Othello at his home. Such points are useful but rather negative. Fortunately, Professor Draper shows that he is well aware that they must be qualified by the immediate needs of stage probability and effect.

He is much more suggestive in his chapters on Desdemona and Iago. »Most of the background of Desdemona in Act I», he declares, »runs quite counter to Venetian custom.» Her independent entertainment of Othello was the opposite of Venetian practice. There, women lived in almost Eastern seclusion, and their marriages were most ceremonious. Legally, Desdemona would not have been allowed to converse with Othello, and would have been required to marry a Venetian. Professor Draper sees Desdemona as two personalities: in the first act she is English in her behaviour; in the other four, she behaves as Cinthio and Italy would dictate. Why does she show so much force of personality in the first act, and so much passivity later? Professor Draper's hypothesis is as good as any I have read: »Her independence seems to rise, not so much from calculated determination as from a sudden and deep surging of emotion; and Shakespeare realized that this was insufficient to meet the requirements of life. Perhaps love had made her rise from womanly phlegm to a more active choler and then adversity made her sink back to phlegmatic passivity . . .»

Chapter IX deals with Iago and is quite the best in the book. It is not necessary to accept all Professor Draper's conclusions

to see that his case is always plausible and often very convincing. Iago, he maintains, is not to be considered as an incarnation of wickedness, glorying in evil for its own sake. Shakespeare made him a human being and was interested in his development: »except for Hamlet and Richard III, Iago has more lines than any other character in a single play.» The way in which the phrase »honest Iago» is repeated is evidence that he had been a soldier of integrity for many years. His reward for virtue was to be cheated of his promotion by a young 'theoretical soldier', Cassio, and to hear rumours that he had been made a cuckold by his general. He had good motives for his desire for revenge. How could he obtain it, except by dissimulation and scheming? He does not usually create the situations by which he profits but takes advantage of them as they occur. All this makes him human, not fiendish. The point is supported by reference to the psychology of the age. Professor Draper does not subscribe to Miss L. B. Campbell's theory that Iago was of the melancholy type, but presses home the argument that he belongs to the choleric humour. Altogether, the case is impressive, and the only question that the present writer would put is just this: will the new interpretation affect an audience any differently from the old one? Iago may have good cause for his jealousy but we are not struck, in the theatre, by the wrongs done to him but by the way in which he gulls the rest of the characters. If this were a comedy we would find him as amusingly delinquent as Jonson's Face and Subtle; but this is a tragedy and the moral emphasis is important in our reactions. It is significant that Shakespeare has chosen to show Iago's honesty only by report, and to reveal his dishonesty in action. In the theatre, what we see is always more forceful than what we have reported to us. Our emotions are aroused against Iago. His disappointments are as nothing compared with the havoc he creates. He may indeed be human but that only makes the play more terrible, more tragic.

This is a very stimulating book and one which will make any student of Shakespeare reconsider accepted ideas. It contains abundant references to Elizabethan literature and modern research. It is a pity that there are a number of slight misprints in the text. The following caught my eye: 'Balwin' (p. 6), 'apparenthy' (p. 40); 'thier' (p. 64); 'speah' (p. 77); 'profers' (p. 81); 'repetory' (p. 99); 'degredation' (pp. 101 and 106); 'wich' (p. 102); 'gondeliers' (p. 104); 'independable' (p. 109);

'mimicing' (p. 111); 'woolens' (p. 116); 'engratiate' (p. 130); 'regulary' (p. 133); 'digraced' (p. 133); 'centemporary' (p. 144); 'equinimity' (p. 178); 'Sabyrite' (p. 188); 'cutom' (p. 197); 'taught' (p. 202); 'facination' (p. 233).

Cecil Price

EINGESANDTE LITERATUR

Brøndal, Viggo, *Théorie des prépositions. Introduction à une sémantique rationnelle.* Traduction française par Pierre Naert. Copenhague, Munksgaard, 1950. XXII—145 p.

Brown, Beatrice D., Heningham, Eleanor K., and Utley, Francis L., *Ninth Supplement to »A Manual of the Writings in Middle English, 1050—1400«:* Additions and Modifications to December, 1945. New Haven, Connecticut, The Connecticut Academy of Arts and Sciences — Yale University Press, 1951. Pp. 1767—1938. $ 4.00.

Brunel, Clovis, *Les actes mérovingiens pour l'abbaye de Saint-Médard de Soissons.* (Mélanges d'histoire du moyen âge dédiés à la Mémoire de Louis Halphen, p. 71—81).

—»— *La berle (Sium angustifolium Linnaei) dans les noms de lieu français.* Extrait de la Bibliothèque de l'Ecole des Chartes, CVII (1947—1948), p. 1—12. Paris, 1949.

—»— *Mentions écrites de droite à gauche dans les manuscrits occidentaux du moyen âge.* Extrait des Mélanges dédiés à la mémoire de Felix Grat, t. II, Paris, 1949, p. 175—78.

—»— *Nouvelle version provençale de la lettre du Christ tombée du ciel.* Extrait du tome LXIX (1951) des Analecta Bollandiana, p. 55—6.

—»— *Provençal* os *»jambon«* (Mediaeval Studies in Honor of J. D. M. Ford, 1948).

—»— *Vida e Miracles de sancta Flor.* Extrait du tome LXIV (1946) des Analecta Bollandiana, p. 5—49.

Brunner, Karl, *Die englische Sprache, ihre geschichtliche Entwicklung,* II: Die Flexionsformen, ihre Verwendung, das Englische ausserhalb Europas (Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte begr. von W. Braune, hrsg. von Karl Helm, B, Ergänzungsreihe, No. 6). Halle (Saale), Max Niemeyer, 1951. 424 S. Geh. DM 13., gbd. DM 14.80.

Calderón de la Barca, D. Pedro, *La Dama Duende* (Samm-

lung romanischer Übungstexte, hrsg. von Gerhard Rohlfs, 33). Halle (Saale), Max Niemeyer, 1952. 119 S. Geh. DM. 3.50.

De Cesare, Raffaele, *Glosse latine e antico-francesi all'»Alexandreis» di Gautier de Châtillon* (Pubblicazioni dell'Università Cattolica del Sacro Cuore, XXXIX. Milano, Società editrice »Vita e Pensiero», 1951. 160 p. Prezzo: L. 1500.

Chiappelli, Fredi, *Langage traditionnel et langage personnel dans la poésie italienne contemporaine.* Université de Neuchâtel, 1951. 109 pages.

Contini, Gianfranco, *A proposito del plurale di »fico»* (Studi di filologia italiana, vol. VIII, 329—32).

—» - *Nota di — al testo dei Rerum vulgarium fragmenta nell'edizione Tallone* 1949. 14 p.

—»— *Un presunto ispanismo italiano da eliminare* (Estudios dedicados a Menéndez Pidal. Tirada aparte — Tomo II, p. 149—62). Madrid, 1951.

—»— *La Stilistica di Giacomo Devoto.* Estratto da Lingua nostra, XI, 51—7.

Curtius, E. R., *Literarische Kritik in Deutschland.* Hamburg, E. Hauswedell & Co., 1950. 27 S.

Donner, H. W., *Två kapitel engelsk grammatik* (Försök till förenklade regler för *shall* och *will* och adverbets plats i engelskan. Helsingfors, Söderström & C:o, 1951. 105 S.

Fabre, Frédéric, *The English College at Eu, 1482—1592.* Reprinted from The Catholic Historical Review, Vol. XXXVII, No. 3, 1951, p. 257—80.

Fisher, John H., *Serial Bibliographies in the Modern Languages and Literatures* (PMLA, Vol. LXVI, 1951, p. 138—156).

Forchhammer, Jörgen, *Allgemeine Sprechkunde.* Heidelberg, C. Winter, 1951. 193 S. u. Tafeln. Preis: DM 10.

Frank, István, *Ce qui reste d'inédit de l'ancienne poésie lyrique provençale* (Boletín de la Real Academia de Buenas Letras de Barcelona, XXIII (1950), p. 69—81).

—» — *Du rôle des troubadours dans la formation de la poésie lyrique moderne* (Mélanges Roques, I, 1950, p. 63—81).

von Frenckell, Ester-Margaret, *Sju magra år med Thalia. Offentliga nöjen och privata i Helsingfors 1827—1833.* Söderström & Co., 1952. 291—32 S. in 4°.

Fricker, Robert, *Kontrast und Polarität in den Charakterbildern Shakespeares* (Swiss Studies in English, 22). Bern, A. Francke, 1950. Pp. 275. S.Fr. 14.—

Fröhlich, Jürg, *Der infinite Agens im Altenglischen unter*

besonderer Berücksichtigung des Wortes »Man« (Swiss Studies in English, 25). Bern, A. Francke, 1951. 145 S. S.Fr. 18.

Funke, Otto, *Englische Sprachkunde. Ein Einblick ab 1935* (Wissenschaftliche Forschungsberichte, Geisteswissenschaftliche Reihe, hrsg. von K. Hönn, 10). Bern, A. Francke, 1950. 163 S. S.Fr. 11.50.

Gamillscheg, Ernst, *Karl Vossler. Nachruf* (Sonderabdruck aus dem Almanach der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 99. Jahrgang, S. 263—77). Wien, 1950.

—»— *Romanen und Basken* (Akademie der Wissenschaften und der Literatur, geistes- und sozialwissenschaftliche Klasse, Mainz, 1950, Nr. 2, S. 20—50).

Gennrich, Friedrich, *Simon d'Authie, ein pikardischer Sänger des XIII. Jahrhunderts.* Sonderdruck aus der Zeitschrift für romanische Philologie, B. 67 (Festschrift E. Lommatzsch), S. 49—104. Tübingen, Max Niemeyer, 1951.

—»— *Troubadours, Trouvères, Minne- und Meistergesang.* Das Musikwerk, eine Beispielsammlung zur Musikgeschichte hrsg. von K. G. Fellerer. Köln, Arno Volk-Verlag, 1951. 72 S. in fol.

Gerola, Berengario, *Aspetti della sintassi del nominativo e dell'accusativo nel tardo latino* (Atti dell'Istituto Veneto di Scienze lettere ed Arti, Anno acad. 1949—50, T. CVIII, Classe di Scienze morali e Lettere, p. 207—36).

—»— *Il nominativo plurale in -ās nel latino e il plurale romanzo* (Acta Univ. Gotoburgensis, LVI, 1950: 3, p. 325—54).

Goethe after Two Centuries, edited by Carl Hammer, Jr. (Louisiana State University Studies. Humanities Series, No. 1). Baton Rouge, 1952. 118 p. $ 2.50.

Gossen, Charles Théodore, *Petite grammaire de l'ancien picard: phonétique, morphologie, syntaxe, anthologie et glossaire.* Paris, Klincksieck, 1951. 186 p.

Gougenheim, Georges, *Grammaire française du seizième siècle* (Collection »Les langues du monde«, publ. sous la direction de H. Hierche). Lyon—Paris, I A C, 1951. 258 pages.

Groult, Pierre, *Le drame biblique dans »Courtois d'Arras«* (Mélanges d'histoire du théâtre du moyen âge et de la Renaissance offerts à Gustave Cohen, p. 47—53). Paris, Librairie Nizet, 1950.

Gunnarskog, Stig, *Flygengelska.* Lärobok i engelska för flygpersonal. Under medverkan av Lennart Djupmark och Svante Palm. Illustrerad av George Beverloo. Stockholm, Geber, 1951. 293 S. Preis: Schw. kr. 9.75.

Hain, Mathilde, *Sprichwort und Volkssprache. Eine volks-*

kundlich-soziologische Dorfuntersuchung (Giessener Beiträge zur deutschen Philologie, 95). Giessen, W. Schmitz, 1951. 131 S.

Hatcher, Anna Granville, *Modern English Word-Formation and Neo-Latin.* Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1951. IX—226 p. $ 4.25.

Helm, Karl, *Die Literatur des Deutschen Ritterordens* (Giessener Beiträge zur deutschen Philologie, 94, hgg. von W. Mitzka). Giessen, W. Schmitz, 1951. 202 S.

Henri d'Andeli, *Le Lai d'Aristote de Henri d'Andeli, publié d'après tous les manuscrits par* Maurice Delbouille. Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège, fasc. CXXIII). Paris, Société d'Édition »Les Belles Lettres», 1951. 112 p.

Henry, Albert, *Les œuvres d'Adenet le Roi,* T. I: *Biographie d'Adenet. La tradition manuscrite* (Rijksuniversiteit te Gent. Werken uitgegeven door de Faculteit van de Wijsbegeerte en Letteren, 109e Aflevering). Brugge, De Tempel, 1951. 269 S. u. 9 Bildbeilagen.

Heusler, Andreas, *Deutsche Verskunst* (1925; Neudruck aus Heusler, Kleine Schriften, Berlin, 1943). Berlin, Walter de Gruyter & Co., 1951. 33 S. Preis: DM. 2.50.

Hubschmid, Johannes, *Alpenwörter romanischen und vorromanischen Ursprungs.* Bern, A. Francke, 1951. 63 S. Preis: S.Fr. 6.40.

—»— *Praeromanica.* Studien zum vorromanischen Wortschatz der Romania, mit besonderer Berücksichtigung der frankoprovenzalischen und provenzalischen Mundarten der Westalpen (Romanica Helvetica, Vol. 30). Bern, A. Francke, 1949. XXIV—130 S. S.Fr. 15.

Imbs, P., *Remarques sur la fonction épithète en français* (Mélanges de linguistique offerts à Albert Dauzat, p. 147—66). Paris, Editions d'Artrey.

Ivy, Robert H., Jr., *The Manuscript Relations of Manessier's Continuation of the Old French Perceval.* Philadelphia, University of Pennsylvania, Depart of Romance Languages, 1951. V—111 pages.

Jodogne, Omer, *Fragments de Mons,* I: *Erec et Enide de Chrétien de Troyes,* édité par —. Extrait des Lettres Romanes, IV, Louvain, 1950, p. 311—30.

Jóhannesson, Alexander, *Isländisches Etymologisches Wörterbuch.* Erste Lieferung, Bern, W. Francke Verlag, 1951. 160 S. — Aus der Vorbemerkung: Die vorliegende Arbeit bezweckt das

ganze isländische Sprachmaterial etymologisch zu untersuchen. Die isländische Sprache hat etwa 57 % von den 2200 indogermanischen Wurzeln, die in Walde-Pokornys Idg. Wörterbuch angeführt werden, bewahrt. Es erwies sich als zweckmässig, die indogermanischen Wurzeln zugrunde zu legen. Unter jeder Wurzel werden sämtliche isländischen zugehörigen Wörter angeführt. Ein alphabetisches Verzeichnis der isländischen Wörter wird am Ende des Werkes angefügt. Ausserdem wird ein alphabetisches Verzeichnis der isländischen Lehnwörter beigefügt.

Josephson, Åke, *Casae litterarum.* Studien zum Corpus agrimensorum romanorum. Uppsala, Almqvist & Wiksell, 1950. XX—316.

Jost, Karl, *Wulfstanstudien* (Swiss Studies in English, 23). Bern, A. Francke, 1950. Pp. 271. S.Fr. 22.50.

Korlén, Gustav, *Norddeutsche Stadtrechte*, II. *Das mittelniederdeutsche Stadtrecht von Lübeck nach seinen ältesten Formen* (Lunder Germanistische Forschungen, hrsg. von E. Rooth, 21). Lund, Gleerup; Kopenhagen, Munksgaard, 1951. 242 S. u. Facs. Preis: Schw. Kr. 18.

Kuhn, Alvin, *Romanische Philologie*, I. *Die romanischen Sprachen* (Wissenschaftliche Forschungsberichte, Geisteswissenschaftliche Reihe, Band 8). Bern, A. Francke, 1951. 464 S. Preis: S.Fr. 26.50.

Lejeune, Rita, *La naissance du couple littéraire »Roland et Olivier«.* Extrait de l'Annuaire de l'Institut de Philologie et d'Histoire Orientales et Slaves, X (1950), Mélanges Henri Grégoire, II, p. 371—401. Bruxelles.

Lerch, Eugen, *Das altfranzösische Rolandslied.* Abdruck der Oxforder Handschrift in lesbarer Gestalt nebst den wichtigsten Besserungsvorschlägen der bisherigen Herausgeber besorgt.2. vermehrte Auflage. Baden-Baden, Verlag für Kunst und Wissenschaft, 1952. 213 S.

Leroy, Maurice, *Sur le concept d'évolution en linguistique* (Revue de l'Institut de Sociologie, 1949, n° 3, p. 337—76). Bruxelles, Office de Publicité, 1950. 41 pages.

Lewent, Kurt, *Contributions à la lexicographie provençale* (Romania, LXXI, 1950, p. 289—329).

—»— *Contributions to Old Provençal Lexicography.* Reprinted from Romance Philology, Vol. IV, No. 4, May, 1951.

—»— *Old Provençal 'erquir', 'esquir', 'esguir'.* Reprinted from The Romanic Review, XLII, 1951, p. 45—52.

Livingston, Charles H., *Le Jongleur Gautier le Leu: étude*

sur les fabliaux (Harvard Studies in Romance Languages, XXIV). Cambridge, Mass., 1951. xii—377 pages. $ 5.00.

Van Loey, *Introduction à l'étude du moyen-néerlandais* (Bibliothèque de philologie germanique, publ. sous la direction de A. Jolivet et F. Mossé, XV). Paris, Aubier, 1951. 127 p.

Lombard, Alf, *Remarques sur le* e *moyen du français*. Extrait des Mélanges Albert Dauzat, p. 193—199. Paris, d'Artrey, 1951.

Lommatzsch, Erhard, *Beiträge zur älteren italienischen Volksdichtung; Untersuchungen und Texte*. Band I: *Die Wolfenbütteler Sammelbände*. Band II: *El Libro de Santo Iusto Paladino de Franza, nach dem Druck von Venedig 1490*. Band III: *Texte*. (Deutsche Akademie der Wissenschaften; Veröffentlichungen des Instituts für romanische Sprachwissenschaft, II—IV.) Berlin, Akademie-Verlag, 1950—51. 230, 286, 114 S.

London Mediæval Studies, ed. by F. Norman, G. Kane, and A. H. Smith. Vol. II, Part 1. London, University College, 1951. 132 p. 20/—

Lüdeke, H., *The »Democracy» of Henry Adams and Other Essays* (Swiss Studies in English, 24). Bern, A. Francke, 1950. Pp. 149. S.Fr. 8.80.

Malmberg, Bertil, *Etudes sur la phonétique de l'espagnol parlé en Argentine* (Etudes Romanes de Lund, p.p. A. Lombard, X). 1950. 290 p.

Maurer, Friedrich, *Leid*. Studien zur Bedeutungs- und Problemgeschichte, besonders in den grossen Epen der staufischen Zeit. Bern, A. Francke; München, L. Lehnen, 1951. X—283 S.Fr. 19.50, Leinen Fr. 23.50.

Malone, Kemp, *Chapters on Chaucer*. Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1951. 240 pages. Price $ 3.50.

Marcello, Alessandro, *La Rivoluzione del 1848—'49 vista da un contemporaneo*. Precede una nota biografica di Rodolfo Gallo. Venezia, Carlo Ferrari, 1950. 38 p. e 1 ritratto.

Marchand, Jean, *La mission extraordinaire du marquis de Torcy en Danemark-Norvège et son voyage en Suède 1685*. Préface de M. le Président R. Schuman. Paris, Bibliothèque Nordique, 8 place du Panthéon, 1951. 139 p.

Milton, John, *An Apology against a Pamphlet Called A Modest Confutation of the Animadversions upon the Remonstrant against Smectymnuus*. Critical Edition by Milford C. Jochums (Illinois Studies in Language and Literature, Vol. XXXV, Nos. 1—2). Urbana, Illinois University Press, 1950. 255 p. 4° size.

Mustanoja, Tauno F., *Longfellow ja Suomi*. Extrait de Kirjal-

lisuudentutkijain Seuran vuosikirja, 12. Helsinki 1952. 5 S. Résumé en français.

Neuvonen, Eero K., *Espanjalais-suomalainen sanakirja. Diccionario español-finés.* Porvoo-Helsinki, Werner Söderström, 1951. XXXII—607 p.

Nygren, Olga Alice, *Gudsmodersbilden i Finlands medeltidskonst.* Helsingfors, Söderström & Co., 1951. 130 p. in-4 et planches.

Owst, G. R., *The 'Destructorium Viciorum' of Alexander Carpenter: a Fifteenth-century Sequel to 'Literature and Pulpit in Medieval England'.* An expansion of a lecture delivered in the University of Durham on 2 March, 1951. London, S.P.C.K., 1952. Pp. 40. 5*s*.

Paul, Hermann, *Kurze deutsche Grammatik auf Grund der fünfbändigen Deutschen Grammatik . . .* eingerichtet von Heinz Stolte. Halle (Saale), M. Niemeyer, 1949. XV—456 S. DM. 12.50, geb. 14.30.

Penna, Mario, *La Parabola dei tre anelli e la tolleranza nel Medio Evo.* Torino, Gheroni, 1952. 157 p. Prezzo: L. 1000.

Peuckert, Will-Erich, u. Lauffer, Otto, *Volkskunde.* Quellen und Forschungen seit 1930 (Wissenschaftliche Forschungsberichte, Geisteswissenschaftliche Reihe, B. 14). Bern, A. Francke, 1951. 343 S. Preis: S.Fr. 23.50.

Poesie siciliane dei secoli XIV e XV, a cura di G. Cusimano, Vol. 1 (Collezione di testi siciliani dei secoli XIV e XV, diretta da E. Li Gotti). Palermo, 1951. 175 p.

Pyritz, Hans, *Goethes Verwandlungen* (Hamburger Universitätsreden 7). 1950. 27 S.

Randel, William, *Finland's Scholar-Patriots* (Florida State University Studies, No. III, Tallahassee, Florida, 1951, pp. 97—103).

Rehm, Walther, *Götterstille und Göttertrauer.* Aufsätze zur deutsch-antiken Begegnung. Bern, A. Francke, 1951. 365 S. S.Fr. 20.30.

—»— *Nachsommer. Zur Deutung von Stifters Dichtung.* Sammlung Überlieferung und Auftrag, Reihe Schriften, B. 7. Bern, A. Francke, 1951, 141 S. S.Fr. 6.80.

Rémy, Paul, *A propos de la datation du roman de Jaufré.* Extrait de la Revue Belge de Philologie et d'Histoire, t. XXVIII (1950), p. 1349—76.

Rischik, Josef, *Graham Greene und sein Werk* (Swiss Studies in English, 28). Bern, A. Francke, 1951. Pp. 114. S.Fr. 9.60.

Robbins, Rossell Hope, *The T. S. Eliot Myth.* New York, Henry Schuman, 1951. 226 pages. $ 3.00.

—»— (ed.) *Secular Lyrics of the XIVth and XVth Centuries.* Oxford, Clarendon Press, 1952. LVII—331 pages. 18/— net.

Rohlfs, Gerhard, *Sermo vulgaris latinus.* Vulgärlateinisches Lesebuch. Halle/Saale, Niemeyer, 1951. X—88 S. Preis: DM. 4.80.

Romanische Volkslieder für gemischten Chor oder Gesang mit Klavierbegleitung, bearbeitet von Heinrich Lausberg (Sammlung romanischer Übungstexte, hrsg. von Gerhard Rohlfs, 32). Halle (Saale), Max Niemeyer Verlag, 1952. 116 S. Geh. DM. 5.80.

Ross, Alan S. C., *Tables for Old English Sound-Changes.* Cambridge, W. Heffer & Sons Ltd., 1951. 10 p. + 5 tables.

Rubin, Sven, *The Phonology of the Middle English Dialect of Sussex* (Lund Studies in English, XXI, ed. O. Arngart). Lund, Gleerup; Copenhagen, Munksgaard, 1951. 235 p. Price: 14 Sw. Crowns.

Ruggieri, Ruggiero M., *I lavori di linguistica romanza in Italia dal 1939 al 1948.* Estratto dal Suplemento bibliografico della Revista Portuguesa de Filologia. Coimbra, Casa do Castelo, 1950. 86 p.

MITTEILUNGEN

M. Arthur Långfors, professeur honoraire de philologie romane à l'Université de Helsinki, a éte élu membre de l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique.

Dr. V. Kiparsky, Professor of Russian Language and Literature in the University of Helsinki, lectured at the Universities of Florence, Pisa, Rome, Naples, and Venice, and at other Italian institutes of higher education, and also at the University of Skopje (Macedonia), in January and February, 1952, on the invitation of these institutes. He also lectured at Bloomington, Ind., U.S.A., on an invitation of this university, during the Summer Session 1952. He has been invited to be Professor and Head of the Russian Department of the University of Birmingham, England, during the Session 1952—3, and to give lectures at the Institute of Slavonic Studies, Paris, in April, 1953.

Dr. Nils-Erik Enkvist was appointed Docent in English Language and Literature at Åbo Akademi on July 1, 1952.

Abhandlungen. — Die folgenden Abhandlungen wurden an der Universität Helsinki zur Erlangung der Doktorwürde öffentlich verteidigt:

Am 26. Februar 1953, Mag.phil. Päivö Oksala, Die griechischen Lehnwörter in den Prosaschriften Ciceros (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 80, 1). 176 S. Opponent: Prof. Dr. Edwin Linkomies.

Am 14. März 1953, Mag.phil. Kaj B. Lindgren, Die Apokope des mhd. *-e* in seinen verschiedenen Funktionen (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 78, 2). 225 S. Opponent: Prof. Dr. Emil Öhmann.

Einheimische Veröffentlichungen. — Tauno F. Mustanoja (ed.), Les neuf joies Nostre Dame, a Poem Attributed to Rutebeuf (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 73, 4). Helsinki, 1952; pp. 90. — Eva Vilamo-Pentti (éd.), La Court de Paradis, poème anonyme du XIII^{e} siècle; édition critique d'après tous les manuscrits connus (Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 79, 1). Helsinki, 1953; pp. 130.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen. — Reino Hakamies, Bibliographie de la philologie romane en Finlande depuis 1938 (Romanistisches Jahrbuch, IV, 1951, 144—59); Aperçu sur les études latines en Finlande (Atene e Roma, II, 1952, 147—50). — V. Kiparsky, The Earliest Contacts of the Russians with the Finns and Balts (Oxford Slavonic Papers, III, 1952, 67—79); Ein angeblich altrussisches Lehnwort im Litauischen (Studi Baltici, IX, 1952, 238—243); Jalo Kalima, nécrologie (Revue des Études Slaves, XXIX, 1952, 294—295). — Arthur Långfors, »Il cuide Dieu tenir par les piez» (Mélanges de philologie romane offerts à M. Karl Michaëlsson; Göteborg, Bergendahls Boktryckeri, 1952; p. 351—55); compte rendu de Chronique des ducs de Normandie par Benoit, publiée par Carin Fahlin (Studia neophilologica, XXV, 1953, 78—80). — Eero K. Neuvonen, Los arabismos de las Cantigas de Santa Maria (Boletim de Filologia, XII, 1951, 291—352); compte rendu de Leges hispanicae Medii Aevi, (I) El fuero de Teruel, p.p. Max Gorosch, (II) Los fueros de la Novenera, p. p. Gunnar Tilander (Studia neophilologica, XXV, 1953, 80—84). — Emil Öhmann, Något om hyperkorrekta former (Festschrift til L. L. Hammerich; København, 1952; S. 262—8). — Veikko Väänänen, Compte rendu de Etude sur l'origine et l'évolution du diminutif latin et sa survie dans les langues romanes (Studia neophilologica, XXV, 1953, 67—71).

ALFRED JEANROY

In memoriam

Le doyen d'âge des romanistes, Alfred Jeanroy, professeur honoraire à la Sorbonne, ancien directeur d'études à l'École pratique des Hautes Etudes, membre de l'Institut, s'est éteint, le 13 mars 1953, à Saint-Jean près de Toulouse, dans sa quatre-vingt-quatorzième année. Après avoir enseigné d'abord à la Faculté des Lettres de Toulouse, il fut appelé en 1909 à Paris, à la chaire de langues et littératures de l'Europe méridionale, transformée, en 1922, en chaire de littératures romanes, qu'il devait occuper jusqu'à la limite d'âge. Alfred Jeanroy était un des membres les plus éminents de la brillante équipe qui, dans les années quatre-vingt-dix, entourait Gaston Paris; sa grande thèse sur *les Origines de la poésie lyrique en France au moyen âge* lui est dédiée.[1] Jeanroy laisse une œuvre extraordinairement riche. La bibliographie mise en tête du recueil jubilaire qui lui fut offert en 1928 enregistre 613 numéros.[2] Malgré les ans, il garda jusqu'au bout son intelligence intacte. Ses *Notes d'anthroponymie française*, qui parurent chez nous en 1949, sont le dernier produit de sa plume. Alors il était déjà affligé d'une cécité presque totale.

---

[1] Elle est de 1889 et a été réimprimée en 1904 et 1925.

[2] Ces *Mélanges de linguistique et de littérature* ont fait l'objet d'un compte rendu détaillé dans cette revue, XXX (1929), p. 57—64.

C'est à nous qu'il a donné[1] — de 1926 à 1929 — aussi la primeur de plusieurs chapitres qui devaient faire partie de son magistral ouvrage intitulé *La poésie lyrique des Troubadours*,[2] synthèse qui lui avait demandé des dizaines d'années de travail et que nul plus que lui n'était à même d'établir.

Les relations de Jeanroy avec la Finlande étaient multiples. Critique infatigable (écrivant surtout dans la *Romania* et la *Revue critique d'histoire et de littérature*) il a signalé au public international à peu près tout ce qui a paru chez nous dans le domaine de la philologie romane. Le signataire de ces lignes a eu le rare honneur de collaborer avec son maître à plusieurs reprises: aux deux tomes du *Recueil général des jeux-partis français*,[3] à l'édition des *Chansons satiriques et bachiques*,[4] à trois séries de *Chansons françaises*,[5] dont deux dans la *Romania*, 1915 et 1918, la troisième dans l'*Archivum Romanicum*, 1919. Les élèves de Jeanroy n'oublieront pas les heureuses impulsions qu'ils doivent à l'enseignement et à l'exemple du maître. Ils n'oublieront pas non plus sa générosité, qui était sans limites.

Alfred Jeanroy était depuis quelques années membre de l'Académie des Sciences et Lettres de Finlande.

A. Långfors

---

[1] *Etudes sur l'ancienne poésie provençale: La structure de la chanson. — Troubadours et jongleurs. — Le contenu de la chanson, la composition, les idées, le style. — L'expansion de la poésie courtoise dans le Midi de la France.*

[2] Deux tomes (1934).

[3] Parus dans les publications de la Société des anciens textes français, 1926. LX-356-399 pages.

[4] N° 23 de la collection de Classiques français du moyen âge (1921). Ce petit volume est épuisé depuis longtemps.

[5] Ce sont des *unica* anonymes tirés des manuscrits *V*, *R* et *O*.

LA SOURCE LATINE DU MIRACLE *DOU SAINT DENT NOSTRE SEIGNEUR*

attribué à Gautier de Coincy[1]

Parmi les œuvres attribuées à Gautier de Coincy figure un miracle intitulé: *C'est dou saint dent nostre Seigneur*. L'auteur y relate la découverte miraculeuse, dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons, d'une dent de lait de Jésus-Christ. Un possédé, qui avait été conduit dans de nombreux sanctuaires sans obtenir sa guérison, révéla qu'il ne serait délivré que si on le menait à Saint-Médard de Soissons en présence de la dent du Sauveur. Arrivés dans cette ville, ses parents avertissent les religieux. Ceux-ci ignoraient que cette insigne relique se trouvât dans le riche trésor de l'abbaye et ils étaient sur le point d'éconduire les visiteurs, quand un moine âgé dit à ses confrères: »Dans ma jeunesse, j'en ai entendu parler; mettons-nous en prières, peut-être le ciel nous la ferait-il retrouver.» Ces paroles, accueillies par d'aucuns avec un certain scepticisme, décident cependant la communauté à faire un inventaire méthodique du trésor des reliques. *Pixidem repperiunt argenteam continentem superscriptionem: Dens Salvatoris.* On l'approche du possédé, qui est immédiatement guéri.

Le récit de Gautier de Coincy n'est conservé que dans deux manuscrits: Paris, Bibliothèque nationale, ms. fr. 25532 [2] et le manuscrit de l'Ermitage.[3] Il a été publié d'après le

---

[1] Nous disons »attribué» à Gautier de Coincy, car, comme on le verra plus loin, il n'est nullement prouvé que ce texte appartienne à l'héritage authentique du poète.

[2] Ce manuscrit est décrit par Mme A.-P. Ducrot-Granderye dans *Études sur les miracles Nostre Dame de Gautier de Coinci* (Helsinki, 1932), p. 68—70.

[3] Sur cet important manuscrit, voir, outre l'ouvrage de Mme Ducrot-Granderye (p. 72—74), A. Långfors, *Miracles de Gautier de Coinci extraits du manuscrit de l'Ermitage* (Helsinki, 1937), p. V—X.

premier par R. Reinsch en 1882[1] et par M. A. Långfors en 1937 d'après les deux copies.[2] Le savant romaniste s'est ingénié à en découvrir la source latine, mais après de longues recherches il concluait à regret: »Il semble qu'il faille renoncer à l'espoir de trouver la source du poème français» [3].

L'étude que nous venons de publier dans les *Analecta Bollandiana* [4] nous a amené à relire les textes relatifs aux corps saints vénérés à Saint-Médard de Soissons. Quelle ne fut pas notre surprise de rencontrer dans un manuscrit du Vatican provenant de Soissons,[5] la version latine qui avait servi de modèle à Gautier de Coincy. Elle se cachait dans la *Narratio Monachi Suessionensis de dente S. Iohannis evangelistae ad Sancti Arnulfi Mettensis servato*, inventoriée dans la *Bibliotheca hagiographica latina* sous le numéro 4328 b.[6]

Voici, en quelques mots, le résumé de cette *narratio*, que le P. Poncelet n'a pas hésité à qualifier d'impudente supercherie.[7] L'évêque de Metz, S. Patient, fonda dans sa ville épiscopale une église dédiée à S. Jean l'évangéliste et y déposa un reliquaire contenant une dent de l'apôtre. C'est dans ce sanc-

[1] *Dichtungen Gautiers von Coinsy*, dans *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen*, t. LXXVII (1882), p. 258—263.

[2] Op. c., p. 294—310. Le poème comprend 498 vers octosyllabiques.

[3] Op. c., p. LII.

[4] *Les sources latines d'un Miracle de Gautier de Coincy. L'apparition de Ste Léocadie à S. Ildephonse*, t. LXXI, p. 100—132.

[5] Manuscrit de la reine de Suède, 1864, fol. 40—43. Cf. A. Poncelet, *Catalogus codicum hagiographicorum latinorum bibliothecae Vaticanae* (Bruxelles, 1910), pp. 408—411, 541—548 (= *Subsidia hagiographica*, n°11). Ce manuscrit est du XI[e] siècle. Les feuillets 40—43, d'après le P. Poncelet, seraient un peu postérieurs: »exeunte saeculo XI vel ineunte XII» (Ibid., p. 542).

[6] Supplementum (Bruxelles, 1911), p. 173.

[7] »quin etiam in multo callidioris fraudis suspicionem vocemus» (Op. c., p. 542).

tuaire que plus tard fut enseveli S. Arnould († vers 640). Détruit au cours des invasions, il fut reconstruit par l'abbé Garin, qui invita le pape Léon IX à consacrer solennellement l'édifice restauré.[1] Au cours de cette cérémonie, le pape, constatant que plusieurs assistants doutaient de l'authenticité de la relique de S. Jean l'évangéliste, leur dit: »Il n'est nullement surprenant de posséder ici un pareil trésor, car tout récemment, quand j'assistais au concile de Reims (3 octobre 1049),[2] j'ai appris qu'à Soissons, on venait de découvrir une relique infiniment plus insigne, une dent de lait du Christ.» Le pape relate alors les faits que nous avons rappelés plus haut.

L'artifice du rédacteur saute aux yeux. Pour donner plus de poids à son audacieuse invention, il met dans la bouche du pape l'histoire qu'il veut accréditer.[3] En outre, il présente les choses, comme si les moines de Soissons n'étaient pour rien dans l'heureuse découverte: sans une intervention miraculeuse, la

[1] L'histoire de ce monument a été retracée par R. S. Bour, *Die Benediktiner-Abtei S. Arnulf vor den Metzer Stadtmauern*, dans *Jahrbuch der Gesellschaft für lothringische Geschichte und Altertumskunde*, t. XIX (1907) et XX (1908). Nous citons d'après le tirage à part, Metz, 1908. Voir, pp. 55—58, 134. Un manuscrit de Berne, T. H. 292, du XI[e] siècle, provenant de Saint-Arnould de Metz, contient une belle miniature, représentant l'abbé Garin offrant au pape la nouvelle construction. Cf. H. Tritz, *Die hagiographischen Quellen zur Geschichte Papst Leos IX*, dans *Studi Gregoriani*, t. IV (Rome, 1952), pp. 196—198, 364.

[2] Jaffé-Loewenfeld, t. I, p. 532—533.

[3] Le moine de Saint-Médard, pour rédiger son factum et lui donner plus de crédit, s'est servi de documents messins. Voir A. Poncelet, op. c., p. 542. Il est exact que le pape a assisté au concile de Reims et a consacré la nouvelle église de Saint-Arnould. Dans les *Dedicationes Ecclesiae S. Arnulfi* (*M. G., SS.*, t. XXIV, p. 546), on lit un discours de Léon IX, prononcé à Metz, à propos de la relique de S. Jean. Mais, il n'y a aucune allusion à la relique de Soissons ni à la guérison du possédé.

présence de la relique du Christ n'aurait pas été connue des religieux de Saint-Médard.[1]

Il n'y a pas lieu de publier en regard du texte français le modèle latin dont Gautier s'est certainement inspiré. Il suffira de rapprocher trois ou quatre passages.

Le discours de S. Léon IX s'ouvre par quelques considérations générales sur l'Incarnation. La présence parmi nous d'humbles réalités corporelles telles que la dent du Christ conservée à Soissons, souligne à sa façon la vérité de l'humanité du Christ. Ces réflexions ont suggéré au poète les vers 10—44.

Plus loin l'hagiographe mentionne la consécration de l'église Saint-Arnould par le pape Léon IX et le concile de Reims.

Ad cuius consecrationem cum invitasset (Guarinus) domnum papam Leonem nonum ...

Qu'il out .j. apostoile a Romme,
Religïeus et mout preudomme,
De mout de biens iert renommez.
Lions, ce me samble, iert nommez,
Li nuevimes, ce truis ou livre,
Si com la lectre le me livre.
(vv. 111—116)

Dans son allocution, Léon IX rappelle dans quelles circonstances il a eu connaissance du miracle survenu à Saint-Médard:

[1] Les prétentions des religieux de Saint-Médard à posséder une dent du Christ déterminèrent Guibert de Nogent à composer, vers 1119, son célèbre *De pignoribus sanctorum* (*P. L.*, t. CLVI, col. 607—680).

On n'a pas jusqu'ici, croyons-nous, étudié le problème des rapports de notre texte avec celui de Guibert. Nous reviendrons sur se probléme plus à loisir.

Vestre reducendum duco memorie dignum quod nuper in concilio Remensi coram multis relatione probabili confirmatum est mihi

Je truis que jadis maint preudomme
De Rains out venu en la vile
Ou l'apostoiles tint concile
Cil meesmes dont je parole,
Qui me conferme ma parole
Et me tesmoigne qu'ele est voire.
(vv. 124—129)
Bien le seurent la gent trestoute
Qui a ce jour a Rains estoient
Et cil qui ou païs manoient.
(vv. 134—136)

Le diable, par la bouche du possédé, affirme qu'il ne se retirera que si on le met en présence de la dent du Sauveur.

Adiuratus confessus est nullo modo se recessurum nisi presentia dentis Christi Salvatoris.

Mais cil respont pour le diable
Qu'il out ou cors, chose est creable:
»Or i parra dou conjurer.
Sainz n'a pooir de moi curer,
Ne ja gariz je ne serai
Devant ce qu'esté averai
Devant le saint dent, sanz doutance,
Que Diex out müé en s'enfance.»

On lui demande où se trouve cette relique et il répond que c'est à Soissons:

Interrogatus ubinam ille contineretur dens, respondit: »Suessionis ad sanctum Medardum.»

Voir vers 237—254, plus particulièrement:
Et cil qui estoit mal senez
Lor respondi con forsenez:
»A Soissons est, la me menrez,
Et quant vous a Soissons venrez,
A Saint Maart en verité,
Qui est mout prés de la cité,
La porrez novelles oïr
De quoi vous porrez bien joïr.»

Ceux qui conduisent le malade ne voient dans ces paroles que le signe de l'égarement de son esprit. Pour lui être agréables, ils se mettent en route:

Ductores frenetici, licet non crederent demoni, tamen temptaverunt eventum rei.

Cette phrase est largement délayée dans les vers 255—284.

L'intervention du vieux moine est racontée de part et d'autre:

Mentes in diversa rapiuntur. Tandem quidam senex plenus dierum affuit, qui dubios tali ratione instruxit: »Dum essem adolescentulus, . . .«

Ainsis estoient en balance:
S'il l'ont ou non, sunt en doutance.
Grant piece furent en riot
Tant c'un moinne ancïen i ot
Qui mout estoit de grant viellesce,
Se li souvint qu'en sa jonesce
(vv. 311—316)

Pixidem repperiunt argenteam continentem superscriptionem: Dens Salvatoris.

C'une boiste d'argent trouverent
Que mout durement esgarderent
Par deseure avoit lectre escrite.
La lettre virent, si l'ont lite,
Si avoit seur la boiste escrit:
»Ci est li sainz denz Jhesucrit.«
(vv. 385—390)

Ces quelques parallèles suffisent à montrer la concordance des deux récits: en général le latin est beaucoup plus condensé, tandis que le rimeur français se plaît à étirer sa narration et à multiplier les vers.

Une fois la source du miracle identifiée, un second problème se pose. Cette pièce appartient-elle à Gautier de Coincy? M. A. Långfors incline vers la négative.[1] Parmi les raisons qu'il apporte figure celle-ci: »Il me semble que celui qui parle de

[1] Op. c., p. LII—LIV.

Saint-Médard en ces termes [1] n'y est pas chez lui, c'est plutôt quelqu'un qui y est venu en visiteur» (p. LIII).

Cette réflexion est exacte; toutefois la source où a puisé le poète nous suggère la remarque suivante: Le narrateur latin, dans la fiction qu'il a imaginée, ne réside pas à Saint-Médard; c'est à Metz et à Reims que les événements se passent. Influencé par son modèle, le versificateur a assez naturellement présenté les choses comme s'il écrivait loin de Soissons.

Mais c'est surtout pour des différences de style que M. Långfors retire à Gautier la paternité de ce miracle. Comme il connaît mieux que personne l'œuvre littéraire du prieur de Saint-Médard, nous nous en remettons à son jugement.

Baudouin de Gaiffier, bollandiste

UNE *MANIÈRE DE PARLER*

Ms. Cambridge, Bibliothèque de l'Université, Ii. 6. 17

Les discussions sur la nature et les particularités de l'anglo-normand ne datent pas d'hier et les opinions les plus diverses ont été émises à ce sujet. Certains [2] considèrent ce dialecte comme une branche à part du français, comme une langue qui exprime une civilisation entièrement autonome par rap-

[1] Vers 94—98: En escriz truis, et je le croi,
Qu'il a a Soissons une eglyse,
Qui est et bien et bel assise,
Ou uns des denz est sanz doutance
Que Diex vout müer en s'enfance.

[2] Cf. H. Suchier, *Ueber die Mattheus Paris zugeschriebene Vie de Saint Auban*, Halle, 1876; O. Prior, *Cambridge Anglo-Norman Texts*, Cambridge, 1924.

port à celle du continent, tandis que d'autres[1] préfèrent voir dans l'anglo-normand tout simplement une mauvaise imitation de la langue du continent. Au cours de cette discussion, on a souvent l'impression que les partisans des deux théories opposées ne raisonnent pas d'une façon entièrement objective et qu'ils partent d'opinions préconçues. Il existe toutefois une étude qui traite du français en Angleterre et qui a été écrite avec une admirable objectivité. L'auteur[2] laisse parler les documents et tire ensuite des conclusions très nettes en ce qui concerne l'importance du français en Angleterre aux XIV^e^ et XV^e^ siècles. Il ressort de cette étude que pendant tout le XIV^e^ siècle on se servait de la langue française et ceci dans toutes les couches de la société. Même pendant le siècle suivant, le français était une langue véhiculaire, car on a trouvé des chartes de cette époque écrites en français; la dernière de ces chartes date de l'année 1434. Toutefois, pendant ce siècle l'emploi du français perd rapidement l'importance qu'il avait encore à la fin du XIV^e^ siècle.

C'est pourquoi nous estimons qu'il n'est pas sans intérêt d'attirer l'attention sur la »Manière de Parler» que nous publions ici. Parmi les nombreux manuels de conversation, les traités de grammaire et d'orthographe qui ont vu le jour en Angleterre au cours du XV^e^ siècle[3] notre texte est le dernier en date. Le fait qu'il existe un manuel de conversation destiné à l'usage des Anglais jusque vers la fin du XV^e^ siècle montre bien qu'à cette époque encore on avait en Angleterre un intérêt très net pour cette langue. D'ailleurs, ce texte, qui n'a rien

---

[1] Cf. J. Vising, *Etude sur la versification anglo-normande*, Upsal, 1884.

[2] Cf. Helen Suggett, *The use of French in England in the later middle ages* (Transactions of the Royal Historical Society, 4th Series, Vol. XXVIII, 1946).

[3] Cf. J. Gessler, *Le livre des mestiers de Bruges*, Bruges, 1931; A. Långfors, *Neuphil. Mitteilungen*, XXXIII, 1932, pp. 260—2; J. Gessler, *La Manière de Langage*, Louvain, 1934, p. 27.

de littéraire, nous apporte sur la langue elle-même des renseignements précieux. Les œuvres littéraires de n'importe quelle période ne nous offrent qu'une langue artistique et en quelque sorte factice, elles nous montrent comment les auteurs écrivaient, mais non pas comment les gens parlaient. En revanche, les phrases que nous trouvons dans cette »Manière de Parler» sont plus authentiques et constituent pour ainsi dire une sténographie de la langue française en Angleterre vers la fin du XV^e^ siècle.

MANUSCRIT

Le ms. contient une collection de différents traités et documents. Il est sur vélin et papier, de format in quarto et de 117 feuillets. Le ms. date du XVI^e^ siècle et appartient à la bibliothèque de l'Université de Cambridge, où il porte la cote Ii. 6. 17.[1] Notre texte, qui est écrit en anglo-normand, est le dixième morceau et va du f. 100 b jusqu'au f. 106 b. Le premier à signaler ce texte fut Stürzinger.[2] Le ms. ne porte ni titre ni explicit. Le titre que nous avons adopté est emprunté à un passage qui se trouve vers la fin du ms. (v. 124), et qui marque le début d'un nouveau manuel de conversation, désigné comme *Aultre manier de language*. Le ms. est divisé en paragraphes; nous ne reproduisons pas ces divisions, car, dans la majorité des cas, elles marquent seulement une nouvelle page du ms. Pour facilitér la lecture de ce manuel de conversation, nous avons indiqué entre crochets le personnage qui est censé parler.

---

[1] Cf. *Catalogue of the Manuscripts of the University of Cambridge*, Vol. III, Cambridge, MDCCCLVIII.

[2] Cf. Stürzinger, *Orthographia Gallica* (Altfranzösische Bibliothek, VIII, Heilbronn, 1884), p. XV; J. Vising, *Anglo-Norman Language and Literature*, London, 1923, nr. 403.

GRAPHIE

Voyelles. — *ã.* — On remarque la vélarisation de ã dans *comaunde* 5, *devaunt* 10, *comaunde* 12, *quaunt* 19.

e̩. — Pour *e* fermé le copiste a écrit deux fois *i*: — *promistez* 60; *mittez* 46.

e̩ non tonique. — L'accent tonique qui en anglais se faisait sentir très fortement [1] eut pour conséquence en anglo-normand une grande incertitude au sujet des syllabes moins accentuées, surtout en ce qui concerne le *e* sourd; cette voyelle a disparu en position protonique: *fray* 10, *draine* 61, *moustra* 78; également en position finale: *bon* 4, 7, *saint* 8, *cest* 25, 26. Or, cette voyelle peut aussi être ajoutée: *sure* 2, *hanappe* 9, 50, *litez faitez* 119, *belez drapez* 121; *noies* 105. Le *e* svarabhaktique se trouve dans *beverez* 48, *averez* 62, 114, *averés* 74.

ẽ. — Au lieu de *ẽ* on relève *ĩ* dans *ceins* 82, 102.

i. — Très souvent, notamment en position finale, on relève *y* pour *i*: *chemyn* 2, *cy* 8, 19, 32, 67, 74, *fray* 10, *ferray* 14, 51, *ay* 18, 20, *vouldray* 33, *vendray* 36, *meynus* 43, *meyns* 62, *moy* 53, 55, 66, *nony* 56, 70, *durray* 59, 70, 72, *ycy* 88; dans le mot *deneris* 43 il y a un *i* non étymologique, et *peroile* 27 présente *oi* pour *i*.

o̩. — Ce son est dans notre ms. écrit *ou*: *houre* 16.

õ. — La voyelle typiquement anglo-normande *u* a été utilisée dans *voluntiers* 14, *voluntierz* 99; on relève aussi *oun*: — *sount* 119, 120.

u: — Après la synérèse de *eü* à *e͡u* où *eu* exprimait le son *u*, le copiste écrit par graphie inverse *e͡u* là où il n'y avait jamais eu *eü*: *veneu* 45.

ai. — Cette diphtongue s'est réduite à *e*: *mes* 3, *fetez* 63, 91, 94, 96, 100, 106, 107, *mez* 70, *fetes* 104; une fois *a*: *verrament* 69; on trouve aussi *ea*:[2] *reason* 116.

---

[1] Cf. Pope, *From Latin to French*, Manchester, 1952, § 1110.
[2] Cf. Pope, *o. c.*, § 1223.

au: — Devant une consonne labiale, cette diphtongue s'est réduite à *a*: *savement* 1.

ei: — Le *ei*, qui sur le continent devint *oi*, s'écrit dans ce texte *e*: *avenez* 82, 113, *aver* 58, 103; une fois *i*: *servise* 8.

ie: — Le copiste connaît naturellement la réduction de *ie* à *e*: *deneris* 43 et il écrit par graphie inverse *hostiel* 73, 74 et avec un *i* intercalé dans l'hiatus: *poiez* 103.

iẽ: — La même réduction se trouve dans *covent* 3, *ben* 122.

Consonnes. — *l.* — Cette consonne est vocalisée, mais le copiste ajoute presque partout un *l* étymologique: *vouldray* 33, *vouldrez* 39, 41, 42, *vault* 56, 64, 69, 90, *aultrez* 83, *fautrez* 84.

l mouillé. — Dans la position intervocalique le copiste a écrit *illi*: *vueilliez* 54, 58, 65.

r. — On relève aussi dans ce texte la prédilection anglo-normande pour *rr*: *ferrez* 11, *ferray* 14, 51, *demourrer* 39, *serrez* 45, *serront* 47; voici quelques métathèses de *r* suivi d'une voyelle: *pernés* 9, 50, *pernez* 116; par contre, dans *formage* 101, le copiste a écrit la forme sans métathèse qui est celle qu'on trouve en général en ancien français; *r* final est tombé dans *si*[*r*] 56, 80, 93, etc.

p. — Dans *compter* 108, 115, il s'agit d'un *p* étymologique qui a été ajouté.

d. — Au lieu de *d* on trouve *t* dans *fautrez* 84.

s. — Le trait le plus caractéristique de la graphie de notre copiste, c'est le remplacement de *s* par *z*: *ditez* (s'écrit partout ainsi, treize fois), *faitez* 30, *voluntierz* 44, 99, *chosez* 46, 75, 83, *certez* 60, 63, 72, *lez* 62, 66, 104, *fetez* 63, 91, 94, 96, 100, 101, 106, 107, *donquez* 66, 94, *mez* 70, *nostrez chambrez* 78, *avenez* 82, 113, *toutez aultrez chosez* 83, *nostrez litez faitez* 119, *belez drapez* 121. Quelquefois le *s* est tombé: *nostre*[*s*] 46, *vostre*[*s*] 122 ou un *s* (*z*) non étymologique a été ajouté: *rienz* 84, *souperz* 91. Une fois *s* s'écrit *x*: *dextre* 23 et une fois *c*: *cy* 103. Le copiste a confondu *s* simple et *s* double dans *suss* 46.

z. — Tout comme le copiste écrivait souvent *z* pour *s*, il lui est arrivé d'écrire *s* pour *z*: *pernés* 9, 50, *tenés* 24, *averés* 74.

c (= k). — Dans *fruict* 102 un *c* étymologique a été ajouté.

c (= ts). — Pour *c* le copiste écrit *s*: *servoise* 85, 87, 97, 110.

g. — Devant la voyelle *a*, *u* de *gu* est tombé: *garde* 15, 47, et dans *cognoiscez* 35 un *g* étymologique a été ajouté.

REMARQUES MORPHOLOGIQUES ET SYNTAXIQUES

Dans ce français du XV^e^ siècle on ne trouve évidemment plus l'ancienne déclinaison à deux cas: *le chemyn* 2, *Dieu* 6, 37, *seigneur* 15, *un home* 33.

Pour ce qui est du genre des substantifs, on trouve les formes suivantes; *le main* 24, *le dame* 28 et *le nap* 107; à noter aussi *litez* (*faitez*) 119, (*belez*) *drapez* 121. Lorsque le mot »chambre» est remplacé par un pronom personnel ou démonstratif, le copiste écrit toujours une forme neutre, ce qui est dû à l'anglais: — *Ditez, vueillez ce la* (*that there*) 52, *Oy sir, il est* (*it is*) *bon pour moy* 53, *Ditez coment le* (*it*) *vueilliez doner* 54, *Sir, coment le* (*hit*) *vueilliez vous aver* 58, *Quar il* (*it*) *ne vault pas tant d'argent* 64, *Ore, de quel price est ce cy* (*this here*) 68, *Nony, mez je vous durray tant pour ce la* (*therfore*) 70.

Dans les pronoms personnels on trouve la forme accentuée *lui* au lieu de la forme faible *le*: *Oy dame, vous lui cognoiscez bien* 35. Le cas régime *le* n'est pas exprimé dans la phrase suivante: — *Dame, je ne ferray point devant vous* 51. On trouve une fois *ille* 34 comme pronom personnel masculin de la troisième personne.

Parmi les pronoms démonstratifs, il n'y a pas de formes en *i* à signaler et, au féminin, le copiste a écrit *cest* 25, 26.

Dans le cas du pronom relatif comme dans celui du pronom interrogatif le copiste écrit *que* pour *qui*: *Et toutez chosez que vous apent* 75, *Et toutez aultrez chosez que nous apent* 83, *Dame, pernez ceo que reason soit* 116; *Ditez, que est la* 49.

Parmi les pronoms indéfinis on relève *acuns* 106.

Pour les infinitifs on peut noter un certain nombre de changements de conjugaison: — *prender* 42, *boier* 49, 123, *vener* 94, 101, 104, 106, *traher* 97, 107, *aver* 58, 103. La marque de l'infinitif a disparu dans la phrase: — *aportez nous boier* 49.

La désinence de la première personne est non pas *ai* mais[1] *a*: — *dira* 31, *avera* 57, *trovera* 65. A la troisième personne *t* a disparu: *un home vouldray* 33. Au pluriel, la première personne s'exprime par *ons*: *durrons* 44, *ouns*: *alouns* 95, *oms*: *pooms* 92, et le verbe *être* présente la forme *sumus* 81. La seconde personne du pluriel a une fois la terminaison *is*: — *comenceris* 9, une autre fois simplement la terminaison *z*: *souperz* 93. Le verbe *duner* forme son futur de la façon suivante: — *durray* 59, 70, 72, *durrons* 44, *durrez* 55, et le verbe *moustrer* donne *moustra* 78. On notera quelques exemples de formations irrégulières au présent de l'indicatif, par ex. *vendue* 86 pour *vend* et *entende* 118 pour *entend*.

Dans quelques cas l'article partitif apparaît: *Ore dame, moustrez nous de vostre servoise* 87, *Ore donquez, fetez nous vener de l'ewe* 94, *Dame, fetez aporter de viande* 96, *Dame, fetez traher du servoise* 97, *Cy s*[*ir*], *de pomis vous poiez aver* 103; par contre, on relève aussi des exemples où il n'y a pas d'article partitif: *Ditez, ay je jour assez la* 20, *Dame, fetez nous vener formage* 101; l'article défini manque également dans l'exemple suivant: *Dame, coment vendez vous servoise* 85.

Très fréquemment le sujet n'est pas exprimé; c'est surtout le cas dans les questions: *Sire, est prime* 17, *Savez point qu'ille est* 34, *Dame, avez hostel pour nous trois compainons* 38, *Et que vouldrez donner le jour pour vostre table* 41, *Dame, que vouldrez prender pour le jour* 42, *Ditez, veuillez ce la* 52, *Ditez, coment le veuilliez doner* 54, *Nony s*[*ir*], *ne vault pas tant* 56, *Ne vous durray tant d'argent* 59, *Sire, a un mot ne lez averez meyns* 62, *Sir, verrament vault tant* 69, *Dames, avez hostiel pour nous* 73, *Ore*

[1] Cf. Pope, *o. c.*, § 1157.

si, coment vous plaist 80, *Dame, avez ceins fien et avenez* 82, *Dame, avez nul fruict ceins* 102, *Dame, avez point de noies* 105, *Dame, quant est en quisine* 111, *Dame, que averez pour lit et litter* 114, *Dame, savez rien compter plus* 115.

On trouve l'indicatif là où l'on attendait le subj.: — *Sir, vous beverez avant que vous alez* 48, *Dame, veiez que nous avons belez drapez* 121. Par contre on relève aussi le subjonctif où l'indicatif serait normal: *Ditez, vueillez ce la* 52, *Ditez, coment le vueilliez doner* 54, *Sir, je trovera vous melior, se vous vueillez* 65.

L'accord du verbe et du sujet ne se fait pas dans l'expression suivante: *Et toutez chosez que vous apent* 75, *Et toutez aultrez chosez que nous apent* 83; *Sir, cest vile est appellé Windessore* 26, à moins que nous n'ayons dans ce dernier exemple la réduction anglo-normande de *ee* — *é*.

La négation est *ne* — *point* 10, 40, 51 et la réponse négative s'exprime par *nony* 56, 70. La négation *ne* est tombée: *Savez point qu'ille est* 34, *Dame, avez point de noies* 105, et le *ne* abusif manque également: *Sir, vous beverez avant que vous alez* 48.

La comparaison s'exprime non pas par *de* mais par *que* dans *Sir, non meynus que VI deneris le jour* 43.

L'emploi prépositionnel donne lieu aux remarques suivantes: *devant* est employé au sens de *avant*: *Dame, je ne ferray point devant vous* 51. Après l'impératif, la marque de l'infinitif est aussi bien *pour* que *a*: *Dame, venez pour souper* 98, *Ore dame, venez a compter* 108.

Il est naturel que ce texte, œuvre d'un copiste anglo-normand du XV^{e} siècle, révèle une influence nette de l'anglais. Il y a d'abord des mots anglais: *ye* 2, *sir* 2, 4, 5 etc.[1], *price* 68, *in* 110 (deux fois), 112 (deux fois), *reason* 116.

Au vers 109, *quant* a le sens de *combien* (angl. *what*) et au vers 113, il correspond à l'anglais *how moch*. Aux vers 54, 85,

[1] Cf. Pope. *o. c.*, § 1135.

le copiste a écrit *coment* au sens de »combien» sous l'influence de l'anglais: *howe*. Dans *Ditez coment nomee ad cest vile* 25, c'est probablement l'anglais »*hath*» qui explique la forme *ad* pour *est*. Suivant l'usage anglais le copiste a utilisé l'adjectif *petit* comme adverbe: *Certez, vous promistez trop petit* (*litel*) 60. Dans *Sir, par m'alme il est cy vault bien* 90, l'expression *vault bien* a été faite sur l'anglais *wel worth* 90.

[LA MANIERE DE PARLER]

[LE VOYAGEUR] Ditez, puisse je savement aler? 100 v°
Saie, may I saufly goo?

[LE TAVERNIER] Ye sir, le chemyn est sure assez.
Yes si[*r*], *the wey is sure inough.*

Mes il covent que vous hastez.
But it behoveth to spede you.

Sir, Dieu vous donne bon aventure.
Sir, God yeve you good happe.

Sir, a Dieu vous comaunde.
Sir, to God I you betake.

Sir, Dieu vous esploide.
Sir, God spede you.

Sir, bon aventure avez vous.
Sir, good chaunce have ye.

[LA PATRONNE] Sir, par saint Marie, cy est bon servise.
Sir, by saint Marie here is good ale.

Sir, pernés le hanappe; vous comenceris.
Sir, take the coppe; ye shal beginne.

[LE VOYAGEUR] Dame, je ne fray point devaunt vous.
Dame, I wil not doo bifore you.

[LA PATRONNE] Sir, vous ferrez verrement.
Sir, ye shal sothely.

[LE VOYAGEUR] Ore dame, a Dieu vous comaunde. 101 r°
Nowe dame, to God I you betake.

[LE TAVERNIER] Sir, ditez mon message a vostre sir.
Sir, saie my message to your lord.

[LE VOYAGEUR] Sir, je le ferray voluntiers.
Sir, I shal doo it gladly.

[LE TAVERNIER] Sir, nostre Seignour vous ait en sa garde.
Sir, our lord have you in his keping.

[LE VOYAGEUR] Sir, quel houre de jour est il?
Sir, what time of daie is it?

[LE TAVERNIER] Sir, est prime.
Sir, it is prime.

[LE VOYAGEUR] Sir, combien ay je la?
Sir, how moch have I thiddre?

Et quaunt de leuges est il du cy?
And how many miles is it hence?

Ditez, ay je jour assez la?
Saie, have I day inough thiddre?

[LE TAVERNIER] Sir, vous avez jour assez la.
Sir, ye have daie inough þiddre.

[LE VOYAGEUR] Ditez, coment tiendray le chemin?
Saie, how shal I hold the way?

[LE TAVERNIER] Sir, a la main dextre le chemin. 101 v°
Sir, holde the waie on the right hande.

Ore tenés le chemin a le main sinestre.
Nowe holde the waie on the lift hande.

[LE VOYAGEUR] Ditez, coment nomee ad cest vile?
Saie, what name hath this towne?

[LE TAVERNIER] Sir, cest vile est appellé Windessore.
Sir, this towne is called Windessore.

[LE VOYAGEUR] Sir, ditez, est la nulle peroile de larons?
Sir, saie, is there noo peril of theves?

Ditez porter, ou est le dame de deins?
Saie porter, where is þe dame of herin?

[LE PORTIER] Sir, en la saler ou en la chambre.
Sir, in þe soler or in þe chambre.

[LE VOYAGEUR] Alez la et faitez mon message a luy.
Goo thiddre and doo my message to her.

[LE PORTIER] Sir, coment dira je a lui?
Sir, how shal I saie to her?

[LE VOYAGEUR] Ditez a lui que je sui cy.
Saie to her that I have be here.

[LE PORTIER] Ma dame, un home vouldray parler avec vous.
My lady, a man wolde speke with you.

[LA PATRONNE] Savez point qu'ille est? 102 r°
Wote ye ought what he is?

[LE PORTIER] Oy dame, vous lui cognoiscez bien.
Yee, dame, ye know him wel.

[LA PATRONNE] Ditez lui que je vendray tost.
Saie to him that I come sone.

[LE VOYAGEUR] Dame, Dieu vous donne bon jour.
Dame, God yeve you good daie.

Dame, avez hostel pour nous trois compainons?
Dame, have ye hostel for us III felowes?

[LA PATRONNE] Sir, quant longement vouldrez demourrer?
Sir, how long wol ye abide?

[LE VOYAGEUR] Dame, nous ne savons point.
Dame, we wote not.

[LA PATRONNE] Et que vouldrez donner le jour pour vostre table?
And what wil ye yeve a daie for your table?

[LE VOYAGEUR] Dame, que vouldrez prender pour le jour?
Dame, what wol ye take for þe daie?

[LA PATRONNE] Sir, non meynus que VI deneris le jour.
Sir, noo lasse thenne VI d. the day.

[LE VOYAGEUR] Dame, nous durrons voluntierz. 102 v°
Dame, we shal yeve gladdely.

[LA PATRONNE] Sir, vous serrez bien veneu.
Sir, ye shal be wel come.

[LE VOYAGEUR] Dame, mittez nostre chosez suss.
Dame, put our thinges uppe.

[LA PATRONNE] Sir, ils serront mis en sauf garde.
Sir, thay shal be doon in sauf warde.

Sir, vous beverez avant que vous alez.
Sir, ye shal drinke arre ye goo.

[LE VOYAGEUR] Ditez, que est la; aportez nous boier.
Saie, whoo is there; bring us drinke.

[LA PATRONNE] Sir, pernés le hanappe, vous comencerez.
Sir, take the cuppe; ye shal beginne.

[LE VOYAGEUR] Dame, je ne ferray point devant vous.
Saie, I wil not bifore you.

[LE TAVERNIER] Ditez, vueillez ce la?
Saie, wil ye that there?

[LE VOYAGEUR] Oy sir, il est bon pour moy.
Yee si[r], it is good for me.

[LE TAVERNIER] Ditez, coment le vueilliez doner? 103 r°
Saie, howe wil ye yeve it?

Sir, vous durrez moy tant.
Sir, ye shal yeve so moche.

[LE VOYAGEUR] Nony si[r], ne vault pas tant.
Nay si[r], it is not worth so moch.

Ditez a un mot coment l'avera.
Saie at one worde, how shal I have it.

[LE TAVERNIER] Sir, coment le vueilliez vous aver?
Sir, how wil ye have hit?

[LE VOYAGEUR] Ne vous durray tant d'argent.
I ne shal yeve so moch silver.

[LE TAVERNIER] Certez, vous promistez trop petit.
Certain, ye bede me to litel.

[LE VOYAGEUR] Ditez, qu'est le mot draine?
Saie, what is the last worde?

[LE TAVERNIER] Sir, a un mot ne lez averez meyns.
Sir, at oo worde ye it shal have noo lasse.

[LE VOYAGEUR] Certez, le fetez trop.
Certain, thou boughtest to dere.

Quar il ne vault pas tant d'argent. 103 v°
For it is not worth so moch silver.

[LE TAVERNIER] Sir, je trovera vous melior, se vous vueilliez.
Sir, I shal finde you better, if ye wil.

[LE VOYAGEUR] Ore moustrez lez moy donquez.
Nowe shew it me thenne.

[LE TAVERNIER] Sir, veiez cy bone chose.
Sir, see her good thinge.

[LE VOYAGEUR] Ore, de quel price est ce cy?
Now, of what price is this here?

[LE TAVERNIER] Sir, verrament vault tant.
Sir, for soth, it is worth so moch.

[LE VOYAGEUR] Nony, mez je vous durray tant pour ce la.
Nay, but I shal yeve so moch therfore.

Tenez un dener a dieu en orneis.
Holde a godis peny in ernest.

Certez, je ne vous durray plus.
For soth, I ne shal yeve noo moor.

[LE VOYAGEUR] Dames, avez hostiel pour nous?
Dame, have ye a good inne for us?

[LA PATRONNE] Oy sir, vous averés cy bon hostiel 104 r°
Yee si[r], ye shal have her a good inne

Et toutez chosez que vous apent.
And al thinges þat to you longeth.

Ditez, quant chevax avez vous?
Saie, howe many hors have ye?

[LE VOYAGEUR] Dame, nous avons VI chevax.
Dame, we have VI horsses.

Ore, qui nous moustra nostrez chambrez?
Nowe, whoo shal shewe us our chambre?

---

71 Le ms. porte *en orne is*. Comme le texte anglais porte *in ernest*, on peut penser que le copiste n'a pas compris et que *in orné is* signifie *en arrhes*. [Il sagit p.-ê. d'une formule qu'on peut rapprocher de l'anc. fr. *a orne*.]

[LA PATRONNE] Valette ou garcet, alez avec eux.
Grome or wenche, goo with thise.

Ore si, coment vous plaist?
Now si, how liketh you?

[LE VOYAGEUR] Dame, nous sumus bien apaiez.
Dame, we ben wel paide.

Dame, avez ceins fien et avenez
Dame, have ye herin heigh and hotes

Et toutez aultrez chosez que nous apent?
And al other thinges þat to us longeth?

[LA PATRONNE] Ore sir, vous ne fautrez rienz. 104 v°
Now sir, ye shal faute noo thing.

[LE VOYAGEUR] Dame, coment vendez vous servoise?
Dame, how sille ye ale?

[LA PATRONNE] Sir, je vendue pour deux denar' ou III maile.
Sir, I selle for II d. or I d. ob.

[LE VOYAGEUR] Ore dame, moustrez nous de vostre servoise.
Now dame, shewe us of your ale.

Dame, coment vendez vous ycy?
Dame, howe selle ye of this?

[LA PATRONNE] Sir, le galon pour troiz mailles.
Sir, the galon for III halfpenes.

[Sir, p]ar m'alme, il est cy vault bien.
Si[r], my soule, it is here wel worth.

90 Déchirure.

[LE VOYAGEUR] Dame, fetez doner nous nostre souperz.
Dame, doo yeve us our souper.

Dame, pooms souper unquore?
Dame, mowe we soupe yet?

[LA PATRONNE] Oy si[r[, vous souperz tout prest.
Yee sirz, ye shal soupe al redie.

[LE VOYAGEUR] Ore donquez, fetez nous vener de l'ewe.
Now then, doo us to come watre.

[LA PATRONNE] Seignours, alouns laver. 105 r°
Lordes, goo we wasshe.

[LE VOYAGEUR] Dame, fetez aporter de viande.
Dame, doo to bring mete.

Dame, fetez traher du servoise.
Dame, doo us drawe ale.

Dame, venez pour souper.
Dame, come soupe.

Dame, mange voluntierz.
Dame, ete gladly.

Dame, fetez empler le hanap.
Dame, doo fille the cuppe.

Dame, fetez nous vener formage.
Dame, doo us to come chese.

Dame, avez nul fruict ceins?
Dame, have ye noo frute herin?

---

94 fetez vous v.

[LA PATRONNE] Cy si[r], de pomis vous poiez aver.
Yee si[r], *of appuls ye may have.*

[LE VOYAGEUR] Dame, pour amours lez fetes vener.
Dame, for loves doo tham to come.

Dame, avez point de noies? 105 v°
Dame, have ye any nottes?

Se vous avez acuns, lez fetez vener.
If ye have any, doo thaim to come.

Dame, fetez traher le nap.
Dame, doo draw the cloth.

Ore dame, venez a compter.
Now dame, come rekenne.

Ditez, quant il est venu?
Saie, what is come inne?

[LA PATRONNE] Sir, tant in pain et tant in servoise.
Sir, so moch in bredde and so moch in ale.

[LE VOYAGEUR] Dame, quant est en quisine?
Dame, how moch in kechin?

[LA PATRONNE] Sir, tant in quisine e in fruit.
Sir, so moch in kechin and in fruict.

[LE VOYAGEUR] Dame, quant est il en fein et en avenez?
Dame, how moch is hey and otes?

Dame, que averez pour lit et litter? 106 r°
Dame, what shal ye have for bed and litter?

---

109 *inne* est presque illisible dans le ms.

Dame, savez rien compter plus?
Dame, can ye reken any more?

Dame, pernez ceo que reason soit.
Dame, take that ƥat skile be.

Dame, est li tout paié?
Dame, is it al paid?

[LA PATRONNE] Oy si[r], come je entende.
Yee si[r], *as I undrestand.*

[LE VOYAGEUR] Dame, sount nostrez litez faitez?
Dame, ben our beddez made?

[LA PATRONNE] Oy si[r], ils sount entre eux.
Yee si[r], *thay ben aboute thaim.*

[LE VOYAGEUR] Dame, veiez que nous avons belez drapez.
Dame, loke that we have ƒair clothis.

[LA PATRONNE] Veiez seignours que vostre chevax soient ben aease.
Loke lordes that your hors ben wel at ease.

[LE VOYAGEUR] Dame, donez nous ore a boier. 106 V°
Dame, yeve us nowe drinke.

Aultre manier de language
et de saluer lez bonz gentes

Sir, Dieu vous done bon jour.
Sir, God yeve you good daie.

Dame, bon jour avez vouz.
Dame, good daie have ye.

GLOSSAIRE

a *prép.* 24, 30, 31 *etc.*
acuns *pron. indéf.* 106 *quelques-unes.*
aease *adv.* 122 *à l'aise.*
[aler] *v.intr. aller.* — *Imp.* alouns 95, alez 30, 79.
alme *s.f.* 90 *âme.*
amours *s.f.* 104 *amour.*
[apaier] *v.tr. payer.* — *Part.p.* apaiez 81.
[apendre] *v.intr. convenir.* — *Ind.pr.* 3 apent 75, 83.
aporter *v.tr.* 96 *apporter.* — *Imp.* aportez 49.
[appeller] *v.tr. appeler.* — *Part.p* appellé 26.
argent *s.m.* 59, 64.
assez *adv.* 2, 21 *suffisamment.*
aultrez *pron.indéf.* 83 *autres.*
avec *prép.* 79.
avenez *s f.* 82, 113 *avoine.*
aventure *s.f.* 4 *chance.*
aver *v.aux.* 58, 103 *avoir.* — *Ind.pr.* 1 ay 18, 20, 3 ad 25, 4 avons 77, 121, 5 avez 7, 21, 73, 82, 102, 105; *fut.* 1 avera 57, 5 averez 62, 114, averés 74; *subj.pr.* 3 ait 15.
belez *adj.* 121 *beau.*
bien *adv.* 81, ben 122 *bien.*
boier *v.tr.* 49, 123 *boire.* — *Fut.* 5 beverez 48.
bon *adj.* 4, 8, 53 *etc.*, bone 67.
ceins *adv.* 82, 102 *ici dedans.*
ce la *pron.dém.* 52, ce cy 68.
certez *adv.* 60, 63, 72.
cest *pron.dém.* 25, 26.
chambre *s.f.* 29, chambrez 78.
chemyn *s.m.* 2, chemin 22, 24.
chevax *s.m.* 76, 77, 122 *chevaux.*
chose *s.f.* 67, chosez 46, 75, 83.
[cognoistre] *v.tr. connaître.* — *Ind.pr.* 5 cognoiscez 35.
[comaunder] *v.tr. recommander.* — *Ind.pr.* 1 comaunde 5, 12.
combien *adv.* 18.
come *adv.* 118 *comme.*
[comencer] *v.tr. commencer.* — *Fut.* 5 comenceris 9, comencerez 50.
coment *adv.* 22, 25, 31 *etc.*, *comment.*
compter *v.tr.* 108, 115.
[covenir] *v.intr. convenir.* — *Ind.pr.* 3 covent 3.
cy *adv.* 8, 32, 67 *etc. ici.*
cy *adv.* 103 *si.*
dame *s.f.* 10, 12, 51 *etc.*, dames 73 *madame.*
de *prép.* 16, 19, 27 *etc.*
demourrer *v.intr.* 39 *rester.*
denar' *s.m.* 86, deneris 43 *denier.*
deux *adj. num. card.* 86.
devaunt *prép.* 10, devant 51.
dextre *adj.* 23 *droit.*
Dieu 4, 5.
[dire] *v.tr. fut.* 1 dira 31; *imp.* ditez 1, 13, 20 *etc.*
doner 54, 91 *donner.* — *Fut.* 1 durray 59, 70, 72, 4 durrons 44, 5 durrez 55; *subj.pr.* 3 donne 4; *imp.* donez 123.
donquez *adv.* 66, 94 *donc.*
draine *adj.* 61 *dernier.*
drapez *s.f.* 121 *drap.*
empler *v.tr.* 100 *remplir.*
en *prép.* 15, 29, 111 *etc.*
[entendre] *v.tr. comprendre.* — *Ind.pr.* 1 entende 118.

entre *prép.* 120.
[esploider] *v.tr. hâter. — Subj.pr.* 3 esploide 6.
[estre] *v.aux. être. — Ind.pr.* 1 sui 32, 3 est 2, 8, 16 *etc.*, 4 sumus 81, 6 sount 119, 120; *fut.* 5 serrez 45, 6 serront 47; *subj.pr.* 3 soit 116, 6 soient 122.
et *conj.* 82.
ewe *s.f.* 94 *eau.*
faire *v.tr. et aux. ind.pr.* 5 faitez 30, fetez 63 (*vendre*); *fut.* 1 fray 10, ferray 14, 51, 5 ferrez 11; *imp.* faitez 30, fetez 63, 91, 94 *etc.*, fetes 104; *part.p.* faitez 119.
[faleir] *v.tr. manquer. —* Fut. 5 fautrez 84.
fien *s.m.* 82, fein 113 *foin.*
formage *s.m.* 101 *fromage.*
fruict *s.m.* 102, fruit 112.
galon *s.m.* 89 *sorte de mesure de capacité.*
garcet *s.m.* 79 *jeune valet.*
garde *s.f.* 15, 47.
hanappe *s.m.* 9, 50, hanap 100 *vase à boire.*
[haster] *v.intr. se hâter. — Subj. pr.* 5 hastez 3.
hostiel *s.m.* 73, 74 *logis.*
houre *s.f.* 16 *heure.*
il *pron. pers. de la 3e pers. neutre* 3, 16, 19, le 14; *m.pl.* ils 120, lez 62, 66, 104 *etc.*; *formes toniques, cas rég. de prép.* luy 30, lui 31, *pl.* eux 79, 120.
in *prép.* 110, 112 *en.*
je *pron. pers. de la 1e pers.* 1, 10, 14 *etc.*, *forme tonique* moy 53, 55, 66, *pl.* nous 49.
jour *s.m.* 16, 20, 21.
la *adv.* 18, 21, 27 *etc.*
larons *s.m.* 27 *voleur.*
laver *v.réfl.* 95 *se laver.*
le *art. déf.m.* 2, 61, *cas rég.* 9, 22, 24 *etc.*; *fém.* 24, 28, la 29.
leuges *s.f.* 19 lieue.
lit *s.m.* 114; litez *s.f.* 119 *lit.*
litter *s.m.* 114 literie.
maile *s.f.* 86, mailles 89 *petite monnaie.*
main *s.f.* 24.
[manger] *v.tr. imp.* mange 99.
melior *adj.* 65 *meilleur.*
mes *conj.* 3, mez 70 *mais.*
message *s.m.* 13, 30.
[mettre] *v.tr. imp.* mittez 46.
meyns *adv.* 62 *moins.*
mon *pron. possessif de la 1e pers.* 13, 30, *fém. m'* 90.
mot *s.m.* 57, 61, 62.
[moustrer] *v.tr. montrer. — Fut.* 3 moustra 78; *imp.* moustrez 66, 87.
nap *s.m.* 107 *nappe.*
ne *nég.* 59, 72, ne . . . point 10, 40, 51, ne . . . pas 56.
noies *s.f.* 105 *noix.*
[nomer] *part.p.* nomee 25.
nony *adv.* 56, 70.
nostre *pron. poss. de la 1e pers.* nostre 15, 91 *pl.* 46, nostrez 78, 119.
nul *pron. indéf.* 102, nulle 27.
ore *adv.* 12, 24, 66 *etc. maintenant.*
orneis *voir la note du vers 71.*
ou *adv.* 28; *conj.* 29, 79, 86 *etc.*
oy *adv.* 53, 74, 93 *etc. oui.*
pain *s.m.* 110.
[paier] *v.tr. part.p.* paié 117.
par *prép.* 8.
peroile *s.f.* 27 *péril.*

petit *adv.* 60 *peu.*
[plaire] *v.intr. ind.pr.* 3 plaist 80.
point *adv.* 34, 105 *ne . . . pas.*
pomis *s.m.* 103 *pommes.*
porter *s.m.* 28 *huissier.*
pour *prép.* 53, 70, 86 *etc.*
prender *v.tr.* 42 *prendre.* — *Impér.* pernés 9, 50, pernez 116.
prest *adv.* 93 *tout de suite.*
price *s.m.* 68 *prix.*
prime *s.m.* 17 *la première heure.*
[promettre] *v.tr. ind.pr.* 5 promistez 60.
[poeir] *v.aux. pouvoir.* — *Ind. pr.* 4 pooms 92, 5 poiez 103; *subj.pr.* 1 puisse 1.
quant *adv.* 76, 109, 111 *etc.*, quaunt 19 *combien.*
quar *conj.* 64 *car.*
que *conj.* 121, 122 *de sorte que.*
que *adv.* 3, 32.
quel *pron. interr.* 16, 68.
qui *pron.rel. et interr.* 78, que 49, 75, 83 *etc.*
quisine *s.f.* 111, 112 *plat cuisiné.*
reason *s.f.* 116 *raison.*
rien *pron.* 115, rienz 84 *ne . . . rien.*
sa *pron.poss. de la 3e pers.* 15.
saint *adj.* 8.
saler *s.f.* 29 *la pièce du haut.*
savement *adv.* 1 *sain et sauf.*
[savoir] *v.tr. ind.pr.* 5 savez 115.
se *conj.* 65, 106 *si.*
Seignours *s.m.* 15 *Seigneur, pl.* seignours 95, 122 *messieurs.*
servoise *s.m.* 85, 87, 97, 110, servise 8 *bière.*
sir *s.m.* 2, 4, 5, *etc., sire.*
sinestre *adj.* 24 *gauche.*
[souper] *v.intr. fut.* 5 souperz 93.
souperz *s.m.* 91 *souper.*
sure *adj.* 2.
suss *adv.* 46 *là-haut.*
tant *adv.* 55, 56, 59 *etc.*
[tenir] *v.tr. fut.* 1 tiendray 22; *impér.* tenés 24.
toutez *pron. indéf.* 75, 83 *tout*; *adv.* tout 93, 117.
traher *v.tr.* 97, 107 *tirer.*
troiz *adj. num. card.* 89 *trois.*
trop *adv.* 60, 63.
[trover] *v.tr. fut.* 1 trovera 65.
un *adj. num. et art. indéf.* 57, 62.
unquore *adv.* 92 *encore.*
[valeir] *v.intr. valoir.* — *Ind.pr.* 3 vault 56, 64, 69, 90.
valette *s.f.* 79 *servante.*
[vendre] *v.tr. ind.pr.* 1 vendue 86, 5 vendez 85, 88.
vener *v.intr.* 94, 101, 104 *etc.*, *fut.* 1 vendray 36; *impér.* venez 98, 108; *part.p.* venu 109, veneu 45.
verrement *adv.* 11, verrament 69 *vraiment.*
viande *s.f.* 96.
vile *s.f.* 25, 26 *ville.*
[veeir] *v.tr. impér.* veiez 67, 121, 122.
voluntiers *adv.* 14, voluntierz 44, 99 *volontiers.*
vostre *pron.poss. de la 2e pers.* 13, 87, *pl.* 122.
vous *pron. pers. de la 2e pers.* 3, 4, 5 *etc.*
[vueleir] *v.aux. vouloir.* — *Fut.* 5 vouldrez 39, 41, 42; *cond.* 3 vouldray 33; *subj.pr.* 5 vueillez 52, vueilliez 54, 58, 65.
ycy *adv.* 88.
ye *adv.* 2 *oui.*

NOMS PROPRES

Marie 8

Windessore 26 *Windsor*

INDEX DES MOTS ANGLAIS

a 33, 71, 73 *etc.*
abide 39.
aboute 120.
al 75, 83, 117.
ale 8, 85, 87 *etc.*
al redie 93.
and 19, 30, 41 *etc.*
any 106, 115.
appuls 103.
arre 48.
as 118.
at 57, 62, 122.
be 32, 45, 47 *etc.*
bed 114, beddez 119.
bede 60.
beginne 9, 50.
behoveth 3.
ben 81, 119, 120 *etc.*
betake 5, 12.
better 65.
bifore 10, 51.
boughtest 63.
bredde 110.
bring 49, 96.
but 3.
by 8.
called 26.
can 115.
certain 60, 63.
chambre 29, 78.
chaunce 7.
chese 101.
cloth 107, clothis 121.
come 36, 45, 94 *etc.*
coppe 9, cuppe 50, 100.
daie 16, 21, 37 *etc.*
dame 10, 12, 35 *etc.*
day 20, 43.
doo 10, 14, 30 *etc.*, doon 47.
drawe 97, draw 107.
drinke 48, 49, 123.
ease 122.
ernest 71.
ete 99.
fair 121.
faute 84.
felowes 38.
fille 100.
finde 65.
for 38, 41, 42 *etc.*
frute 102, fruict 112.
galon 89.
gladly 14, 99, gladdely 44.
God 4, 5, 6 *etc.*
godis 71.
goo 1, 30, 48 *etc.*
good 4, 7, 8 *etc.*
grome 79.
halfpenes 89.
hande 23, 24.
happe 4.
hath 25.
have 7, 15, 18 *etc.*
he 34.
heigh 82.
hence 19.
her 30, 31.
here 8, 32, 68, 90, her 67, 74.
herin 28, 82, 102.

hey 113.
him 35, 36.
his 15.
hold 22, holde 23, 24, 71.
hors 76, 122, horsses 77.
hostel 38.
hotes 82.
how 18, 19, 22 *etc.*, howe 54, 76, 88.
I 1, 5, 10 *etc.*
if 65.
in 15, 29 (*deux fois*), 47 *etc.*
inne 73, 74.
inne *adv.* 109.
inough 2, 20, 21.
is 2, 8, 16 *etc.*
it 3, 16, 17 *etc.*, hit 58.
keching 111, 112.
keping 15.
know 35.
lady 33.
lasse 43, 62.
last 61.
lift 24.
liketh 80.
litel 60.
litter 114.
loke 121, 122.
long 39.
longeth 75, 83.
lord 13, 15, lordes 95, 122.
loves 104.
made 119.
man 33.
many 19, 76.
may 1, 103
me 53, 60, 66.
message 13, 30.
mete 96.
miles 19.
moch 18, 56, 59 *etc.*, moche 55.
moor 72, more 115.
mowe 92.
my 13, 30, 33 *etc.*
name 25.
ne 59, 72.
noo 27, 43, 62 *etc.*
not 10, 40, 51 *etc.*
nowe 12, 24, 66 *etc.*, now 68, 80, 84 *etc.*
of 16, 27, 68 *etc.*
on 23, 24.
one 57.
or 29, 79.
otes 113.
other 83.
ought 34.
our 15, 46, 78 *etc.*
paide 81, paid 117.
peny 71.
peril 27.
porter 28.
price 68.
prime 17.
put 46.
rekenne 108, reken 115.
right 23.
saie 1, 13, 20 *etc.*
saint 8.
sauf 47.
saufly 1.
see 67.
selle 86, 88.
shal 9, 11, 14 *etc.*, skile 116.
shew 66, shewe 78, 87.
sille 85.
silver 59, 64.
sir 2, 4, 5, 6 *etc.*, sirz 93.
so 56, 59, 64 *etc.*
soler 29.
sone 36.
soth 69, 72.

sothely 11.
soule 90.
soupe 92, 93, 98.
souper 91.
spede 3, ɔ.
speke 33.
sure 2.
table 41.
take 9, 42, 50 *etc.*
tham 104, thaim 106, 120.
that 32, 36, 52 *etc.* þat 75, 83, 116.
thay 47, 120.
the 2, 9, 22 *etc.*, þe 28, 29 (deux fois), 42.
then 94.
thenne 43, 66.
therfore 70.
there 27, 49, 52.
theves 27.
thiddre 18, 20, 30, þiddre 21.
thinges 46, 75, 83, thinge 67, thing 84.
this 25, 26, 68 *etc.*, thise 79.
thou 63.
time 16.
to 3, 5, 12 *etc.*
towne 25, 26.
undrestand 118.
uppe 46.
us 38, 49, 73 *etc.*
warde 47.
wasshe 95.
watre 94.
we 40, 44, 77 *etc.*
wel 35, 45, 81 *etc.*
wenche 79.
wey 2, way 22, waie 23, 24.
what 16, 25, 34 *etc.*
where 28.
whoo 49, 78.
wil 10, 41, 51 *etc.*
with 33, 79.
wol 39, 42.
wolde 33.
worde 57, 61, 62.
worth 64, 69, 90.
wote 34, 40.
ye 7, 9, 11 *etc.*
yes 2, yee 35, 53, 74 *etc.*
yet 92.
yeve 4, 37, 41 *etc.*
you 3, 4, 5 *etc.*
your 13, 41, 87 *etc.*

NOMS PROPRES

Marie 8
Windessore 26

Östen Södergård

ZUM SPRACHLICHEN EINFLUSS ITALIENS AUF DEUTSCHLAND[1]

XIII

Administrative Ausdrücke

Es ist schon im Voraus zu erwarten, dass die Wörter italienischen Ursprungs, die zu dieser Gruppe gehören, in der Regel kaum weit ins deutsche Sprachgebiet vordringen konnten. Denn die speziell italienische, also nicht mehr römische Administration hat nur einen bescheidenen, räumlich beschränkten Einfluss auf das deutsche Sprachgebiet ausgeübt. Eigentlich macht er sich nur in der süddeutschen Grenzzone geltend, deren Durchdringung von italienischen Einwirkungen und von italienischem Wortgut ich schon öfters die Gelegenheit zu betonen hatte.

Immer handelt es sich dabei allerdings nicht um Import über die Sprachgrenze. Wo das Deutschtum erst verhältnismässig spät ursprünglich italienisches bzw. rätoromanisches Sprachgebiet überflutete, wurde das fremde Sprachgut von der deutschen Bevölkerung an Ort und Stelle aufgenommen. Als Reliktwörter können derartige späte Entlehnungen trotzdem nicht betrachtet werden. Es handelt sich meistens um Wörter, die in ganz Norditalien und darüber hinaus verbreitet waren und teilweise noch heute im Gebrauch sind. Dem Ablauf des Germanisierungsprozesses gemäss bleiben die ev. lateinischen Reliktwörter nicht nur auf Südtirol beschränkt, das erst spät — etwa zwischen dem 12. und 14. Jh. — von der italienischen bzw. rätoromanischen Sprache zur deutschen überging. So stammen denn auch die nur auf Südtirol beschränkten romanischen Wörter in der Regel aus dem Italienischen bzw. Rätoromanischen.

[1] Die vorhergehende Nummer dieser Serie ist Neuphilol. Mitteil. XLVI (1945) S. 1 ff. erschienen.

Dass mhd. *notarius*(< latein. *notarius*) in Tirol oft in der Form *noder* begegnet, die auf das Oberitalienische oder Rätoromanische hindeutet, habe ich bereits früher (Über den italienischen Einfluss auf die deutsche Sprache I [1942] S. 28 f.) hervorgehoben. Hier möchte ich nur noch nachtragen, dass das Notariatsinstrument nach Tirol aus Italien gelangte, wobei das lombardische Gebiet als Quelle anzusprechen ist. In Italien hatte das Notariat verhältnismässig früh weite Verbreitung gefunden und von hier aus übernahm Südtirol es so zeitig, dass man hier Notare im 13. Jh. sogar in entlegenen Dörfern findet (vgl. H. v. Voltelini, Die Südtiroler Notariatsimbreviaturen des dreizehnten Jahrhunderts I [Acta Tirolensia II, 1899] S. XXXIII und O. Stolz, Die Ausbreitung des Deutschtums in Südtirol im Lichte der Urkunden I [1927] S. 65, 87 und IV [1934] S. 44).

Mhd. *commune, comûn(e)* stfn., mhd. *Kommune* f. als eine französische Entlehnung zu betrachten, wie Lexer (Mhd. Handwb. I 1672) und Weigand (D. Wb. II 1102) es tun, ist nicht angängig. Das im Deutschen auftretende femin. Geschlecht darf nicht etwa als Zeuge für französischen Ursprung angeführt werden, da im Mittellatein ein *communa* neben *communia* bestanden hat (vgl. Du Cange, Gloss. mediae et infimae latinitatis II 452 s. v. *commune* 2 und 455 s. v. *communia* 2).

Die Verbreitung des Wortes im Mittelhochdeutschen berechtigt keineswegs zur Annahme französischer Provenienz: Gerade im Süden ist es früh und gut belegt.

Das Latein wird die Hauptquelle des mhd. *commune* gewesen sein, möglich ist aber, dass im Nordwesten auch französischer Einfluss durch mittelniederländische Vermittlung im Spiel war; mndl. *commuun* ist zwar neutralen Geschlechts (vgl. Verwijs-Verdam, Mndl. Wb. III 1739), aber daneben steht auch *commonie, comoenge* fem. (vgl. Verwijs-Verdam III 1738), das wohl auf afrz. *comugne, comunje* fem. (vgl. Tobler-Lommatzsch, Afrz. Wb. II 645 und von Wartburg, Frz. etym. Wb. II, 2, 961) zurückgeht, neben dem *com(m)une* galt.

Im äussersten Süden des deutschen Sprachgebiets ist Mitwirkung des Italienischen bzw. Rätoromanischen ernstlich zu erwägen. Direkt beweisbar ist dies kaum. Zwar finden wir hier neben der oft belegten Form *comaun* (z. B. in den Tirolischen Weistümern (hgg. von Zingerle und Inama-Sternegg) II 62, 6, Stams, und IV 332, 26, Carneid und Steinegg) mit *au* < *ū* in der zweiten Silbe auch die Form *commun* (Tirol. Weist.I 196, 35, Mils), deren nicht diphthongiertes *u* sich zwar aus italien. bzw. rätoroman. *u* oder *o* erklären lässt, aber auch auf Latinisierung beruhen kann. Auch das häufig vorkommende einfache *m* gegenüber lateinischem *mm* braucht nicht unbedingt mit der rätoromanischen und italienischen Degemination zusammenzuhängen. Jedenfalls sei darauf hingewiesen, dass das Wort ausser im Italienischen auch im angrenzenden Rätoromanischen gut bezeugt ist (vgl. z. B. Pallioppi, Dizionari dels idioms romauntschs d'Engiadin ota e bassa I S. 173 s. v. *comön*, *cumön* und Gartner, Ladinische Wörter aus den Dolomitentälern, Zeitschrift f. roman. Philologie, Beiheft 73 [1923] S. 40 s. v. *komun*).

Eine offenbare italienische Entlehnung ist *confin* f. 'Grenze', 'Grenzgebiet', 'Grenzlinie', dessen italienische Entsprechung *confine* 'estremità di un paese' seit dem Mittelalter sowohl im Italienischen als auch im Mittellatein, aus dem es die romanischen Sprachen übernahmen, häufig begegnet (vgl. z. B. Battisti-Alessio, Dizionario etimologico italiano II 1057). Auch im Altfranzösischen wurde *confine*(*s*) verwendet (vgl. Tobler-Lommatzsch Afrz. Wb. II 679, Godefroy, Dict. de l'ancienne langue française II 233 und von Wartburg, Frz. etym. Wb. II, 2, 1035). Das deutsche Sprachgebiet kennt diesen Ausdruck nur im äussersten Südosten, in Tirol, Steiermark und Kärnten, wo er seit dem 15. Jh. öfters in Urkunden zu belegen ist. Folgende Belege seien beispielsweise angeführt: Tirol. Weistümer I S. 228, 31 Ampass, 1558; IV, 1, S. 356, 1 Latzfons und Verdings, Kopie vom Jahre 1539; Steirische und Kärntische Taidinge (hgg. von Bischoff-Schönbach)

S. 13, 12 Sölk 2. Hälfte des 16. Jh.; S. 50, 12 Banntaiding zu Spital 16. Jh. (Hs. 17. Jh.); S. 479, 10 und 14 sowie S. 480, 1 Millstadt 1599 (Hs. 17. Jh.). — Mehrere Zusammensetzungen wie *confinant*, *convinort*, *confinzaun* und *confiniren* begegnen ebenfalls in den Urkunden der erwähnten Gebiete. Hier sei nur auf *confiniren* 'zusammengrenzen' in der Bambergischen Waldordnung für die Untertanen in Canale, Tarvis, Bleiberg und Malborghett vom Jahre 1506 (Hs. 17. Jh.) hingewiesen (vgl. Steir. u. Kärnt. Taidinge S. 419, 22). — Besonders häufig wird der Ausdruck *welsche confinen* für ein der Grafschaft Tirol seit dem 15. Jh. einverleibtes Grenzgebiet gebraucht, dessen Bevölkerung vorwiegend welsch war (vgl. Stolz, Die Ausbreitung des Deutschtums in Südtirol I S. 101).

Wie das erhaltene betonte *i* des Wortes *confin* zeigt, das nicht die Diphthongierung mitgemacht hat, handelt es sich um eine späte Entlehnung, die als ein Fremdwort zu betrachten ist.

Ein ähnlich zu beurteilendes Fremdwort ist das ebenfalls in Tirol, Steiermark und Kärnten seit dem 15. Jh. gebräuchliche *korenzen*, *coherenzen* 'Zusammenhang', 'Ausdehnung', 'angrenzende Gebiete' (z. B. Tirol. Weistümer. I S. 245, 22 Abrans 16. Jh.; 568, 8 Heunfels Hs. Anf. 16. Jh.; 228, 31 Ampass 1558; 196, 36 Mils 1596; III S. 104 Taufers 1568; IV, 1, 76 Riffian 1589; Steir. und Kärnt. Taidinge S. 6, 29 Abschrift der Gerechtigkeiten und freihaiten des ambts Hauss und Gröbning [Hs. vom Jahre 1594]; Santifaller, Regesten des Kirchenarchivs Kastelrut S. 91 Urbar der Frauen- und St. Erhartsbruderschaft zu Kastelrut 1522, ibid. S. 92, 93; auch öfters in lateinischen Urkunden dieser Gebiete, wie z. B. *coherencia* bei Voltelini, Die südtiroler Notariatsimbreviaturen des dreizehnten Jahrhunderts I [1899] N:o 455 vom Jahre 1236, N:o 654 v. J. 1237 u. a.) — Im Mittellatein wurde *coherentia* besonders in der Bedeutung 'ager qui ad latus alterius est' verwendet (vgl. Du Cange II 395 s. v.).

Wie *confinen* stammt auch *korenzen* wegen der geographi-

schen Verbreitung aus dem Italienischen, wo die beiden Wörter auch gekoppelt als *confini e coerenze* in der Juristensprache vorkommen (vgl. z. B. Tommaseo-Bellini, Dizionario della lingua italiana I 1481 s. v. *coerenza* N:o 4).

Schon im 13. Jh. ist *rigel, rigl* 'Teil einer Dorfflur', 'Abteilung einer Gemeinde oder eines Bezirks' als deutsches Wort in lateinischen Urkunden aus Tirol belegt (vgl. Stolz, Die Ausbreitung des Deutschtums in Tirol III, 1, S. 157; III, 2, S. 31; II S. 64 f.). Aus deutschen Urkunden desselben Gebietes belegt A. Unterforcher (Zeitschrift des Ferdinandeums 41 [1897] S. 215) *rigl* seit dem Jahre 1451 und Schöpf, Tirol. Idiot. S. 555 N:o 5 im Jahre 1501 in der Bedeutung 'Gemeindesitzung'.

Mit diesem besonders auf Südtirol beschränkten Wort hängt ein gleichbedeutender romanischer Ausdruck zusammen, der auf latein. *regula* zurückgeht und im Norden Italiens als Buchwort begegnet. So heisst *regola* in Nonsberg und Val Sugana 'Gemeindewiese', im Altbellunes. 'Genossenschaft', in Val Vestino 'Gemeindeversammlung' (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. N:o 7177). Die Verbreitung spricht für die Übernahme des deutschen Wortes aus dem Romanischen. Desgleichen deutet sie eher auf das Italienisch-Rätoromanische als Lateinische. Allerdings liesse sich das *i* der deutschen Form durch die Annahme einer frühen Entlehnung aus dem Latein gut erklären. Das *i* schliesst aber italienisch-rätoromanische Provenienz keineswegs aus, da es sowohl auf Lautsubstitution als auch auf dem Einfluss von mhd. *rigel* 'Riegel' beruhen kann.

Neben mhd. *rigel* 'Teil einer Dorfflur' steht *rigler* 'Vorsteher eines Teiles einer Dorfflur', das in den Tirol. Weistüm. IV, 1, 295 Kaltern 1458 begegnet. Es ist entweder eine selbständig gebildete Ableitung zu *rigel* oder eine Lehnübersetzung des nach Egger (Zeitschrift des Ferdinandeums 41 S. 265) in Welschtirol gebräuchlichen *regolano* 'Mitglied des Gemeindeausschusses'.

In der Bedeutung 'Vorsteher des Dorfes bzw. Marktes

(Kaltern)' wird in Kaltern (vgl. Tirol. Weistümer IV, 1, S. 295, 1; 306, 4. 8; 307, 35; 310, 25; 311, 13; 315, 5; 321, 5 in »Der Gemainschaft ze Kaltar statut und recht» vom Jahre 1458, kollationierte Abschrift) das Wort *tschink*, *tschindik*, *zchinik*, *tschin*, *sink* verwendet, das seit 1247 bezeugt ist und das von Stolz (Die Ausbreitung des Deutschtums in Südtirol II S. 65) als eine »sehr kräftige Verdeutschung von *sindicus*» betrachtet wird. Dieser Ausdruck scheint vor allem in Gebieten vorzukommen, die verhältnismässig spät von deutschsprechender Bevölkerung überflutet wurden, wie in Pergine (Persen). Nicht einmal in anderen Gemeinden der Überetsch oder des Bozener Unterlandes ist es Stolz gelungen, ihn nachzuweisen. Deswegen bin ich eher geneigt, das tirol. *tschink* aus italien. *sindaco*, *sindico* herzuleiten, das ebenfalls den Vorsteher eines Dorfes bezeichnen konnte (vgl. z. B. Tommaseo-Bellini, Dizionario della lingua italiana IV 913 s. v. *sindaco*). — Das anlautend *tsch-* der deutschen Form erklärt sich durch die im Italienischen und Rätoromanischen recht verbreitete Aussprache des anlautenden *s* vor *i* als *š*, die auch in Oberitalien vorkommt (vgl. Rohlfs, Hist. Gramm. der italien. Sprache I S. 280), wo in Valsesia gerade die Form *šindik* bezeugt ist; im Tessinischen heisst das Wort *šendi* (vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. N:o 8499). Ebenfalls im Rätoromanischen ist die breite *š*-artige Aussprache des *s* vor *i* häufig, auch in der Nähe der deutsch-tirolischen Sprachgrenze (vgl. Gartner, Handbuch des Rätoroman. S. 183 f.). Das tirol. *tschink* < italien.-rätorom. *šindik* erklärt sich aus der öfters beobachteten Neigung, für den romanischen, aber auch deutschen *š*-Laut ein *tsch* im Tirolischen eintreten zu lassen (vgl. hierüber Schöpf, Tirol. Idiot. S. 763 s. *tsch*).

Neben dieser volkstümlichen Entlehnung aus dem Italienischen geht eine mehr oder weniger gelehrte aus dem latein. *syndicus*, *sindicus* entlehnte einher, die gewöhnlich in ihrer ursprünglichen, nicht eingedeutschten Form und in der Bedeutung 'Sachführer', 'Vormund' verwendet wird (so z. B. *sin-*

dicus im Urkundenbuch der Stadt Quedlinburg [hgg. von Jänicke] II 585 im Jahre 1484); gelegentlich auch eingedeutscht als *sindiker*.

Auch im Schweizerdeutschen begegnet *sindik* 'bevollmächtigter Rechtsvertreter', 'Gemeindepräsident' (vgl. Schweiz. Idiot. VII 1129). In der Bedeutung 'Gemeindevorsteher' (= in Kaltern) scheint das Italienische die Quelle zu sein, wie auch das Auftreten gerade dieser Bedeutung in unmittelbar an das Italienische grenzenden Gegenden nahelegt. Die schweizerdeutschen Formen *senticken* [*von Losann*] vom Jahre 1474 und die *santisques* [*der statt Genf*] bin ich geneigt, als Entlehnungen aus dem Französischen zu betrachten, und zwar sowohl wegen des *-en-* und *-an-* der ersten Silbe als auch aus sprachgeographischen Gründen. — Die Entlehnung aus dem Italienischen ist wahrscheinlich getrennt einerseits vom Tirolischen und anderseits vom Schweizerdeutschen vorgenommen worden.

In diesem Zusammenhang sei noch des in den Tirol. Weistümern (III S. 337, 338 und 339) vorkommenden Wortes *diaun* 'Gerichtsbote' gedacht, das freilich in erster Linie ein Ausdruck der Gerichtsterminologie ist. Das Wort stammt offenbar aus dem Rätoromanischen, wo *diaun* (< latein. *decanus*) in der Bedeutung 'Eherichter' im Engadinischen bezeugt ist (vgl. z. B. Velleman, Dicziunari scurzineu da la lingua ladina pustüt d'Engiadin'Ota S. 170 und Meyer-Lübke, Roman. etym. Wb. N:o 2496). Die angeführten Belege in den Tirol. Weistümern dürfen aber keineswegs als Beweise für Zugehörigkeit dieses romanischen Ausdrucks zum Wortschatz des Vinstganes betrachtet werden, dessen Urkunden in den erwähnten Band der Weistümer aufgenommen worden sind. Die betreffende Urkunde befindet sich allerdings im Archiv des Schlosses Churburg im Vinstgau; sie wurde aber ursprünglich 1427 in Chur ausgestellt, und ist uns in einem Churburger Copialbuch vom 16. Jh. erhalten geblieben. Dieser Tatbestand erklärt sich daraus, dass der Vinstgau wie überhaupt das Etschtal von

Meran aufwärts in kirchlicher Hinsicht zum Bistum Chur gehörte. Erst 1818 verliert das Bistum Chur endgültig seine Stellung in Tirol; politisch bestehen enge Beziehungen zwischen Etschtal und Trient seit dem 12. Jh. Das Gebiet zwischen Bozen und Klausen-Meran gehörte in kirchlicher Hinsicht zum Bistumssprengel bzw. zum geistlichen Fürstentum Trient (vgl. Stolz, Die Ausbreitung des Deutschtums in Südtirol III, 1, S. 87 f. und 104).

Unter den italienischen Lehnwörtern des Mittelhochdeutschen fehlen auch Ausdrücke für verschiedene Abgaben und Zölle nicht (vgl. Öhmann, Über den italienischen Einfluss I S. 28); einige mögen hier noch behandelt werden. - Die zahlreichen Belege für *arr*, *ahr*, *har*, *haar* 'Draufgeld', 'Handgeld' aus Tirol, Steiermark und Kärnten (vgl. Tirol. Weistüm. IV, 1, 235, 37 und 41; 236, 10; 635, 25; Schöpf, Tirol. Idiot. S. 19 s. v. *ârr* Tirol. Landsordnung vom Jahre 1525; Unger-Khull, Steir. Wortschatz S. 328 s. v. *har* und 329 *hargeld*; Lexer, Kärnt. Wb. Sp. 134 s. v. *hârre*; Schmeller, Bayer. Wb. I S. 121 *arr* Salzburg, Tirol und S. 1146 *har* Zillertal, Pinzgau) deuten auf italienische Herkunft des Wortes in diesen Gegenden. Auch ein von diesem Substantiv abgeleitetes Verb *hâren*, *verarren*, *verhâren* ist im Tirolischen bezeugt (von Schöpf S. 19 und 245). — Im Italienischen ist *arra* 'Draufgeld', 'Pfand' seit dem 13. Jh. gut bezeugt (vgl. Battisti-Alessio, Dizion. etim. ital. I 299), und von dieser Sprache wird das Rätoromanische es übernommen haben, wo es in den Dolomitentälern als *ara* begegnet (vgl. Gartner, Ladinische Wörter S. 13 s. v. *ara* und S. 118 s. v. *Angeld*).

Auf italienischen bzw. rätoromanischen Ursprung scheinen besonders die Formen *ahr* und *har* mit einfachem *r* zu deuten, da die Degemination, die im 12. Jh. wohl noch nicht abgeschlossen, aber bereits im Gange war, im Oberitalienischen (vgl. Rohlfs, Hist. Gramm. der italien. Sprache I S. 395 f und 381 f.) und im Rätoromanischen (vgl. Rohlfs, Neuphilologische Zeit-

schrift IV [1952] S. 92) eingetreten ist. Die Formen mit erhaltenem *rr* lassen sich als ältere, vor der Degemination getätigte Entlehnungen erklären, aber möglich ist auch die Übernahme der gemeinitalienischen Form mit *rr* und endlich kann es sich auch um lateinischen Einfluss handeln.

Im Mittellatein war nämlich *arr(h)a* ein recht häufig gebrauchter Ausdruck (vgl. Thesaurus Linguae Latinae II 631 f.) und offenbar ist das Wort auch aus dieser Quelle ins Deutsche übernommen worden. So scheint das im Schwabenspiegel, also bereits um 1275, begegnende *arre* aus dem Latein zu stammen, und mit ziemlicher Sicherheit lässt sich dies von der Form *arra* mit dem eindeutigen Akkusativ *arram* sagen, das von Ziesemer, Preuss. Wb. I 206 s. v. belegt ist. Auch im äussersten Süden des deutschen Sprachgebietes ist lateinischer Einfluss selbstredend nicht ausgeschlossen.

Obgleich die tirolischen Belege verhältnismässig spät sind, wird das italienische Wort hier bedeutend früher aufgenommen worden sein. Dafür spricht die von Schöpf bezeugte Form *àrr*, die den Übergang des *ă* zu *ŏ* aufweist, der etwa gegen Ende des 12. Jh. im Südbairischen stattfand (vgl. Öhmann, Über den italienischen Einfluss I S. 48). — Das anlautende *h* der deutschen Form *har* kann sich durch die in der deutsch-italienischen Randzone leicht verständliche Unsicherheit in Bezug darauf erklären, wann ein anlautendes *h* vor Vokal vorliegt und wann nicht; das Gefühl der Unsicherheit konnte hier entstehen, weil dem Italienischen *h-* abgeht. Nicht dasselbe, aber eine vergleichbare Erscheinung ist es, wenn in der deutsch-slavischen Randzone ein unberechtigtes anlautendes *h* sich einstellt (vgl. hierüber Mitzka, Handbuch zum Deutschen Sprachatlas [1952] S. 159). Auch das aus dem Latein stammende *arre* konnte ein vorgesetztes *h* erhalten; hier wird es mit dem Schwanken zusammenhängen, das sich beim stummen anlautenden *h* im Mittellatein zeigt (vgl. z. B. mhd. *homelie — omelie, hierarchie — ierarchie*).

Dieses romanische Wort, das vom Süden her aus dem Italie-

nischen ins kontinentalgermanische Sprachgebiet vorstösst, dringt auch im Nordwesten aus dem Französischen ins Mittelniederländische (über ähnliche Fälle vgl. Zeitschrift f. Mundartforschung 1952 S. 93 f.). Im Mittelniederländischen sind die Formen *arre*, *arras* und *erre* 'Handgeld' gebräuchlich (vgl. Verwijs-Verdam, Mndl. Wb. I 465). Diese Formen gehen offenbar, trotz Verwijs-Verdam, wo sie aus dem Latein hergeleitet werden, auf die entsprechenden altfranzösischen Formen *arres*, *erres* (vgl. z. B. Dauzat, Dictionnaire étymologique de la langue française [1938] S. 49 s. v. *arrhes*) zurück; das *a* der zweiten Silbe der mittelniederländischen Form *arras* könnte sich aus lateinischem Einfluss erklären, während die Endung auf das Altfranzösische hindeutet; *erres* ist gerade die ältere altfranzösische Form.

Auch die italienische Zusammensetzung *caparra* 'Aufgeld', 'Handgeld' (< *capo* + *arra*) hat im deutschen Sprachgebiet Aufnahme gefunden, und zwar sowohl im Südosten als auch im Südwesten. Im Tirolischen lautet das Wort (nach Schöpf, Tirol. Idiot. S. 301) *kapâri*. Wie das erhaltene lange *ā* der zweiten Silbe zeigt, ist diese Entlehnung später als das tirol. *àrr*; auch bleibt *kapâri* (nach Schöpf S. 19 und 301) auf den Süden Tirols beschränkt, während *àrr* eine weitere Verbreitung gefunden hat. Allerdings erwähnt Schmeller (Bayer. Wb. I 1252) die Form *kumpari* 'Draufgeld' aus dem Pinzgau (Salzburg). Das einfache *r* deutet auf italienische bzw. rätoromanische Degemination hin. Im Kärntischen ist die Form *kàpâre* bezeugt (vgl. Lexer, Kärnt. Wb. S. 154). Im Schweizerdeutschen gilt sowohl *kapare* als auch *kaparre* (vgl. Schweizer. Idiot. III 382). Bis ins Südschwäbische ist dieser Ausdruck gedrungen, wo *kaparre* (*khŏbari*) in jüngerer Zeit in Schwäbisch-Tirol (Allgäu, Füssen-Pfronten, Reutte, Weitach-Tal, Nesselwang) bezeugt ist (vgl. Fischer, Schwäb. Wb. IV 200), und wo es jedenfalls teilweise mit dem Tirolischen zusammenhängt.

Im Italienischen ist *capar(r)a*, *caparro* seit dem 14. Jh. nachweisbar (vgl. Battisti-Alessio, Dizion. etim. ital. I 731).

Aus dem Venezianischen, wo es *capara* hiess (vgl. Boerio, Dizionario del dialetto veneziano S. 132), wanderte das Wort in die rätoromanischen Mundarten an der deutschen Sprachgrenze; hier ist es u. a. in Buchenstein (vgl. Tagliavini, Il dialetto del Livinallongo S. 161) und in den Dolomitentälern (vgl. Gartner, Ladinische Wörter aus den Dolomitentälern S. 38 s. v. *kapara* und S. 118 s. v. *Angeld* und Fussnote 2) vorhanden.

Ein besonders in den südlichen Teilen Tirols gut bezeugtes Wort ist *mult* fem. 'Strafe', 'Strafgeld' nebst Ableitungen. Die Quelle ist gleichbedeutendes italien. *multa*. Rätoromanische Vermittlung ist nicht ausgeschlossen, obgleich weniger wahrscheinlich, da das Wort hier meistens mit *n* anstatt *l*, also in der Form *munta* auftritt (vgl. z. B. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. N:o 5738 und Velleman, Dicziunari scurz. de la ling. lad. S. 421 s. v. *multa*, *munta*); daneben galt auch hier die Form mit erhaltenem *l*. Auch im Italienischen kommt, nebenbei bemerkt, Nasalierung des vorkonsonantischen *l* vor, im Norden allerdings nur vereinzelt (vgl. Rohlfs, Hist. Gramm. der italien. Sprache I S. 407).

Schöpf (Tirol. Idiot. S. 450 s. v. *mult*) erwähnt einen Beleg »gl[osse] v. 1330» ohne genauere Angaben. Aus den Tirol. Weistümern notiere ich etwa: IV, 1, 30 Partschins, Confirmation der Waldungen und Wasser v. J. 1407; IV, 1, 59 Dorfliche recht der gemainschaft zu Tirol v. J. 1462; III, 73 Mals und Burgeis 1542; III, 117 Taufers 1568; IV, 1, 76 Dorfbuch zu Riffian 1589; IV, 1, 24 Partschins 1371 (Hs. 16. Jh.); III, 81 Bäuerliches Recht von Schlinig v. J. 1532 (Hs. 16. Jh.).

Das im Tirolischen belegte Verb *multen* 'in Bann legen' ist entweder auf deutschem Boden von dem entlehnten Substantiv *mult* abgeleitet oder eine Nachbildung des italienischen Verbs *multare* (vgl. Tommaseo-Bellini, Dizionario della lingua italiana III 406). In den Tirol. Weistümern begegnet *multen* u. a. III, 139 Brad und Agums 1711; III, 310 Tarsch 17. Jh. Ferner die Zusammensetzungen *multwald* 'Bannwald' IV, 1, 125

Taufers 1568; *multholz* 'Bannwald' IV, 1, 43 Algund Hs. v. J. 1648; *multwaldung* IV, 1, 312 Tarsch Hs. 17. Jh.

Der vom Herausgeber der Tirol. Weistümer IV, 2, S. 740 Z. 31 f. als *porta dura* gelesene und durch 'kleiner Zins' übersetzte Passus steht in einer Urkunde aus Fassa vom Jahre 1451. Es handelt sich bei diesem Ausdruck eher um eine fremde Floskel im deutschen Text als um ein Fremdwort. Darauf deutet schon der Kontext *culta porta dura*. Das erste Wort *culta* ist offenbar das italien. *colta* 'Steuer', 'imposta' (zu latein. *colligere*; vgl. Meyer-Lübke, Rom. et. Wb. N:o 2048 und Battisti-Alessio, Dizion. etim. ital. II 1022; das italien. Wort ist seit dem 14. Jh. bezeugt). Die getrennt gedruckten *porta* und *dura* sind die auseinandergerückten Teile des Wortes *portadura*, der oberitalienisch-rätoromanischen Entsprechung des gemeinitalienischen *portatura* 'Trägerlohn' (vgl. z. B. Bulle-Rigutini, Neues italienisch-deutsches Wörterbuch I [1907] 609 s. v. *portatura*). Es handelt sich um einen alten italienischen Ausdruck, der seit dem 13. Jh. belegt ist, und zwar ausser in der Bedeutung 'Trägerlohn' auch als Ausdruck der Seeschiffahrt in der Bedeutung 'carriage charges (on wares transported some distance)' (vgl. F. Edler, Glossary of Mediaeval Terms of Business [1934] S. 220). Auch im Rätoromanischen ist *portadűra* 'Traglohn' (von Z. und E. Pallioppi, Dizionari dels idioms romauntschs I [1895] S. 555) bezeugt; das Wort wird hier als Import aus dem Oberitalienischen zu beurteilen sein.

Emil Öhmann

GOTTFRIED EPHRAIM MÜLLER

Ein Literat und Literaturkenner des 18. Jahrhunderts

Über Gottfried Ephraim Müller wissen die etwa ein halbes Jahrhundert nach seinem Tod erschienenen Lexika von Jöcher (Gelehrten-Lexikon, Fortsetzung, Bd. V [1816] Sp. 51) und

Meusel (Lexikon der vom Jahre 1750 bis 1800 verstorbenen teutschen Schriftsteller IX [1809] 397 f.) zu erzählen, dass er zu Wolkenstein in Kursachsen 1712 geboren und 1752 nach einem wechselvollen Leben gestorben ist. Als magister philosophiae wurde er Pfarrer zu Pesterwitz (bei Dresden), verliess aber dann seine Gemeinde, um in polnisch-kursächsischen Dienst als Feldprediger der Leibgarde (zu Pirna) zu treten. Dieser Schritt wurde ihm von vielen verübelt, aber wohl wieder verziehen, als er kurz vor seinem Tode das Pastorat zu Eybenstock erhielt; vor der Übernahme der neuen Gemeinde ist er am »hitzigen Fieber» gestorben.

Das Verzeichnis seiner Schriften zeigt, dass er ein in vielen Sätteln gerechter Mann war. Ausser einer Gedichtsammlung (1736) hat er u. a. eine »Historisch-critische Einleitung zu nöthiger Kenntnis und nützlichem Gebrauche der alten Lateinischen Schriftsteller» in fünf Bänden (1747—1751) herausgegeben, ein »Historisch-philosophisches Sendschreiben — — — von Orgeln, ihrem Ursprunge und Gebrauche . . .» (1748), eine Sammlung eigener Predigten (1749) und eine »Historisch-philologische Abhandlung von den Feldpredigern der Völker alter Zeiten» (1750), durch die er u. a. auch sein Feldpredigertum zu verteidigen versuchte. – Es fehlen auch nicht Übersetzungen aus dem Lateinischen, Griechischen, Französischen und Englischen. Ferner war er des Italienischen mächtig, wie gelegentliche Äusserungen über italienische Literatur und Übersetzungsproben aus dem Italienischen zeigen. — Somit eine für seine kurze Lebenszeit sehr vielseitige und umfangreiche Leistung.

Aber schon ziemlich bald scheint dieser vielseitige Mann der Vergessenheit anheimgefallen zu sein. Dabei verdient er nicht nur wegen der wechselvollen Schicksale seines Lebens, sondern auch wegen seiner literarischen Tätigkeit einmal kurz in Erinnerung gebracht zu werden.

Die eigentliche Veranlassung dieser Zeilen ist sein von der späteren Forschung mit Nichtbeachtung übergangenes Gedicht »Versuch einer Critik über die deutschen Dichter». Zum ersten

Male ist es im Jahre 1737 erschienen, dann wieder 1742 in Gottscheds »Beyträgen zur critischen Historie der deutschen Sprache, Poesie und Beredsamkeit» Bd. VIII (Ss. 173—186), und zwar mit dem redaktionellen Zusatz »Dieses schöne Gedicht ist schon 1737 herausgekommen» versehen. Zum dritten Male druckte der Verfasser sein Gedicht als eine Art Beigabe zu seiner Übertragung von Popes »An Essay on Criticism», die im Jahre 1745 bei dem königlichen Hof-Buchhändler Georg Conrad Walther in Dresden erschienen ist (Es handelt sich um verschiedene Abdrücke eines im Wesentlichen unveränderten Textes; nur geringfügige Differenzen in der Zeilenzahl sind zu erwähnen). Als Zugaben zu dem zuletzt erwähnten Abdruck sind dem Bändchen noch Proben einer Übersetzung der Ilias Homers sowie eine in Briefform mit eingestreuten Versen abgefasste »Abschilderung einer schönen Gegend» und eine »Ode über eine schöne Gegend» beigefügt. In den beiden zuletztgenannten Stücken schildert er in rosigen Farben die heimatliche Dresdner-Pesterwitzer Gegend, nicht ohne ein paar Reverenzen vor seinem Fürsten August und seinem »teuren Grafen» (Brühl).

Der »Versuch einer Critik über die deutschen Dichter» würdigt in 470 sechshebigen Versen die deutsche Literatur aus der Vogelperspektive.

Bei der Lektüre des Gedichtes wird dem Leser die Abhängigkeit Müllers von Gottsched und seiner Geschmacksrichtung offenbar. Sie lag auch sehr nahe, denn war doch Gottsched nicht nur der engere sächsische Landsmann Müllers, sondern dazu noch der anerkannte literarische Richter jener Zeit, dessen Ansichten für weite Kreise tonangebend waren.

Die Abhängigkeit Müllers von Gottsched wird durch viele Übereinstimmungen verschiedenen Grades beleuchtet.

Dass die Grundeinstellung in den Werken Gottscheds und im Gedicht Müllers dieselbe ist, besagt noch nicht viel, da in beiden die Luft der deutschen Aufklärung weht. Aber im Zusammenhang mit mehreren, teilweise recht markanten über-

einstimmenden Urteilen über alte und zeitgenössische Vertreter der deutschen Literatur und über damit zusammenhängende Einzelfragen ist auch dies nicht ohne Bedeutung.

Für Gottsched besteht — ebenso wie für zwei von ihm verehrte Vorbilder, Aristoteles und Boileau — »das innere Wesen der Poesie» in der geschickten Nachahmung der Natur; eine wie entscheidende Rolle dieser Gedanke bei ihm spielt, erhellt u. a. daraus, dass in der ersten Auflage seines »Versuches einer Critischen Dichtkunst» vom Jahre 1730 bereits auf dem Titelblatt diese Definition der Poesie zu finden ist. Auch Müller hält »Natur» und »Natürlichkeit» für besonders wichtige Vorzüge der Dichtung. Nur würde ein moderner Leser ihm kaum zustimmen, wenn er (Versuch einer Critik über die deutschen Dichter — ich zitiere dieses Gedicht nach der Ausgabe vom Jahre 1745 [im Folgenden abgekürzt »Versuch»] — S. 96) auch von Opitz behauptet, dass er »stets natürlich bliebe». Dagegen wird man sein Urteil vorbehaltlos unterschreiben, wenn er (S. 110) Johann Christian Günther nachrühmt, dass er »den Schmerz natürlich vorzutragen» weiss; Gottsched spricht diesem Dichter »geschickte Nachahmung der Natur» zu.

Die Abneigung gegen die aus Italien eingeführte Oper, die Gottsched oft und eindeutig zum Ausdruck bringt (so z. B. Versuch einer Critischen Dichtkunst [1730] S. 604 f.), war zu jener Zeit recht verbreitet, und so ist es keineswegs überraschend, dass auch Müller (Versuch S. 113 f.) harte Worte für diese Gattung findet.

Dass Opitz von beiden gelobt wird (Gottsched nennt ihn z. B. a. a. O. S. 67 »unseren grossen O.»), ist natürlich. Sein Lob war schon Tradition geworden. Ihn rühmt bereits Morhof, der für die Meinungsbildung der Folgezeit von grosser Bedeutung gewesen ist. Müller hebt den vielbewunderten Opitz geradezu in die Wolken, kann aber nicht einen Seufzer unterdrücken (S. 99): »Und dennoch liest ihn ietzt das ekle Deutschland nicht.»

Wenn aber Müller (S. 92) aus der mittelalterlichen Literatur

gerade den Winsbeken heraushebt, so wird dies wahrscheinlich durch den Vorgang Gottscheds (Crit. Dichtkunst S. 67) veranlasst sein. Dafür spricht auch der Umstand, dass Müller von dem Dichter des Winsbeken folgende Worte gebraucht (S. 93):

»Der, wenn sein sanfter Reim, von Zucht und Sitten sang,
Nach Griechischem Geschmack, die deutsche Laute zwang.«

Die Erwähnung des »griechischen Geschmackes» an dieser Stelle ist offenbar dadurch veranlasst, dass der Winsbeke gerade im Zusammenhang mit dem Einfluss der griechischen und römischen Poesie auf die deutsche Metrik bei Gottsched (Crit. Dichtkunst S. 67) erwähnt wird. — Für den Teuerdank hat Müller (S. 93 f.) zwar mehr übrig als Gottsched, ist aber trotzdem vielleicht durch den letzterwähnten auf dieses Gedicht aufmerksam geworden.

Gegen den schädlichen italienischen Einfluss hat sich Gottsched öfters mit Schärfe gewendet. In der ersten Auflage seiner Critischen Dichtkunst (S. 92) sagt er z. B., dass Hofmannswaldau und Lohenstein dem italienischen Geschmack gefolgt sind und »ihr Feuer nicht allemahl zu mässigen gewusst»; und etwas weiter (S. 94) schon kräftiger: »Hofmanswaldau und Lohenstein aber sind . . . in die Fussstapfen der geilen Italiener geraten, die ihrer Feder so wenig als ihren Begierden ein Maass zu setzen wissen.»

Ganz ähnlich wetteifert auch Müller (S. 104) gegen Hofmannswaldau und Lohenstein, die sich »durch Welschen Putz nur lachenswürdig machen». Und was er unter wälschem Putz versteht, geht aus seiner abfälligen Bemerkung (Abschilderung einer schönen Gegend S. 152) über die »Schule des Marino» hervor.

Sowohl Gottsched als auch Müller treten für eine höhere Einschätzung der heimischen Literatur ein und warnen vor Überschätzung der fremden (Müller schon auf den ersten Seiten seines Gedichtes und Gottsched öfters in seinem umfang-

reichen Schrifttum; vgl. z. B. G. Schimansky, Gottscheds deutsche Bildungsziele [1939] S. 151).

Auffallend streng äussert sich Müller (S. 92) über den schädlichen Einfluss der mittelalterlichen Kirche auf die Literatur: Die Mönche und die »trägen Pfaffen» sind am Tiefstand der Wissenschaft schuld, denn dieses »heilig träge Volk sann einzig auf Gewinnste, besorgte seinen Bauch»; »Vernunft hiess Ketzerey» usw. Derartig harte Worte im Munde eines Geistlichen, wenn auch eines Protestanten, wäre man fast versucht, mit der antiklerikalen Einstellung Gottscheds in Verbindung zu bringen. — Dem Reformator spendet Müller dagegen (S. 95 f.) höchstes Lob, seinen Vers findet er

> » . . . ziemlich rein, doch liest man, hier und dort,
> Ein unsrer Zärtlichkeit vereckelt altes Wort.»

Das Quodlibet erwähnt Müller (S. 115) wohl im Anschluss an Gottsched, der sich (Crit. Dichtkunst S. 492 f.) über diese Gattung äussert: »Dieses ist nichts anders, als ein Mischmasch von einer Menge kleiner Satiren, die ohne Ordnung und Zusammenhang auf einander folgen.» Freilich sollte nach Gottsched ein taugliches Quodlibet anders sein: »Es muss kein Wort vergebens darinn seyn, sondern eine kleine Satire in sich schliessen», und als Beispiel für eine derartige Leistung druckt der nicht übermässig bescheidene Geschmacksrichter das einzige von ihm selbst verfasste »Quodlibet auf die Kürtzel- und Pönickische Hochzeit in Leipzig» (vom Jahre 1728) ab (S. 507 f.).

Müller hat lauter Abfälliges über das Quodlibet überhaupt zu sagen, und der Wortlaut seiner Auslassung weist auffallende Übereinstimmungen mit dem Gottschedschen auf (vgl. z. B. Gottsched S. 493 »so müste man die Meister der Quodlibete in den Tollhäusern suchen» und Müller S. 115:

»Man braucht die Meister nicht, in dieser Kunst, zu nennen. Die besten wird man wohl, im Tollhaus, finden können»).

Die von Müller in kurzen Zügen dargebotenen Charakteristiken deutscher Dichter sind oft gut gelungen und recht gewandt. Trotz der Abhängigkeit von Gottsched ist eine gewisse Selbständigkeit[1] ihm nicht abzusprechen. Z. B. für die Bedeutung Christian Günthers hat er wohl mehr Verständnis als der gar zu nüchterne Gottsched, der allerdings, wie bereits angedeutet, diesem Dichter ebenfalls Lob zollt. Müllers Stimme ist nicht etwa nur ein kritikloses Echo der Wörter des verehrten Meisters. Er kennt zweifellos aus eigener Lektüre die meisten von ihm erwähnten Dichter, und wie aus seinen Fussnoten hervorgeht, hat er eine für seine Zeit stattliche Bibliothek besessen.

Es liessen sich ohne Schwierigkeiten mehrere gute Beobachtungen und Formulierungen aus seinem Gedicht anführen, allerdings auch daneben Geratenes.

Dass Tscherning von Opitz beeinflusst wurde, wie Müller (S. 101) erwähnt, ist mit Händen zu greifen. Die Übereinstimmungen sind nach H. H. Borcherdt (Andreas Tscherning [1912] passim) so stark, dass sie gelegentlich »eine nach unseren Begriffen unerlaubte Benutzung des Opitzischen Werkes» zeigen; nach Müllers Auffassung offenbar nicht, denn er hat nur lobende Worte dafür, dass Tscherning »manche Spur von Opitzs hohem Wesen» aufweist.

Recht eindrucksvoll und geschickt versteht Müller manchmal, die Schönheiten und Mängel der beurteilten Werke zu

---

[1] Eine noch grössere Selbständigkeit der Gottschedschen Richtung gegenüber scheint Müller etwas später in seinem 1743 erschienenen »Tempel des guten Geschmackes für die Deutschen» gezeigt zu haben. Es ist mir trotz vielfacher Bemühungen leider nicht gelungen, dieses Gedicht zur Ansicht zu bekommen, das durch seinen Titel Voltaires »Temple du bon goût» ins Gedächtnis ruft (vgl. auch Popes »Temple of Fame» und Pyras »Der Tempel der wahren Dichtkunst»). Jedenfalls erwähnt G. Waniek (Gottsched und die deutsche Literatur seiner Zeit [1897] S. 489) im Vorbeigehen, dass Müller in seinem Tempel den Mut aufgebracht hat, sogar Hagedorn und Haller zu loben.

charakterisieren. — Er warnt davor, »der Dichter Schuld . . . auf ihre [deutsche] Sprache schieben». Von Christian Gryphius (dem jüngeren G.) sagt er treffend (S. 104):

»Er übersteigt sich zwar, an falscher Hoheit, nicht,
Nur dass sein mattes Lied gar oft zu furchtsam kriecht.«

Und Hofmannswaldau zeigt nach ihm (S. 105),

»Wie man in Sprüchen, seufzt, und metaphorisch liebt.
Und keinem Dinge mehr den Ursprungsnamen giebt.«

Über die »Missgeburt» Oper macht er sich (S. 114) mit den Worten lustig:

»Und dehnte (welche Kunst!) mit bebendem Gesang,
Ein elend A und O oft Viertelstunden lang.«

Alles in Allem war Gottfried Ephraim Müller ein vielseitiger und belesener Mann, dem ein respektabler Platz unter den Vertretern der sächsischen Aufklärung gebührt und dem auch die Musen nicht ganz abhold waren. Wer sich mit der deutschen Literatur und Kultur des 18. Jahrhunderts beschäftigt, wird nicht ohne Nutzen seine kritische Würdigung der deutschen Dichtung durchlesen.

Emil Öhmann

ELSÄSSISCH *KẸLTE*

gehört in eine altgermanische Gruppe, die 'Abend' bedeutet und für die Volkskunde Südwestdeutschlands wichtig ist. Das weiss man seit längerer Zeit. Aber die wortbildnerischen Schwierigkeiten und Schönheiten pflegt man zu verschweigen oder nicht zu sehen. Sie sind viersträngig:

1) schweizerisch *Chilt* ist ein germanisches *-di*-Abstraktum, das schon in ahd. *chwilti-werch* bezeugt ist.

2) altenglisch *cwield* (*cwyld*) hat das gleiche Suffix, aber schwerlich den gleichen Stammvokal wie 1. John Morris lehrte eine Grundform *cwuldi-*. Ich gehe aus von *cwealdi-*, d. h. von einer Ablautstufe, die in altenglisch *cwealm* und nhd. *Qualm* bezeugt ist.

3) altnordisch *kveld* (sächlich) ist ein germanisches Abstraktum auf *-da* und gehört in Fr. Kluges Nominale Stammbildungslehre[3] § 117. Wurzelvokal germanisch *e*.

4) Den gleichen Wurzelvokal wie 3, aber ein anderes Suffix hat elsässisch *Kẹlte* w., auch *Chẹlte* und *Quẹlte* geschrieben (Elsäss. Wörterbuch von Martin und Lienhart 2, 211 f.). Die Bedeutung ist 'Abendbesuch bei den Nachbarn, Kunkelstube'. Weibliches Geschlecht scheint sicher; deutlichste Belege: *der Tagelöhner war zur Kalte im Hause seines Brotherrn geblieben* 1930 Maurice Higelin, Die Sagen des Sundgaues[2], S. 229; *der Hausgeist geht zur Kelte* eb. 211 = Paul Stintzi, Die Sagen des Elsasses 2, 9. Sonst heisst es fast immer: z *'Kalten*, und aus dieser Verbindung lassen sich Geschlecht und Zahl nicht eindeutig ermitteln. Ich bin aber überzeugt, dass ein weibliches Abstraktum auf germanisch *-dōn* zu Grunde liegt (das sich von weiblichem germanischem *-dō* nicht haarscharf trennen lässt, vgl. Kluges Nominale Stammbildungslehre[3] § 120). Das elsäss. Zeitwort *chẹlten* 'zu Licht gehen' scheint von dem Abstraktum abgeleitet und hat selber wieder eine Ableitung *Chẹl'tet* m. »trautnachbarliche Abendversammlung' geliefert. Der betonte Vokal der ganzen elsäss. Sippe ist krasses germanisches *e*. Ihre Spuren sind in neuerem elsäss. Schrifttum gar nicht selten: 1919 Emil Wagner, Im Freihofe S. 18. 33; 1930 Maurice Higelin, Die Sagen des Sundgaues[2] S. 49. 200. 205. 211. 324. 328—331; 1930 Paul Stintzi, Die Sagen des Elsasses[2] 1, 16.

Freiburg i. B.

Ernst Ochs

NOTES ON ENGLISH SUFFIXATION

1. A suffix is a derivative final element which is or formerly was productive in forming words. A sf has semantic value, but it does not occur as an independent speech unit. In a looser way, the term is often applied to final elements of foreign origin which have a merely adaptational character. The chief representative of this group is verbal *-ate* which serves to adapt real or potential Latin verbs in *-are*.

2. It is necessary to point out the similarity and difference between suffixes and endings. Morphologically, two words such as *citizens* and *citizenry* are formed after the same principle of 'root plus affix'. At first sight, the conceptual structure also looks very much alike: the *-s* of *citizens* and the *-ry* of *citizenry* both express the idea of plurality, collectivity. But the difference involved is one between grammatical function and meaning. The *s* of *citizens* is the inflectional formative of the grammatical category 'plural', whereas *-ry* forms a class of words with the semantic basis 'group, collectivity of — —'. Thus, a suffixed word is primarily a lexical form. It is a compound consisting of a word plus a dependent lexical morpheme. An inflected word is primarily a grammatical form. It is a simple word extended by a grammatical morpheme denoting syntactical orientation. The formatives *-er*, *-est* as expressing degrees of comparison are endings, not suffixes. The underlying meaning is subordinated to the functional role of the affixes. In the sentence *he is biggish*, the word *biggish* is a self-explanatory lexical unit, and the sentence is complete in meaning. On the contrary, the word *bigger*, as in *he is bigger*, is not an independent semantic unit in that it involves a syntactic relation (that of reference to the partner of the comparison), which leaves the sentence incomplete in meaning.

3. The distinction between endings as expressive of function and suffixes as expressive of meaning is not always as easy as in the preceding examples. Inflectional endings do not belong

to a book on word-formation. Jespersen does not make the distinction, but treats accidence together with word-formation in the sixth volume of his *Modern English Grammar*. According to the principle upheld here, *-ing* as a formative of first ptcs would not be mentioned. But *-ing* as a formative of the verbal substantive, though partly functional, also expresses various other senses and has moreover developed denominal uses which clearly mark it as a sf. Agential *-er* denotes the doer of a verbal action, but has also various other uses and meanings which make it into a sf. Adverbial *-ly* is a border-line case. However, the functional character is apparently dominant. The formative chiefly serves to turn a secondary, i.e. an adj (rarely a primary, i.e.a. sb) into a tertiary (subjunct). The difference of *quick* and *quickly* is one of function rather than meaning.

4. As to the origin of sfs, there are two ways in which a sf may come into existence: 1) the sf was once an independent word but is no longer one; 2) the sf has originated as such, usually as a result of secretion. Case 1) applies to a few native sfs only. The sfs *-dom* and *-hood* are independent words still in OE so the process of a second-word becoming a sf can be observed historically. In other Germanic languages a similar development has taken place for the equivalent of E *-ship*.[1] An instance of case 2) is the sf *-ling* which is simply the extended form of sf *-ing* in words whose stem ended in *-l*.

Half-way between second-words and sfs are certain second elements which are still felt to be words though they are no longer used in isolation. Only as second parts of cbs exist *-monger*, *-wright*, *-wise*. We may call them 'semi-suffixes'. The fact that a word is frequently used as second element of a cb gives us no right to call it a suffix. No sfs are *-caster* (as in *broadcaster*, *gamecaster*, *newscaster*), *-fiend* (as in the AE

[1] W. Wilmanns, Deutsche Grammatik, Gotisch, Alt-, Mittel- und Neuhochdeutsch. Zweite Abteilung: Wortbildung. Second edition. Berlin and Leipzig 1930. p. 295 ff. with further material for sfs which do not occur in English.

words *cigarette-fiend*, *opium-fiend*, *absinthe-fiend*, *cocaine-fiend* etc., *-craft* (as in *witchcraft*, *leechcraft*, *priestcraft*, *statecraft*, *smithcraft*, *mothercraft*), or *-proof* (as in *-bomb-*, *fire-*, *rain-*, *sound-*, *water-*, *hole-*, *kiss-*, *humor-* etc. *proof*), which Jespersen (MEG VI. 25. 28) wrongly terms one.

5. The majority of sfs came into existence through being the characteristic termination of a group of semantically related words. Jespersen has called this process 'secretion'. It is usually (though not on principle) with non-native words that terminations come to be apprehended as sfs. There was originally no sf *-erer*; the sf split off from words such as *cellarer*, *pewterer*. *Aristocracy*, *pluocracy*, *democracy* yielded *-ocracy* as a new sf with words such as *landocracy*, *snobocracy*, *mobocracy*, *cottonocracy*, *pedantocracy*. Parallel to *-ocracy* goes *-ocrat*, as in *monocrat*, *mobocrat*, *plutocrat*, a most popular word in political slang, *bankocrat*, *shopocrat* (not used in AE[1]). In the American election campaign words *Hoovercrat*, *Willkiecrat* etc. *-crat* is, however, short for *democrat*. From *landscape* (which is *Du landschap*) resulted *scape*, which is almost only used as the second element of cbs, as in *seascape* 1799 and later *earthscape*, *cloudscape*, *sandscape*, *mountainscape*, *moonscape*, *parkscape*, *skyscape*, *waterscape*, *house-scape*, *roadscape*, *mindscape*. The word *telegram* 1852 gave rise to *cablegram*, *radiogram*, *pidgeongram*, *lettergram* where *-gram* is short for telegram. *Bootlegger* attracted *booklegger* 'one trading in obscene books', *foodlegger* 'illicit food seller', *meatlegger*, *tirelegger* (used at a time when things were rationed in U.S.).

The word *hierarchy* attracted *squir(e)archy* 1804, which does not, however, mean that there is a suffix *-archy* (listed as such by Jespersen.[2] The attraction is prob. due to the rime only, and other coinings have not been made. After *multitude*

[1] H. L. Mencken, The American Language. Fourth Edition. New York 1936. Spl. I. 369.

[2] O. Jespersen, A Modern English Grammar. Part VI. Morphology. Copenhagen 1942. 25. 52.

Milton coined *infinitude* 1641 which attracted *finitude* 1644. *Rectitude* (= LL *rectitudo*) caused the nonce-word *correctitude* (q. Jesp. VI. 24.98), *adaptitude* 1842 is a blend of *adapt* and *aptitude*. But such coinings do not make for a 'suffix' *-tude* (treated Jesp. l. c.). A similar case is of *-son*, which has formed a few nautical terms, blends with the word *keelson*, *kelson* ME a line of timber inside a ship, parallel with the keel', as *stemson* 'the timber fitted into the angle formed by the junction of *stem* and *keelson*' 1769, *sternson* 'the timber fitted into the angle formed by the junction of *stern-post* and *keelson*' 1846.

6. American English are words like *fruitade*, *gingerade*, *limeade*, *pineappleade* etc.[1] formed with the suffix *-ade*, after *lemonade*, *orangeade*. They are of established currency now, unlike words in *-cade*: *cavalcade* attracted such coinings as *aerocade*, *autocade*, *camelcade*, *motorcade*, *aquacade*, quite recent words which may or may not stand the test of time. Spurious coinings also are some American words, coined after *marathon*, with *-athon* taken as a characteristic ending, as *danceathon*, *walkathon*, *readathon*, *swimathon*, *speeadathon*, *talkathon* and a few more, all cropping up in the 1930's,[2] but none of them in serious use, so far as StAE is concerned. Of the same kind are a number of AE words, quoted by Mencken (AL [4], 179) in *-torium*, all denoting a place connected with what is implied in the basis. The starting-point seems to be *pastorium* which »is widely used in the South, especially among the Baptists, in place of *parsonage*». The word was coined c. 1898, perh. after *auditorium*, *refectorium* and the like. It has subsequently attracted such 'learned' barbarisms as *beautorium*, *barberatorium*, *corsetorium*, *eatatorium*, *infantorium*, *healthatorium*, *motortorium*, *odditorium*, *printorium*, *restorium*, *shoetorium*. They show efficiency in word-production at its best.

[1] H. L. Mencken, op. cit. 358.
[2] » » » » 366.

Outspoken A slang is the sf *-e r o o* with endearing force which has coined such words as *flopperoo, checkeroo, jokeroo, bummeroo, kisseroo*. H. Wentworth [1] supposes that the starting-point is *buckaroo*, a corruption of Spanish *vaquero* 'cowboy'.

From the German words *sängerfest* and *turnfest*, which were first used in the early 50's in U.S.A., a series of other words with the suffix (or is *-fest* felt to be a word?) were derived, beginning about 1900: *smokefest, walkfest, eatfest, stuntfest, boozefest, bookfest, beefing-fest, gabfest* a o [2].

Another AE sf is *-teria* with meaning 'shop, store, establishment'. The starting-point is prob. Mexican Spanish *cafeteria* which passed into American English (first used about 1893) and has attracted a good number of words, chiefly since 1930. Mencken has about 50 words, such as *basketeria, caketeria, candyteria, cleaneteria, luncheteria, drygoodsteria, drugteria, fruiteria, shoeteria, chocolateria, furnitureteria*, etc. The original implication was 'place where articles are sold on the selfservice plan' (so in the latest coining *gas-a-teria, Life International*, vol. 5.48, Dec. 6, 1948). The original stress is on the i, but the stronger tendency now is to stress *-téria*. The sf is discussed at length in Mencken [3] with reference to quite an extensive literature.

7. In PE there are nominal and verbal sfs. The sfs *-fold, -most*, and *-ward* form words which are used both as adjs and adverbs. From the formal point of view, the only group that needs an explanation are the verbal sfs. We remember that there was no formation of compound vbs with a noun (sb or adj) for a first-word in OE (see 49). As we take compounding to be the historical stage preceding suffixing, we shall not be surprised to see that there are no old verbal sfs deriving from a nominal

[1] American Speech 1942, p. 10 ff., 1943, p. 71.

[2] L. Pound, Domestication of the suffix *-fest*. Dialect Notes. Vol. IV. Part V. 1916.

[3] H. L. Mencken, op. cit. 350—354.

basis. The old form of derivation in such cases was that of stem conversion (derivation without a derivative morpheme). PE *-ate*, *-ify*, and *-ize* are due to foreign influences. On the other hand, we have two sfs (*-er* and *-le*) deriving from verbal bases which form iterative and frequentative vbs.

8. The number of derivative morphemes is naturally infinitely smaller than that of independent words. Their vaguer semantic content allows them to enter into many more cbs than full words do. It is in this way that they become classifiers, group formatives; and classes, as the higher units, are naturally fewer than the parts of which they are composed, i.e. words, in our case. On the other hand, the vaguer semantic character of the sf leaves this much freer than the word to develop a great number of meanings (though not with all sfs alike). The development of such meanings is conditioned by the particular semantic character of the basis to which the sf is attached, also by the linguistic circumstances in which the coining is made. In general parlance, a *fiver* is a bill of five (dollars or pounds), in cricket jargon it is a hit for five, in school life it may denote a boy who always scrapes through with a five. A *greening* is a green variety of apple or pear, but a *whiting* is a white variety of fish. For other possibilities see *-er* and *-ing*, for instance. Some concepts are apt to be represented by sfs in many languages, as those of condition (state, quality etc.), appurtenance, collectivity, endearment, agent a.o., but theoretically there is no telling what concept may not develop to find expression in a sf. French has a sf *-ier* (t. *pommier*) to denote fruit trees, there is L *-ile* for the idea of 'stable for domestic animals', OGr had a sf *-itis* (t. *nephritis*) meaning 'disease'. These have no parallels in native English, or in German either. But no intrinsic linguistic principle is involved in the absence of such morphemes. The rise of new sfs in English goes to corroborate this.

9. A few words are needed with regard to deverbal derivatives. A deverbal derivative is not fundamentally different

from a cpd whose first member is a verb stem., so, as in the case of penominal sfs, a great number of meanings are possible. In practice, however, the possibilities are much restricted. Deverbal sfs express grammatical functions rather than semantic concepts, and the usual implications are 'act, fact, instance of —' (*arrival, guidance, warning*', sometimes 'state of —' (*starvation, bewilderment*), 'agent' (personal or impersonal: *baker, eraser, disinfectant*), 'personal object' (direct or indirect, only with *-ee*: *transferee, draftee*), 'object of result' (*breakage, savings*), 'place' (*settlement, brewery, lodgings*). Similar considerations apply to derivation with a zero morpheme (*pick-pocket, blackout look*).

10. *Prefixes and Suffixes.* — The difference between a prf and a sf is that a prefix is an extinct first-word and a sf an extinct second-word, on principle at least. As the first-word of a cb is not the grammatically dominant part, the prefix can only modify the word to which it is affixed without having any hold on its grammatical position. A prefix formation belongs to the category the unprefixed word belongs to. In a suffix formation, however, the full word is but the grammatically subordinated part. A suffix formation follows the category the suffix has established as its domain. Now, if we take compounding to be the preliminary stage of suffixing (always speaking on principle), we may say that the idea of compounding is to subordinate the first-word to the second-word which, in most of all cases. is a semantically and functionally different word from the first-word. Its petrifaction will therefore establish a semantic and functional category which has no affinity with the idea expressed by the first-word. The sf is the dominant part and determined by the full word. If we start, however, from coordinative cbs such as *fisherman, messenger boy*, the assumed development of the secondword into a sf would preserve the original character of the cb where the first-word remains notionally not only intact as the contents of the notion of first- and second-word do not exclude each

other, but even dominant as the idea of the first-word is more important than that of the second-word. The result is that the sf semantically determines the full word to which it is tacked. Suffixal types of this kind are sbs with a diminutive (endearing) or pejorative sf (*kitchenette, daddy, boykin, booklet, squireling*), adjs with an approximative sf (*yellowish, bluey*), verbs with a diminutive or frequentative sf (*patter, crackle*).

The preceding cases of 'suffix semantically determining the radical' help to explain how sometimes prefixes (which are determinants by nature) and sfs come very near to each other: there is apparently no wide gulf between t. *yellowish* and t. *unhappy* as both affixes have determinant character. *Christianize* (and similarly other *-ize* verbs) means 'make christian', but a similar change of state is expressed by *en-* verbs (*enable, enlarge*). Cp.also L *permagnus* 'very great' and E *greatish* 'somewhat great', L *florescere* and G *erblühen* (both denoting beginning action or beginning change of state). These overlappings do not, however, change the general principle of distinction: a prefix determines the radical, a suffix is determined by the radical, notionally speaking. The formal, grammatical dominance of the radical in prefix formations and that of the sf in suffix formations is, at any rate, never affected by the notional fluctuations of the relation 'determinant: determinate'.

11. To give a preliminary survey of the several methods of suffixing in English we may distinguish six ways: 1) Derivation with native sfs, as *goodness* f. *good*. This process involves no phonologic changes of stress, vowels or consonants in the derivative as against the basis. 2) Derivation by means of imported sfs under the same phonologic conditions as group 1), as *lovable* f. *love*. 3) Derivation by means of imported sfs, involving phonologic changes of stress, vowels or consonants, as *Japanése* f. *Japán*, *historicity* f. *históric*. The three preceding groups will be referred to as word-formation on a native basis of coining (wfnb). 4) The sf is not tacked to an English word

but a Latin stem which, however, closely resembles the word that stands for it in English, as *scient-ist* f. *science*. 5) The sf is tacked to a Latin or Greek stem which has, however, no adapted English equivalent, as *lingual* f. L *lingua*, *chronic* f. Gr *chrónos*. Groups 4) and 5) will be referred to as word-formation on a foreign or Neo-Latin basis of coining (wffb). 6) Words which have originally been borrowed separately come to take on the form of derivative alternations in English on whose pattern new words may be derived: on the analogy of *piracy* as from *pirate*, *candidacy* can be formed from *candidate*. This method will be referred to as correlative derivation.

12. The difference made here between the two methods of wfnb and wffb does not correspond to the traditional distinction between derivation by means of native and foreign sfs. For native sfs, as pointed out, the basis of coinage is always native. But with sfs of foreign origin the basis of coining may be either native or foreign or both. The sf *-al* derives *postal*, *seasonal* f. E *post*, *season*, and *lingual* f. L stem *lingua*, *horizontal* f. Gr stem *horizont-*, *-ify* forms *dandify*, *monkeyfy* as well as *aurify*, *carnify*, *-ism* derives both words such as *Englishism*, *Irishism* and *Anglicism*, *Britticism*.

13. *Suffixing on a Neo-Latin Basis of Coining.*

The question of wffb will need a few more remarks. I will give a short summary of the laws of NL derivation, considering as Latin also Greek words which have been fitted into the Latin structural system. As English has only sfs beginning with a vowel as far as Latin is concerned, we need only discuss these.

L words in *-a* drop the final vowel before the vowel of the sf: *Rom-anus*, *aqu-osus*, *Thom-ista*. This explains E *architectur-al*, *lingu-al*, *propagand-ize*, *Spinoz-ism* etc., derivatives from actual or possible L words in *a*.

L words of the *-o* declension drop the genitive ending: *equ-inus*, *ole-arius*, *offici-osus*, *miracul-osus*, *Scōt-ista*. Cp. E *oculist*, *balne-al*, *cloistr-al* (L *claustrum*, in LL pron. *clostrum*,

yields OF *cloistre* under the influence of *cloison*), *asbest-ine* (L *asbestus*) etc.

L words of the *-u* declension retain the u: *actu-alis*, *spiritualis*. English exs are *casu-ist*, *contractu-al* (though it is at the same time analysed as English-coined *contract-ual*).

L words of the third declension drop the genitive ending: *mar-inus*, *su-inus*, *iur-ista*, *Aristotel-ista*. In this group belong E *carn-ify*, *multitudin-ous*, *carbon-ize*, *dramat-ize*. L stems in *-tat-* simplify the stem into *-t-* : *tempest-ivus*, *calamit-osus*. This accounts for E derivatives from *-ty* words with an elided vowel: *alacrit-ous*, *societ-al*, *facilit-ate*, *libert-arian*, *annuit-ant*.

When the stem ends in the same vowel the sf begins with, the vowel appears only once: *Lat-inus* (f. *Lati-um*), *evangel-ista*, *anatom-ista* (f. *anatomi-a*). Correspondingly we have in English *Americ-an*, *Kore-an*, *scient-ist*, *alchem-ize*, *allerg-ic*, even *alkaline* (f. *alkali*). As L words in *-ia*, *-ium* are *anglicized* as *-y* words, we get the alternation *-y* / *-ize*, *-y* / *-ist*, *-y* / *-ism* (*alchemy* / *alchemize*, *allergy* / *allergic* etc.)

Derivatives from adjs are similarly formed: E *historic-ity*, *femine-ity* (L *femineus*), *technical-ity*, *spectacular-ity*.

With deverbal derivatives the stem is usually that of the second ptc: *pass-ivus*, *absolut-orius*, *struct-ura*. Cp. E *productive*, *admiss-ive* etc. Less frequent is derivation from the present stem: *cad-ivus*, with elision of the final vowel *noc-ivus*, *opt-ivus*, a type imitated in English by *appet-ize*, *cresc-ive*, *quer-ist*.

Learned words are chiefly coined on a Neo-Latin basis. Cp. for instance the numerous words in *-ist*, as scholarly or scientific terms all latinizingly derived (e.g. *scientist*, *psychiatrist*, formed after L *jurista*, *baptista*). Words used in science, such as *argentic*, *aurous*, *bromine*, *buccal* are all derived on a NL basis.

The sf -aster is English in the same sense: it forms words on a Latin basis as *musicaster*, *poetaster*, *theologaster*, *criticaster*, but never any such words as **writaster*, **paintaster*. Words in *-ity*, as *catholicity*, *historicity* fr. *catholic*, *historic* show by their

pronunciation that they are not simply derived from the corresponding adjs (historically speaking). Latin-coined are adjs in *-atory*, as *informatory*, *observatory*, *investigatory*, though many can be apprehended as native-coined. The sf *-trix* is termed 'a learned feminine suffix' by Jespersen.[1] This does not really explain matters. We observe that *-trix* is only found in genuine Latin words, being the feminine counterpart of masculine sbs in *-tor*. Such words are chiefly found in legal terminology, as *administratrix*, *executrix*, *mediatrix*, *testatrix*. In Geometry, words in *-trix* denote straight lines.

14. What I have pointed out shows the influence Latin has exercised on the coining of English words. The great share Latin has in the English vocabulary has always been recognized. But this is a matter of linguistic sociology rather, whereas wffb concerns the physiological structure of the vocabulary. The forms of linguistic thought themselves are for a great part Latin. Similar observations could be made for other European languages (French, German) and for international scientific terminology in general (so far as it is not altogether Latin in form).

15. There are many words, esp. in scientific terminology, which are used in their Latin form. Many words have been coined on English soil which, as technical terms, form part of the English vocabulary. But as most of them have not been actualized (see 24), they do not interest us in wf. Their treatment belongs in the external history of the language. Such words sometimes acquire a semi-general currency, as AE *oceanarium* 'underwater zoo', *vocarium* 'collection of grammophone records of the human voice', *abortarium* 'hospital specializing in abortions', *ritualarium* 'Jewish ritual bath'[2], coined after Latin place-denoting words like *aquarium*, *terrarium*, *planetarium* etc.

16. Suffixing on a fb offers an aspect similar to that ob-

---

[1] Op.cit. 15.94.

[2] Q. Mencken, op.cit. 355.

served with prefixes. There are 1) terminal elements which are suffixes in Greek or Latin, as (in anglicized form) *-ic*, *-ism* / *-an*, *-ine*; 2) such final elements as are really second-words of Latin resp. Neo-Latin compounds, as (in anglicized form) *-scope*, *-tomy* / *-parous*, *-facient*. 3) There is a third group of scientific sfs which are artificially coined, as though representing Latin or Greek sfs : *-ad*, *-one*, *-ol*, *-yl*. In wfnb we have termed sfs such terminal elements as can be tacked to an English word. In wffb, the decision is, however, not so easy. The word *scientist* is generally considered a suffix-formation, as *-ist* is universally held to be a sf. A word such as *galvanoscope*, however, is either not analysed at all or said to be *galvano* plus *scope* (OED). But what is *-scope*? The OED terms elements like *galvano-* 'combining forms' and elements such as *-scope* 'terminal' elements. This terminology only begs the question as to what these elements really are in wf.

Neither *scientist* nor *galvanoscope* are analysable as 'English word plus affix'. Yet, there is a great structural difference between the two words. The radical of *scientist* is immediately connected with the word *science* of which it is merely a phonetic variant, so to speak. The case is different for *galvanoscope* and, generally speaking, for cbs with 'terminal elements'. The first-word cannot be connected with any independent English word as its 'phonetic variant'.

Occasionally terminal elements develop into sfs attached to an English word (wfnb), as when we have words such as *bumpology*, *bumposopher* (both jocular from *bump* 'protuberance on the cranium as the sign of special mental faculties'), *creamometer*, *speedometer*, *storiology*, *weatherology*, *dollolatry* a.o. But, on the whole, these terminal elements coin words within the lines of wffb.

I cannot agree with the structural analysis given by Stanley S. Newman.[1] The »suffixes» which appear in *horr-id*, *horr-or*,

[1] Stanley S. Newman, English Suffixation: A Descriptive Approach. *Word* 4.24 ff., 1948.

horr-ify; *stup-id*, *stup-or*, *stup-efy*; *liqu-id*, *liqu-or*, *liqu-efy* (p. 32) are known to the philologist only, but an interchanging series *-id*, *-or*, *-ify* would be relevant to English word formation only if it became productive beyond the narrow group of loans. So long as it does not, the analysis of words with a dependent, unisolable theme remains an abstract description of a phenomenon that exists in the mind of the theorizing linguist. For any unsophisticated speaker the above examples are nothing but one-morpheme words.

17. The English vocabulary has been greatly enriched by borrowings, chiefly from Latin and French. In course of time, many related words which had come in as separate loans developed a derivational relation to each other. The result is what may be called correlative derivation.

Three types are possible. Type A is represented by the pairs 1) *-acy* / 2) *-ate* (as *piracy* / *pirate*), 1) *-ancy*, *-ency* / 2) *-ant*, *-ent* (as *militancy* / *militant*, *decency* / *decent*), 1) *-ization* / 2) *-ize* (as *civilization* / *civilize*), 1) *-ification* / 2) *-ify* (as *identification* *identify*), 1) *-ability* / 2) *-able* (as *respectability* / *respectable*), 1) *-ibility* / 1) *-ible* (as *convertibility* / *convertible*), 1) *-ician* / 2) *-ic(s)* (as *statistician* / *statistics*), 1) *-icity* / 2) *-ic* (as *catholicity* *catholic*), *-inity* / 2) *-ine* (*salinity* / *saline*).

If 1) is a derivation from an English word, the only possible word is 2), i.e. if *piracy* is a derivative from an English word, only *pirate* is possible. The statement does not imply that for every 1) there must be a 2). 1) may be a loan, or it may be formed on a Latin basis without any regard to the existence of an English word at all (*enormity*, for instance, is so coined). Nor does the derivational principle involve the existence of a 1) for every 2) (many words in *-able* or *-ine* are not matched by words in *-ability* resp. *-inity*).

Type B is represented by the pairs 1) *-ation* / 2) *-ate* (as *creation* / *create*), 1) *-(e)ry* / 2) *-er* (as *carpentry* / *carpenter*), 1) *-eress* / 2) *-erer* (as *murderess* / *murderer*), 1) *-ious* / 2) *-ion* (as *ambitious* / *ambition*), 1) *-atious* / 2) *-ation* (as *vexatious* / *vexation*).

If 1) is a derivative from another English word, the derivational pattern 1) from 2) is possible, but not compulsory. A derivative in *-ation* such as *reforestation* is connected with *reforest*, a derivative such as *swannery* is connected with *swan*, *archeress* is connected with *archer*, *robustious* is extended from *robust* (but otherwise an adj in *-tious* derived from a sb points to the sb ending in *-tion*, i.e. we have really type A).

Type C is nothing but a variant of type A and concerns adjs in *-atious*, as *flirtatious*. Originally deriving from sbs in *-ation*, the type is now equally connected with the unextended radical, i.e. *flirt* (the older derivation *ostentatious* 1658 has not entered this latter derivational connection).

18. The preceding alternations do not, however, exhaust the derivative patterns. From the point of view of structural analysis the derivative system of foreign-coined words in *-ic*, for instance, is rather complex. Most of the words are ultimately Greek, and OGr *-ikós* was very prolific. Thus the adoption of countless Greek words and the coining of others after their derivational patterns has introduced the anomalous system of Greek morphology into English. Of the numerous alternations this involves for the problem of wf I will give some of the correlative patterns only.

- y / - i c. Most words in *-y* (ultimately repr. OGr *-ia*) derive adjs in *-ic*.

This concerns words in *-gamy*, *-graphy*, *-logy*, *-metry*, *-phagy*, *-nomy*, *-scopy* and many others. Exs of alternations are *monogamy / monogamic*, *geography / geographic*, *philology / philologic*, *geometry / geometric*, *anthropophagy / anthropophagic*, *astronomy / astronomic*, *microscopy / microscopic* etc. etc.

- i a / - i c. Most learned words in their NL form in *-ia* (ult. OGr *-ia* like preceding *-y*) derive adjs in *-ic*. Exs are *anaemia / anaemic*, *hydrophobia / hydrophobic*, *analgesia / analgesic*, *amnesia / amnesic* etc. But from *-ia* words there are other *-ic* derivatives beside: *amnesia* derives both *amnesic* and *amnestic*, *diphtheria* derives *diphtheric*, *diphtheritic* (and *diphtherial*).

- s i s / - t i c. Most (ultimately Greek) words in *-sis* (regularly so all words in *-lysis*) derive adjs in *-tic*. Exs are *genesis / genetic, mimesis / mimetic, anabiosis / anabiotic, electrolysis / electrolytic* etc. (but *basis / basic*).

t. - i t i s / - i t i c. Words in *-itis* (denoting diseases, chiefly of an inflammatory kind) regularly derive adjs in *-itic*. Exs are *bronchitis / bronchitic, encephalitis / encephalitic, enteritis / enteritic* etc.

- i t e / - i t i c. Words in *-ite* regularly derive adjs in *-itic*. Exs are *anthracite / anthracitic, dynamite / dynamitic* etc.

- c r a c y / - c r a t i c. Words in *-cracy* (ultimately repr. OGr *-kratía* which gave ML *-cracia* EL, OF *-cracie* whence E *-cracy*) are matched by adjs in *-cratic* (from adjs in *-atique* the corresponding sbs in *-ate* were back-derived in French, and the earliest *-at* words in English, *aristocrat* and *democrat*, are loans from French). Exs are *aristocracy / aristocratic / aristocrat, democracy / democratic / democrat, plutocracy / plutocratic / plutocrat*, i.e. the adjs appear at the same time derived from the sbs in *-at*. The pattern has extended to *diplomacy / diplomatic / diplomat*.

19. Substantival derivatives from adjs in *-ic* are not only in - i c i t y, as the OED has it (s.v. *-ic* and *-icity*; cp. also the misleading statement: »Adjectives pertaining in sense to sbs. in *-ism* are formed in *-istic*; e.g. *atheism, atheistic*; *naturalism, naturalistic*«, OED s.v. *-ism*), but many are in - i c i s m, others follow the correlative pattern - i c / - i s m. The semantic differences are decided by the character of *-ity* (denoting abstract quality) and *-ism* (chiefly 'condition, nature'; with many terms from biology and physiology: 'system, attitude'). Cp. *alcoholicity* 'alcoholic quality', *alcoholism* 'diseased condition' etc., *catholicity* and *catholicism*. I will give exs for each type, but it will be noted that some *-ic* adjs have derivatives both in *-icity* and *-ism*.

a t o m i c / a t o m i c i t y, *alcoholic / alcoholicity, catholic / catholicity, domestic / domesticity, eccentric / eccentricity, electric /*

electricity, elastic / elasticity, historic / historicity, public / publicity, rustic / rusticity etc.

a n t h r o p o m o r p h i c / a n t h r o p o m o r p h i s m, *atavic / atavism, barbaric / barbarism, chemic / chemism, egocentric / egocentrism, embolic / embolism, encyclopedic / encyclopedism, endomorphic / endomorphism, eugenic / eugenism, faradic / faradism, gigantic / gigantism, hedonic / hedonism, heroic / heroism* etc. All adjs in *-bolic* (*embolic, symbolic*), *-matic* (*astigmatic, rheumatic*), in *-tropic* (*isotropic, phototropic*) follow the same type.

a g n o s t i c / a g n o s t i c i s m, *catholic / catholicism, eclectic / eclecticism, sceptic / scepticism, stoic / stoicism, classic / classicism, romantic / romanticism* denote systems and their respective followers.

20. Words ultimately representing OGr words in *-ma* derive adjs in *-matic*. This concerns the types *problem / problematic, epigram / epigrammatic, drama / dramatic*. Exs are.

p r o b l e m / p r o b l e m a t i c, *axiom / axiomatic, emblem / emblematic, diaphragm / diaphragmatic*. With regard to its origin (OGr *aphorismós*), *aphorismatic* has irregularly entered the group.

e p i g r a m / e p i g r a m m a t i c, *diagram / diagrammatic, chronogram / chronogrammatic, monogram / monogrammatic* etc., but no words in which *-gram* has the connotation of 'message'.

d r a m a / d r a m a t i c, *aroma / aromatic, asthma / asthmatic, cinema / cinematic, dogma / dogmatic* etc.

21. Parallel to *-ic* is the sf *-ous* which offers similar alternations. t. e d e m a / e d e m a t o u s. NL words of Greek origin in *-ema* (in E chiefly stressed on the penult), denoting abnormal states of tissue, derive adjs in *-ematous* ([emətəs] or [i:mətəs]). Exs are *eczema, emphysema, erythema, exanthema* etc. / *eczematous, emphysematous, erythematous, exanthematous* etc.

t. c a r c i n o m a / c a r c i n o m a t o u s. NL words in *-óma* [oumə], denoting a pathological cellular state, chiefly

cancerous or tumerous, derive adjs in *-omatous* ([ɔmətəs] or [oumətəs]). Exs are *enchondroma / enchondromatous, epithelioma / epitheliomatous, fibroma / fibromatous, glaucoma / glaucomatous* etc.

t. b l a s p h e m y / b l a s p h e m o u s. Many words in *-y*, being adapted NL words in *-ia* composed of Greek elements, derive adjs in *-ous* on the correlative basis *-y / -ous* (cp. *-y / -ic*). Exs of alternations are *analogy / analogous* (*beside -ic*), *homology / homologous* (esp. in Chem., Biol.; there is also *homologic(al)*), *monotony / monotonous, synchrony / synchronous* (beside *-ic, -ial*), *cacophony / cacophonous, homophony / homophonous* (beside *-ic*; but *euphony* alternates with *-ic, -ical, -ious*). *-latry -latrous* words, as *idolatry / idolatrous, monolatry / monolatrous, -phagy / -phagous* words as *andro-, anthropo-, monophagy -phagous, -gyny / -gynous* words, chiefly used in Bot. and Zool., as *andro-, mono-, tetra-gyny / -gynous, -andry -androus* words, chiefly Bot. and Zool., as *gyn-, tri-, polyandry / -androus.*

The same alternation we have with a few loans from French, as in *adultery / adulterous, lechery / lecherous, treachery / treacherous.*

L-*osus* appears in form - o s e only in latinisms, i.e. coinings on a NL basis. In rare cases such latinisms look analysable on a native basis, as in *globóse* f. *globe, gummóse* f. *gum*, in BE, but they have been homologically actualized in AE where the stress is *glóbose, gúmmose.*

22. Another example. Words in *-ist* are derivationally connected with words in *-y, -ism*, and *-istic.*

t. a r c h a e o l o g y / a r c h a e o l o g i s t. Exs are pairs in *-logy / -logist, -gamy / -gamist, -nomy / -nomist* (not *astronomer*), *alchemy / alchemist, anatomy / anatomist, botany / botanist, metallurgy / metallurgist.*

t. a t h e i s m / a t h e i s t. The alternation is between *-ism* words denoting a doctrine or system and *-ist* words denoting the adherent. A few exs are *idealism / idealist, materia-*

lism materialist, hedonism / hedonist, realism / realist, nominalism / nominalist, deism / deist, spiritism / spiritist.

t. atheist / atheistic. It is chiefly from words denoting the follower of a scientific doctrine or system that adjs in *-ic* are derived. Exs are *idealistic* and other *-ist* words of preceding group.

Derivatives from adjs in *-ic* involve the phonologic alternation [ik / isist], as in *attic / atticist, historic / historicist, public / publicist, technic / technicist.*

23. *Suffixal Derivation and Stress.* — This question has been much neglected. The accentuation of long English words of non-native origin is usually treated with little regard to the derivative patterns which makes a few words here all the more desirable.[1] We are, however, only

[1] On English stress in general see O. Jespersen, MEG I.5, and Stanley S. Newman, On the stress system of English (Word 2.171 ff.). In connection with this chapter cp. B. Danielsson, Studies on the accentuation of polysyllabic Latin, Greek, and Romance loan-words in English, with special reference to those ending in *-able, -ate, -ator, -ible, -ic, -ical,* and *-ize.* Stockholm Studies in English, III. 1948.

This book has no direct bearing on our subject as the standpoint of the author is not morphological. D. is not primarily interested in the derivative role of stress though he recognizes the stress of underlying English bases (= »derivative accentuation»), p. 37 ff.) as an important factor causing deviation from the principal stress patterns. The chief cases relevant to our subject are words in *-able* (p. 55—86) and *-ize* (p. 192—216) whose stress patterns bear out what we have termed the homological stress tendency in English. D. is sometimes disinclined to assume derivative stress. The words *analogical, arithmetical, economical, harmonical, hemistichal, nonsensical, philological, physiological, simonical* were formerly stressed on the same syllables as their bases, but D. holds that these stressings »are probably due to misprints» (p. 188). Why? The stress may have been derivative, but then a latinizing tendency set in: the stressing *analógical* arose from the Latin *analógicus* (with *-al* replacing *-us*) or as an extension of E *analógic,* the stress in the latter being

concerned with the principal stress, leaving aside the question of secondary stress. Various trends and tendencies can be observed as acting and counteracting forces in the English stress system.

The most important factor is the tendency toward homological stress. All native sfs and the great majority of foreign sfs are attached without causing the main stress of the radical to change its place (*good / goodness, father / fatherhood, love / lovable, fulfill / fulfillment*).

With words of foreign origin or English coinings formed by means of foreign sfs which do not enter the foregoing group we have either preservation of the foreign stress pattern (in words borrowed or coined in the MoE period) or establishing of a correlative stress pattern.

The following sfs involve stress shifting as against the stress pattern of the unsuffixed basis. The main stress of the radical

---

again due to the stress in the Latin *analógicus* with the Latin ending dropped (the stress pattern *-íc* had come to prevail as early as the 16th c., see Danielsson p. 186).

It does not seem to me to matter very much whether a derivative has four, five, or six syllables so long as a word is derivatively connected with a certain basis. If D., who has set up his types according to the number of syllables of the words, establishes (p. 57) a type of pemptotone accentuation for *aúthorizable, liquefiable*, one of hectotone accentuation for *álkalifiable, míneralizable* etc., we would, from our point of view, simply state that derivation in *-able* does not cause shift of stress with regard to the basis. If we learn that hectotone accentuation »has never been very frequent» (p. 57), we should rather say that, anyway, derivatives of six syllables from tetrasyllabic bases are not numerous. But no stress principle can be involved in D.'s statement. If e.g. *sýstematize* had derived an adj in *-able* (it does not seem to exist), it could only be stressed on the same syllable as the basis.

Homological stress is a greater force in PE — and Danielsson's extremely valuable book shows that the tendency is several centuries old — than one might think.

becomse a secondary stress in the derivative (the dash indicates the syllable preceding the sf): *-al* (only in certain cases), *-árian*, *-ary* (only in certain cases), *-átion*, *-ée*, *-éen* (both t. *jackeen* and *velveteen*), *-éer*, *-ése*, *-ésque*, *-étte*, *-ial*, *-ian*, *-ious*, *-iána*, *-ic*, *-ícian*, *-ity*.

24. If a foreign-coined word has not been actualized (i.e. is not analysable as consisting of two English morphemes, word resp. stem plus sf), it seeks connection with another English word to which it stands in a kind of quasi-derivational relation (as *systematize* after *system*, *decisive* after *decide*, *significative* after *significant*). We can only point out this tendency the study of which would throw interesting side lights on wf in that it would show how far words are connected for the speech feeling, which derivationally speaking have no relation to each other.

Loans or foreign-coined words show a tendency to stress the antepenultimate. Cases of loan words and their stress are not relevant to wf, but the tendency has its place here insofar as many sfs form words on a Latin basis of coining (*-ity*, *-ial*, *-ian*, *-ual*) or have become productive on a native basis in the MoE period only when the older antepenultimate stress tendency had long taken root (*-ical*, *-ial*, *-ual*, *-ian*, *-arian*, *-arious*, *-orial*, *-orious*; *-ic* owes its stress pattern either to L *-icus* or older E*-ical*). The tendency also applies to cases in which a sf has a merely adapting function in anglicising non-actualized loans (verbal *-ate*, *-ferous*, *-gerous* etc.; *-óloger*, *-ólogist*, *-ósopher*, *-ósophist*, *-ógrapher*, *-ógraphy*, *-ólogy*, *-ósophy*, *-ólatry*, *-ócracy* and other *-y* (Gr *-ia*) words). Historically it accounts for the stress in *-ícian*, *-átion* which were trisyllabic originally.

25. In loans or foreign-coined words of three or more syllables the antepenultimate tendency is counteracted if the last two syllables are closed syllables or if the last is closed and the last but one has a long vowel or diphthong. In this case the last but one is stressed. Relevant to wf are certain

cases of sf *-al* (*instruméntal* as against *instrument*). But it may be observed that homological stress is perhaps slowly progressing with regard to words containing a long vowel or diphthong in the last but one. *Súicidal*, for instance, is more frequently heard than *suicídal* (the only stressing the OED gives).

26. With sfs which acquired derivative force in the MoE period the stress pattern of the language from which the first words were taken, has not been changed, which accounts for the retention of stress on the sfs *-ese* (Italian), *-esque*, *-eer*, *-ette*, *-een* (French resp. for t. *girleen*, Irish), *-iana* (Latin). That *-ee* words which are very old in the language have the stress on the sf is probably due to their character as words of a particular group (law terms). The retention of the foreign stress pattern is the same as that in recent loans from French in *-age* (*masságe* etc.), *-ade* (*barricade* etc.), from Latin *-ose* (*bellicose* etc.). For other such words see Jesp. I. 5. 8.

27. The sfs of foreign origin which today involve no stress shifting are those which had derivative force already in the ME period. An exception is *-ual*, for which derivative pairs existed before 1400. Homological stress, however, has not developed (with the exception of *spirit / spiritual*), probably on account of the small number of derivatives, possibly also under the influence of *-ial* words. Other sfs have become productive on a native basis of coining too late for a homological stress pattern to be able to uproot the much older rhythmic stress pattern that had developed with loan words (*-ical*, *-ity*, *-ic*). The sf *-ícian* also has preserved the shifting ME stress pattern with the original French secondary stress on the first syllable changed into the principal stress. The trisyllabic form, common till the 16th c. (see Jesp. I. 9. 87). is probably one of the reasons. Otherwise the derivative relation *magic / magician* existed as early as the 14th c.

With the stressing of words in *-ation*, *-arian*, *-arious*, *-orial*, *-oriòus* the Latin has probably played a part. The speaker was certainly conscious of the Latin words in *-átio*, *-árius*,

-órius for which the English words stood. It is otherwise difficult to understand why no homological stress pattern should have developed between *purify / purification*, *canonize / canonization* though the derivative relations are as old as the 14th c.

28. Derivation by means of imported sfs, esp. those which derive on a NL basis, often involve phonological changes of vowel or consonant. Vowel and consonant changes most often go with stress shift. In several cases, however, we have vocalic and consonantal alternations but no shifted stress. Exs of the latter are:

t. s i n c é r e / s i n c é r i t y [iə / eriti], *austere / austerity*, *severe / severity*.

t. b r o n c h í t i s / b r o n c h í t i c [aitis / itik], *otitis / otitic*, *peritonitis / peritonitic* ets.

t. t e n á c i o u s / t e n á c i t y [eišəs / ɛsiti], *capacious / capacity*, *predacious / predacity* etc.

t. f e r ó c i o u s / f e r ó c i t y [oušəs / ɔsiti], *atrocious / atrocity* etc.

Vowel and consonant changes are accompanied by stress shift in the following cases:

t. a r t i f i c e / a r t i f í c i a l, a v a r i c e / a v a r í c i o ŭ s [is / íšəl] resp. [is / išəs].

If a word in *-ice*, pron. [is] (or occ. [ais]) derives by means of a sf beginning with [i] (chiefly *-ial*, *-iary*, *-ious*), we have the alternation [is (ais) / išəl, išəri, išəs]. Exs are *benefice / beneficial, beneficiary*, *auspice / auspicial, auspicious*, *prejudice / prejudicial*, *office / official, officious*, with [ai] in the radical *sacrifice / sacrificial, vice / vicious*.

t. m e c h a n i c / m e c h a n í c i a n. This correlative type implies the phonological alternation [ik / išən].

t. c a t h o l i c / c a t h o l i c i s m, c a t h o l í c i t y. If a word in *-ic* forms derivatives in *-ism*, *-ist* (usually without stress shift), *-ity* (with shifted stress), the phonologic alternation [ik / isizm, isist, isiti] is involved. Exs are *attic / atticism*,

atticist, historic / historicism, historicist, historicity, aesthetic / aestheticism a.o.

The preceding phonological alternations have derivative value.

29. As for the other vowel changes involved, the following tendencies are observed. The full stressed vowel of the initial syllable in the radical is retained when it receives a middle stress in the derivative. Exs are: p á t r i a r c h / p à t r i á r c h a l, *pólitics / pòlitícian, éditor / èditórial, sécretary / sècretárial, mánager / mànagérial, ínstrument / ìnstruméntal, álderman / àldermánic, aúthorize / aùthorizátion.*

The stressed vowel of the radical stands in the syllable immediately preceding the full stress in the derivative i.e. has weak stress. A distinction has to be made between vowels in closed and in open syllables.

Short full vowels in open syllables change the vowel to [ə]: *hábit / habítual, válid / valídity, ácid / acídity, plácid / placídity,* sb *áffix* / vb *affíx,* sb *próduce* / vb *produce.* [i] is retained: *lívid / livídity.* [e] is changed to [i]: *rébel* sb / *rebél* vb, sb *récord* / vb *recórd,* sb *présent* / vb *presént, édit / edítion, tépid / tepídity, trépid / trepídity.*

Short vowels in closed syllables tend to be retained, with the exception of [ɔ]: adj *ábsent* / vb *absént, táctics / tactícian,* sb *áccent* / vb *accént* // sb *éxcerpt* / vb *excérpt,* sb *éxport* / vb *expórt,* sb *éscort* / vb *escórt* // *públic* / *publícity, rústic / rusticity* (but sb *subject* [∧] against vb *subject* (ə); perh. because only prf *sub-* has the full vowel?) // [ɔ] is changed to [ə]: *cómplex compléxity, cónfine / confíne, cónvict* sb / *convíct* vb.

Some long vowels are retained in quality and quantity, others are shortened though no fixed rule seems possible: [ɔ:] tends to be retained: sb *aúgment* / vb *augmént,* sb *tórment* / vb *tormént, caúsal / causálity* // [i:] tends to be shortened: *équal / equálity, légal / legálity,* adj *fréquent* / vb *frequént,* sb *régress* / vb *regréss* // [a:] tends to be retained: *ártist / artístic, bárbarous / barbárity, sarcasm / sarcástic* // [ɔ:] *is* regularly shor-

tened: sb *pérmit* / vb *permít*, sb *pérfume* / vb *perfúme*, sb *férment* / vb *fermént* // [u:] tends to be retained: *brútal* / *brutálity*, *neútral* / *neutrálity*, *rheúmatism* / *rheumátic*.

Diphthongs vary. [ou] is retained by some speakers, reduced to (o) by others in *tónal* / *tonálity*, *tótal* / *totálity*, *vócal* / *vocálic*, but the alternation [ou / ə] has morphological value in sb *prógress* / vb *progréss*, sb *prótest* / vb *protést*. [ai] is always retained in *fínal* / *finálity*, but in other cases it may also alternate with [i], as in *mínor* / *minórity*, *cíte* / *citátion* // [ei] tends to be reduced to [ə]: *ágent* / *agéntial*, *fátal* / *fatálity*, *sáline* / *salínity*, *májor* / *majórity*.

30. The full stressed, non-initial vowel of the radical comes to stand in weak stressed syllable before the main stress of the derivative. Short vowels in an open syllable are reduced to [ə]: *Japán* / *Japanése*, *mechánic* / *mechanícian*, *mathemátics* / *mathematícian* // *históric* / *historícity*, *atómic* / *atomícity*.

Short vowels are retained when standing in closed syllable: *eléctric* / *electrícity*, *eccéntric* / *eccentrícity*, *augmént* / *augmentátion*, *dialéctics* / *dialectícian* // *elástic* / *elásticity*, *retráct* / *retractátion*.

Long vowels tend to be shortened: *transfér* / *transferée*, *refér* / *referee* // *restóre* / *restorátion*, *adóre* / *adorátion* // *retárd* / *retardátion* // *extérnal* / *externálity*. But cp. *advantage* with [a:] resp. [ɛ:] and *advantágeous* with [ə].

Diphthongs are reduced: [ai] alternates with [i], as in *respíre* / *respirátion*, *admíre* / *admirátion*.

If a full stressed vowel of the radical receives middle stress in the derivative, it is not changed: *res tórable* / *restòrabílity* // *supérior* / *supèriority* // *extérminate* / *extèrmination* // *compátible* / *compàtibílity*, *inflámmable* / *inflàmmabílity*, *spectácular* / *spectàculárity*.

31. If the middle or weak stressed vowel of one of the syllables after the main stress takes the main stress in the derivative, it is raised in volume. In most of all cases this concerns [ə] which may be raised to various vowels the choice

of which is often (esp.with proper names) merely dictated by the spelling: *superior / superiórity* [ə/ɔ], *similar / similárity, mental / mentality* [ə/ɛ], *ceremony / ceremónial, ceremony / ceremónious, Milton / Miltónian* [ɔ/ou], *censor / censórious, senator / senatórial* [ə/ɔ:], *Milton / Miltónic* [ə/ɔ], *agent / agéntial, element / eleméntal, eleméntary* [ə/e], *secretary / secretárial* [ə/ɛ], *minister / ministérial, manager / managérial, Spenser / Spensérian* [ə/iə], *Galsworthy / Galswórthian* [ə/ə:], *ammoniac / ammoniácal* [i/ai], *anthracite / anthracitic* ([ait / itic] is the regular derivational type), but *suicide / suicídal*, alkaloid / *alkaloídal* with unchanged dipthong.

32. Vowels which are weakly stressed in the radical as well as in the derivative are retained: *mathēmátics / mathēmatícian, mánager / managérial, sūpérior / sūperiórity, locáte / locátion* BE.

If, however, the vovwel [ə] in an initial syllable (where it is always weakly stressed) receives middle stress in the derivative, it is raised to a fuller vowel: *ātómic / àtomícity, ādvantage / àdvantageous, stātistics / stàtistician, Jāpan / Jàpanese* have the alternation [ə/ɛ]. Short [i] is sometimes raised to [e], as in *respire / rèspiration, restore / rèstoration, mechanics / mèchanician, refer / rèferee*, sometimes to [i:], as in *retard / rètardation, retentive / rètentivity, retract / rètractation.*

On the other hand, a diphthong which has middle stress in the radical may be reduced in the derivative if the syllable in which it stands is only weakly stressed. Alternation of [ai/i] occurs beside that of [ai/ai] in pairs of the type *civilize / civilization.* Cp. also the type *edify / edification.*

33. *Word-formation on a native basis of coining.*

All native sfs and many sfs of foreign origin are tacked to the English word without any phonologic changes modifying the derivative as against the radical, i.e. the process of suffixing in PE does not involve any shift of stress or modification of the vowels or consonants. This applies also to vocalic sfs added to a word which ends in a vowel (except [ə] which

never occurs in antevocalic position). Hiatus is not avoided, a rule from which sfs of foreign origin are not excepted either. Exs are: *agreeable, quayage, withdrawal, pursuance, Garboesque, storyette* (the word *balconette* is not, as OED explains, from *balcony* plus *-ette*, but represents F *balconet* in spelling pronunciation), *boyish, Wesleyism, cityie, copyist, showy.*

Final [ə] makes an exception when it is followed by formerly pronounced (with many speakers it is still audible) [r]. The sounding is in many cases caused by the influence of the spelling, as recent coinings such as *featurette, officerette* show. Exs are: *honor-able, peer-age, elector-al, author-ess, squir-et, thunder-ous, water-y.*

Derivation from disyllabic words in [əl] by means of a sf beginning with a vowel is under certain conditions attended by a combinatory loss of vowel: in cases other than those of [əl] preceded by [r, n, v, tš, dž] or a vowel the ə is dropped in the derivative. Cp. *feeble / feebly, sample / sampler, shuffle / shuffler, peddle / peddler, tattle / tattler, haggle / haggler, angle / angler, pickle / pickler, sizzle / sizzling, bustle / bustling* where the phonetic change takes place with *quarrel / quarreling, travel / traveller, funnel / funnelling, hatchel / hatchelling, cudgel / cudgelling, jewel / jeweller* where it does not.

Another exception is observed with the sf *-ure*, where in certain cases we have consonantal alternation between [s] and [ʃ], [z] and [ž]. Other changes in the radical are found with sfs which have for centuries ceased to be productive, as *-ier* (*coal / collier*), *-ern* (*south / southern*). They are derivationally not relevant to the structure of PE.

In OE the sfs *-en* (*gold / gylden*), *-ish* (*Welsh*, OE *Welisc* f. *Walh*), partly *-er* (as in OE *baecere* f. *bacan*) involved vowel mutation. By the ME period the vowel of the derivatives had all become homologically refashioned after the radicals. Ablaut as a derivative principle with the so-called gradation nouns (*rād / rīdan, bora / beran*), was already dead in OE.

34. With some imported sfs, though they are like native

sfs tacked to the English word, `stress shifting is involved. This concerns the sfs *-arian*, *-ee*, *-een*, *-eer*, *-ese*, *-esque*, *-ette*, *-iana*, *-ual* (partly). Stress shifting is accompanied by vocalic modifications of the radical with *-al*, *-ary*, *-ation*, *-ee* (occas., as in *refer / referee*, *transfer / transferee*), *-ial*, *-ian*, *-ic*, *-ical* (only the word *nonsensical*), *-ity*; with derivatives from *-ic* words also consonantal changes), *-ual* (partly).

Derivation does not involve phonological changes of voice in PE as it did in former stages of the language[1].

Istanbul HANS MARCHAND

SOME NEW LIGHT ON CHESTERFIELD

After being one of the leading statesmen and wits of his day, Philip Dormer Stanhope, fourth Earl of Chesterfield, spent the last twenty-five years of his life in retirement. Increasing deafness forced him to give up the social round he had always enjoyed and to turn to other interests. Chief among them was the training of his son, his godson, and Lord Huntingdon.

Chesterfield's son was illegitimate but the Earl hoped to bring him up in such a way that he would be able to overcome the misfortune of his birth and take an honoured position in the diplomatic service of his country. The celebrated *Letters to His Son* were written for the improvement of this one person only, but because they express with precision a particular attitude towards life, they have not lost interest with the passing of time.

They first appeared in 1774, twelve months after Chesterfield's death. Before the end of the century at least twenty-six editions of the letters had been published.[2] They have

[1] See my article in Neuphil. Mitteilungen LII (1951), 87 ff.

[2] Sidney L. Gulick, Jr., 'A Chesterfield Bibliography to 1800', *The Papers of the Bibliographical Society of America*, vol. 29, p. 5, Chicago, 1935.

been frequently reprinted and translated. Chesterfield is recognised as one of the greatest of English letter writers, and much has been done to make public neglected examples of his characteristic style and outlook. In the nineteenth century, Lord Mahon and the Earl of Carnarvon brought to light many letters previously unknown. In our own day Chesterfield has been the subject of ever-increasing study, culminating in Mr. Willard Connely's *The True Chesterfield* (Cassell, 1939) and Professor Bonamy Dobrée's monumental edition of the letters.[1] Since this collected edition was published in 1932, comparatively few new letters have been printed. Apart from those mentioned by Mr. Connely, the most interesting collection was that brought out by Dr. Sidney L. Gulick in 1937: it comprises twenty-six letters to Chesterfield's godson and to Deyverdun.[2] Mr. Francis Bickley has printed a delightful letter to Huntingdon that was not to be found in Mr. Steuart's edition.[3] The present writer has edited five letters that show a rather different Chesterfield from the one we know so well: they are addressed to the King's favourite, the Earl of Bute, and beneath the polite phrases we can detect Chesterfield's fear that his son's claim to recognition might still be rejected by the court. Chesterfield writes from the heart when he declares in one of them, »I am sensible of one great objection which may be urged against him, I mean his birth, but in justice and equity both the shame and guilt are mine, not his.«[4]

---

[1] *The Letters of Philip Dormer Stanhope, 4th Earl of Chesterfield*, (edited, with an introduction, by Bonamy Dobrée), King's Printers' Edition, 6 vols, 1932.

[2] *Some Unpublished Letters of Lord Chesterfield*, (ed. S. L. Gulick), Berkeley, 1937.

[3] Historical Manuscripts' Commission *Reports on the MSS. of the Late R. R. Hastings*, vol. III, pp. 73—75 (London, 1934). A. Francis Steuart's edition is *Letters of Chesterfield to Lord Huntingdon* (London, 1923).

[4] Cecil Price, 'Five Unpublished Letters by Chesterfield', *Life and Letters*, vol. 59, no. 134, pp. 3—10 (1948).

The six letters that I now wish to reproduce and comment upon all suffer from one great defect: they are taken from printed works and the originals are not available for inspection.[1] Four of them are by Chesterfield himself; one of the others describes his reactions to Methodism; one is by Voltaire.

The first in time of these uncollected letters was written from Bath on November 5th 1753 and gives us Chesterfield's opinion on the great novelist, Samuel Richardson. He had aired his views on this subject some three years earlier, when writing to Madame du Boccage on *Clarissa*. »Celui qui l'a écrite, qui est aussi l'auteur de *Pamela*, est un libraire, qui manque de savoir et de style, mais qui connaît le cœur. Des sept volumes il en faudrait faire trois.»[2] He makes similar points in the following letter to the Scots writer, David Mallet:

> Richardson has sent me his 'History of Sir Charles Grandison', in four volumes octavo, which amuses me. It is too long, and there is too much mere talk in it. Whenever he goes *ultra crepidam*, into high life, he grossly mistakes the modes; but, to do him justice, he never mistakes nature, and he has surely great knowledge and skill both in painting and in interesting the heart. He has even coined some expressions for those little secret movements that are admirable. He would have deserved a higher education than he has had; however, he deserves well of mankind, the object of all his writings being virtue. I shall insensibly fall into his small talk, without his merit, if I longer delay assuring you that I am with great truth and esteem,
>
> Your most faithful,
>
> Humble servant,
>
> Chesterfield.[3]

[1] The letter to Gatty and half the letter from Voltaire were photographed by A. M. Broadley and are shown on pp. 183 and 314 of *Chats on Autographs* (Unwin, London, 1910). They can be read quite easily.

[2] M. Maty, *Miscellaneous Works of . . . Chesterfield*, vol. 2, p. 265 (2 vols; London, 1777). This letter is No. 1727 in Professor Dobrée's edition and is to be found in vol. iv, p. 1589.

[3] This letter was printed as a footnote to Peter Cunningham's

He saw clearly that Richardson's strength lay in the creation of emotional interest and situations. He took the view, similar to that of Voltaire on Shakespeare, that Richardson was an untutored genius who would have gained immeasurably from a classical education or a training in good taste. As a critic, Chesterfield was very much limited to the Augustan point of view.

Chesterfield's exquisite tact in suiting his tone to the recipient of his letter is always remarkable. He is a dogmatic reasoner when communicating with his son; to Mallet, he writes as one literary man to another. In the next letter that I shall quote, he is obviously trying to mingle formality with the playfulness that would become a man of taste when addressing a literary lady. This was Mrs. Montagu, the Queen of the Bluestockings, and she had appealed to him on behalf of some charitable cause. Chesterfield's response was, according to his lights, very adequate but it may not have satisfied the busy lady, who found occasion both before and after this date to criticise him severely.[1] The letter reads:

May 14, 1771

> Lord Chesterfield presents his respects to Mrs. Montague and desires her to accept of the enclosed trifle for her poor women; his charity purse is at present as light as hers can possibly be, not from being as formerly his Play-purse too but from the various applications of wretched objects which humanity cannot withstand.[2]

---

edition of *The Letters of Horace Walpole* (Grant, Edinburgh, 1906); and appears in vol. iv, p. 305, with the following note: »The following letter (printed for the first time) I owe to the courtesy of Mr. Murray of Albemarle Street.» It is quoted in extenso in the text of Alan Dugald McKillop's *Samuel Richardson, Printer and Novelist*, pp. 218—9 (Chapel Hill, 1936), from Cunningham. The present whereabouts of the original is unknown to me.

[1] See *Mrs Montagu, »Queen of the Blues», Her Letters and Friendships from 1762 to 1800* (ed. R. Blunt; Constable, London, n.d.), vol. I, pp. 173, 273, 281, 284—5.

[2] A. M. Broadley, *Chats on Autographs*, p. 185 (London, 1910).

Yet even a woman like Mrs. Montagu, who lacked both wit and humour, might have pardoned his casual reference to his former love of gaming in consideration of the kindness of heart shown in the last clause.

This letter is printed in a work that has been quite overlooked by Chesterfield's editors: A. M. Broadley's *Chats on Autographs* (London, 1910). The book also contains the author's statement that he had purchased in 1908 »five unknown and unpublished letters written between 1762 and 1771 by Chesterfield to his relative, Mr. Welbore Ellis Agar ('Gatty').»[1] In spite of considerable search,[2] I have been unable to locate this brief correspondense and am only able to quote from the one letter that is transcribed in Broadley's book.

An extract (ten lines) from this particular letter was printed by Professor Dobrée, who was obviously unaware that the whole text (twenty-seven lines) had been in print for some years.[3] He tentatively (and correctly) described it as being to Miss Gertrude Hotham, for 'Gatty' was the pet name of Chesterfield's niece and not, as Broadley thought, that of her husband, W. Agar Ellis.[4] The letter reads:[5]

[1] *Ibid*, p. 182.

[2] Mr. Broadley's niece kindly informed me that his library was dispersed by Messrs Hodgson in 1917. I then learned from Messrs Hodgson that these letters formed Lot 187 in their catalogue of July 21st 1916 and fetched £58. Unfortunately, the firm's records for that date were no longer in existence and the name of the buyer could not be traced. One of these letters is undoubtedly the one to Gatty that I quote on the next page. It is possible that the two letters, numbered 2583 and 2586 in Dobrée's edition, were once in Broadley's collection.

[3] *Letters of Lord Chesterfield* (ed. Dobrée) pp. 2931—2. The extract is taken from Messrs Maggs' Catalogue, 433, as is the letter of 30 December 1769 (*op.cit.*, p. 2907).

[4] She was the youngest daughter of Chesterfield's sister, Lady Gertrude Hotham. Further particulars of the relation between both Gertrude Hothams and Chesterfield are to be found in A.M. W. Stirling, *The Hothams* (Jenkins, London, 1918), vol. I, pp. 266, 267, 268.

[5] Broadley's transcript shows one or two minor errors, so I have printed my version from the photograph of the letter which is also included in his book *Chats on Autographs*, pp. 182—183.

Bath. Oct. y^e^ 8^th^ 1771

Dear Gatty

When we parted we agreed to correspond by way of letter, but we did not as I remember stipulate which should make the first advance, but as I always sacrificed my Dignity to my pleasure, I here make the first step though Cozen and Counsellor to the King, and your Unkle, which is a kind of Deputy Parent. Admire my condescension. To begin, then with an account of my Caducity, I made my Journey to this place in two days which I did not think I could have done, much tired with it, but alive. Since I came I have seen no mortal till last night, when I went to the Ball with which the new rooms were opened,[1] and when I was there I knew not one creature except Lord and Lady Vere.[2] The new rooms are really Magnificent finely finished and furnished, the dancing room, which the late Lady Thanet used to call the Posture room, particularly spacious and adorned. A large and fine play room, and a convenient Tea room well contrived, either to drink or part with that liquor. So much for this and more I cannot tell you, for, as for the people who are not yet many, they are absolute strangers to me and I to them. In my review of the fair sex last night I did not see one tolerably handsome so that I am in no danger of falling in love this season, and indeed my heart and mind are so engrossed by M^r^ Agar[?s] fair Cozen M^rs^ Mathews, that I have no room left for a second choice I hope that, at her return to England he will do me what good Offices he can with her [3]; My way is to end my letters abruptly and without a well turned period.

So God bless you.

Chesterfield

---

[1] This was the inaugural ball at the new Assembly Rooms at Bath.

[2] First Baron Vere of Hanworth (1699–1781) and his wife, Mary. Vere was the third son of the Duke of St. Albans and became a naval officer of distinction. He was elevated to the peerage in 1750.

[3] A. M. Broadley suggested (*op.cit.*, p. 185) that Mrs Mathews »was probably the wife of Captain Mathews, who afterwards fought a duel with Richard Brinsley Sheridan.» This seems possible, though I have not been able to trace her cousinship with Agar. She was born Diana Jones of Fonmon Castle, Glamorgan, and

This letter illustrates Chesterfield's delight in writing to people much younger than himself. He enjoys describing the passing events of the day in the manner of an essayist of the period, but with that personal touch and accommodation to the character of the recipient that are typical of him. From the sprightliness of the tone no one would think that he was seventy-seven years old.

At this time when his »shattered carcass» brought him discomfort of mind and body, and when a journal could describe him as »A Piece of Ruins, very capital», Chesterfield fretted over the future of another Philip Stanhope, his godson and heir. There enters into their dealings one with the other that same unintentional irony, pathos, even a touch of the comic, that had marked relations between father and son. Chesterfield, the most worldly wise of English writers, never seems to have understood the most obvious fact that faced him: no man's character is entirely formed by the good advice of his elders. Yet even in the last five months of his life, when he was racked with illness, he continued to worry about his godson's progress and to plan his career. He decided that his godson would benefit by a year's study of literature and law at Leipzig, and engaged Gibbon's friend, Georges Deyverdun, as his tutor.[1] They set off for the continent and Chesterfield waited anxiously for news as to how Philip had settled down. He feared the seventeen-year-old might be given to idleness and sauntering about to buy things he did not really need. He was very disturbed when word reached him that the youth had lost eighty pounds at

---

married Thomas Mathews in 1763. The *Bath Chronicle* of October 1770 listed 'Mr. and Mrs Mathews' as among the arrivals at Bath. (See R. C. Rhodes, *Harlequin Sheridan*, Oxford, 1933, p. 32.) Mathews was also there in the Spring of 1772.

[1] E. Gibbon: *Private Letters of Edward Gibbon, 1753—94* (ed. R. E. Prothero, London, 1896), vol I, p. 158; Willard Connely, *The True Chesterfield*, pp. 472—3 (London, 1939).

gaming,[1] and thought it necessary to send Deyverdun another letter of directions. It does not appear in the collected edition of his letters and seems to be quite unknown to readers of Chesterfield. It runs:

Chesterfield House; November 4, 1772

I will make the same excuse for this Letter that I troubled you with in my former, My Secretary not being Master enough of French to answer you in that Language.

I had a very good Letter, if a true one, from your Pupil. He applied Himself to Lectures when at Leipsig, and is now going to Dresden with a very pretty fellow, who will neither give Him bad advice or bad example. Going into that of Company will scrape of[f] some of the English Dirt, that he carried abroad with Him. I will not conceal from you that I observed in Him while here not so great a desire of pleasing, or rather none, as I could have wished; without that desire no man can please, with that desire every Man will please to a certain degree. Therefore I recommend to you to inculcate that truth in Him, as Strongly as possible, which nobody can do better than yourself, both by precept and Example. Nothing will do this effectually but the frequenting of good Company, and the People *du bon ton* wherever He goes. I confess that I have this at heart to a degree of weakness, and whoever has lived in the world as long as I have, which is very near four score years, have found themselves shocked by the ill breeding of many of their acquaintance. Adieu, Sr, You have in your Hands what I hold the most precious and valuable to me, and I am convinced It cou'd not be in better.

I am, with the greatest truth and esteem, Sr,

Your most obedient Humble Servt,

Chesterfield.[2]

---

[1] S. L. Gulick, *Some Unpublished Letters of Lord Chesterfield*, pp. 50—56 (Berkeley, 1937); *The Letters of Lord Chesterfield* (ed. B. Dobrée), pp. 2936—7.

[2] I found the transcript of this letter in Meredith Read's *Historic Studies in Vaud, Berne, and Savoy* (2 vols, London, 1897). It is printed in vol. I, pp. 400—1, with the note: »From the

It is lucky for us as readers that Chesterfield never became disillusioned, or tired of training youth in the art of pleasing. He wrote too much and repeated himself too often, but we can never have sufficient examples of his best style. The letter to Deyverdun was that of a very old man and does not possess the cool, easy tone of the note to Mallet. He is usually quite free from affectation and mannerism; his fastidiousness is rather rare in English letters. Correspondence, he had said, should be familiar conversations between absent friends. He had acclaimed Madame de Sévigné's letters because, »they are so natural that they seem to be the extempore conversations of two people of wit.» His own may be praised for the same reasons. They are familiar and natural; they reflect perfectly his own wit, good breeding and conversational ease.

Chesterfield is usually restrained, sceptical, detached; an admirer of French achievements in life and literature. The French, in turn, admired his judgement and penetration. Montesquieu said that nothing flattered him like Chesterfield's approval. Voltaire praised him for his integrity: »dans aucun genre, ni charlatan, ni dupe de charlatan.»

It is, therefore, all the more interesting to come across a letter by »the Sage of Ferney» that seems to have been overlooked by students of his relations with Chesterfield. The latter had said of Voltaire, »You have spoiled me for all other writers», and the truth of the statement is to be seen in the references to Voltaire's works that are scattered throughout the letters. Voltaire's feelings are to be found in the following:

---

unpublished collections of Mme. Constantin Grenier, discovered by the author at La Grotte.»

In response to my enquiry as to the present whereabouts of this collection, the Director of the Bibliothèque Cantonale et Universitaire de Lausanne (M. J. C. Biaudet) informed me that these letters cannot be found and that they are not in the archives of Charrière de Sévery.

a ferney par geneve 5 august 1761

Mylord

give me leave to apply from the foot of the alps to the english nobleman whose wit is the most adapted to the taste of every nation. I have in my old age a sort of conformity with you: t'is not in point of wit, but in point of ears. Mine are much hard too. the consolation of deaf people is to read, and sometimes to scribble (*sic*) I have a[s?] a scribler, made a pretty curious commentary on many tragedies of corneille. t'is my duty since the gran (*sic*) daughter of corneille is in my house.

If there was a gran daughter of Shakespear, I would subscribe for her. I hope those who take ponticheré[1] will take subscriptions too. the work is prodigeously cheap and no money is to be given but at the reception of the book

nurse receives the names of the subscribers. y^r^ name will be the most honourable and the dearest to me.

I wish y^r^ lordship long life, good eyes and good stomak.

Mylord *souvenez vous de votre ancien serviteur Voltaire qui vous est attaché comme s'il etait a londres.*[2]

Chesterfield was a willing patron and had earlier helped Voltaire in London with the *Henriade.* Voltaire knew his man and in his references to Chesterfield's deafness, made sympathetic mention of a subject that he was to work into his tale, *Les Oreilles du Comte de Chesterfield et Le Chapelain Goudman.* Ten years later, Chesterfield complained, »Ma surdité est devenue totale», and Voltaire replied with the hope, »que vous avez un bon estomac; ce qui vaut bien une paire d'oreilles.»[3]

The two wits disagreed in their attitude towards religion. Chesterfield deprecated Voltaire's attack on religious faith in

---

[1] A jesting reference to the English capture in 1761 of the small French colony in India, at Pondicherry.

[2] Transcribed as far as 'subscribe for her' from the photograph on p. 314 of A. M. Broadley's *Chats on Autographs.* The remainder is taken from Broadley's transcription (p. 315).

[3] *The Letters of Lord Chesterfield* (ed. Dobrée). pp. 2927—8.

Mahomet and thought that every man might seek God in his own way. Like Voltaire, he was anti-clerical and felt that good conduct on earth was more important than pious thoughts, theological disputes, or mystical states. He pitied all 'enthusiasts'.[1]

The last letter that I shall quote is of interest for precisely that reason. It reveals that a new attempt to convert him to Methodism had been made by several aristocratic ladies of his acquaintance. He had not rebuffed them completely but had made it plain that while he could tolerate Methodists as much as Trappists, he was not willing to join a movement that seemed to him to be so contrary to right reason.

The facts are these. Madam Bevan, a Welshwoman of gentle birth, was a staunch Methodist [2] and friend of Selina, Countess of Huntingdon.[3] She had a house at Bath and may well have taken an opportunity when Chesterfield was there to approach him concerning his religious beliefs. Her reception is best described in her own words in a letter to Lady Huntingdon:

> Lord Chesterfield's inclination to subvert Christianity has involved me in many inconsistencies. A greater proof of his prejudices and his being reduced to the last distress in point of argument is his general clamours and invectives against all historical evidence, as absolutely uncertain; and it is not so much the corruptions of Christianity that his Lordship finds fault with, as with the Christian revelation itself, which he does not scruple

---

[1] *Ibid*, Introduction, p. 212, quoting a letter to Lord Huntingdon of 24 September 1750.

[2] She was the daughter of John Vaughan of Derllys, Carmarthenshire, and wife of Arthur Bevan, member of parliament for Carmarthen. She was actively associated with the educationist Griffith Jones (1683—1761) and carried on his work until her death in 1777.

[3] She became a Methodist in 1739 and made Whitefield her chaplain. She was the mother of the young Lord Huntingdon to whom Chesterfield wrote many letters.

> to represent as the product of enthusiasm or imposture. Yet, at other times, he will agree with me, that never were there any facts that had clearer and more convincing evidence attending them, than the extraordinary and miraculous facts whereby the divine original and authority of the Christian revelation was attested and confirmed. This strange fluctuation of opinion I can account for only on this ground — that the incontrovertible and undeniable evidence of these facts has overcome the notions and prejudices with which his mind has been so strongly prepossessed; and it is this shaking of the Babel of unbelief that fills me with hope that the great Dispenser of spiritual benefits will, of His free grace and mercy, reveal to his Lordship's mind the grand and harmonious system of revealed truth, the several parts of which are like so many links of a beautiful chain . . . Your Ladyship's great intimacy with, and friendship for, Lord Chesterfield, has induced me to be thus minute in what related to him . . .[1]

These are the words of a partial witness and it may well be that 'the strange fluctuation of opinion' she describes was merely the attentive response of a keen mind allied to a courteous spirit. Her statements certainly confirm the impression one derives from Chesterfield's letters of his attitude towards religious belief. Unfortunately, Madam Bridget Bevan's letter is undated, but it may have been written early in 1772 when Lady Gertrude Hotham and the Countess of Huntingdon were said to be trying to persuade the infirm old man to join the Methodist community that had been established at Trevecca in Breconshire. They praised the air and views among the mountains of Wales, but Chesterfield was said to have replied, »I do not love such tremendous prospects. When the faith of

[1] This is apparently an extract from a longer letter and it was printed for its Methodist interest by the Rev. E. W. Price Evans, under the title of 'Madam Bevan: A Letter to the Countess of Huntingdon', in *The Welsh Outlook* (Newtown, 1930), vol. 17, p. 218. It has not been noticed by recent writers on Chesterfield.

your ladyships has removed all the mountains, I will go to the house in Wales.»[1] There was no fluctuation in this answer. Like a good Augustan, he trusted in his reason only.

The six letters quoted show many sides of Chesterfield: the objective critic, the worried godfather, the benign uncle, the tolerant sceptic. Since they have all been seen in the last sixty years, it is regrettable that the originals (presumably now in private hands) cannot be traced and studied. Until that happens these transcripts can only be accepted with reserve. That is a pity. Every revelation of the real character of Chesterfield is of interest. That wary and amused spectator of the passing scene belongs to the small band of writers who observe man for the sake of the study itself, and not to create a god in their own image.

Cecil Price

BESPRECHUNGEN

The Oldest Version of the Twelfth-Century Poem *Venjance Nostre Seigneur*, edited by Loyal A. T. Gryting. The University of Michigan Contributions in Modern Philology, Nr. 19, Oct. 1952. Pp. x — 143. $ 3.50.

Le thème est bien connu, surtout grâce au livre d'Arturo Graf, *Roma nella memoria e nelle immaginazioni del medio evo*. La vengeance est celle que prirent Vespasien et Titus (faits chrétiens par anachronisme) sur les juifs, qui avaient crucifié le Seigneur. Du poème dont s'occupe M. Gryting, la version la plus ancienne est celle du ms. *A* (fr. 1374). L'édition paraît soigneuse; mais la critique aurait pu être plus serrée et le commentaire moins sommaire: il n'y a pas de glossaire, par exemple, seulement des renvois aux notes. Voici quelques nouvelles notes critiques.

---

[1] A. M. W. Stirling, *The Hothams*, vol. II, p. 266; Willard Connely, *The True Chesterfield*, p. 469, quoting from Toynbee's edition of *The Letters of Horace Walpole, Annotations*, p. 325.

Cil Vaspasianus fu mout gentils et bers . . . 35
Nostre Sires le vout a sa loi ('religion') atorner, 38
Tot li fist le viaire et le nés tempester ('ravager')
Et la barbe *croïr* et la boche aleprer;
Bien le manga la *rape* jusqu'as denz maisellers.[1] 41

Il n'y a, à ma connaissance, pas de verbe *croïr*. Mais en lisant l'article ALEPRER de Godefroy, I, 218[a], on rencontre précisément notre passage, mais d'après le ms. *B* (fr. 1553) qui porte

Et le barbe *choïr* ('tomber') et le bouche alieprer.

C'est évidemment la bonne leçon. Reste *rape* 41, qui ne se rencontre que dans *A*. Pour M. Gryting (p. 107) c'est une faute du copiste pour *rage*. Mais ce ne pourrait être la rage qui mange la bouche à l'empereur »jusqu'aux maxillaires». Les variantes (p. 107) nous mettent, je crois, sur la bonne voie: B *cranche*, G *cranque*, CIDF *chancre*, E *cancre*. L'auteur pense donc aux plaies ulcéreuses. Mais, dira-t-on, ces noms ne ressemblent pas beaucoup au *rape* du ms. *A*. Or dans Tobler-Lommatzsch, II, 1007—8, on lit, *s. v.* CRABE (avec la variante *crape*) : *polipus* : *crabbe*; *cancher* : *crape*, *piscis*;

cancrum apelez
Que nus crabe apelum
En franceise raisun.

Ce dernier exemple est tiré du *Comput* de Philippe de Thaon. Le copiste de *A*, en écrivant *rape*, a voulu écrire *crape*. — Au v. 2028:

N'an prendroie tot l'or qui est en *duresté*,

l'éditeur a eu tort d'imprimer le dernier mot avec une minuscule: Duresté est le nom d'un pays de fantaisie fréquemment mentionné dans les chansons de geste (E. Langlois, *Table des noms propres*, p. 184).

A. LÅNGFORS

---

[1] Le mot est peu attesté par des textes médiévaux. Godefroy, V, 98[c], n'en a qu'un seul exemple (*maisselés* : *colés* 'coulé'), il est tiré de la *Chanson d'Antioche*. Sur la survivance du mot dans les patois modernes, voir Meyer-Lübke, REW, n° 5444.

Kaj B. Lindgren, *Die Apokope des mhd. -e in seinen verschiedenen Funktionen* (Diss. Helsinki, 1953; Annales Academiae Scientiarum Fennicae, B 78, 2). 225 Seiten.

Über die Apokope gibt es bekanntlich in der Literatur eine überaus grosse Anzahl Bemerkungen und Feststellungen, die aber allzu allgemein gehalten sind, um ein genaues und zuverlässiges Bild von dieser wichtigen Erscheinung geben zu können. In ganz groben Zügen ist der Verlauf der Apokope einigermassen bekannt, was aber für viele Fragestellungen keineswegs genügt. Ein schärferes und verlässliches Bild war hier nur durch die Heranziehung und zweckmässige Bearbeitung eines umfangreichen, auf die verschiedenen Teile des deutschen Sprachgebietes sich verteilenden Materials zu erreichen.

Der Verf. ist dieser Aufgabe mit dem Rüstzeug der mathematisch-statistischen Methode zu Leibe gegangen. Er hat ein chronologisch und geographisch zwar nicht sehr engmaschiges, aber für die von ihm aufgestellten Ziele in der Hauptsache genügendes Netz von Denkmälern aufgebaut, aus denen er sein Material schöpft. Ein dichteres Netz hätte noch präzisere Resultate erlauben können, aber erstens setzte die Spärlichkeit der geeigneten Quellen Grenzen und zweitens hätte eine solche Erweiterung des Kreises der ausgebeuteten Denkmäler die schon jetzt achtunggebietende Arbeitsleistung um ein vielfaches vermehrt. Über die Zuverlässigkeit und Eignung einiger herangezogener Denkmäler liessen sich Zweifel äussern, aber diese Fälle können nicht die Hauptresultate ernstlich gefährden.

Bei der Ausbeutung der Denkmäler hat der Verf. (vgl. S. 34 f.) grundsätzlich einen Teil der apokopierten Formen nicht beachtet, so z. B. »Fachausdrücke» (dieser Ausdruck hätte präzisiert werden sollen), adverbiell gebrauchte Präpositionsverbindungen wie *ze hant*, *ze stunt* und listenartige Aufzählungen. Diese Prinzipien werden hie und da durchbrochen (so wird *ze stunt* S. 53 Nr 11, S. 75 Nr 39 und S. 132 Nr 121 berücksichtigt), ohne dass dem Leser die Ursachen dargelegt werden. Eine prinzipielle Stellungnahme zu der Verwendbarkeit der Pluralformen nach Zahlwörtern wäre ebenfalls erwünscht gewesen (S. 56 Nr 15 findet sich die Bemerkung »Ohne Plurale nach Zahlen zu berücksichtigen», die sich aber nur auf das hier behandelte Denkmal bezieht). Die Bildungen auf *-inne* stellen einen komplizierten Fall dar, weil hier schon

im Althochdeutschen *-inna* neben *-in* steht, wozu im Mittelhochdeutschen noch *-în* kommt.

Bei der Behandlung der Dichtung »Der Seele Rat» von Heinrich von Burgus wird der verhältnismässig hohe Prozentsatz der erhaltenen *-e*-Fälle — 50 % — festgestellt (S. 63) und später wird (S. 179) darauf hingewiesen, dass im südlichsten Bair. die Apokope schwächer als in den Kernlandschaften zu sein scheint. In diesem Zusammenhang ist darauf hinzuweisen, dass in Tirol, besonders in den Nebentälern, auslautendes *-e* noch heute erhalten ist (vgl. z. B. M. Hornung — F. Roitinger, Unsere Mundarten [1950] S. 116). Das vom Verf. benutzte Netz genügt nicht, um die kleineren sprachlichen Strömungen innerhalb das bair. Gebietes zu erfassen. Nach E. Kranzmayer (Die steirische Reimchronik Ottokars und ihre Sprache [1950] S. 80) kennt schon die mittelbair. Urkundensprache des ausgehenden 12. Jh. Formen ohne *-e*, aber die südbair. Urkunden entschliessen sich erst im späteren. 13. Jh. zur Apokope. Der Ursprungsherd dieser Erscheinung wäre somit das mittelbair. Donaugebiet, das auch sonstige sprachliche Neuerungen nach Süden und Norden vorgetrieben hat. — So erklären sich denn auch die vielen erhaltenen *-e* bei dem Südtiroler Heinrich von Burgus (= Burgeis) zwanglos.

Auffallende Schwankungen in den Prozentsätzen der erhaltenen *-e* kommen vor. Einige gelingt es dem Verf. in plausibler Weise zu erklären: so leuchtet es z. B. ein, dass archaisierender Stil und gebundene Form zur Erhaltung des *-e* beitragen können. Aber andere Fälle bleiben offene Fragen. Um ein Beispiel zu nennen weist die Augsburger I. Chronik, Original und Handschrift um 1405, schwäbisch (Augsburg), den Prozentsatz 0 auf, während der Prosa- Herzog-Ernst, Original Anfang 15. Jh., Handschrift 2. Hälfte des 15. Jh., ebenfalls schwäbisch (Augsburg), obgleich die Handschrift somit später ist, mit 50 % das auslautende *-e* erstaunlich gut festgehalten hat. Obgleich individuellen Eigenheiten bei der Apokope zweifelsohne ein gewisser Spielraum einzuräumen ist, geben derartige Fälle zu denken. — Merswins Vier anfangende Jahre und Des Gottesfreundes Fünfmannenbuch (Nr 105) wäre lieber durch ein geeigneteres Denkmal ersetzt, wie die vom Verf. selbst angeführte Warnung »wahrscheinlich absichtliche Fälschung und Mundartenmischung» schon nahezulegen geeignet ist.

In der Auswertung der Resultate (S. 177 f.) zeigt der Verf. Vorsicht und ist bestrebt, die oft verlockende Pressung des

Materials zu vermeiden. — Wenn er aber (S. 179) die zunächst langsame Verbreitung der Apokope im Bair. und die darauf folgende viel schnellere Verbreitung im Oberalemann. nur auf den Einfluss der bair. Orthographie zurückführt, möchte ich ihm nicht folgen. Ebenfalls denkt er etwas allzu einseitig an die Orthographie, wenn er (S. 201 f.) das epithetische *-e* nur für einen Schreibfehler halten möchte. Es ist sehr wahrscheinlich, dass hier — wie so oft — sowohl die Orthographie als auch die Aussprache ihren Anteil an der Entwicklung haben. Mit Recht betrachtet der Verf. jedenfalls das epithetische *-e* als hyperkorrekt.

Es gelingt dem Verf. in manchen Punkten seine Vorgänger zu ergänzen und zu korrigieren. So stellt es sich (S. 201) heraus, dass das im Nom. Akk. Plur. der neutr. *a*-Stämme auftretende *-e* keineswegs nur auf das Mitteldeutsche beschränkt ist, wie oft behauptet wird. Wichtig ist der Nachweis (vgl. bes. S. 204 f.), dass der Endungsvokal *-e* in der Adjektivflexion sich sehr zähe zeigt, und nicht etwa erst nach bereits durchgeführter Apokope wiederhergestellt wurde.

Auf Grund seines Materials ist der Verf. zu der Auffassung gelangt (S. 221 f.), »dass der Lautwandel und die von ihm verursachte Zerstörung der alten Flexionselemente nicht die unmittelbare Ursache der Umgestaltungen im formalen System der Sprache gewesen ist», eine Auffassung zu der auch andere Beobachter wie Horn, Millardet und von Wartburg durch andere Erscheinungen gekommen sind. — Der Verf. berührt (S. 213) eine verwandte Frage, wenn er darauf hinweist, dass im Deutschen die Schwächung der unbetonten Vokale das Flexionssystem der Substantive stark beeinträchtigt hatte. Dies trifft, nebenbei bemerkt, auch für das Niederländische und Englische zu. Im Schwedischen und im Norwegischen gehen dagegen diese Erscheinungen nicht Hand in Hand; hier ist der Verfall des Flexionssystems ohne Schwächung der unbetonten Vokale eingetreten. Die Vermutung liegt nahe, dass im Skandinavischen — das Isländische geht, wie auch manchmal sonst, eigene Wege — der Verfall der Substantivflexion, also die Entwicklung vom synthetischen zum analytischen Bau, nicht ohne Mitwirkung des sich hier so kräftig geltend machenden deutschen Einflusses geschah.

Die Verdrängung des schwachen Präteritums durch die Perfektumschreibung wird auch berührt (S. 216 f.). Es ist möglich, dass der Verf. recht hat mit seiner Ansicht (S. 223), die

Perfektumschreibung habe das einfache Präteritum nicht erst nach dem Eintritt der Apokope ersetzt und verdrängt. Der Prozess mag schon vor der Apokopierung begonnen haben. Jedenfalls spricht der Schwund des schwachen Präteritums gerade in den stark apokopierenden süddeutschen Mundarten, wie Behaghel (Geschichte der deutschen Sprache[1] S. 434) gesehen hat, für den Zusammenhang von Apokope und daraus resultierender Homonymie mit der Verdrängung. Der Verf. könnte uns weitere Aufklärung geben, falls sein Material genügen würde um zu zeigen, ob die Umschreibung des einfachen Präteritums zuerst und am häufigsten gerade in der 3. Person Sing. der schwachen Verba auftrat. Dies würde recht eindeutig für die Apokope als eine wichtige Ursache dieses Prozesses sprechen.

Der Verf. hält es (S. 219 Fussnote 1) für möglich, dass die Emphase das *-e* hätte vor der Apokope retten können. Die Wirkungen der Emphase auf den Lautkörper der Wörter lässt sich allerdings nicht voraussagen, ich möchte aber jedenfalls darauf hinweisen, dass das Gegenteil, d. h. die Apokope des auslautenden Vokals in der 2. Person des Imperativs, also in einer emphatischen Form, sich nachweisen lässt, wie Horn (Sprachkörper und Sprachfunktion § 31 f.) beobachtet hat.

Zur Lösung vieler Probleme genügt, wie der Verf. selbst zugibt, sein Material nicht. Aber anderseits kann der von ihm aufgespeicherte wertvolle Stoff noch zur Lösung anderer Fragen als der bereits behandelten verwendet werden, wie oben bereits angedeutet wurde. Es sei hier noch darauf hingewiesen, dass dieses Material auch zur Aufhellung der Frage nach der Entstehung der starken Präteritalformen mit epithetischem *-e* (wie *gabe, sahe*) beitragen kann. Einige Forscher möchten in ihnen hyperkorrekte Bildungen sehen, andere erklären sie als analogische Bildungen nach dem Vorbild des schwachen Präteritums. Gewiss sind auch die hyperkorrekten Formen analogische Bildungen, aber doch ganz besonderer Art. Soweit es sich hier um ein hyperkorrektes *-e* handelt, ist das Vorbild keineswegs nur das *-e* der entsprechenden Formkategorie der schwachen Verba, sondern die ganze »anonyme» Masse der erhaltenen *-e*-Laute; die Voraussetzung derartiger hyperkorrekter Bildungen ist die — durch die noch im Gange befindliche Apokope verursachte — Unsicherheit und der Wunsch, die als korrekt betrachtete Form mit erhaltenem *-e* zu gebrauchen. Nach dem in dieser Abhandlung gebotenen Material zu

urteilen begegnen die starken Präteritalformen mit epithetischem *-e* meistens in Quellen, in denen bereits eine bedeutende Anzahl von Wörtern mit schon apokopiertem *-e* oder noch unapokopiertem *-e* vorkommt, in denen also die Apokope in vollem Gange, aber noch nicht abgeschlossen war. Dies spricht stark dafür, dass die Formen *gabe*, *sahe* usw. hier wenigstens teilweise hyperkorrekt sind. Nun begegnen aber auch auf dem nicht apokopierenden ndd. Gebiet starke Präteritalformen wie *bade*, *lete*, *vachte*, *vore*, (vgl. z. B. Lasch, Mndd. Gramm. § 422 und Sarauw, Niederdeutsche Forschungen II S. 149). Hier wird die Analogie der schwachen Präterita das ausschlaggebende Moment gewesen sein.

Zusammenfassend möchte ich sagen, dass die vorliegende Arbeit ein klareres und zuverlässigeres Bild von der mhd. Apokope gibt als das bisherige. Die weitere Forschung wird jetzt im einzelnen zu ergänzen und nachzuprüfen haben. Der Prinzipienwissenschaft kommt es zugute, dass es dem Verf. gelungen ist mit Hilfe der statistischen Methode nachzuweisen, dass das *-e* sich besonders zähe erhalten hat in einigen funktionswichtigen Verwendungen, und zwar besonders in der Adjektivflexion, aber auch in der Verbalflexion als Kennzeichen des Konjunktivs und in der Substantivflexion als Kennzeichen des Plurals. — Das in einigen Fällen das *-e* trotz seiner Funktionswichtigkeit apokopiert wurde, darf nicht als Beweis gegen die These von der erhaltenden Kraft der Funktion ins Feld geführt werden, da bekanntlich die Sprachentwicklung keineswegs immer in konsequenter Geradlinigkeit verläuft.

Emil Öhmann

Bibliographie deutscher Übersetzungen aus dem Französischen, bearbeitet von Hans Fromm, I—V (A-Sc). Baden-Baden, Verlag für Kunst und Wissenschaft, 1950—1952.

Diese im Auftrage des Hohen Kommissariats [1] der Französischen Republik in Deutschland ausgearbeitete Bibliographie wurde in anerkennenswert schnellem Tempo von der Bibliographischen Arbeitsstelle in Tübingen unter der Leitung von Hans Fromm hergestellt und herausgebracht: die bereits vorliegenden fünf Bände (A bis Sc-) umfassen etwa 2.000 Seiten.

[1] So lautet die offizielle Übersetzung des französischen *Haut Commisariat*; sprachlich richtiger wäre allerdings *Oberkommissariat*.

Nach dem aufgestellten Plan sollen alle auf französische Originale zurückgehenden deutschen Übersetzungen berücksichtigt werden, die zwischen den Jahren 1700 und 1948 entstanden sind. Da nicht das Alter des französischen Originals, sondern der deutschen Übersetzung entscheidet, sind z. B. auch die neueren Übersetzungen — und Bearbeitungen — altfranzösischer Werke aufgenommen, nicht aber die älteren, wie etwa die Übersetzungen der Romane des Chrestien de Troyes durch Hartmann von Aue. Allerdings wird gelegentlich etwas mehr geboten, als versprochen ist; so sind z. B. unter den Übersetzungen der Haimonskinder (Les quatre fils Aymon) auch diejenigen des 16. und 17. Jahrhunderts aufgezählt. Auch die Übersetzungen französischer Werke von nicht-Franzosen sind mitaufgenommen, da nicht die Nationalität des Verfassers, sondern die Sprache der Vorlage massgebend ist.

Diese Bibliographie ist zweifelsohne ein wertvolles Instrument, das von der Forschung für sehr viele verschiedenartige Zwecke verwendet werden kann — und verwendet werden sollte.

Dem Kultur- und Literarhistoriker gibt sie die Möglichkeit, von einer wichtigen Seite den Pulsschlag der französisch-deutschen Beziehungen zu beobachten. Jetzt können wir bequem die Frequenz der Übersetzungen überblicken, desgleichen die verschiedenen Gebiete der übersetzten Werke — die rein technische naturwissenschaftliche Literatur, Kinderbücher u. dgl. wurden nicht berücksichtigt — sowie die Übersetzer. Ferner lässt sich an Hand des hier aufgestapelten Materials besser als bisher feststellen, welche Kreise die Übersetzungen gefördert und ausgeführt haben, welche Interessen und Motive hinter diesen Bestrebungen standen usw., um einige Probleme herauszugreifen.

Auch für den Buchhandel bzw. Verleger fällt etwas Nützliches ab: eine Warnung, voreilig ohne Fühlungnahme mit anderen Verlegern eine Übersetzung zu drucken. An dem Beispiel etwa der Daudet- und Scribe-Übersetzungen sieht man, wie leichtsinnig und ohne vernünftige Gründe mehrere Übersetzungen von demselben Werk fabriziert werden können.

Der reine Linguist geht auch nicht leer aus: hier findet er mühelos sein Material für Lehnwort- und Lehnprägungsstudien. Der Philologe kann Stoff für Untersuchungen über den Einfluss des französischen Stils sammeln usw.

Die Arbeit macht einen zuverlässigen und gründlichen Eindruck. Besonders erfreulich ist, dass sogar die Zeitschriftenaufsätze Berücksichtigung fanden. Dass trotzdem Lücken in einer derartigen Bibliographie vorhanden sein müssen, ist eine Selbstverständlichkeit, die der Herausgeber expressis verbis zugibt.

EMIL ÖHMANN

HANS KURATH (Editor) and SHERMAN M. KUHN (Associate Editor), *Middle English Dictionary*, Part *E*, 1 (*e-endelonges*). Ann Arbor, Michigan, University of Michigan Press; London, Geoffrey Cumberlege, Oxford University Press; 1952. ii + 120 pages. $ 3.00 or 21s.

The appearance of the first fascicle of the *Middle English Dictionary* is a major event in the field of English philology. Work on this dictionary was begun at the University of Michigan as far back as 1931 under the direction of the late Professor Samuel Moore. Three years later the collection of quotations had made so much progress that Prof. Moore could use them as the basis of an important study of ME. dialects, which he made in collaboration with Drs. Sanford Brown Meech and Harold Whitehall. The results of this study were published, under the title »Middle English Dialect Characteristics and Dialect Boundaries,» in Vol. XIII (1935) of *Essays and Studies in English and Comparative Literature by Members of the English Department of the University of Michigan*. Prof. Moore died in 1934, before the article was published. After that, work on the dictionary was carried on under the direction of the late Prof. Thomas A. Knott, best known to ME. scholars for his work on *Piers Plowman*. He was succeeded by the present editor, Prof. Hans Kurath, in 1946.

Apart from the article on ME. dialects published by Prof. Moore and his co-workers, there is another linguistic study based on the collections of the Middle English Dictionary, Prof. H. T. Price's »Foreign Influences on Middle English» (*Univ. of Michigan Contributions in Modern Philology*, No. X, 1947), a provocative study of some ME. prefixes and prepositions.

When completed, the *Middle English Dictionary* is calculated to run to 8,000 pages or so. The editors intend to publish

five or six parts of 128 pages a year. For the convenience of those of our readers who wish to acquire the parts of the dictionary as they are published, I quote a passage from the announcement pamphlet issued by the editors: — »Parts purchased separately are priced at $ 3.00 each. The subscription price, to libraries or individuals who agree to take the parts as issued, is $ 2.50 per part. A further discount of 10 per cent will be granted on subscriptions received before December 31, 1953. These rates apply only to subscriptions sent directly to the University of Michigan Press.»[1]

The letters *E* and *F* will be published first. *D*, *C*, *B*, and *A* will follow, in this order. After that, *G* and the other remaining letters will be published in alphabetical order. A separate fascicle containing the bibliography and other necessary apparatus will be issued in 1953.

To reduce the costs of printing, the editors abandoned the idea of publication by letter-press for offset printing, i.e., every page has been reproduced from the typescript by a photographic process. The type is easily readable and testifies to the remarkable progress made in this method of book-printing.

A glance at the contents of the first fascicle is enough to convince the philologist that the dictionary, when completed, will be a monument of modern scholarship. The quotations, though selected, are abundant and representative. The abbreviations used for the titles of the works quoted are so clear that in most cases any reference to the bibliography is unnecessary. Each quotation is furnished with the date of the manuscript quoted, the (presumed) date of the original composition of the work being added within brackets if it is earlier by a quarter of a century at least. The editors have evidently taken great pains to check the dates of all the more important works and manuscripts. The wealth of cross-references greatly facilitates the use of the work.

A quotation from the prefatory note gives an idea of the policy adopted by the editors regarding the spellings of the entry words: — »The entry forms are based upon an analysis of the systems of sounds and forms current in the Southeast Midland (or London) dialect of c 1400. If a word is not attested in the

---

[1] Those who order the complete work through the Oxford University Press before 31 Dec., 1953, will receive the separate fascicles at 18s. net.

Southeast Midland dialect, or if it occurs only in Early Middle English, the entry form is based upon the phonology, or the spelling, of one of the other dialects — Northern, Western, or Kentish — or upon the spelling of one of the early texts in which the word occurs.»

A discussion of the separate entries in the published fascicle is not feasible within the framework of a brief review. — A feature which one looks for in vain are the detailed etymological discussions which occupy so much space in the *NED.* In the new dictionary, the etymological notes are usually brief and laconic. It is seldom that they take up more than a line. An examination of the etymological references accompanying the French loanwords, particularly those which show the indiscriminate Anglo-Norman use of the prefixes *en-*, *es-*, and *a-*, makes one look forward more than ever to the publication of the Anglo-Norman glossary announced by the Anglo-Norman Text Society.

There is very little to say in criticism of this fine work. I do not think that the noun *eistricion* can be identified in form with OF. *estrecisson* recorded by Godefroy. It seems more probable that this word, found only in a text of the end of the ME. period, was modelled on L. *strictionem*, recorded by Du Cange. — A mere typing slip of little importance is the inverted comma in the second quotation for the noun *enclos* (*twey enclos'*); it is to be deleted, or another inverted comma is to be added to the beginning of the quotation.

Tauno F. Mustanoja

Kemp Malone, *Chapters on Chaucer.* Baltimore, The Johns Hopkins Press, 1951. Pp. ix + 240. Price $ 3.50.

In recent years, a number of stimulating Chaucer studies, fruits of long experience of the writings of the poet, have been published in America. They are works like J. S. P. Tatlock's *The Mind and Art of Chaucer* (Syracuse, 1950), W. W. Lawrence's *Chaucer and the Canterbury Tales* (New York, 1950), and the work under review.

Prof. Malone's book is intended primarily for the general reader who has some familiarity with Chaucer's works, but the author feels that »much of what he has to say will prove of

interest to specialists as well.» Parts of the book have appeared as separate articles in philological and literary magazines. The first of the eleven chapters serves as an introduction to the others. It is a survey of the social and literary conditions under which Chaucer wrote his works. In the remaining ten chapters the author gives an account of the contents of Chaucer's works and discusses his technique in detail. The discussion of *Troilus and Criseyde* takes up forty-four pages and that of the *Canterbury Tales* ninety-two.

The most interesting part of the book is what Prof. Malone chooses to call Chaucer's »easygoing technique», i. e., his continual departing from rigid consistency. The author's approach to it is marked by unconventionality and freshness. He tabulates several special tricks which Chaucer used to achieve a chatty stylistic effect. He counts, for example, the occasions on which Chaucer uses the pronoun of the first person in the Prologue of the *Canterbury Tales* and the lines devoted to the description of each pilgrim, to find that the seven representatives of the Church take 320 lines against the 349 lines given to the description of the other nineteen pilgrims. On the other hand, it is a pity that Prof. Malone has resisted the temptation to discuss the use of the adverb *shortly* and its equivalents (*And shortly, whan the sonne was to reste, So hadde I spoken with hem everichon; If I shortly tellen shal and playn; Of his sentence I wol yow seyn the greete;* and so on), a characteristic trick of Chaucer's to avoid long stories and descriptions when he found it advantageous to do so. The apparent reason for the poet's use of this adverb was his desire to avoid boring his readers. But this does not seem to be all that there is to it. It is probable that he used the trick to express various subtle shades of style, and it is possible that he used it even for achieving a humorous effect. Shortly, the use of *shortly* (and its equivalents) in Chaucer's works seems to be well worth a special study.

It is surprising how much solid information the author has been able to squeeze from the much-discussed subject by collecting and analysing details which at first sight seem quite insignificant. And when he is conjecturing, as in his discussion of the reasons why the Monk's tale was interrupted by the gentle Knight and not by the crude Host (pp. 169—72), he is stimulating and suggestive.

Prof. Malone takes the name of the Host's wife, Godelief,

to mean »good and dear.» I wonder whether this interpretation is correct. It seems to me that this feminine Christian name is to be traced back to the phrase (adjective) *Gode leof*, »dear to God», attested in ME. I hope to return to this point in one of the forthcoming issues of this journal.

Prof. Malone's book is a welcome addition to Chaucer studies. Its usefulness to students might have been even greater had the author included in it a list of references and of bibliographical hints.

Tauno F. Mustanoja

Henry Lüdeke, *Geschichte der amerikanischen Literatur* (Sammlung Dalp, No. 37). Bern, A. Francke AG., 1952. 656 pages with 24 illustrations and 2 maps. Price 15.40 Swiss frs. net.

The new history of American literature written by Professor Henry Lüdeke of Basel is a sympathetic, well-balanced, and very readable account of the subject. The author starts from the observation that many Europeans fail to understand the straightforward workings of the American mind and its uninhibited rationalism in spite of its apparent translucency because they tend to see in it merely a simplified reflection of their own selves. It is not always fully realised that the standard American of our day is the result of an historical development which, to a considerable extent, has taken place on American soil. This is equally true of American literature. It is a mistake to assume that the history of American literature has been a mere continuation and repetition of the main currents of cultural life in the old mother country. It is true that the roots of American literary life lay firmly in the British soil until the end of the nineteenth century, but even in earlier periods the best products of American literature strongly reflected the peculiar conditions of life on the new continent. Today, the picture is entirely different. Having produced writers like Henry James, Eugene O'Neill, Gertrude Stein, and Thornton Wilder, American literature, a former receiver, has become a giver. And, as Prof. Lüdeke writes, the circle has closed with

T. S. Eliot, the leading figure in the British literary life at present, who was born in America and educated at Harvard.

If, in reading a history of American literature, one wishes to obtain a rough idea of the author's general treatment of the subject, it is often useful to find out by what principles the division into periods has been carried out. Prof. Lüdeke's plan is apparent from his chapter headings: — *Die Kolonialzeit* (pp. 19—58). — *Die junge Republik und die klassizistische Romantik* (pp. 59—98). — *Der Volkstaat im Süden und die Pflanzerkultur* (pp. 99—131). — *Der Volkstaat im Norden und der Transzendentalismus* (pp. 132—190). — *Das Aufblühen Neuenglands in der Dichtung* (pp. 191—276). — *Das Zeitalter der Maschine und die Bildungstradition* (pp. 277—329). — *Der Aufbruch der neuen Kräfte* (Charles Sealsfield, James Hall, A.B. Longstreet, Bret Harte, Mark Twain, Artemus Ward, E. C. Stedman, Joaquin Miller, Sidney Lanier, Emily Dickinson, John Hay, J. W. Riley, Eugene Field, Walt Whitman; pp. 330—374). — *Die Krise der Demokratie* (J. P. Morgan, Thorstein Veblen, Josiah Royce, John Dewey, George Santayana, W. C. Brownell, G. E. Woodberry, Irving Babbitt, P. E. More, Norman Foerster, Lafcadio Hearn, J. B. Cabell, Upton Sinclair, D. G. Phillips, Robert Herrick; pp. 375—430). — *Die neue Gemeinschaft und der Naturalismus* (Ambrose Bierce, Hamlin Garland, Margaret Deland, Harold Frederic, Stephen Crane, Frank Norris, Jack London, Edith Wharton, Ellen Glasgow, Willa Cather, Theodore Dreiser, E. A. Robinson, Robert Frost; pp. 431—478). — *Der Massenstaat und die erzählende Literatur* (V. L. Parrington, H. L. Mencken, Gertrude Stein, Joseph Hergesheimer, C. W. Chesnutt, Claude McKay, Langston Hughes, Du Bose Hayward, Julia Peterkin, Sherwood Anderson, Sinclair Lewis, John Dos Passos, Ernest Hemingway, Thomas Wolfe, John Steinbeck, J. T. Farrell, Erskine Caldwell, W. Faulkner, Pearl Buck, Elinor Wylie, Thornton Wilder, W. Saroyan; pp. 479—529). — *Die moderne Dichtung und das Drama* (W. E. Leonard, Edna St. Vincent Millay, Elinor Wylie, J. C. Ransom, Stephen Crane, Harriet Monroe, W. M. Reedy, E. L. Masters, Vachel Lindsay, Carl Sandburg, the Imagists, Amy Lowell, H. D., J. G. Fletcher, Ezra Pound, T. S. Eliot, Conrad Aiken, Marianne Moore, E. E. Cummings, Robinson Jeffers, Archibald Mac Leish, Hart Crane, W. V. Moody, Rachel Crothers, G. J. Nathan, Susan Glaspell, Alfred Kreymborg, Percy MacKaye,

Eliot, Wilder, Maxwell Anderson, Sidney Howard, Robert Sherwood, Clifford Odets, Elmer Rice, S. N. Behrman, Philip Barry, Eugene O'Neill; pp. 530—592).

I have few comments to make on the details of this work. A very minor slip is the title *History of the Literature of the U.S.* for the *Literary History of the U.S.*, on p. 8. On p. 237, Prof. Lüdeke writes that on reading the Swedish translation of the *Kalevala*, Longfellow was struck by the similarity of the Finnish epic and the Indian legends known to him. Though Longfellow possessed a copy of Castrén's Swedish translation of the *Kalevala*, it is unlikely that he read or even consulted it to any considerable extent. On the other hand, his copy of Schiefner's German translation is full of pencilled notes. There is little doubt that it was from Schiefner's translation that the idea came to him to use the form of the *Kalevala* for the *Song of Hiawatha*. Cf. Ernest J. Moyne and Tauno F. Mustanoja, »Longfellow's 'Song of Hiawatha' and 'Kalevala'» (*American Literature*, XXV, 1953, 87—9). — Selective though the bibliography at the end is, I should have liked to see a reference to two interesting studies of Howard Mumford Jones's: *The Literature of Virginia in the Seventeenth Century* (Memoirs of the American Academy of Arts and Sciences), Boston, 1946, and *The Theory of American Literature*, Ithaca, N.Y., 1948.

Tauno F. Mustanoja

Maria Widnäs, *La position de l'adjectif épithète en vieux russe* (Societas Scientiarum Fennica, Commentationes Humanarum Litterarum, XVIII. 2.), Helsingfors, 1953. 197 pages.

Quiconque a tant soit peu étudié les langues slaves s'est certainement demandé pourquoi on dit par exemple *русский язык* 'la langue russe', *Чёрное море* 'la Mer Noire' en russe, mais *język polski* 'la langue polonaise', *Morze Czarne* 'la Mer Noire' en polonais, et, d'autre part, pourquoi on appelle, aujourd'hui, le plus ancien code russe *Русская Правда* 'la Vérité russe' tandis que ce même code s'appelait, au moyen âge, *Правда руская*.

Plusieurs savants ont déjà essayé de répondre à ces questions sans arriver à l'unanimité et le problème de la position de l'adjectif épithète dans les langues slaves, surtout en russe, restait entier. Le grand mérite de Mlle Widnäs est d'en avoir trouvé la solution, au moins pour le russe. A l'aide de statistiques minutieuses, Mlle W. est arrivée à la conclusion (pressentie, il est vrai, déjà par Obnorskij) que l'adjectif épithète russe, antéposé à son substantif dès les origines (ce qui était la règle générale pour l'indoeuropéen primitif), a conservé sa position devant le substantif comme emploi habituel et normal jusqu'à la fin du XVII[e] siècle, où même l'emploi occasionnel de la postposition finit par disparaître, de sorte que *Русская Правда* représente un type plus ancien que *Правда руская*. Le fait incontestable que certains textes vieux russes présentent plutôt la postposition s'explique par l'influence byzantino-slavonne des traductions, surtout des Évangiles. Un bel exemple en est la traduction de *πᾶν δένδρον ἀγαθὸν καρποὺς καλοὺς ποιεῖ* (Mt. 7. 17) par *вьсако дрьво добро плоды добры творить* dans l'Évangile d'Ostromir (1056), ordre des mots profondément étranger au russe moderne, mais néanmoins conservé dans la traduction de la Bible: *всякое дерево доброе приносит и плоды добрые* (1914). Comme l'existence parallèle des deux éléments — le vieux russe proprement dit et le slavon — dans les textes médiévaux écrits en Russie n'avait pas été clairement reconnue, on attribuait au »vieux russe» les traits qui n'étaient, en vérité, propres qu'au slavon imitant le grec. C'est ainsi que le grand slaviste Berneker était arrivé, en 1900, dans sa *Wortfolge in den slavischen Sprachen* à affirmer que tout adjectif était habituellement postposé en vieux russe, et c'est ainsi que la postposition de l'adjectif confère, aujourd'hui encore, à la phrase russe un caractère solennel, puisque archaïque. L'écrivain russe Mark Aldanov dans son roman Живи как хочешь (New York 1952, tome I, p. 64) en donne un bel exemple en disant que la phrase connue de Tourguénev (dans sa lettre à Tolstoï, écrite en juillet 1883, à Bougival) »*великий писатель русской земли*»» 'grand écrivain du pays russe' se cite maintenant »*великий писатель земли русской*», avec postposition de l'adjectif, sans doute pour la faire paraître plus solennelle.

S'il va sans dire que la principale conclusion de Mlle Widnäs est incontestable et marque une étape importante dans les études si négligées de syntaxe slave, il faut cependant faire

de graves objections à sa méthode de travail. Je laisse ici de côté l'exactitude des citations qui est à la base du tout et que je n'ai pas pu vérifier ici à Birmingham, où l'on ne trouve pas toutes les éditions utilisées par l'auteur. Je ne discuterai pas non plus les cas nombreux où Mlle Widnäs nous dit catégoriquement que tel adjectif est mis en relief (ou ne l'est pas) par sa postposition ou par son antéposition. On ne peut évidemment prouver ni l'un ni l'autre, car les textes médiévaux, non ponctués, n'indiquent pas l'intonation de la phrase et il est loin d'être sûr que cette intonation suivait, au moyen âge, les mêmes règles qu'en russe de nos jours.

Mais ce qui donne lieu à une critique sérieuse, c'est l'économie de l'ouvrage. Influencée sans doute par les tentatives pas toujours heureuses de ses prédécesseurs, Mlle Widnäs a groupé les adjectifs à priori, sans en donner d'abord une liste complète et sans avoir motivé son classement. Il est d'ailleurs peu satisfaisant quant au *criterium divisionis*. Ainsi Mlle Widnäs distingue entre »adjectifs simples», »adjectifs de relation» et »adjectifs en *skij*». Mais, comme les »adjectifs de relation» sont, par définition, »des adjectifs dérivés qui ne peuvent pas avoir de comparatif» (p. 15, note), alors »les adjectifs en *skij*», qui sont aussi des adjectifs dérivés et qui ne peuvent pas avoir de comparatif, ne sont qu'un sous-groupe des adjectifs de relation, et c'est contraire aux lois de la logique que d'en former un groupe à part.

Si nous présentons les pourcentages des cas postposés dans les différents groupes construits par Mlle Widnäs, sous forme d'un tableau (et il est à regretter que l'auteur ne l'ait pas fait elle-même), nous ne découvrirons aucune loi interne qui eût gouverné les relations entre ces groupes et les pourcentages en question. Pour les Évangiles et les Actes juridiques des XIV^{e}, XVI^{e} et XVII^{e} siècles, le pourcentage le plus élevé des cas postposés est à trouver dans le groupe des adjectifs en *skij*, mais pour les Chroniques (Hamartolos et Povĕst') et pour les Vĕdomosti de Pierre le Grand dans celui des adjectifs possessifs; les Actes juridiques du XV^{e} siècle le présentent dans le groupe des adjectifs »simples», mais les trois chroniques de Novgorod et la Russkaja Pravda dans le groupe des adjectifs de relation (cf. le tableau ci-dessus). — Ainsi on ne peut pas accepter la thèse de l'auteur que »les adj. de relation gardent beaucoup plus longtemps la postposition que les adjectifs simples» (p. 192). Tout au plus pourrait-on dire que les adjectifs »simples» sont un

Pourcentages des cas où l'adjectif est postposé

Textes influencés par le slavon et par le grec	Adjectifs »simples»	Adjectifs possessifs	Adjectifs de relation	Adjectifs en *skij*
Évangiles du XI^e siècle	60	73	89 (le chiffre est omis dans le texte p. 191)	94
Chronique de Hamartolos	42	73	31	45
Povĕst' vremennych lĕt (copie de 1377)	56	66	48	56
1^re Chronique de Novgorod (1333)	52	43	61	62
2^de Chronique de Novgorod (XVI^e siècle)	42	27	54	39
3^me Chronique de Novgorod (après 1716)	27	36	50	46
Les Vědomosti de Pierre le Grand	11	45	10	28
Textes essentiellement russes				
La Russkaja Pravda du XIII^e siècle	16	38	48	25
Actes juridiques du XIV^e siècle	36	19	42	43
Actes juridiques du XV^e siècle ..	52	24	46	47
Actes juridiques du XVI^e siècle	25	31	31	47
Actes juridiques du XVII^e siècle	13	20	12	27

peu moins sujets à l'influence byzantino-slavonne, c'est-à-dire qu'ils présentent, dans les textes influencés par le slavon, un pourcentage des cas postposés inférieur à celui des autres groupes. Par contre, on voit clairement comment la postposition décroît dans tous les groupes au fur et à mesure que la langue s'affranchit de l'influence slavonne, et atteint, au XVII^e siècle, partout le même niveau qu'elle a eu, au XIII^e siècle, dans la Russkaja Pravda, texte presque exempt de toute influence slavonne, et où la postposition de l'adjectif dans le titre (*Правда русская*) est probablement dû à ce que le texte a été inséré dans un recueil de lois ecclésiastiques.

La précieuse collection d'exemples vieux-russes réunie par Mlle Widnäs est le résultat admirable d'un travail assidu de plusieurs années. Son livre aurait cependant gagné beaucoup en clarté si elle avait présenté sa collection sous forme d'une liste alphabétique des adjectifs trouvés dans les documents dépouillés, en montrant comment changeait l'usage de chaque

adjectif au cours des siècles. Alors elle aurait peut-être abouti à un autre classement, motivé par de réelles similitudes ou différences d'usage. Mais on lui sait gré d'avoir trouvé la solution d'un problème syntaxique qui depuis longtemps occupait les slavisants.

Le travail de Mlle Widnäs a été présenté, le 24 septembre 1952, comme thèse de doctorat à l'Université de Helsinki. Il était alors déparé d'un grand nombre de fautes d'impression et d'autres inexactitudes. Lors de la soutenance, l'auteur avait distribué un carton contenant d'abondantes rectifications. Ces rectifications (et plusieurs autres encore) ont été introduites dans l'édition définitive, imprimée le 21 février 1953. C'est celle-ci qu'il faut consulter et non pas la première édition, dont quelques rares exemplaires ont été distribués par mégarde à des bibliothèques publiques.

Birmingham

V. Kiparsky

EINGESANDTE LITERATUR

Rutebeuf, *Le Miracle de Théophile*, édité par Grace Frank. Deuxième éd. revue. (Les Classiques français du moyen âge, publiés sous la direction de M. Roques, n° 49.) Paris, Champion, 1949. XXI—45 pages.

Saaz, Johannes von, *Der Ackermann aus Böhmen*. Textausgabe von L. L. Hammerich und G. Jungbluth. Heidelberg, C. Winter, 1951. 71 S.

Scheibert Peter, *Lage und Erfordernisse der westdeutschen wissenschaftlichen Bibliotheken*, im Auftrage der Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft dargestellt. Bad Godesberg, Notgemeinschaft der deutschen Wissenschaft, 1951. 24 S. + 5 Tabellen.

Schmidt, Karlernst, *Die Bühnenprobe als Lustspieltyp in der englischen Literatur*. Halle (Saale), Max Niemeyer, 1952. 32 S. Geh. DM 1. —

Schneider, Heinrich, *Lessing, zwölf biographische Studien*. Bern, A. Francke, 1951. 315 S. u. 4 Tafeln. Preis: S.Fr. 13.80.

Schneider, Jean, *Un poète messin du XIIIe siècle, Aubertin des Arvols*. Extrait de »Nos traditions», Nouv. série, T. 1, n° 5. Metz, 1949. 4 pages.

Schneider, J., *Recherches sur la vie économique de Metz au XV^e siècle. Le livre de comptes des merciers messins Jean le Clerc et Jaqueminde Moyeuvre (1460—1461)*. Metz, Librairie M. Mutelet, 1951. 105 pages.

Schüle, E., *A propos des Brandons*. Extrait des Archives suisses des traditions populaires, XLVI, 1950, p. 203—8.

—»— *La broie*. Extrait de Folklore Suisse, XL, 1950, p. 49—56.

Schwarz, Ernst, *Deutsche und germanische Philologie* (Winters Studienführer, Schriftenreihe zur Einführung in das gesamte wissenschaftliche Studium). Heidelberg, 1951. VII—248 S. DM 8.70 br., 10.80 geb.

Schwarz, Ernst, *Goten, Nordgermanen, Angelsachsen*. Studien zur Ausgliederung der germanischen Sprachen. Mit 16 Abbildungen. (Bibliotheca Germanica, 2.). Bern, A. Francke, 1951. 277 S. S.Fr. 18.50.

Séguy, Jean, *Le français parlé à Toulouse* (Bibliothèque Méridionale, publiée sous les auspices de la Faculté des Lettres de Toulouse, 1^re série, t. XXVIII). Toulouse, Édouard Privat & Cie, 1950. 132 pages.

Sievers, E., *Altenglische Grammatik* (*Angelsächsiche Grammatik*), neubearbeitet von Karl Brunner. (Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte, hrsg. von Karl Helm, A. No. 3). 2. revidierte Aufl. der Neubearbeitung. Halle (Saale), Max Niemeyer Verlag, 1951. X—468 S. Geh. DM. 13.—, gbd. DM. 14.50.

Sneyders de Vogel, Jr., K., *Gautier de Coincy et le Roman de Renart* (Neophilologus, 1951, p. 241—3).

Straszberger, Marta, *Über den Indianismus*. Das ibero-indianische Lebensgefühl und seine Gestaltung bei Ricardo Rojas. (Hamburger romanistische Studien, hrsg. vom Romanischen Seminar der Universität Hamburg, B, Ibero-amerikanische Reihe, Band 22). Hamburg, Ibero-amerikanisches Forschungsinstitut, 1951. 95 S.

Steinby, Torsten, *Finland i den Eviga Staden*. Helsingfors, Amos Andersons förlag. 128 S. ill.

Tilander, Gunnar, *Los fueros de la Novenera*, publicados por — (Leges Hispanicae Medii Aevi, edendas curavit —, II). Stockholm. Upsala, Almqvist & Wiksell, 1951. 239 p.

—»— *Guillaume*. Reprinted from Studia Neophilologica, XXIII, 1951, p. 145—9.

—»— *Origine et évolution sémantique de* frôler *élucidées par le verbe espagnol* rozar. Sonderdruck aus der Zeitschrift für roma-

nische Philologie B. 67, H. 1—3, S. 174—8 (Festschrift Lommatzsch). Tübingen, Max Niemeyer, 1951.

—»— *Origine et sens primitif de vieux français* amboure . . . e. Reprinted from Studia Neophilologica, XXIII (1950), p. 55—61.

Timbal, Pierre, *Un conflit d'annexion au moyen âge: l'application de la coutume de Paris au pays d'Albigeois* (Bibliothèque Méridionale, publiée sous les auspices de la Faculté des Lettres de Toulouse, 2e série, t. XXXIII). Toulouse, Édouard Privat & Cie, 1950, 207 pages et une carte.

Travaux du Cercle linguistique de Copenhague, Vol. VI: Knud Togeby, *Structure immanente de la langue française.* 282 pages. Copenhague, Nordisk Sprog- og Kulturforlag, 1951.

Wagner, Hans, *Der Englische Bildungsroman bis in die Zeit des ersten Weltkrieges* (Swiss Studies in English, 27). Bern, A. Francke, 1951. Pp. 105. S.Fr. 8.50.

Wathelet-Willem, J., *Prolégomènes à une nouvelle édition de la »Chançun de Willame«.* Extrait de la Revue belge de philologie et d'histoire, XXIV (1945), p. 47—72.

Wehrli, Max, *Allgemeine Literaturwissenschaft* (Wissenschaftliche Forschungsberichte, Geisteswissenschaftliche Reihe, B. 5). Bern, A. Francke, 1951. 168 S. S.Fr. 9.40.

Weinberg, Bernhard, *Critical Prefaces of the French Renaissance.* Evanston, Ill., 1950. Northwestern University Press, 1950. XIV—290 p.

Whitelock, Dorothy, *The Audience of 'Beowulf'.* Oxford, Clarendon Press, 1951. 111 pp.

—»— *The Beginnings of English Society* (Pelican Books Series). Harmondsworth, Middlesex, Penguin Books Ltd., 1952. 256 pages. 2/6 net.

Wordsworth, W., & Coleridge, S. T., *Lyrical Ballads (1798)*, historisch-kritisch hrsg. mit Einleitung und Anmerkungen von F. W. Schulze. Halle (Saale), 1952. X—200 S. Geh. DM 8.—, gbd. DM 9.80.

Züllig, Anna M., *Konjunktionen und konjunktionelle Adverbien in den Predigten Johannes Taulers.* Ein synchronischer Beitrag zur Geschichte der Konjunktionen. Abhandlung . . . der Universität Zürich. Einsiedeln, Verlag Benziger & Co., 1951. 128 S.

WAS IST FUNKTION?

In der letzten Zeit hat man in der Philologie dem Begriffe »sprachliche Funktion» viel Aufmerksamkeit geschenkt. In den meisten Untersuchungen ist er in irgend einer Form berücksichtigt worden, und man hat ihn zur Erklärung der verschiedenartigsten Tatsachen herangezogen. Es sind wohl auch die meisten Fachleute darüber einig, dass in der Sprache eine Kraft wirksam ist, die man mit dem Namen Funktion bezeichnen kann. Meines Wissens hat aber niemand diesen Begriff in einer allgemein anerkannten Weise definiert; man scheint nicht ganz im klaren darüber zu sein, was für eine Kraft die Funktion eigentlich ist und wie sie wirkt.

Dieser Begriff wird oft in einer Weise verwendet, die schon methodisch unbefriedigend ist. Man findet ihn nämlich häufig bei Untersuchungen, in denen die sprachlichen Erscheinungen zunächst so weit möglich in der herkömmlichen Weise mit alten Begriffen erklärt werden. Und nur dort, wo sie alle versagen und ein Rest von unerklärlichen Ausnahmen übrig bleibt, wird der neue Begriff eingeführt, um ihre Entstehung verständlich zu machen. Und dies bedeutet ja eigentlich nur, dass man die unerklärlichen Fälle mit einem neuen Namensschild versieht. So hat man zwar eine Reihe von überzeugenden Beweisen dafür gefunden, dass es eine solche Kraft gibt, aber die Kraft selbst wird dadurch nicht erklärt.

Wenn man voraussetzt, dass die Funktion eine in der Sprache wirkende Kraft ist, muss man doch annehmen, dass sie überall wirkt und nicht nur in gewissen Einzelfällen. Wenn man also zeigen will, dass sie einen Einfluss auf die Sprache und ihre Entwicklung ausgeübt hat, so muss man sie bei allen Erscheinungen berücksichtigen und zeigen, warum sie in einigen Fällen die betreffenden Merkmale hinterlassen, in anderen aber keine sichtbaren Folgen gehabt hat. Und solche systematischen Untersuchungen, die die Wirkungen der Funktion zuverlässig aufhellen würden, gibt es bis jetzt nur ganz wenige.

Sachlich finde ich es wiederum bedenklich, das Wort Funktion so zu gebrauchen, dass der Leser nicht sicher entscheiden kann, was dazu gehört und was nicht. Vor allem finde ich es unbefriedigend, dass man diesen Begriff als eine allgemein bekannte und anerkannte Sache heranzieht, um Eigentümlichkeiten in der Sprachentwicklung zu erklären, so lange der Begriff selbst und die damit bezeichneten Tatsachen nicht ausreichend klargelegt worden sind. Manchmal wird sogar die Funktion ähnlich wie ihrerzeit die Analogie verwendet, deren Missbrauch Eugen Lerch (Hyperkorrekte Sprachformen, Archiv für die gesamte Psychologie 105, S. 463 ff. Leipzig 1940) mit vollem Recht scharf kritisiert hat: ein moderner Philologe gebraucht die Funktion zur Erklärung von einem Fall, den ein Junggrammatiker ohne Zweifel durch Analogie erklärt hätte, ohne dass der neue Name den Tatbestand besser aufhellen würde.

Gewöhnlich formuliert man das Problem so, dass man von der Funktion einer gewissen Form spricht und sie zu bestimmen versucht. Der Leser versteht ja schon im grossen und ganzen, was damit gemeint wird, aber von einem wissenschaftlichen Fachausdruck darf man doch mehr fordern: man muss in einem beliebigen konkreten Einzelfall ganz genau und eindeutig entscheiden können, was daran Funktion ist und was nicht. Und dazu reichen die gegebenen Erklärungen meistens nicht aus.

Die einzige gute Definition der Funktion, die mir bekannt ist, stammt von Alan Gardiner; sie scheint aber von den meisten Forschern unbeachtet geblieben zu sein. Er scheidet zuerst nach de Saussure die Begriffe Sprache und Rede (language and speech), und stellt dann fest, dass Wortform ein Element der Sprache ist. Er definiert sie: »Word-form is a kind of meaning permanently attached to words over and above the meaning of the stem, intimating the formal character in which the listener may expect the speaker to have intended the thing-meant to be taken» (Alan Gardiner: The Theory of Speech and Language, Oxford 1932, S. 138). Den entsprechenden Faktor der Rede nennt er Wortfunktion und definiert sie: »Word-function

is the work which a spoken word has to perform in order to present the thing meant by the speaker in the formal character in which he must be supposed to have intended the listener to see it» (ib. S. 144).

Nach diesem wäre es nicht richtig, von der Funktion einer Form zu sprechen, da diese Begriffe zu verschiedenen Gebieten gehören; man dürfte nur sagen, dass eine Form in einem konkreten Beispiel in einer gewissen Funktion verwendet worden sei. Um dieser Schwierigkeit zu entgehen, schlage ich vor, dass man in der Rede von F u n k t i o n und in der Sprache von f u n k t i o n e l l b e d i n g t e n Erscheinungen spricht. Meines Erachtens kann man jedoch auch von der Funktion einer Form in dem Sinne sprechen, dass man damit ihre normale, übliche Verwendung meint; zwar gewinnt man dadurch nicht viel, denn das bedeutet kaum etwas Anderes als das, was man früher die syntaktische Verwendung der Form genannt hat.

Gardiners Definition finde ich an sich gut, aber sie hilft dem Forscher in seiner praktischen Arbeit recht wenig. Erstens wird laut ihr die Funktion durch die Absicht des Sprechers bestimmt, und diese ist meistens unmöglich genau festzustellen. Sie kann nur aus der Situation und aus dem Satzganzen mit grösserer oder kleinerer Wahrscheinlichkeit erschlossen werden, aber ein eindeutiges Kriterium dafür hat man nicht. Zweitens ist ja das Ziel des Forschers, an Hand von einzelnen Fällen in der Rede die Gesetzmässigkeiten der Sprache zu enthüllen, und dabei hat er in der Regel von den Formen auszugehen. Damit er die Einwirkungen der Funktion auf das Formensystem der Sprache berücksichtigen könne, müsste auch definiert werden, wie man von den Formen aus bestimmen kann, was Funktion und was funktionell bedingt ist.

Gardiners Ausdruck »Wortfunktion» finde ich etwas zu eng, denn dieser Begriff muss sehr verschiedenartige Umstände decken. Ich greife hier nur beispielsweise einige Formkategorien des Deutschen auf: Bei den Substantiven drückt der Numerus einen Unterschied an der bezeichneten Sache selbst aus, sie

besteht entweder aus einem oder aus mehreren Gegenständen. Das Genus drückt in wenigen Fällen einen entsprechenden Unterschied aus, meistens ist es nur ein formales Kennzeichen des Wortes selbst, das dann auf die Form der anderen Wörter im Satze wirkt. Der Kasus zeigt wiederum, in welchen Beziehungen die einzelnen Teile des Satzes zueinander stehen. Bei den Adjektiven drücken diese Formen eigentlich gar nichts aus, sondern zeigen nur die Zugehörigkeit zum regierenden Wort. Bei den Verben zeigt das Tempus, in welchem zeitlichen Verhältnis die bezeichnete Sache zum Sprecher steht, und der Modus seine Einstellung dazu. Die der Form entsprechende Funktion kann also sowohl zu der bezeichneten Sache als zur Syntax des Satzes, sowohl zu einzelnen Wörtern als zu der ganzen Aussage gehören. — Andererseits werden solche Umstände nicht nur durch eine andere Form des Wortes ausgedrückt, oft kann derselbe Unterschied auch durch andere Wortwahl oder durch eine ganze Wortverbindung ausgedrückt werden; auch dies zeigt, dass Form und Funktion nicht aneinander gebunden sind.

Wilhelm Horn hat die Funktion eingehend studiert und viel von ihr geschrieben, er hat sie aber nicht genau definiert. Er begnügt sich damit, dass er sie durch den Ausdruck »syntaktische Beziehungsbedeutung» (Wilhelm Horn: Neue Wege der Sprachforschung. Die neueren Sprachen, Beiheft 32, S. 6. Marburg a. L. 1939) erklärt. Diese Formulierung finde ich sehr treffend, aber doch nicht ganz befriedigend, denn laut ihr bleibt man noch im Zweifel darüber, ob zum Beispiel beim Numerus oder Tempus die Funktion eine Rolle spielt, da die Wahl dieser Formen von dem syntaktischen Bau des Satzes unabhängig ist und nur auf der Beschaffenheit der bezeichneten Sache selbst beruht.

Horn nennt die Funktion eine Bedeutung und scheint damit ziemlich dasselbe zu meinen, was Gardiner Wortform nennt, nämlich diejenigen Umstände, die dem Hörer klarlegen, wie er die Wörter des Satzes zu einem sinnvollen Ganzen verbinden

soll, um die Absicht des Sprechers einzusehen. Die Auffassungen von Horn und Gardiner berühren sich also sehr nahe, nur mit dem Unterschied, dass jener lediglich die Sprache betrachtet, dieser dagegen Sprache und Rede voneinander trennt und Funktion für ein Element der Rede hält.

Ein wesentliches Kennzeichen der Funktion scheint jedenfalls zu sein, dass sie bestimmt, wie die Wörter des Satzes zu einer gedanklichen Einheit verbunden werden, und zwar gerade zu derjenigen Einheit, die der Sprecher dem Hörer mitteilen will. Die formale, grammatische Verbindung der Wörter wird von den syntaktischen Regeln der Sprache bestimmt, und mit Funktion meint man folgentlich diejenigen Umstände, die in der Rede über die Wahl der Formen und der formalen Verbindungsmöglichkeiten entscheidet.

Die Funktion selbst von den Formen der Sprache aus zu bestimmen ist sehr schwer, da sie zur Rede gehört. Das ist aber auch nicht unbedingt nötig, denn der Forscher steht ja in der praktischen Arbeit wohl immer vor der Aufgabe, dass er verschiedene Sätze und Ausdrucksformen vergleichen soll. Und für ihn sind in erster Linie diejenigen Umstände von Bedeutung, die die verglichenen Ausdrücke unterscheiden. Für ihn ist es wichtig zu wissen, wann ein solcher Unterschied auf der Funktion beruht, also wann in zwei Ausdrücken auch die Funktion verschieden ist.

Aus Gardiners und Horns Definitionen folgt, dass zwei Ausdrücke, die genau dasselbe besagen, auch dieselbe Funktion haben. Nach jenem ist zwar eigentlich alles in der Sprache funktionell bedingt, auch die Wahl der Wörter und Formen aus den verschiedenen möglichen Synonymen. Aber die Untersuchung von diesen Fragen überlässt der Grammatiker in der Regel dem Stilforscher. Die Funktion wiederum wird als ein rein grammatischer Begriff verwendet, und somit ist es zweckmässig, von verschiedener Funktion nur dort zu sprechen, wo die Ausdrücke auch eine verschiedene Bedeutung haben.

Meines Erachtens ist man auch berechtigt zu sagen, dass

jede Änderung des Ausdrucks funktionell bedingt ist, die bei derselben unveränderten Grundbedeutung der Wörter dem Satze eine abweichende Bedeutung gibt. Ein genaueres Kriterium der Funktion lässt sich kaum aufstellen, bevor sie viel gründlicher untersucht und ihre Wirkungen besser klargelegt worden sind, als es heute der Fall ist. Andererseits deckt dieser Satz den Inhalt der Definitionen von Horn und Gardiner: Wenn die Bedeutung der Aussage geändert wird, so wird natürlich die »syntaktische Beziehungsbedeutung» wenigstens eines Wortes eine andere, was aber dasselbe heisst, wie dass die Aufgabe der Wörter eine andere wird oder dass sie die bezeichnete Sache in einem anderen formalen Charakter hinstellen.

Absichtlich habe ich diesen Satz so allgemein wie möglich formuliert, damit er neben der Wortwahl und den stilistischen Umständen nur die rein mechanischen, von der Bedeutung unabhängigen Änderungen ausschliesse. Ich finde es immerhin besser, dass man alle mit der Bedeutung zusammenhängenden Möglichkeiten berücksichtigt, als dass man Umstände unbeachtet liesse, die doch dazu gehören. Erst dann, wenn man die verschiedenen Wirkungen solcher Umstände genau klargelegt hat, kann man einen Schritt weiter tun und bestimmen, was diese Funktion genannte Kraft an sich eigentlich ist.

Kaj B. Lindgren

THE FUNCTIONS OF MAGIC IN MILTON'S *COMUS*

Ever since Dr. Johnson's penetrating comments it has been a commonplace to call Milton's *Comus* a deficient attempt at drama.[1] It is, indeed, easy to find in it an apparent lack of

[1] *Lives of the English Poets* (Oxford, 1905), I, 168—9. Dissenting opinions have also been voiced, notably by Professor Tillyard in his book *Milton* (London, 1949, p. 65): »*Comus* is an experiment, not altogether unsuccessful, in drama.»

unity. While primarily a masque written to be acted, it contains lyrical passages of intense beauty; Milton did not shun the mixing of styles as different as the idyllic pastoral at one extreme, and the dramatic stichomythia at the other. The argument is also extremely complex, and shows what to us seems a typically Renaissance synthesis of many different elements and traditions. Of all these elements, magic is one of the most prominent, and an examination of its implications may therefore cast some light on the structure of *Comus* and on the laws of the universe Milton was describing in his masque.[1]

The occasion for which *Comus* was written [2] may well have suggested the use of magic: Wales had long been regarded as a haunt of magicians. And then, magic was a convenient dramatic device. We may, in fact, ask whether Milton could, in the Spenserian manner, have dramatized the victory of virtue purely in terms of physical strength without lapsing into crude romance. Apart from the lack of decorum that might have resulted from Lady Alice Egerton's wrestling with Henry Lawes in the midst of a banquet, and apart from the fact that Comus, a lusty man in his prime, would have been expected easily to subdue a frail young maiden, a physical fight would also have opposed Milton's aim of demonstrating the superiority of mind over body. How, then, could an abstract conflict between two wills be presented in terms sufficiently concrete for a brief court

---

[1] A basic bibliography on *Comus* is available in James Holly Hanford's *Milton Handbook* (London, 1947). To this should be added Chapter IV, »Comus«, of Davis P. Harding's *Milton and the Renaissance Ovid* (Urbana, Ill., 1946); the debate between C. S. Lewis and B. A. Wright in *The Times Literary Supplement*, 1945, pp. 331, 367, 463, and 511; »The Action of Comus« in Professor Tillyard's *Studies in Milton* (London, 1951); J. C. Maxwell, »The Pseudo-Problem of 'Comus'«, *Cambridge Journal*, I, 376—80 (March, 1948); and D. C. Allen, »Milton's 'Comus' as a Failure in Artistic Compromise,« *ELH*, XVI, 104—19 (June, 1949).

[2] The Earl of Bridgewater's inauguration as Lord President of Wales at Ludlow Castle in 1634.

masque? If Milton had called forth major gods and devils to intervene and solve the struggle, an ultimate appeal to the highest divine authorities would have become unavoidable in a work so consistently preoccupied with the great chain of being. And this would have led to a treatment of problems of cosmic magnitude like those of *Paradise Lost*. But the use of magic provided an ideal solution. It did not endanger dramatic conventions; in literature magic had often been associated with the academic disputation, the *débat*; and, since the works of a magician can be suddenly undone by more powerful magic, it provided the author with an admirable means of achieving a dramatic *dénouement*.

Magic, however, was much more than a playwright's expedient: at the same time Milton used it to demonstrate the order of the universe of *Comus*. Tradition, both theological and secular, had given those practising magic, black or white, very definite places in the chain of being. So in *Comus* the relative powers of the participants are gradually made clear by references to the potency of their charms. Only thus can we easily establish their rank in the hierarchy. The white magic of the chaste Lady's will alone is sufficient to avert disaster, but not powerful enough to keep Comus, born of mighty Circe and Bacchus, from immobilizing her in his enchanted chair. The Attendant Spirit, with the aid of magic haemony, is stronger than Comus, but not sufficiently so to release the Lady and undo the spell. For this, a more powerful white magician, Sabrina, has to be invoked; ultimately the Lady's virtue acts as a trigger-force releasing Sabrina's full powers.[1] But no might in the uni-

[1] It might be argued that Sabrina, except for her contribution to the »local colour», is a superfluous character: why should her virtue be superior to that of the Lady? The answer is obvious. In addition to Sabrina's contribution to the dramatic effect of *Comus*, her career had given her the right to practise white magic. To make this clear, Milton with great care changed Geoffrey of Monmouth's original story. (See R. Blenner-Hassett, »Geoffrey of Monmouth and Milton's 'Comus': A Problem in Composition,»

verse of Comus is strong enough to transmute Comus' crew back into human shape; all of his victims had once fallen for temptation and hence been exposed to the full might of his sorcery. The escape of Comus indicates the everlastingness of his nefarious schemes, and releases the author from the obligation of embarking upon problems outside the immediate world of his masque.

Many passages in *Comus* make it impossible to forget that the poet had a didactic purpose; he repeatedly brings in »the sage and serious doctrine of virginity». But the plot itself rigorously observes the conventions of natural magic. Thus the sorcery of the high-born Comus, like that of any mortal magician, depends on definite manual rites that are bound to explicit conditions.[1] His wand can be used by others to reverse

---

Studia Neophilologica, XXI, 216—21 [1949]; C. Grant Loomis, *White Magic. An Introduction to the Folklore of Christian Legend* [Cambridge, Mass., 1948]. Cf. *The Faerie Queene*, Book II Canto X xiii-xix.) Sabrina was more than a mere »*Dea ex machina*»: although her pedigree was noble, that of Comus was nobler still, and therefore she could not be expected to compete with him successfully without the aid of superior magic. Her aid could also have been obtained by any virgin »in hard besetting need,» as the Attendant Spirit tells us in *Comus*, ll. 852 ff. Sabrina's position might perhaps be characterized as that of a tactical reserve.

[1] Darkness and a »thick wood» were necessary prerequisites. A »holier ground» (l. 943) would have made Comus powerless. The rite included offers of a magic potion from a crystal goblet, which inspired Milton to the sensuous lines we are tempted to characterize as Keatsian:

> And first behold this cordial julep here
> That flames, and dances in his crystal bounds
> With spirits of balm, and fragrant Syrops mixt. (672—4.)

The breaking of Comus' cup is explicitly mentioned in l. 651. (Cf. *The Faerie Queene*, Book II Canto XII lvii, and *The Old Wives' Tale*.) »Magick dust» (l. 165) and the use of a wand (l. 659) were included among Comus' rites. The only reference to oral, as opposed to manual, rites occur in ll. 153—4 (spells) and 817 (»backward mutters of dissevering power»).

his spells.[1] Similarly, the Attendant Spirit relies upon his haemony,[2] while even Sabrina has to sprinkle and anoint the Lady to free her.[3] Music, another immaterial force which had been associated with virtue ever since the Greeks, temporarily restrains Comus from his evil intentions.[4] It is also used to invoke Sabrina, who responds with another song. The reference to Hecate must also have been significant to Milton's audience.[5] Numerous scattered references to magic emphasize its importance. All this is, of course, consistent with the Platonic principle that, when dealing with human beings, even gods cannot transgress the laws of finite existence: divine concepts can only be grasped by a human mind in human terms, concepts or images. (Consequently, by reversing the process we may interpret *Comus* in higher, symbolic, terms.) Hence the great Platonic importance of knowledge and mental purity, »the unpolluted temple of the mind.»[6] (This leads us back to the significance of virtue.) Hence also the horror of the transmutation into an animal, a process that implies both the loss of individuality and soul. Thus Milton's use of magic forms one link in the chain

---

[1] Ll. 653, 816 ff. Cf. *The Faerie Queene*, Book III Canto XII xxxiv—xliii, where the Enchanter himself had to reverse his spells, and *The Old Wives' Tale*.

[2] Ll. 617 ff. See Sara Ruth Watson, »An Interpretation of Milton's 'Haemony'», *Notes and Queries*, CLXXVIII, 260—1 (1940); Edward S. Le Comte, »New Light on the 'Haemony' Passage in 'Comus'», *Philological Quarterly*, XXI, 283—93 (1942); and Thomas P. Harrison Jr., »The 'Haemony' Passage in 'Comus' Again», *Ibid.*, XXII, 251—4 (1943).

[3] Ll. 911 ff. It should be noted that Sabrina's rite bears a resemblance to certain religious rites; the association between white magic and religion was a close one.

[4] Ll. 244 ff.

[5] L. 135. Cf. Ovid *Metam.* VII, *A Midsummer Night's Dream* V. ii. 14; *Hamlet* III. ii; *Macbeth* III. v; and *The Witch* by Middleton.

[6] Ll. 459 ff., and 663—6.

of doctrines that makes the philosophy of *Comus* approach a closed system.

In the competition between white and black magic that runs through *Comus* symbolizing an abstract conflict, both parties are equally dependent on the techniques of sorcery.[1] But beyond making the action of the masque consistent within its own framework, magic still has another, albeit less obvious, function. While stressing Milton's synthesis of the »order of nature« and the »order of grace« in *Comus*, which is said to be characteristic of the true Christian humanist of the Renaissance, Professor Woodhouse has pointed out that it contains a gradual ascent from natural beauty through classical mythology and idyllicism to an exposition of Christian ethics, i. e., a transition from nature to grace.[2] Now the full significance of Milton's use of magic does not become clear unless we remember that, traditionally, there were two different types of magic corresponding to these two orders. In the order of nature,

[1] The repeated emphasis of »*hidden* strength« in ll. 415 ff., and particularly the phrasing of ll. 417—20:

> *2. Bro.* What hidden strength,
> Unless the strength of Heav'n, if you mean that?
> *Eld. Bro.* I mean that too, but yet a hidden strength
> Which if Heav'n gave it, may be term'd her own . . .

may be interpreted as a repudiation of direct interference of gods on behalf of the Lady. In l. 597 Milton pronounces evil »self-consum'd«, and in ll. 611—5 the case is stated beyond ambiguity:

> But here thy sword can do thee little stead,
> Farr other arms, and other weapons must
> Be those that quell the might of hellish charms,
> He with his bare wand can unthred thy joynts,
> And crumble all thy sinews.

Magic, then, must be met with magic: *similia similibus curantur.*

[2] »The Argument of Comus«, *University of Toronto Quarterly*, XI, 46—71 (1941). See also the same author's »Nature and Grace n 'The Faerie Queene'«, *ELH*, XVI, 194—228 (1949).

magic was a scientific[1] operation that took place without the intervention of angels, gods, or dèvils. Just as anybody with a knowledge of the elements of chemistry may precipitate a white cloud of silver chloride by adding a few drops of hydrochloric acid to a solution of silver nitrate, so those possessing the secrets of *magia naturalis* thought themselves capable of achieving their aims directly, without the aid of supernatural beings. But magic could also be an act of religious significance, where the assistance of angels or gods (white magic) or devils (black magic) was invoked by the magician; the availability of such assistance made clear his religious, moral, and ethical standing. The ambiguity of magic thus makes it possible for us to interpret the same actions on two different levels, nature and grace.[2] Hence Milton's use of magic in *Comus* helps to forward the listener or the reader from the order of nature to the order of grace without apparent didactical and explanatory machinery.

Obviously magic plays a more important part in *Comus* than in any other of Milton's poetical works. In the *Nativity Ode* and *Hymn* some allusions were made to traditional accounts of the Christian legends, but in the major works the very nature of Milton's themes and his preoccupation with deities, who, however anthropomorphic, needed no tricks when pursuing their aims, precluded the extensive use of both natural and religious magic. In *Paradise Lost* Satan and his crew flourish no wands; they have learned to invent devilish engines.[3] It is significant

[1] I have deliberately avoided the use of the term »pseudo-scientific», which implies an evaluation in terms of later empirical concepts. To the practitioner of natural magic his rites were not »pseudo-science», they were the scientific methods of his age.

[2] For a brief, but not entirely irrelevant discussion of magic and realism in *The Tempest*, see Bonamy Dobrée, »The Tempest,» *Essays and Studies 1952*, pp. 18—9.

[3] The parallels between *Paradise Lost* and the XIIth Canto of Book II of *The Faerie Queene* are mainly structural; the parallel between Acrasia and Eve does, of course, not include Acrasia's »sorceree and witchcraft.»

that magic is prominent in *Comus*, Milton's youthful, exuberant, and most typically Renaissance work; his subsequent disregard of the Elizabethan ideals and his increasing interest in concise rational systems can even be predicted from the changes made in the 1637 edition.[1] And the great skill with which the magic of *Comus* is integrated with the many other elements and rivets them seamlessly together suggests that to Milton, at the time of the composition and revision, magic was an intellectual rather than emotional issue. In a wider framework this may be said to reflect the changing intellectual character of the period, and to herald the advent of the more rational empiricism which received its most important literary expressions in styles of growing classical restraint. The great vogue of witchcraft was passing.[2]

It would lead us too far afield to examine the magic of *Comus* in the light of parallel passages in other literary works. We can, however, note in passing some of the significant differences between the magic of *Comus* and that of the Bower of Bliss episode in *The Faerie Queene*. In Spenser, virtue itself possessed magic powers: Sir Guyon and his »attendant spirit» the Palmer succeeded in defeating Acrasia without resorting to magical rites and apparatus.[3] Only when commuting Acrasia's beasts back into men did the Palmer apply his »vertuous staffe», and it is implied that at least one of them would still have preferred to wallow in sensuous pleasures:

> Said Guyon, See the mind of beastly, man,
> That hath so soone forgot his excellence
> Of his creation, when he life began,

[1] C. S. Lewis, »A Note on 'Comus'», *Review of English Studies*, VIII, 170—6 (April, 1932)

[2] Although in England witches were not executed after 1682, witchcraft did not cease being a statutory offense until 1736.

[3] Similarly in *The Faerie Queene*, Book III Canto XII, Britomart rescues Amoret without consorting to the methods of magic. She compels the magician to reverse his own charms, whereupon he is »captiue with her led to wretchednesse and wo» (xli).

> That now he chooseth, with vile difference,
> To be a beast, and lacke intelligence.
> To whom the Palmer thus, The donghill kind
> Delights in filth and foule incontinence . . .[1]

In *Comus*, on the other hand, even the virtuous party has to conform to the methods of magic, while those who have deliberately chosen to join Comus' crew are beyond succour. This suggests that the magic of *Comus* is better integrated with the action and argument; everybody has to obey the same immutable rules. Milton also has a stronger implicit emphasis on the Platonic doctrine of purity of will, which he achieves with less direct and disturbing didacticism than Spenser. The impression remains that in Spenser's episode, magic was one of the many elements the author loosely wove ito his complex story. Therefore the Bower of Bliss episode lacks unity: the sensuous raptures of a Garden of Love must suddenly be abandoned for a lecture on ethics. Milton used the ambiguity of magic to bring home the lesson, and did not have to embark upon a sermon in the middle of his masque. We may conclude that he handled his magic with greater skill than Spenser.

To sum up. The function of magic is to make *Comus* consistent within its own framework, to suspend external interference and to bring the action under one set of immutable rules, and to rivet together the various elements, including nature and grace, into one philosophically (though not always artistically) perfect whole — in short, to give the masque unity of action and thought. Such pregnancy of meaning and also such an interweaving of many traditions into a consistent philosophy as we find in *Comus* is characteristic of the best literature of the English Renaissance, a period when »theology included all philosophy and a great deal of natural science.»[2]

Nils Erik Enkvist

[1] *Ibid.*, Book II Canto XII lxxxvii.

[2] E. M. W. Tillyard, *Milton* (Supplement to *British Book News*, No. 26, 1952), p. 32.

TROIS TERMES DE COMMERCE

Netto — Brutto — Franco

La plupart des langues européennes connaissent les termes de commerce *netto*, *brutto* et *franco* ou leurs variantes. Selon les dictionnaires, ces trois mots viennent de l'italien, comme tant d'autres termes de commerce. Ce qui est vrai, dans un certain sens, bien que leur pays d'origine ne soit pas toujours l'Italie.

Commençons par *netto*. D'après la dernière édition de Kluge-Götze (DEW 1951) lat. *nitidus* donne it. *netto*, (*peso*) *netto*, *al netto*, d'où le reçoit l'ancien français pour le passer à l'anglais. C'est aussi l'avis des étymologistes italiens. Pianigiani (VEI p. 906) dérive l'it. *netto* directement du latin en supposant une forme **nit-dus*, avec chute de la voyelle pénultième. C'est aussi l'étymologie donnée par Migliorini et Duro (*Prontuario etimologico*, etc., pp. 366—67) et par Angelico Prati (*Vocabolario etimologico italiano*, Garzanti 1951). Cependant, ces derniers s'abstiennent d'expliquer l'évolution phonétique. Jusqu'à nouvel ordre, je ne sais pas ce que diront de notre mot MM. Battisti et Alessio.

Meyer-Lübke est d'un autre avis. Selon REW (5929) *nitidus* subsiste comme mot populaire uniquement en roum., logoud., quelques dialectes rhétiques et en français, provençal et catalan où la forme est *net*. C'est de là que viennent les correspondants espagnol, portugais et italien. Ainsi, selon Meyer-Lübke, *netto* serait d'origine française et il semble bien qu'il faille lui donner raison.

En effet, d'après M. Rohlfs (*Historische Grammatik der it. Sprache* I, pp. 226—30), la chute de la voyelle pénultième des proparoxytons ne s'opère guère en italien entre *t* et *d*; de même, la pénultième des proparoxytons se maintient en principe en lombard et en vénitien, c'est-à-dire dans les deux dialectes où se créent d'abord les termes de commerce italiens de ce type.

Il est vrai que dans Du Cange (*Glossarium*, V, p. 590) on

trouve une attestation de *nettus* en latin médiéval: Insula Siciliae remansit de *netto dicto* Rege Frederico (Joh. Demussis, *Chron. Placent.* dans l'éd. de Muratori).[1] Or cette unique attestation tardive provenant de l'Italie du Nord ne prouve rien. Au contraire, le sens de l'adjectif de même que le lieu d'attestation font supposer qu'il s'agit d'une latinisation d'un mot originairement français. Notons aussi que le mot français *net* passe dans toutes les langues germaniques.

Reste la question de savoir dans quel pays *net, netto* a pris premièrement l'emploi commercial que nous connaissons: *netto = brutto – tara*. Selon M. A. Kuhn (*Die französische Handelssprache im 17. Jahrhundert*, p. 231), le fr. *net* comme terme de commerce serait un emprunt ou calque d'après l'italien, apparaissant pour la première fois chez Furetière (*Dictionnaire universel*, etc.) en 1690: *par ce finito de compte il est dû tant de clair et de net.* Or c'est déjà avant 1225 qu'on trouve en fr. *net* dans un emploi proche de l'emploi commercial. En effet, on lit dans *Guillaume le Maréchal* (éd. P. Meyer):

> Que Diex por lor seinte merite
> Me mostrast *net* et pur et quite 6592
> De cest blasme qui m'ert mis sore.

L'Histoire de Guillaume le Maréchal a été composée peu d'années après sa mort en 1219 (P. Meyer, Introduction, III, I), par conséquent avant 1225. Nous trouvons, au passage cité, prise au figuré, l'expression *mostrer net et pur et quite* qui est une locution des plus banales dans les textes médiévaux et dont il existe plusieurs variantes aussi bien en latin que dans les langues nationales (voir p. ex. Magnus Hammarström, *Glossarium till Finlands och Sveriges latinska medeltidsurkunder*, p. 214). C'est une formule de comptabilité, de même que l'exemple allégué par M. Kuhn et cité ci-dessus.

---

[1] Je n'ai pas eu la possibilité de consulter ce texte.

A première vue, le sens de *net* dans une formule comme *être net et quitte* peut paraître un peu différent de celui qui se rencontre dans des expressions *revenu, bénéfice, poids net*, mais cette différence n'est qu'apparente, étant donné que *net* et *pur* de la formule citée se couvrent. Du reste, *net* est attesté en anglais déjà en 1520: *suma is net* (*Oxf. Dict.* VI, 2 p. 102). Comme le mot anglais vient du français on peut, considérant le caractère occasionnel et fortuit des attestations, en conclure que cet emploi de *net* est remarquablement plus ancien en français.

En italien, *netto* terme de commerce se rencontre d'abord en 1262 (*Lettere volgari del secolo XIII scritte da senesi*, p. 31, Bologna, 1871): Seciento quatordici 1. di pepe, que vendemo *neto* a quaranta e quatro 1. la charicha. (Cité d'après Florence Edler, *Glossary of Mediaeval Terms of Business*, Cambridge, Massachusetts, 1931). Cette collection contient des lettres écrites par les marchands siennois à Sienne ou à la foire de Champagne et ailleurs en France depuis 1260 à 1311. La lettre dont il s'agit ici a été rédigée à Troyes. Ainsi il paraît acquis que l'it. *netto* est un emprunt fait au français par les marchands italiens qui fréquentaient la célèbre foire de Champagne.

De très bonne heure aussi *net, netto* passe en allemand. Selon Schirmer (*Wörterbuch der deutschen Kaufmannsprache*, p. 134) le mot vient de l'italien au XIV^{e} siècle, mais »daneben bisweilen auch (franz.?) *net*.«

A la lumière de ce qui précède il semble bien qu'on puisse supprimer le point d'interrogation de Schirmer. En effet, les deux premières attestations qui se rencontrent dans les comptes de l'Ordre Teutonique s'écrivent *net* (1394 et 1396). Ce n'est que quelque cent ans plus tard, en 1489, que la forme italienne apparaît pour la première fois.

Il y a aussi d'autres termes de commerce qui viennent du français en allemand, tels que *Profit*, attesté d'après Schirmer vers 1400, et *Preis*, moyen-haut-allemand *prîs*, attesté en 1432 pour la première fois dans le sens commercial. Souvent aussi l'allemand hésite entre le fr. et l'it. Ainsi sont attestés

Pollice en 1611 et *die poliza* en 1616. Mais, pour résumer, bien que *netto* soit d'origine française, c'est cependant sous la forme italienne que le mot s'est fixé dans la plupart des langues européennes, en suédois par ex. il est attesté depuis 1710 (Hellquist, *Svensk etymologisk ordbok*, 1939) et en hollandais également dès le XVIII[e] siècle.

Presque toutes les langues du Continent européen connaissent le mot *brutto* ou ses variantes depuis la Péninsule Ibérique jusqu'aux Pays scandinaves et la Finlande. L'anglais cependant ne le connaît pas, ni guère l'italien moderne. Le mot tire son origine de l'adjectif latin *brūtus*.

Brūtus était plutôt rare dans le latin classique, selon le *Thesaurus*, pour se généraliser peu à peu à basse époque. Aussi est-il d'un emploi courant dans le latin médiéval, surtout dans la littérature ecclésiastique et savante, au sens de 'inanimé, difforme' en parlant de matières mortes, ou bien dans le sens de 'qui manque de discernement, de conscience morale', en parlant d'animaux. Il s'emploie aussi comme substantif: *bruta* = 'animalia bruta, ferae'. Le mot est panroman sauf roumain. D'après Meyer-Lübke (REW 1348) c'est un latinisme, tandis que v. Wartburg (FEW I, 579), sans vouloir contester la justesse de cette explication de Meyer-Lübke, présente comme alternative une forme hypothétique **brūttus*, avec gémination expressive, d'où seraient issues les formes romanes. Seulement, une forme **brūttus* n'est guère admissible: il est vrai que le latin connaît la gémination expressive et qu'une forme *bruttus* est attestée dans le latin médiéval, mais la gémination provoque l'abrègement de la voyelle précédente. Par conséquent, il faut sans doute donner raison à REW et considérer le mot comme un latinisme. Il est attesté de très bonne heure, depuis le XIII[e] siècle, en français et également en italien. Il est aussi curieux de noter que l'italien connaît deux doublets, *bruto* qui garde les acceptions latines du mot, et *brutto*, forme expressive qui a un sens large et nettement péjoratif 'laid, difforme, vilain, souillé, etc.' Le fait est

analogue à celui que j'ai noté à propos de **burrula, *būrula* dans ce même Bulletin (LI, 1—2, p. 38; 1950). Reste à savoir seulement où et quand est né l'emploi commercial du mot, celui de *poids brut = poids net + tare*, etc.

Pour désigner la même notion, l'ancien vénitien devait dire *sporco*. C'est aussi ce mot qui de très bonne heure apparaît en allemand (en 1489 d'après Schirmer). C'est aussi le seul dans ce sens qui figure dans la comptabilité des Fugger (Weitnauer, *Venezianischer Handel der Fugger*, München et Leipzig 1951). Ce mot subsiste en autrichien et en allemand du Sud.

Brutto apparaît en allemand d'abord dans le *HandelBuch* de Meder (Nürnberg 1558) et ensuite dans *Eine schöne Forma des Buchhaltens / nach rechter Italienischer Arth und Weise* de Lerice (Danzig 1606—10). En suédois *brutto* est attesté depuis 1751 selon Hellquist, en hollandais depuis 1778 selon le *Woordenboek* de Muller-Kluyver, en espagnol en 1726 (*Diccionario de la lengua castellana* de la Real Academia Española). Pendant longtemps le français semble l'ignorer. M. Kuhn (o.c.) ne le signale pas, ne l'ayant pas rencontré au XVII^{e} siècle.

En français, j'ai trouvé la première attestation dans Godefroy (V, 616) à l'article *ord*: »On dit qu'il faut peser les marchandises net, pour faire entendre qu'elles doivent être pesées sans emballage, caisses ni barils. Au contraire, quand on dit qu'elles doivent être pesées *ort* ou *brut*, cela veut dire qu'il faut les peser avec leurs emballages, leurs caisses et leurs barils.» Godefroy tient cette citation du *Dictionnaire de Commerce* de Savary des Bruslons (1723) que je n'ai pas eu à ma disposition. Selon Godefroy, *ort* ou *ord* (< *horridum*) est un ancien terme de douane et de commerce, mais de bonne heure, ce mot tombe en désuétude. Déjà le *Dictionnaire Universel* du R. P. Lebrun (Paris 1756), tout en enregistrant *ord*, le fait suivre de cette note: 'ce mot vieillit'. Aussi ignore-t-il l'emploi commercial du mot. Le *Dictionnaire françois-italien* de Villeneuve (3^{e} éd., Venise 1793) cite *ort* et *brut* dans l'ordre inverse: »*brut* ou *ort* T. de commerce». *Ort* ne figure plus dans le *Dictionnaire Universel de*

Commerce, etc., paru à Paris en 1805 où l'on trouve seulement *poids brut*, à l'article *poids*. Le *Dictionnaire de l'Académie* n'enregistre pas l'acception commerciale de *brut* dans l'édition de 1799, mais le fait déjà dans l'édition suivante, celle de 1835. Ainsi il paraît acquis que le français, ayant dit d'abord *poids ort*, accepte *poids brut* à tout le moins vers 1700 et que, dès la même époque, le vieux mot *ort* devient désuet aussi comme terme de commerce.

En italien, tel que j'ai pu le constater, l'état de choses est curieux. L'italien moderne dit *lordo*, attesté dans ce sens depuis le XV^{e} siècle selon Battisti-Alessio. Comme on vient de le dire, l'ancien vénitien disait *sporco*, expression dont je n'ai pas pu éclaircir la survie. En italien moderne, *brutto* semble presque inconnu comme terme de commerce. La plupart des dictionnaires, entre autres celui de Battisti-Alessio l'ignorent. Mais on en trouve néanmoins des traces. Dans le *Vocabulario della lingua italiana* (Milan 1941) de la Reale Accademia d'Italia deux attestations: »Ho di salario . . . libbre 2400 *brutte* (I. Salviati); . . . ricorrere al sistema di guarentigia del prodotto *brutto* (Q. Sella). De même la *Piccola enciclopedia Hoepli* (2^{e} éd. 1913) enregistre *brutto*, terme de commerce, sans indiquer aucune restriction. Le mot se trouve également dans le *Neues italienisch—deutsches Wörterbuch* de Bulle-Rigutini (4^{e} éd. 1907), mais muni d'un astérisque signifiant que le mot est dialectal ou étranger, sans appartenir à la bonne langue.

Néanmoins j'ai trouvé *brutto* en italien déjà à une époque relativement ancienne:

'*Brutto*, qui se dit de la marchandise qui n'est point tarée'; *Nouveau et ample dictionnaire* d'Anthoine Oudin, Francfort 1674; I, 148.

'*Brutto*, il peso de' cartocci della marcanzia f. tare, le poids de l'embalage des marchandises'; *Nuovo dizionario italiano francese*, etc., Genève 1677.

'*Comprar la robba brutta;* die Waare mit dem Einschlag'; *Il nuovo dizzionario de'viaggianti it.-tedesco*, Nürnberg 1718.

Il résulte de ces indications sommaires des dictionnaires que j'ai eus à ma disposition que *brutto*, terme de commerce, était bien connu en italien dès le XVII[e] siècle. Le mot est resté adjectif et déclinable par conséquent. Si l'on peut se fier à la compétence des lexicographes, le mot signifie tantôt 'tare', tantôt 'poids total'. Peut-être ce terme de commerce était-il d'un emploi régional en italien.

En guise de conclusion on constate que l'italien s'est servi de trois expressions concurrentes, pour exprimer le poids, bénéfice, etc., total: *sporco*, *lordo*, *brutto*. Je ne suis pas à même de décider de leur ordre d'ancienneté ni d'esquisser l'histoire de la disparition progressive de *sporco* et *brutto* devant *lordo*, concurrent victorieux. Il semble cependant certain que *brutto*, attesté de bonne heure en allemand, relativement tard en fr. et en esp., et malgré l'usage de l'italien moderne, ait été tout d'abord usité en Italie comme terme de commerce. Mais, pour expliquer la propagation quasi paneuropéenne de *brutto*, certains faits sont à retenir : c'était un mot connu dans les autres langues romanes avant de s'employer dans le sens spécial qui nous intéresse. *Brut*, *bruto* connaissait ainsi en fr. et en esp. des emplois similaires provenant directement du latin médiéval. Déjà le dictionnaire d'Anthoine Oudin traduit (II, 88) le fr. *brut* par 'non lavorato, scutto, unausgearbeitet, rauh'. Et le *Dictionnaire de Trévoux*, tout en ignorant *poids brut*, etc., enregistre entre autres '*sucre brut* = sucre non affiné'.

Il ne faut pas non plus oublier un trait caractéristique du langage des commerçants, à savoir le besoin de clarté. Plus un mot est universel, plus il répond au besoin. Rappelons aussi que quantité de mots français, survivant comme archaïsmes dans leur pays d'origine, sont d'un emploi courant dans les langues européennes qui les ont empruntés il y a deux ou trois siècles. Ainsi *brutto*, terme resté intelligible en italien, répandu de bonne heure en allemand, est accepté à tour de rôle par le français, l'espagnol, les langues scandinaves, etc., tout comme la boule de neige grossit dès qu'on lui a donné le choc initial.

Pour finir, quelques mots sur *franco*. Selon Battisti-Alessio ce mot se rencontre en italien depuis le XVII[e] siècle dans le sens de 'port payé'. Il passe en allemand où il est attesté en 1644 selon Schirmer, en suédois, attesté en 1706 (Hellquist), en hollandais où il apparaît depuis 1800 à peu près. Déjà en 1713 (*Oxf. Dict.*, IV, 1 p. 511) *frank* se trouve en anglais dans ce sens: 'the superscribed signature of a person, e.g. a member of Parliament, entitled to send letters post free'. Comme, selon toute probabilité, l'expression anglaise vient du français, on est porté à croire que *franc de port*, attesté selon Littré chez Voltaire en 1773, devait être connu en fr. vers 1700 au plus tard. Cependant, l'ancienne expression française était *port payé*. C'est ainsi que traduit (1674) le dictionnaire d'Anthoine Oudin le mot italien *franco* 'port payé, qui se met sur les lettres, so man auff die Brieff setzt / dass sie bezahlt.'

La forme italienne *franco* se rencontre, à ce que j'ai pu constater, pour la première fois en fr. déjà en 1754, dans le *Nouveau Dictionnaire françois et allemand, allemand et françois* de François Roux, imprimé à Halle. On y lit p. 360: *Franco*, Porto frey. (Selon les plus récents dictionnaires attesté seulement en 1771, voir p. ex. Bloch-v.Wartburg ou Battisti-Alessio). Comme on vient de le dire, Littré signale encore *franc de port*, mais, par la suite, c'est la forme italienne qui l'emporte en français. Aussi le *Larousse Commercial* (éd. de 1930) ne signale-t-il plus que *franco de port*.

Bien qu'il semble indubitable que *franco*, terme de transport, est d'origine italienne dans ce sens tout spécial, c'est à proprement parler un emprunt fait au français, *franc* étant attesté depuis 1212 (Godefroy) dans le sens général 'libre ou exempt de payement, de charge, etc.'

L'exemple des trois mots traités met en lumière un trait caractéristique du langage commercial. Lorsqu'il se développe librement, suivant ses propres tendances, il choisit instinctivement, peu soucieux de la pureté de la langue, les termes les plus répandus et susceptibles de devenir universels.

Reino Hakamies

ND. *BUDDEL*, HD. *FLASCHE* 'TÖLPEL, DUMMKOPF', IT. *FIASCO* 'MISSERFOLG', FRANZ. *BOUTEILLE* 'FEHLER, SCHNITZER'

II

Wir sahen im ersten Teil dieses Aufsatzes (s. Neuphil. Mitt. LIII, 1952, S. 277–287), wie in den germanischen und romanischen Sprachen Europas (und darüber hinaus) Hohlkörper, Gefässe und mehr oder weniger hohle Früchte, vor allem die der Kürbisgewächse, als Symbol und Bezeichnung für den »Hohlkopf», den »Dummkopf» oder den »Tölpel», den »Ungeschickten» gebraucht werden. In diese Reihe gliedert sich unser Ausgangspunkt, nd. *Buddel*, hd. *Flasche* »Dummkopf, Tölpel, Ungeschickter» zwanglos ein. Interessant ist nun aber, dass sich neben *Flasche* im Sport einerseits die Zusammensetzung *Flaschenkopf* in gleicher Bedeutung gebildet hat[1], die dem obigen *Kürbiskopf* und *Guckummerkopf* vergleichbar ist. Auch im englischen Slang braucht man *bottle-head* für einen »Dummkopf, Narren», das aber nicht der Sportsprache anzugehören scheint und jedenfalls nicht den Ausgang gebildet hat, s. Farmer-Henley S. 65[a]. Andererseits hat *Flasche* aber in fester Verbindung auch eine unpersönliche Bedeutung angenommen: so sagt man in Leipzig und anderwärts: *er spielt Flaschen* »er macht Dummheiten im Spiel, spielt ungeschickt, tölpelhaft und damit erfolglos» (im Fussballspiel)[2]; an der mittleren Elbe spricht man entsprechend von einem *Flaschenspieler*. Im bairischen Sport heisst es gar: *er schiesst Flasche*, ohne dass das Substantiv für sich allein etwa die Bedeutung »Fehlschuss» odgl. angenommen hätte. Nun erscheint im Spa-

[1] z. B. in Nürnberg, in Offenbach am Main usw.

[2] Der Volkshumor hat sich dann den lautlichen Zusammenfall von *spielen* und *spülen* zunutze gemacht und man sagt: *du spielst ja Flaschen, geh zu Naumann* (der grössten Brauerei in Leipzig).

nischen neben *calabaza* 1. »Kürbis», 2. »Dummkopf», 3. »ungeschickter Mensch» (s. o.) die Wendung *llevar(se) calabazas* »im Examen durchfallen, einen Korb bekommen, abgewiesen werden»[1] *salir calabazas* »sich als unbrauchbar erweisen» (vgl. Slabý-Grossmann, Span.-dt. Wb. 1, 110 b)[2]. Ähnlich steht im Italienischen neben *mellone* 1. »Melone», 2. »Dummkopf» die Wendung *avere il mellone* »der Letzte, der Schlechteste sein, im Wettlauf etc.» (so schon bei Flathe, It.-dt. Wb. 1, 1785, S. 1400; vgl. auch das Wb. der Accademia della Crusca Bd. X, S. 47[a]) und neben *cece* 1. »Erbse», 2. »Dummkopf» *dare in ceci* »seinen Zweck verfehlen, Misserfolg haben» (vgl. Diz. del dialetto Veneziano. Sec. ed. S. 268[c]). Vergleicht man das mit dem erwähnten neu gebildeten obs. *Flasche spielen* neben dem bereits älteren *Flasche* »Dummkopf, Ungeschickter», so fragt man sich unwillkürlich, ob vielleicht von hier aus auch das vielumstrittene *far fiasco* »Misserfolg haben, Fiasko machen» zu erhellen ist.

[1] Ich habe mit der mir zugänglichen Literatur und trotz Befragung guter Spanienkenner nicht feststellen können, ob es sich bei *dar calabazas* und *llevar calabazas* um eine alte symbolische Volkssitte handelt, wie ursprünglich bei unserem deutschen »einen Korb geben, erhalten» (vgl. bes. Bächtold-Stäubli: Die Gebräuche bei Verlobung und Hochzeit 1914, S. 55—62) und wie man in Frankreich in Landes dem unerwünschten Freier als Zeichen der Ablehnung Nüsse reicht (vgl. Arnold Van Gennep, Manuel de Folklore français contemporain; Paris 1943, Bd. 1, S. 274) oder ihm in der Bretagne einen leeren Sack bietet (P. Sébillot, Coutumes populaires de toutes les nations T. XXII, S. 93 u. Gennep a. a. O.), oder ob es sich nur um einen bildlichen Ausdruck handelt, wie die skandinavischen Sprachen die deutsche Wendung als Bedeutungsentlehnung aufgenommen haben, (z. B. schwed. *giva, få en korg*), ohne jemals eine entsprechende Volkssitte gehabt zu haben.

[2] Dazu ist zu vergleichen franz. dial. *faire la calbasse* »u. a. Bankrott machen, zugrunde gehen», s. M. Le C^te^ Jaubert, Glossaire du Centre de la France, 2^e^ éd. Paris 1864, S. 121[b]; anders zu erklären ist wohl *manger la calbasse* »se ruiner», s. Sainéan, Le langage Parisien au XIX^e^ siecle, 1920, S. 176.

Ital. *fiasco* »Misserfolg», das einen Siegeszug durch die meisten europäischen Sprachen gemacht hat, hat seinen Ursprung wohl in der Wendung *far fiasco* »Misserfolg haben, durchfallen». Allerdings ist es nicht so, wie E. Låftman, *Fiasco*, Nysvenska Studier Bd. 26, 1947, S. 83 behauptet, dass dem blossen Substantiv *fiasco* bis zum Ende des 19. Jh.s die Bedeutung »Misserfolg» fehle und dass sie ihm erst in Wörterbüchern des 20. Jhs. beigelegt werde. Das trifft wohl für die schriftsprachlichen Wörterbücher zu. Aber diese hinken den Mundartenwörterbüchern um ein ganz Beträchtliches nach. Wie Tommaseo-Bellinis 1869 erfolgte Buchung von *far fiasco*, die Låftman a. a. O. S. 85 und ihm folgend Heinertz (s. u.) S. 7 und S. 10 für die älteste wörterbuchmässige erklären, vielfache Vorläufer hat, so ist auch selbständiges *fiasco* »Misserfolg» bereits vom Beginn des 19. Jhs. an gebucht. Bereits Franc. Cherubini, Vocabolario Milanese-Italiano, Milano 1814, der die älteste mir zugängliche Buchung der Wendung bietet: *fà fiasch* »Ber bianco. Averla bianca. Suol dirsi di tutte quelle cose che si tenta di conseguire e non si conseguono» bringt im Appendix die Substantiva *fiasch* und *fiascon* mit der Erklärung »Parlandosi di rappresentazioni teatrali vagliono quanto cattiva riuscita ciò che i Francesi direbbero La chute d'une pièce». Auch Antonio Morri, Vocabolario Romagnolo-Italiano, Faenza 1840, bringt neben einer reichen Umschreibung der Wendung *fê fiasch* die Angabe *Fiasch* »Cacata fig. e fam. vale Impresa andata male».[1] Wenn zwar die Wendung *far fiasco* auch in den Mundartwörterbüchern durchaus im Vordergrund steht,

[1] Erwähnt seien noch Gius. Boerio, Dizionario del dialetto Veneziano, Sec. ed. 1858/59 S. 268[c] mit der gleichen Angabe für das Subst. *fiasco* und Ant. Tiraboschi, Vocabolario dei dialetti Bergamaschi antichi e moderni, Sec. ed. Bergamo 1873, S. 529[b], wo *fiasco* mit dem als toskanisch bezeichneten »*fiasco*» und der Umschreibung »Cattivo riuscimento in una cosa» sowie dem Hinweis auf Vorkommen in Giustis 1859 veröffentlichtem Epistolario erläutert wird.

so ist der zeitliche Abstand des verselbständigten Substantivs *fiasco* »Misserfolg» doch ein wesentlich geringerer.

Die Wendung *far fiasco* hat eine Fülle von *Erklärungen* sowohl von romanistischer wie von germanistischer Seite auf den Plan gerufen. Einen grossen Teil davon hat Låftman a. a. O. S. 85 ff. gemustert und ihre Unhaltbarkeit dargetan. Er hat dabei aber einige wichtige Versuche ausser Acht gelassen. So hatte sie E. Schroeder im Anschluss an seine überzeugende Erklärung von *Flasche* aus **plokskō* »das Geflochtene» und im Hinblick auf Isidors Beschreibung von *flasca* als Hülse, Futteral der Korbflaschen (Etym. XX 6 ed. Arevalo IV 500)[1] unmittelbar mit dem deutschen Ausdruck *einen Korb geben* verbinden wollen und zugleich auf *corbellare* »verhöhnen» hingewiesen (Anz. f. dt. Alt. 23, 1897, S. 157). Dabei übersah er aber die späte Entstehung des Ausdrucks und den andern Charakter des modernen *fiasco*, dessen Strohhülle nicht lösbar ist, während andererseits von einer Sitte, dem Freier einen *fiasco* als Ablehnungszeichen zu überreichen, nichts bekannt ist[2], der Ausdruck selbst ja auch nicht von vornherein auf ein Geben hindeutet. Auf die wahrscheinliche Zugehörigkeit von *corbellare* zur Ehrenstrafe der Korbtauche ist bereits oben hingewiesen worden (s.o. Bd. 53, S. 284 A. 1).

L. Spitzer dagegen wollte in seinen Französischen Etymologien, Zeitschr. f. roman. Philologie 43, 1923, S. 331 ff. *far fiasco* ganz von dem Substantiv *fiasco* »Flasche» lösen und

---

[1] Vgl. darüber auch J. Sofer, Lateinisches und Romanisches in den Etymologieen Isidors von Sevilla, 1930, S. 132. — Nach Meringer, Wörter und Sachen Bd. 7, S. 14 bezieht sich **plokskō* > **fla(h)skō* ursprünglich auf geflochtene mit Lehm gedichtete Schalen.

[2] *Heute* gibt es allerdings in der Provinz Ancona die Wendung *dà* bzw. *prende un fiasco* »in amore: lasciare o essere lasciato», aber sie wird hier gleichgesetzt mit *dà* bzw. *prende un calcio* (»Fusstritt»), was nicht gerade für eine symbolische Verwendung des *fiasco* im älteren Brauchtum spricht, s. Sp. Luigi, Vocabolarietto anconitano-italiano, Genève 1929, S. 56 u. 29.

von vornherein als »durchfallen, durchplumpsen», eigentlich »einen Plumps machen» erklären, indem er auf eine Reihe onomatopoetischer Wörter hinwies, die den Fall eines Gegenstandes ins Wasser, einen Peitschenschlag odgl. nachahmen und wie neuprov. *fli(s)co — fla(s)co*, boulogn. *flic — flac*, südfranz. *flist — flast* gern mit *fla(s)* beginnen. Aber da nicht nachweisbar ist, dass unser Ausdruck in einem Grenzgebiet der Lautung *fl-*, *fi*-entstanden ist, scheint mir die junge Entstehung der Wendung gegen diese Verbindung zu sprechen. Zudem dürften die oben gegebenen Hinweise dazu angetan sein, das Misstrauen gegen den Zusammenhang der Wendung mit dem Subst. *fiasco* einzudämmen.[1]

Früh hat man andererseits *far fiasco* wörtlich als Herstellen eines *fiasco* genommen und daher den Ursprung in der *Glasbläserei* gesucht. So wusste bereits Larousse, Grand dictionnaire universel du XIX^{e} siècle T. 8, 1872, S. 326, Littré in seinem Supplément und ihm folgend A. Scheler in seinem Dict.. d'étymologie française, 3^{e} éd. 1888, S. 213^{a} von dem Ursprung des Ausdruckes in der venezianischen Glasbläserei zu berichten. Auch nach Hatzfeld-Darmesteter im Dictionnaire général (1, 1053^{b}) scheint der Ausdruck aus der Fachsprache der Glasbläser von Venedig zu stammen. Seitdem ist diese Auffassung noch mehrfach variiert worden. Aber nichts weist in der Entstehung des Ausdrucks auf Venedig hin.

Neuerdings hat nun E. Låftman in dem oben erwähnten Aufsatz diese Theorie erneut ausgebaut, ohne die örtliche Festlegung auf Venedig beizubehalten oder überhaupt zu erörtern. Er hat gezeigt, dass in der Glasbläserei bei Unachtsamkeit, wie sie nach Aussage von Fachleuten allerdings fast nur bei

---

[1] Dass es ein Irrweg war, wenn Sainéan, Les sources indigènes de l'étymologie française Bd. 3, 1930, S. 241 das Wort *fiasco* »Flasche» überhaupt von der südlichen onomatopoetischen Interjektion *flisco-flasco* für das Glucksen der Flüssigkeit beim Giessen aus dem engen Flaschenhals ableiten wollte, hat Gamillscheg, Zeitschr. f. franz. Spr. u. Lit. 54, 1931, S. 211 eindeutig gezeigt.

Anfängern vorkommt, beim Glasblasen ein herabhängendes ballonartiges Gebilde entstehen kann, das der besonderen italienischen *fiasco*-Form ähnlich sieht und das einen Misserfolg in der Herstellung bedeutet. Dies sei daher mit *far fiasco* benannt und mit der Vorstellung des Misserfolges verbunden worden.

Aber N. O. Heinertz hat doch wohl mit Recht in seinem Aufsatz *Far fiasco*, Moderna Språk 44, 1950, S. 2 ff. dagegen Einspruch erhoben. Zunächst ist überhaupt nicht festgestellt, ob der Ausdruck *far fiasco* jemals in übertragenem Sinne in der Glasbläserei üblich war. Dass man in einem Beruf, dem auch die Herstellung von *fiaschi* oblag, solch einen glasbläserischen Misserfolg eines Anfängers mit der gleichen Bezeichnung wie das Anfertigen wirklicher *fiaschi* bedacht habe, ist keineswegs wahrscheinlich. Auch dass das Missgeschick eines Anfängers einem darauf bezüglichen Ausdruck ein solches Gewicht und eine solche Expansionskraft gegeben haben sollte, ist wenig glaubhaft. Heinertz betonte weiterhin mit Recht, dass das Verbum *fare* keinerlei Gewähr biete, dass es sich ursprünglich um ein »machen, verfertigen, herstellen» gehandelt habe, da *fare* wie *faire*, *machen*, *göra* eine grosse Rolle als stellvertretendes Verbum spiele. Vor allem aber, und das scheint auch mir das Entscheidende zu sein, erklärt sich dann nicht, wieso der Ausdruck *far fiasco* zunächst auf die Sphäre der Bühne beschränkt war, wie das die frühesten literarischen Belege bei Filippo Pananti, Il Poeta di Teatro (1808) zeigen und die Wörterbücher vielfach (wenn auch die Mundartenwörterbücher keineswegs so eindeutig wie die schriftsprachlichen) betonen. Und schliesslich lässt sich mit Låftmans Erklärung nicht die Wendung *appiccare il fiasco ad alcuno* erläutern, die wahrscheinlich mit *far fiasco* in näherem Zusammenhang steht und die man dann ganz davon trennen müsste.

Dass die *Bühne* der Wendung erst ihre *Expansionskraft* gegeben hat, steht fest, damit allerdings noch nicht der *Ursprung* in dieser Sphäre. Aber es zeigt sich auch kein Weg von der Glasbläserei zu ihr. Es bleibt vielmehr das wahrschein-

lichste, dass es sich wie etwa bei französ. *faire four* »Misserfolg haben, durchfallen» um einen *Ausdruck des Bühnenjargons* handelt, der vom Theater aus sich eher die Mundarten als die Anerkennung in der Schriftsprache eroberte.

Heinertz hat nun seinerseits an die auch von Kluge-Goetze, Dt. etymol. Wb. aufgenommene Erklärung R. Hildebrands (Vom deutschen Sprachunterricht in der Schule S. 133) angeknüpft[1], die er schon in einem früheren Aufsatze *Göra fiasko — Bära hundhuvudet*, Moderna Språk XXXVIII, 1944, S. 228 ff. vertreten hatte. Danach bildet die bereits 1785 (also mehr als 80 Jahre vor der ersten schriftsprachlichen Buchung von *far fiasco*) gebuchte Wendung *appiccare il fiasco* »Übels von jemandem sprechen» (so Antonini 1785), »verkleinern» (so Flathe 1785), *appiccare il fiasco ad alcuno* »einen beschimpfen» (so Jagemann 1790) den Ausgangspunkt für die Wendung *far fiasco*. Durch Subjektsvertauschung und Anwendung von *fare* als stellvertretendes Verb sei *far fiasco* aus *appiccare il fiasco* entstanden und habe demnach die ursprüngliche Bedeutung »die (Schand-) Flasche umgehängt erhalten, verhöhnt werden».[2]

Bei *appiccare il fiasco* handele es sich ursprünglich, wie Heinertz im Anschluss an Hildebrand ausführt, um die Strafe des *Schandflaschentragens*, die in der sächsischen Stadt Wurzen noch im Jahre 1740 angewandt sei. (In der brandenburgischen Stadt Kalau ist sie nach einem Statut von 1746 für Weibspersonen, die sich dem Laster des Trunkes ergeben haben, sogar erst um diese Zeit neu festgesetzt worden, s. L. Günther, Deutsche Rechtsaltertümer in unserer heutigen deutschen Sprache. Leipzig 1903, S. 72 f.). Es sei zwar nicht mit Hildebrand und Kluge-Goetze S. 156[b] daran zu denken, dass einem

[1] Sie war bereits von Distel, Zur Bezeichnung »Fiasko machen», Zeitschr. f. d. dt. Unterricht Jgg. 13, 1899, S. 755 erneut dargelegt und mit weiteren Hinweisen versehen worden.

[2] Auf die Tragfähigkeit der angeführten Beispiele für diese Umwandlung gehe ich hier nicht ein.

durchgefallenen Schauspieler oder Sänger wirklich eine Flasche umgehängt worden sei, sondern es handele sich um eine bildliche Anwendung des Ausdrucks, der zur Zeit der Beziehung auf öffentliche Vorstellungen bereits die Bedeutung »einen beschimpfen, seiner Ehre Eintrag tun» angenommen hatte. Die Öffentlichkeit des Misserfolges auf der Bühne erkläre die Heranziehung dieses aus der öffentlichen Strafhandlung stammenden Ausdrucks.

Diese Auffassung, die eine leichte Abwandlung der Hildebrandschen nebst einer grammatischen Begründung darstellt, hat zweifellos etwas Bestechendes. Die Verbindung der beiden Ausdrücke *appiccare il fiasco* und *fare fiasco* ist in irgend einer Weise zweifellos notwendig. Es liesse sich sogar zunächst noch Gewichtiges als Stütze hinzufügen. Misserfolg im Theater ist, das war schon bei den Römern so, in der Regel mit einer Lärmszene verbunden, man denke nur an das lateinische *exsibilare* und *explodere*. Nun war das Schandflaschen- und Schandsteintragen (vgl. darüber unten S. 340) in der Regel eine ausgesprochene Lärmszene:[1] der Büttel oder eine andere Amtsperson ging Hörner oder Trompete blasend [2] oder Becken [3] oder Pauken [4] schlagend oder die Trommel rührend [5] (bisweilen zur Erhöhung der Schande nur mit einem Klöppel) [6] voran,

[1] Vgl. J. Grimm, Dt. Rechtsaltertümer 4. Aufl. Bd. 2, S. 315 ff. Eberh. Frhr. v. Künssberg, Über die Strafe des Steintragens, Breslau 1907, S. 24 f.

[2] Vgl. Grimm a. a. O., dazu etwa Stadtregt van Vollenhove I (= Overijsselsche Stad-, Dijk- en Markeregten 1. Deel), 1885, S. 105 A. l; Hennings, Monatsschr. f. Kriminalbiologie u. Strafrechtsreform Jgg. 29, 1938, S. 122.

[3] H. Knapp. Schuld und Sühne im alten bairischen Recht, Arch. f. Prozessrecht u. Strafprozess Bd. 66, 1919, S. 403; K. J. Frederiks, Het Oudnederlandsche Straafrecht, D. l. Haarlem 1918, S. 408.

[4] H. Knapp, Das alte Nürnberger Kriminalverfahren, Zeitschr. f. d. ges. Strafrechtswissenschaft Bd. 12, 1892, S. 241.

[5] Reuter, Hansische Geschichtsblätter Bd. 61, 1937, S. 84.

[6] Chr. J. Heil, Judex et Defensor in Processu Inquisitionis, Leipzig 1738, S. 343.

ja gelegentlich bestand die Bestimmung, dass der Richter dafür einen Pfeifer, der Gatte der unglücklichen Bestraften einen Pauker zu werben habe [1], oder gar, dass er selbst dabei zu pauken habe.[2] Dazu liesse sich vergleichen, dass franz. *fiascoter* mit »auspfeifen, austrommeln» wiedergegeben wird (s. Sachs-Villatte).

Ja, darüber hinaus! Von altersher hat das entfesselte Publikum den Durchfall eines Stückes oder eines Schauspielers gern durch Bewerfen mit Früchten, besonders faulen Äpfeln, faulen Eiern odgl. besiegelt. In der Vorrede seiner Schauspiele von 1615 erklärt Cervantes, dass er in einer bestimmten Periode zwanzig bis dreissig Stücke geschrieben habe, die sämtlich gespielt wurden, ohne dass man sie mit den Spenden von Gurken oder sonstigen werfbaren Gegenständen bedacht habe. Im Französischen gibt es die aus dem Bühnenjargon stammende Redensart *»il est mauvais à lui jeter des pommes cuites!»* (s. Arth. Pougin, Dict. hist. et pittor. du théâtre, Paris, 1885, S. 444). Ähnliches war zumeist auch das Los der zum Tragen der Schandflaschen oder zu entsprechenden öffentlichen Ehrenstrafen Verurteilten. Die Strassenjungen und die sonstigen Zuschauer bewarfen sie mit Kot [3], faulen Äpfeln [4], Eiern odgl. Gelegentlich kaufte der Richter selbst Eier auf und verteilte sie an die jungen Burschen zum Bewerfen der Delinquentin [5] oder die Behörde lieferte selbst die faulen Äpfel dazu.[6]

---

[1] Östreich. Weistümer Bd. 7, S. 413; vgl. Hans Fehr, Die Rechtsstellung der Frau und der Kinder in den Weistümern, 1912, S. 15.

[2] s. v. Künssberg a. a. O. S. 25.

[3] Korschelt, Neues Lausitzisches Magazin Bd. 63, 1887, S. 314; W. E. Wilda, Strafrecht der Germanen, Halle 1842, S. 522 f.

[4] F. Heinemann, Richter u. Rechtspflege in d. dt. Vergangenheit, 1899, S. 115, Abb. 118.

[5] Östreich. Weistümer Bd. 7, S. 124, vgl. v. Künssberg S. 24 f., Fehr a. a. O. S. 16.

[6] Frederiks, Oudnederlandsch Straafrecht S. 406.

Es hätte also sehr nahe gelegen, einen dieser Rechtssphäre angehörigen Ausdruck auf das Theater zu beziehen.

Man wird aber nun fragen müssen, wie es tatsächlich mit der zuerst von Hildebrand herangezogenen Strafe des Flaschentragens stand.

Hildebrand selbst war bei der Heranziehung dieser Strafe von dem Ausdruck *einem ein Klemperlein* (o. ä.) *anhängen* »jemandes Ehre einen Fleck anhängen, ihm etwas am Zeuge flicken» ausgegangen, das er für eine Ehrenstrafe hielt und das er in diesem Sinne im Dt. Wörterbuch Bd. 5, S. 1143 behandelte. Richtiger sah aber wohl M. Heyne bezüglich dieses Ausdruckes [1]: es handelte sich bei dem Anhängen des Klemperlein nicht um eine Gerichtsstrafe, sondern um die Kennzeichnung des geistig Gestörten, des Irren, den man, so lange er nicht gemeingefährlich wurde, frei herumlaufen liess, den man aber zur Warnung mit klimpernden, blinkenden Blechstückchen behängte und an dessen »närrischem» Wesen man sich ergötzte. Die Klemperlein sind also die Vorläufer der Narrenschellen, die andererseits ein Relikt der vornehmen Modetracht des hohen und ausgehenden Mittelalters sind.[2] *Einem ein Klemperlein anhängen* heisst also eigentlich »einen zum Narren stempeln».

Das ist wichtig, weil es die genaue Parallele bildet zu dem gleichzeitig mit *appiccare il fiasco* auftretenden Ausdruck *appiccar sonagli ad alcuno* »über einen her sein, hergehen, Böses nachreden» (so Jagemann 1790, 1, 972[a]), das in den Wörterbüchern vielfach mit *appiccare il fiasco* gleichgesetzt wird, eine Gleichsetzung, die Heinertz a. a. O. S. 12 f. betont. Gewiss meinten auch die *sonagli* die Narrenschellen [3] (vgl.

[1] Körperpflege und Kleidung, Leipzig 1903, S. 170.

[2] Vgl. Fr. Nick, Die Hofnarren, Lustigmacher, Possenreisser und Volksnarren älterer und neuerer Zeiten, Stuttgart 1861, S. 73 ff.; K. F. Flögel, Geschichte der Hofnarren, Leipzig 1789, S. 71 ff; Dt. Wörterbuch Bd. 8, S. 2493.

[3] So heisst geradezu piem. lomb. *sonay* »Tor, Narr», s. Meyer-Lübke, Rom. etymol. Wb. Nr. 8087.

jedoch unten), wie das auch in der ganz entsprechenden deutschen Wendung *einem die Schellen anhängen*, s. Wander, Dt. Sprichwörterbuch 4, S. 128, 14 der Fall sein wird.[1]

Allerdings waren die Schellen bzw. Glöckchen gerade in Italien vielfach auch das Abzeichen der öffentlichen Dirnen, so etwa in Bergamo und in Mantua, und sie wurden in der lateinischen Rechtssprache mit *sonalium* bezeichnet[2], sodass der Ausdruck *appiccare sonagli* ursprünglich auch auf die Geschlechtsehre einer Frau gezielt haben könnte. Dass das möglicherweise nicht unbedeutsam ist für den Ausdruck *appiccare il fiasco*, wird unten zu zeigen sein.

Die wirkliche Schandstrafe des *Flaschentragens* aber war eine *Abart des Steintragens*. Über die Strafe des Steintragens hat Eberh. Frhr. v. Künssberg zweimal gehandelt, freilich

---

[1] Allerdings spielen Glöckchen auch im deutschen Strafvollzug eine Rolle. So erhält der ausgestellte Sträfling vielfach ein eisernes Halsband um mit einem Bügel, an dem ein (oder zwei) Glöckchen hängt, das bei jeder Bewegung ertönt, s. Korschelt, Das Strafrecht der Vorzeit in der Oberlausitz, Neues Lausitzisches Magazin Bd. 63, 1887, S. 314 u. 315; Moschkau, Saxonia 1, 1876, S. 32. Entsprechende Schellen sind oft verbunden mit den der Schandflasche verwandten Strafwerkzeugen des Schnabels (s. z. B. H. Pfenninger, Das Strafrecht der Schweiz, Berlin 1890, S. 112 u. Stöber, Alsatia 1875/76, S. 84) oder der Fiedel (s. z. B. E. Frhr. v. Künssberg, Rechtsgeschichte und Volkskunde, Jahrbuch für historische Volkskunde, Bd. 1, 1925, S. 106). In Dresden wird gar ein Mann verurteilt, vier Wochen lang eine Schelle am Hals zu tragen (O. Richter, Verfassungs- und Verwaltungsgeschichte der Stadt Dresden, Bd. 2, 1891, S. 77). Insbesondere ist Zwangsarbeit gern mit solchem »Schellenwerk» verbunden, wonach sie auch ihren Namen erhält (vgl. z. B. G. Schindler, Verbrechen und Strafen im Recht der Stadt Freiburg i. Br. 1937, S. 91 u. Korschelt, a. a. O. S. 315; Stöber a. a. O. S. 115).

[2] Ulysse Robert, Les signes d'infamie au moyen âge. Paris 1891, S. 185.

ohne das geographische Moment zu berücksichtigen.[1] Als Ersatz dafür bot er dann in seiner Rechtssprachgeographie, Heidelberg 1926, S. 42 f. eine Karte, leider ohne Ortsnamenschlüssel. Sein Material ist reichhaltig, aber keineswegs erschöpfend. Die Abart der Schandflasche wurde nur beiläufig erwähnt und auf der Verbreitungskarte nicht berücksichtigt. Es mussten daher Künssbergs Ergebnisse durch eigene Untersuchungen ergänzt werden.

Es ergibt sich folgendes: die Strafe des Steintragens ist eine ausgesprochen deutsch-skandinavische Strafe (mit Einschluss der flämisch-niederländisch-friesischen Gebiete). Aber auch in Deutschland war sie keineswegs überall heimisch. Für eine so wichtige und gut untersuchte Stadt wie Frankfurt a. Main ergibt sich z.B., dass sie ihr zu allen Zeiten fremd war. In der Schweiz war sie nur sehr sporadisch bekannt, so etwa in Schaffhausen, im Argau, in Bern. England ist sie bis auf ein sehr zweifelhaftes Beispiel fremd. Nach Frankreich ist sie nur sehr schwach von Deutschland aus ausgestrahlt. Allerdings stammt der wohl früheste Beleg (12. Jh.) von französischem Boden. Das ist aber offenbar auf Gründe der Überlieferung zurückzuführen.[2]

Italien, dessen Rechtsverhältnisse uns durch die reichhaltigen Veröffentlichungen der Statute der Städte sowie durch sorgfältige Untersuchungen gut bekannt sind, hat die Strafe des Steintragens im allgemeinen *nicht gekannt*. Nur in *Friaul*, das ja im Mittelalter längere Zeit zum Deutschen Reiche gehörte und insbesondere durch seine engen Beziehungen zur Grafschaft Görz dem deutschen Einfluss offen stand, ist ihre Anwendung

---

[1] Über die Strafe des Steintragens, Breslau 1907. — Rechtsgeschichte und Volkskunde. 2. Das Steintragen. In: Die Volkskunde und ihre Grenzgebiete, Jahrbuch f. historische Volkskunde Bd. 1, S. 102 ff.

[2] Für das hohe und ausgehende Mittelalter zählt z.B. R. Garraud, Précis de droit criminel, Paris 1882, S. 39 die Ehrenstrafen auf, ohne dass das Steintragen Erwähnung findet.

bezeugt. Für Gemona, Faëdis und Valvasone sowie für »nahezu alle friaulischen Statute» erwähnt sie Antonio Pertile, Storia del diritto italiano, Sec. ed. Vol. 5, Torino 1892, S. 342 u. 343, für Cividale, die alte Hauptstadt Friauls, J. Kohler, Das Strafrecht der italienischen Statuten des 12.—16. Jhs., Mannheim 1895—97, S. 111. Aus dem übrigen Italien kennen wir eine Menge anderer Schandstrafen (»Ehrenstrafen»); um nur einige zu nennen: von der schimpflichen Scherung [1], dem Tragen einer Mitra [2] oder einer Papierkrone [3], dem umgekehrten Eselsritt [4], dem Reiten auf dem steinernen Löwen auf dem Kapitol in Rom [5], dem öffentlich ausgestellten Schandbild [6], der Wassertauche und dem Wasserübergiessen [7], dem schimpflichen Umzug [8], meist wohl mit umgehängter Schandtafel bzw. einer Schrift, die der Menge das Verbrechen kund tat [9], oder auch mit beschmiertem Gesicht [10] bis hin zum Umzug in völliger Nacktheit.[11] Nirgends aber wird ausserhalb *Friauls* das Steintragen erwähnt. Es heisst dort auch stets

---

[1] H. U. Kantorowicz, Albertus Gandinus und das Strafrecht der Scholastik, Bd. 2, Berlin 1926, S. 269.

[2] Kohler a. a. O. S. 111, 156, 263, 561; G. Dahm, Das Strafrecht Italiens im ausgehenden Mittelalter. Beitr. z. Gesch. d. Strafrechtspflege Bd. 3, 1931, S. 306 f. J. Kohler, Florentiner Strafprozesse, Arch. f. Strafrecht 51, 1904, S. 319; Jousse, Traité de la Justice Criminelle de France, Paris 1771, Bd. 1, S. 135 (als bes. häufig in Italien).

[3] Kohler, Strafrecht S. 157.

[4] Kohler ebd. S. 155, 530, 538; Pertile a. a. O. S. 342.

[5] Pertile a. a. O. S. 341.

[6] Kohler, Strafrecht S. 155 u. 561; Pertile S. 346; J. Kohler u. G. degli Azzi, Das Florentiner Strafrecht des XIV. Jhs., Mannheim 1909, S. 50, 62, 198, 199; Dahm a. a. O. S. 308; Davidsohn, Geschichte von Florenz, Bd. 2, 2, 1908, S. 443.

[7] Kohler, Strafrecht S. 112 u. 156.

[8] Kohler, ebd. S. 153, 557, 561, 603.

[9] Pertile a. a. O. S. 347.

[10] Ebd. S. 344.

[11] Kohler, Strafrecht S. 109, 111, 156.

lapidem ferre oder *portare il sasso*; *nirgends tritt die Bezeichnung »Flasche« dafür auf.*

Denn die Bezeichnung dieser Strafe als Flaschentragen und ihre entsprechende Ausgestaltung ist keineswegs dem gesamten Gebiet des Steintragens geläufig. Es ist eine mehr oder weniger humoristische Ausgestaltung, gewiss an einer bestimmten Stelle von einem witzigen Kopf erfunden: der runde oder längliche Stein, der in eiserner Fassung an einer um den Hals gelegten Kette der Delinquentin auf der Brust bzw. auf dem Rücken hing und mit dem die arme Sünderin in grotesker Prozession einen bestimmten Weg zurücklegte, erinnerte einen Spottvogel an die Pilger mit ihrer Kürbisflasche[1]; man betrachte nur einmal die Abbildung solch eines Schandsteines[2] sowie der berühmten Schandflasche von Bautzen[3] und vergleiche damit Pilgerbilder.[4]

War erst einmal der humoristische Name »Flasche« gegeben, so konnte die weitere Ausgestaltung von allein erfolgen, indem nun der Stein wirkliche Flaschenform erhielt oder, wie in Bautzen, Mittweida und Kalau neben dem zur Flasche ausgeformten Stein auch Holzflaschen in Gebrauch kamen, die entweder massiv waren oder mit Sand gefüllt wurden.[5]

Name und Ausgestaltung zur *Flasche* blieb aber auf ein enges Gebiet beschränkt, von dem nur wenige Ausläufer sich

---

[1] Vgl. Müller-Mothes, Illustriertes archäologisches Wörterbuch, Lpz. 1877, Bd. 1, S. 414.

[2] Vgl. z. B. Zittauer Geschichtsblätter 1910 Nr. 11/12; v. Künssberg, Rechtsgesch. u. Volkskunde Taf. 10, Fig. 5.

[3] Ebd. Taf. 11, Fig. 10.

[4] Vgl. Paul Lacroix, Vie militaire et religieuse au moyen âge et à l'époque de la Renaissance, Paris 1877, S. 423 Abb. 296 und noch Duden, Bildwörterbuch Abb. 193 D.

[5] Korschelt, Neues Lausitzisches Magazin Bd. 62, 1886, S. 19 u. 63; 1887, S. 314; Distel, Strafrechtsgeschichtliche Findlinge, N. Arch. f. Sächs. Gesch. N. F. 9, 1888, S. 338 f.; Moschkau, Saxonia Bd. 1, 1876, Nr. 7. S. 53; G. Schlauch, Sachsen im Sprichwort, Hannover 1905, S. 24.

auch in fernere Bezirke erstreckten. Die Schandflasche, auch Büttelsflasche genannt[1], war fast ausschliesslich in einem ziemlich geschlossenen *obersächsisch-lausitzisch-schlesisch-nordböhmischen Raum* heimisch: allein für Leipzig[2], Wurzen[3], Oschatz[4], Dresden[5], Freiberg i. S.[6], Bautzen (s. o.), Stolpen[7], Bischofswerda[8], Mittweida[9], Kalau[10], Liegnitz[11], Voigtland[12], Eger[13] ist uns (von einigen gleich zu nennenden sporadischen Vorkommen abgesehen) die Schandflasche bezeugt. Durch dynastische Beziehungen ist sie nach Wittenberg[14] gelangt, wohl durch Stadtrechtsverbindung nach Braunschweig.[15] In Osnabrück hatten die Schandsteine nach Strodtmann Flaschenform[16], doch hatten sie hier offenbar niemals diesen Namen. Umgekehrt wird einmal in einer Stralsunder Chronik des 16. Jhs. für die auch in Pommern wohlbekannte Schandsteinstrafe der Ausdruck Schandflasche gebraucht; hier scheint es sich aber

---

[1] Das Tragen der Schandflasche hiess daher auch *aus des Büttels Flasche trinken* s. z. B. Sello, Märkische Forschungen Bd. 16, 1881, S. 102; H. Schrader, Das Trinken, Berlin 1890, S. 61; G. Schlauch, Sachsen im Sprichwort, 1905, S. 24.

[2] Moschkau a. a. O. S. 53.

[3] Distel a. a. O. S. 338.

[4] J. G. Ullmann, Das Strafrecht der Städte der Mark Meissen, der Oberlausitz, des Pleissner, Oster- und Vogtlandes während des Mittelalters, Leipziger rechtswiss. Studien H. 34, 1928, S. 49 A. 31; Korschelt a. a. O. Bd. 62, S. 19.

[5] Ullmann S. 49; O. Richter, Verfassungs- u. Verwaltungsgesch. d. Stadt Dresden, Bd. 2, 1, 1891, S. 77; Moschkau a. a. O.

[6] Moschkau a. a. O.

[7–9] Moschkau a. a. O.; Korschelt a. a. O.

[10] Moschkau a. .a. O.

[11] Grimm, Dt. Rechtsaltertümer[4] 2, 316.

[12] Moschkau a. a. O.

[13] Jelinek, Mhd. Wörterbuch f. Böhmen S. 873.

[14] Heil, Judex et Defensor 1717, S. 343.

[15] Grimm ebd.

[16] Osnabrück. Wb. S. 197.

um Übertragung eines ortsfremden Namens zu handeln.[1] Wohl durch Beziehungen des sächsischen Bergbaus zum steirischen begegnet das Flaschentragen im 16. Jh. auch einmal vereinzelt in der Steiermark.[2]

Sehr wesentlich ist, dass im *Elsass*, wo die Strafe des Steintragens ausserordentlich verbreitet war und wo sie sich bis 1781 gehalten hat, sich *niemals die Bezeichnung Flasche* dafür findet.[3]

Ist also schon in Deutschland, wo die Strafe des Steintragens sehr verbreitet war, die Sonderart des Flaschentragens und die entsprechende Bezeichnung sehr begrenzt, so sind wir gegen das Zeugnis der Rechtsquellen gewiss *nicht berechtigt, Italien*, wo nur Friaul das Steintragen kannte, *die Strafe des Flaschentragens* im Sinne der deutschen Quellen, auf die Hildebrand und Heinertz hinweisen, *zuzuschreiben.*

Aber, so wird man einwenden, beweist nicht die Wendung *appiccare il fiasco* diese Strafe auch für Italien? Da muss man mit Nein antworten. Zunächst könnte der Ausdruck zwar in der Rechtssphäre, aber in ganz anderem Rahmen entstanden sein. Die Strafe des Steintragens und ebenso des Flaschentragens ist ja fast ausschliesslich eine Strafe für Weiber, die weit überwiegend für Zanksucht und böse Worte, sonst fast nur noch für Gotteslästerung und Ehebruch verhängt wird. Die Beziehung zur schlechten Leistung auf der Bühne ist dabei doch sehr gering.

Dagegen gab es eine andere Strafe, bei der auch der *fiasco* erscheinen konnte: auch in Italien war es üblich, Verkäufer, die sich falscher Masse oder Gewichte bedienten, mit Um-

---

[1] Stralsunder Chroniken ed. Zober Bd. 2, S. 174; Hoefer, Germania 18, 1873, S. 7.

[2] Unger-Khull, Steir. Wb. 238[b].

[3] Wir sind über das Steintragen im Elsass durch verschiedene Untersuchungen Stöbers aufs genaueste unterrichtet, vgl. bes. die grosse Abhandlung über den Klapperstein nebst ähnlichen Strafarten. Alsatia 1875/76, S. 69—180.

hängung dieser Masse oder Gewichte auszustellen und dem Spott der Menge preiszugeben.[1] Da *fiasco* ja neben der Bedeutung der Flasche auch die eines bestimmten Mengenmasses hat, besonders in Florenz, so wäre es denkbar, dass die öftere Ausstellung damit zu der festen Wendung *appiccare il fiasco* geführt hätte. Das schlechte Mass eines Verkäufers liesse sich wohl mit der schlechten Leistung eines Schauspielers in bildliche Verbindung bringen.

Trotzdem erscheint mir dies als Grundlage für die Wendung *nicht* wahrscheinlich, zumal die älteren Wörterbücher *fiasco* als Mengenmass noch nicht verzeichnen.

Sieht man in der oben erwähnten Gleichsetzung der Wendungen *appiccare sonagli ad alcuno* und *appiccare il fiasco ad alcuno* (s.o. S. 336) nicht bloss eine äusserliche Zusammenstellung auf Grund einer Ähnlichkeit der übertragenen Bedeutung, sondern ein Kennzeichen gleicher Entstehung, so gäbe es allerdings eine Möglichkeit, beide Ausdrücke entstehungsmässig mit einander zu verbinden. Sind die öffentlichen Dirnen in Italien vielfach gezwungen, zur Kennzeichnung Glöckchen zu tragen (s.o. S. 337), so scheint es auf der andern Seite eine alte Volksjustiz (keine rechtliche Strafe) mit einer Art Gegenstück gegeben zu haben: der Mann, der sich gegen die Geschlechtsmoral vergangen hatte, musste sich einem schimpf-

[1] s. Pertile a. a. O. S. 343; Dahm, das Strafrecht Italiens im ausgehenden Mittelalter S. 307; Fr. Zechbauer, Das mittelalterliche Strafrecht Siziliens nach Friedrichs II. Constitutiones regni Siciliae und dem sizilischen Stadtrecht, Berlin 1908, S. 36 f., 111 f. 150. — In gleicher Weise wurden Diebe mit dem gestohlenen Gut am Halse oder auf dem Rücken ausgestellt, für Italien s. Pertile a. a. O. S. 343; Dahm S. 307. So wird einem Dieb gelegentlich auch ein gestohlener Kelch umgehängt, vgl. z. B. F. Rau, Beiträge zum Kriminalrecht der Freien Reichsstadt Frankfurt a/Main im Mittelalter bis 1532. Jur. Diss. Freiburg i. Br. 1916, S. 95 A. 317. Sehr häufig ist das Anhängen von Säcken udgl. — Auch dem Säufer wurde gelegentlich in Deutschland am Pranger die (Schnaps-) *Flasche* umgehängt, s. Heinemann, Richter und Rechtspflege S. 117.

lichen Umzug unterziehen, wobei ihm irdene Gefässe (vasa fictilia) an den Hals gehängt wurden. So berichten es die Vitae patrum von dem hl. Makarius[1] und zwar bereits in einer Fassung spätestens aus dem 13. Jh., da die Stelle in der deutschen Versbearbeitung, dem Veterbuoch (ed. Reissenberger, Dt. Texte des Mittelalters 22, 1914, V. 22419 ff.) begegnet (der Heilige ist beschuldigt, eine Jungfrau geschwängert zu haben und wird zur Strafe von den Angehörigen des Mädchens nackt, den Hals mit Kesseln und Töpfen behängt, durch die Strassen geführt); nach dem von Palm herausgegebenen Prosatext des 15. Jhs. (Bibl. des Stuttgart. Lit. Vereins 72, 1863, S. 74) werden ihm *hefene und kruge* an seinen Hals gebunden. Ähnlich war in der Schweiz ein Umzug mit einer Leimpfanne eine der (meist für Sexualvergehen verhängten) Strafen der Knabenschaften.[2]

Aber wenn es auch durchaus denkbar ist, dass an die Stelle der Töpfe ein *fiasco* trat, so fehlt doch die ausdrückliche Bezeugung dieses Brauches für Italien sowohl wie die Gewähr, dass dieser Zug der Legende des Hl. Makarius, der z. B. der Legenda Aurea des Jacobus de Voragine fehlt, der in Italien vorgenommenen Redaktion der Vitae Patrum angehört. Und wenn sich hier auch eine Art Gegenstück zu der Wendung *appiccare sonagli* ergeben würde, sofern sich nämlich die *sonagli* ursprünglich nicht auf den Narren, sondern auf die Kennzeichnung der öffentlichen Dirnen bezog, so ist doch schwer ein Vergleichspunkt zu finden, der gerade diesen Schimpf auf

[1] In der Ausgabe des lateinischen Textes von Heribert Rosweyde, Antwerpen 1628, S. 515[b].

[2] E. Hoffmann-Krayer, Knabenschaften und Volksjustiz in der Schweiz. Schweiz. Arch. f. Volkskunde 8, 1905, S. 92. — Aus dem Strafrecht des Wallis geht hervor, dass es bei einem schimpflichen Umzug zur Bestrafung einer Sexualverfehlung nicht so sehr darauf ankam, dass das Begleitsymbol in einer Beziehung zu dem Vergehen stand, sondern dass es grotesk und auffällig war, s. Jean Graven, Essai sur l'évolution du droit pénal Valaisan jusqu'à l'invasion française de 1798, Diss. Genf 1927, S. 215.

den Bühnenmisserfolg bezog. Ich glaube also, dass man auch diese Möglichkeit wird *ausschalten* müssen.

Wurde oben dargelegt, dass der Ausdruck *appiccare il fiasco* nicht die Strafe der Schandflasche im Sinne der deutschen Zeugnisse beweisen könne, so fragen wir jetzt, ob denn der Ausdruck *überhaupt* eine *konkrete Unterlage* gehabt haben muss.

Etwa gleichzeitig mit der ersten Buchung von *appiccare il fiasco* findet sich die Verbindung von *appiccare* mit *zana* »Korb» in doppelter Bedeutung: *appiccare zana* heisst »einen betrügen, prellen» (so Flathe 1, 1785, S. 1857, Jagemann 1790, 1, 65[b]; Tommaseo-Bellini 1, 524[c]); *appiccare zane* dagegen »einem etwas Übles schuld geben» (Jagemann 1, 1145[a]; Weber 1, 543[a]), »über einen hergehen» (Flathe 1, 2347), »einem eine Schuld zuschieben» (Tommaseo-Bellini Bd. 4, 2, S. 1932[e]); wörtlich wäre das »einem einen Korb (bzw. Körbe) anhängen». Hat auch hier eine Ehrenstrafe zugrunde gelegen oder wenigstens eine Sitte wie das deutsche Korbgeben, die aber für Italien sich bisher nicht hat nachweisen lassen? Aber Flathe und Jagemann geben auch bereits dem Wort *zana* ausser »Korb, Wiege» die Bedeutung »Betriegerey» (Jagemann 1, 1145[a]), »Prellerei, Schelmerei» (Flathe 1, 2347). Der Korb gilt aber nicht nur im Italienischen als Hilfsmittel zum Betrügen. Das Französische scheidet *C'est le fond du panier* »das ist Ausschuss» von *C'est le dessus du panier* »das ist das Beste», weil die Verkäufer obenauf in den Korb gute Ware legen, um den Anschein zu erwecken, dass alles so sei.[1] *Faire danser* (*sauter*) *l'anse du panier* heisst geradezu »bei Einkäufen betrügen».[2] Die Bedeutung »Betrügerei, Prellerei, Schelmerei» wird sich also für *zana* unabhängig von der Wendung mit *appiccare* und bereits vor ihr entwickelt haben.[3]

---

[1] Vgl. Gottschalk, Die sprichwörtlichen Redensarten S. 230.

[2] Gottschalk ebd.

[3] Auch *appiccar pesche ad alcuno* »einem Hiebe versetzen» bei A. Morri, Vocabolario Romagnolo-Italiano, Faënza 1840 S. 136[b] weist gewiss nicht auf einen Brauch hin, dem Gegner Pfirsiche

Die Verbindung von *appiccare* mit einem ursprünglich konkreten Wort wie *zana* darf also nicht darüber hinwegtäuschen, dass es sich hier um die Verbindung zweier Abstrakta handelt, wie *appiccare lite* »einen Streit anfangen» *app. amicizia* »Freundschaft knüpfen» (gleichfalls bei Jagemann 1, 65[b]). Tommaseo-Bellini bringt 1, 1861, S. 524 eine Fülle solcher abstrakten Wendungen, die keineswegs alle erst jungen Ursprungs sind, so z. B. *appiccare carote ad uno* »jemand Lügen aufbinden», das sicherlich nicht von einer Sitte ausgeht, jemandem Mohrrüben anzubinden; sondern die Übertragung von *carote* war schon in Wendungen wie *piantar carote* »Lügen aufbinden» erfolgt. Tommaseo-Bellini bietet nun u. a. auch eine Wendung wie *appiccare un taccia* (»Schandfleck, Fehler») mit der Umschreibung *Imputare, Apporre*, also »jemandem etwas beimessen, ihm eine Schuld geben, Fehler aufbürden, jemandem etwas Schlechtes nachsagen», also einer ganz ähnlichen Bedeutung wie *appiccar il fiasco*. Das stimmt nun durchaus zum Wörterbuch der Accademia della Crusca, das 1, 596 für eine Anwendungsgruppe von *appiccare* geradezu sagt: »detto di qualità morali e per lo più di vizj, difetti etc.»

Kann *fiasco* eine solche Bedeutung gehabt haben? Die italienischen Wörterbücher bieten nichts dergleichen. Sie bringen auch sonst keine übertragene Bedeutung von *fiasco*, die auf die Spur des Ausdruckes *appiccare il fiasco* oder auch des später belegten *far fiasco* führen könnte. Denn, das sei hier erst noch eingeschaltet, auch die Bedeutung »Blase, Wasserblase», die dem franz. *bouteille* ebenso wie dem nd. *Buddel* (vgl. z. B. Dähnert S. 59[a], dazu Schiller-Lübben 1, 367[b])[1] zukommt und die leicht zum Begriff des Misserfolges

---

anzuhängen, sondern *pesca* hatte hier bereits vor dem Zustandekommen der Wendung die übertragene Bedeutung »blauer Fleck auf der Haut» angenommen.

[1] Auch dem hd. *Flasche* eignet wenigstens eine ähnliche Bedeutung, vgl. z. B. L. Spitzer, Zeitschr. f. roman. Phil. 46, 1927, S. 591.

überleiten könnte[1], scheint dem Worte *fiasco* nicht nur in der Schriftsprache, sondern auch in den Mundarten zu fehlen.

Dagegen findet sich im *Französischen*, zwar weder von Larousse noch von Littré, Hatzfeld-Darmesteter oder v. Wartburg verzeichnet, *bouteille in der Bedeutung »Fehler, Schnitzer, Bock»*. Die Wörterbücher bringen es vom Beginn des 18. Jhs. zumeist bis um die Mitte des 19., dann verschwindet es meist wieder, wohl als veraltet. Es ist zunächst ein ausgesprochenes Schulwort. Das Dictionnaire universel français-latin von 1704, eines der ersten, die es bieten, definiert; *bouteille se dit aussi en collège des fautes, des solécismes qu'on fait soit en parlant, soit en écrivant = Mendum, Erratum»*. Ähnlich Farretière, Dict. universel contenant tous les mots français 1701. Matth. Kramer, Dictionarium, Nürnberg 1712 bringt dann 1, 267 *faire des bouteilles en parlant ou en écrivant* »Böcke, vitia, Schnitzer machen in Reden und Schreiben, v. *faute, solécisme, barbarisme»*. Becherelle, Dictionnaire national Bd. 1, 1851, eines der letzten rein französischen Wörterbücher, die den Ausdruck bringen, verzeichnet 464[d] ohne Hinweis auf Gebrauch oder Ursprung in der Schule *faire une bouteille* »commettre une erreur» Es hat also offenbar eine Verallgemeinerung der Anwendung stattgefunden. A. Peschier, Suppl. zu Mozin 1859 übersetzt es sogar »einen Bock schiessen, sich ungeschickt benehmen» (44[c]).

Wie mag diese *Bedeutung zustande gekommen* sein? Gewiss nicht so, wie die Bedeutung »Schnitzer, dummer Streich» für *brioche* »feines Weissbrötchen» entstanden sein soll; die Musiker der Oper hatten für jeden Fehler eine Strafe festgesetzt, deren Ertrag dazu diente, *brioches* zu kaufen, die man gemeinsam verzehrte.[2] Das gemeinsame Leeren einer Flasche entspricht schwerlich dem Schulgeist des 17./18 Jhs.

---

[1] Vgl. franz. *remporter une vessie* (Blase) »Fiasko machen» Thibaut 149 A., 1, 750[b] und im Argot *bouillon* »Blase», »Misserfolg», s. Alessio a. a. O. S. 17[b].

[2] Vgl. Hatzfeld-Darmesteter, Dict. gén. 1,298[b]; Plate a. a. O. S. 24.

Die Entwicklung könnte von der Bedeutung »Blase» ausgegangen sein, die *bouteille* von altersher ebenfalls zukommt. Aber die Wörterbücher trennen es von Anfang an von dieser Bedeutung und stellen es zur Bedeutungsgruppe »Flasche», empfinden also keinen Zusammenhang mit jener.

Bei einem Schulwort wird man nun und zwar besonders im 17./18. Jh. zunächst nach etwaigen *antiken Vorbildern* Umschau halten müssen. Da scheint es mir nicht ausgeschlossen, dass ein Zusammenhang mit lat. *ampulla* besteht. Dies Wort für »Flasche» hat in Übersetzung von griech. *λήκυθος*, das ursprünglich die Schminkflasche bedeutet, dann die Schminke und den stilistischen Aufputz, die Bedeutung »Redeschwulst, Prunkworte, Bombast» übernommen. Die lateinischen Wörterbücher der Renaissancezeit und der Zeit, in der uns das fragliche *bouteille* zuerst bezeugt ist, zeigen, wie der Klang dieses ursprünglichen Stilbegriffes immer ungünstiger wurde. So sind für Frisius Tigurinus (1574) *ampullae* »stoltze und aufgeblassne Wort». Basilius Faber in der Bearbeitung von J. M. Gesner (1735) erklärt 133[a], weil *ampulla* »ein vas .. vento plenum» sei, bezeichne es »verborum inanes tumores» und Reyher (1686) übersetzt es mit »Pralerey, Aufschneiderey», wie bereits mittelalterliche Glossare *ampullosus* mit »opgeblasen, hoverdich, hoemoedich» übersetzen (Dieffenbach, Gl. 31[c], Nov. Gloss. 21[b]).

Es dürfte daraus deutlich sein, dass im Gegensatz zum griech. *λήκυθος* die *ampulla* in der Schule des 17./18. Jhs. keinen erwünschten Schmuck mehr darstellte, sondern im Gegenteil verpönt war. Ist es da sonderbar, wenn solche *ampullae*, solche nichtssagenden hochtönenden Phrasen, in einer Schule mit strenger Schulzucht als Fehler angekreidet wurden und wenn schliesslich die Bezeichnung dafür zunächst lokal überhaupt für sprachliche Fehler angewandt wurde?[1] Es war

[1] Einen ähnlichen Weg der Entwicklung zeigt die Bedeutungsangabe für *ampullae* »convitia, gall. pouilles» also »Scheltreden, Vorwürfe» bei Du Cange 1, 235[a].

dann nur noch ein Schritt zur Übersetzung des Wortes ins Französische. Man wende nicht ein, dass man dann die französische Lautentsprechung *ampoule* gewählt haben würde. Es ist charakteristisch, dass sowohl Calepinus, Dict. undecim linguarum 1627 wie Faber-Gesner 1735 zur Übersetzung von *ampulla* nur frz. *bouteille*, nicht *ampoule* verwenden, dessen Adj. *ampoulé* in der alten Stilbedeutung weiterlebt (Dict. gén., Sachs-Villatte). Zudem könnte es sich um die bekannte dérivation synonymique, den Synonymenersatz besonders zur Steigerung des Bildes (Fläschchen zu Flasche) handeln, wie später auch in der Wendung *far fiasco* das Wort für die grosse Flasche *damigiana* eingesetzt wird. Dann hätten wir also von griech. *λήκυθος* über lat. *ampulla* zu franz. *bouteille* »Fehler» eine geschlossene Entwicklungsreihe.

Freilich lässt sich nicht leugnen, dass ein Zwischenglied, der Gebrauch von *ampulla* im Sinne von »Fehler», sich nicht nachweisen, sondern nur erschliessen lässt.

Es wäre daher auch denkbar, dass *bouteille* »Fehler, Schnitzer», mithin »Dummheit, die man macht» unabhängig von *ampulla* in einer ähnlichen Entwicklung, wie sie oben für *Buddel, Flasche* »Dummkopf» dargelegt ist, aus der Vorstellung der Hohlheit der Flasche entstanden ist, vielleicht in entsprechender Weise, wie heute aus *Flasche* »Dummkopf» sich *Flaschen spielen* »töricht, falsch, fehlerhaft spielen» entwickelt hat und dies vielleicht doch über kurz oder lang in der sachlichen Bedeutung »Dummheit, Fehler, Ungeschicklichkeit» für *Flasche* mündet, und wie etwa aus *gaffe* »Gefäss zum Salztransport» sich die Bedeutung »Fehler, Schnitzer, Bock, Dummheit» entwickelt hat (Sachs-Villatte).[1] Vergleichbar ist, dass im französischen Argot *une pochetée* »eine Tasche voll» sowohl für *bêtise* »Dummheit, Torheit» wie für *imbécile* »Dummkopf» gebraucht wird, s. Irmgard Schultz, Bildhaftigkeit im fran-

[1] Anders W. Gottschalk, Französische Schülersprache, Heidelberg 1931, S. 112.

zös. Argot, Giessen 1936, S. 69 (Giessener Beitr. z. Roman. Phil. H. 27).

Gibt es nun eine *Verbindung* zwischen frz. *bouteille* »Fehler, Ungeschicklichkeit» und den italienischen Wendungen mit *fiasco*? Wenn *fiasco* »Misserfolg», worauf der Gebrauch in der italienischen Schriftsprache, die wiederholten Hinweise in den Wörterbüchern (Heinertz a. a. O. S. 8 f.) sowie die ausdrückliche Betonung bei Cherubini hinweist, tatsächlich zunächst als ein *Ausdruck der Theaterwelt* aufgekommen und erst nach längerem Gebrauch im Jargon der Schauspieler in Mundart und Schriftsprache gelangt ist, so liegt eine Beziehung sogar sehr nahe.

Wir haben die *Entstehung des Ausdruckes* dann da zu suchen, wo französisches Schul- und Theaterwesen lange Zeit mit italienischem Theaterwesen in unmittelbarster Berührung stand, nämlich in Paris.

Nach seiner Rückkehr nach Paris im Jahre 1716 ging das Théâtre-Italien (Comédie-Italienne) wie vereinzelt schon vorher mehr oder weniger zum Französischen über.[1] Dies geschah unter starkem Widerstand der Comédie-Française und ihrer Anhänger.[2] Nun weiss man ja, welche Anforderungen das Stegreifspiel sprachlich an den Schauspieler stellt.[3] Man kann es als unausbleiblich ansehen, dass diesen geborenen italienischen Schauspielern im Eifer des Spiels gelegentlich sprachliche Fehler und grössere Entgleisungen unterliefen. Dem letzten Harlekin des italienischen Theaters in Paris C. A. Bertinazzi,

---

[1] Vgl. z. B. P. Lacroix, XVIII[e] siècle. Institutions, Usages et Costumes. 4[e] éd. Paris 1885, S. 411; A. Pougin, Dictionnaire historique et pittoresque du Théâtre, Paris 1885, S. 211 ff.

[2] Vgl. die anschauliche Schilderung bei Fr. Nick, Die Hofnarren Bd. 2, S. 98 f. Von den starken Schwierigkeiten, mit denen die Comédie-Italienne zu dieser Zeit zu kämpfen hatte, gibt Pougin a. a. O. S. 211 ff. ein eindrucksvolles Bild.

[3] Vgl. Nick S. 112 f.

Carlin genannt († 1783), wird nachgerühmt, dass er es von sich selbst so weit gebracht hatte, fast immer französisch zu reden.[1] Man kann sich daraus ein Bild machen, wie es im Durchschnitt mit der Sprachreinheit bestellt war.

Sicher haben die Gegner des französischen Spiels der Comédie-Italienne diesen Konkurrenten der Comédie-Française solche Fehler aufgemutzt, zumal wenn der Sinn der Handlung dadurch beeinträchtigt wurde.[2] Da damals gerade der Einfluss der Jesuitenschulen auf das Theater sehr gross war[3], ist es nicht verwunderlich, wenn der Schulausdruck *bouteille* hierfür in Anwendung kam. Wurde aber *bouteille* für die sprachlichen Entgleisungen der Comédie-Italienne angewandt, so war es naheliegend, dass solch ein Ausdruck von den italienischen Schauspielern selbst übernommen und in ihre eigene Sprache übersetzt wurde. Dass man dazu nicht das lautlich entsprechende *bottiglia*, sondern das auch sachlich besondere *fiasco* wählte[4], ist gewiss wieder als solch eine dérivation synonymique, ein Synonymentausch zur drastischen Verstärkung des Ausdrucks anzusehen; vielleicht geht dies auch

---

[1] Nick a. a. O. S. 100.

[2] Vom dem sprachlichen Mischmasch, an dem man sich im 17. Jh., als das Publikum noch in ausreichendem Masse das Italienische beherrschte, erfreute, gibt Pougin a. a. O. S. 209 eine Vorstellung. Im 18. Jh. aber war diese Voraussetzung für das Vergnügen an solcher sprachlichen Freiheit geschwunden (vgl. ebd. S. 211 f.; Lacroix S. 421).

[3] Vgl. z. B. Lacroix a. a. O. S. 431.

[4] Dass übrigens *bouteille* nicht bloss die uns geläufige Flaschenform, sondern auch Formen, die der des *fiasco* entsprachen, bezeichnen kann und erst recht im 18. Jh. konnte, ergibt sich aus P. Rouaix, Dictionnaire manuel illustré des idées suggérées par les mots, Paris 1901, S. 63[a]; vgl. auch Gilliéron, Atlas linguistique de la France, Reg. bd. S. 67, Suppl. S. 99 u A. Dauzat, Les argots des métiers franco-provençaux, Paris 1917 S. 115.

auf die Initiative eines Toskaners zurück, dem *fiasco* das Urbild der Flasche überhaupt war.[1]

Das übertragene *fiasco* hätte dann also zunächst wie *bouteille* »Fehler, Irrtum» bedeutet. Eine Wiederspiegelung dieses Zustandes findet sich noch im Venezianischen, wo *fiascheggiare* heisst »commettere un fallo» (Boerio, Diz. d. dial. Venez. 3ª ed. S. 268). Dass aber italienische Schauspieler auf französischem Boden eine markante Bezeichnung aufgriffen und sie dann ihrer eigenen Muttersprache einverleibten, wäre nicht das erste Mal; man braucht nur an die Entwicklung des Namens *Harlekin* zu denken, wie sie uns Flasdieck dargestellt hat.[2]

In der einfachen Bedeutung »Fehler, Irrtum» hat aber offenbar die Bedeutungsentlehnung *fiasco* keine besondere Wirkung ausgeübt. Es vollzog sich aber im Schauspielerjargon eine Weiterentwicklung.

Bei den Theaterverhältnissen des 18. Jhs. werden sich die Gegner der Comédie-Italienne nicht damit begnügt haben, solche Entgleisungen in kritischen Gesprächen zu belachen, sondern sie werden sie zu den auf den Pariser Bühnen üblichen und noch von Voltaire bekämpften[3] Lärmszenen ausgewertet

---

[1] Vgl. Paul Scheuermeier, Wasser- und Weingefässe im heutigen Italien. Sachkundliche Darstellung auf Grund der Materialien des Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz, Bern 1934, S. 54 f. — Dass im übrigen der Name *fiasco* keineswegs auf Flaschen der Art beschränkt war, wie sie heute in der italienischen Schriftsprache diesen Namen tragen und wie wir sie uns gemeinhin darunter vorstellen, lässt sich leicht aus Scheuermeiers Darstellung ersehen. So heissen auch Tonflaschen ohne Strohumhüllung *fiasco* oder *fiasca* und Sch. betont S. 59 ausdrücklich, dass der Name *fiasco* nicht von den strohumflochtenen Glasflaschen ausgegangen sein kann.

[2] Zeitschr. f. englische Philologie Bd. 49, S. 225—340.

[3] Vgl. z. B. Lacroix a. a. O. S. 416.

haben.[1] Die italienischen Schauspieler standen dann vor der Frage, wer den Anlass zu dieser Missfallenskundgebung gegeben habe. In dem bestimmten Artikel der Wendung *appiccare il fiasco ad alcuno* »einem den Fehler, den Missgriff (nämlich den, der die Lärmszene des Publikums auslöste) zuschieben, ihn ihm zur Last legen» möchte man geradezu die Reaktion der Gemeinschaft, der Schauspielertruppe auf solch einen Zwischenfall sehen. Erst diese Wendung erwies sich als schlagkräftig. Erst sie gelangte in grösserem Umfange durch nach Italien heimkehrende Schauspieler der Comédie-Italienne nach Italien und gewann dort die weitere Bedeutung »jemandem etwas zur Last legen, einem etwas anhängen, ihn beschimpfen», ganz wie sich *appiccare una taccia* zu dieser Bedeutung entwickelt hat.

Ein Missgriff aber, der eine Missfallensbezeugung des Publikums auslöste, konnte leicht zum völligen Misserfolg sei es des Schauspielers, sei es des ganzen Stückes führen.[2] Auch sprachlich stehen sich ja »Fehler, Irrtum» und »Misserfolg» vielfach nahe. Am deutlichsten zeigt das die Sippe unseres Wortes *Fehler*: neben unserm *Fehler* (eigtl. »Fehlschuss») steht *fehlen* u. a. »misslingen, fehlschlagen» (Grimm, Dt. Wb. 3, 1423/25), das ganz folgerichtig von Brynildsen, Dt.-Norweg. Wörterbuch (1900) S. 226[b] mit »slaa feil, mislykkes, strande» übersetzt wird. Entsprechendes gilt im Ursprungsgebiet des Wortes, in der Romania, wofür nur ein paar Beispiele angeführt seien. Neben ital. *fallo* »Fehler, Versehen» steht *fallire* »fehlschlagen, misslingen, Bankrott werden». Ebenso in den Mundarten: etwa in der Mundart des Engadins steht neben *fal* »Fehler, Irrtum»,

[1] Lacroix S. 418 u. 420 Sittengeschichte des Theaters (= Sittengeschichte der Kulturwelt und ihrer Entwicklung in Einzeldarstellungen) 2. Aufl. Wien 1927, S. 157. Die ausgesprochene Unduldsamkeit des damaligen Publikums und seine starke Neigung zur drastischen Kundgebung seiner Kritik betont auch Pougin a. a. O. S. 444.

[2] Vgl. Lacroix S. 419 f.; Sittengeschichte des Theaters a. a. O.

falla »misslingen, schlechten Erfolg haben».[1] *Faliment* »Misslingen» in der Mundart von Pavia wird erläutert: »dicesi di operazione andata male o di affare non riuscito».[2] Im Spanischen steht neben *falla* »Fehler, Defekt» *fallar* »fehlgehen, -schlagen, misslingen»; *fallido* »misslungen, fehlgeschlagen, bankrott»; *salir fallido* »fehlschlagen, misslingen» (woneben *fallo* »albern, tölpelhaft», Slabý-Grossmann, 1, 318[b]). In der Mundart des Engadin heisst *manchamait* »Fehler, Irrtum», *mancher* »missglücken, misslingen» (Palioppi a. a. O. S. 268[a] u. 554[b]). Franz. *four*, das in der Verbindung *faire four*, eigtl. »Backofen machen», dann »Misserfolg haben, durchfallen, Fiasko machen» in der Theatersprache des 17. Jhs. aufkam, ursprünglich vom Theaterstück gesagt, heisst in der Volkssprache nicht nur »Misserfolg, Durchfall, Niederlage», sondern auch »Fehler, Irrtum» (s. Alessio a. a. O. S. 50[a]). Das übertragene *loup* (ursprünglich aus der Fachsprache der Schneider), heisst »Irrtum, Fehler», *faire un loup* »sich irren, eine Dummheit machen» (neben »schlecht arbeiten») (Delesalle a. a. O. S. 166[b]); *loupé* »missglückt»; *louper* »missglücken» (Alessio a. a. O. S. 61[b]); es wird von Alessio mit dem gleichen Ausdruck »non riuscire in un intento» umschrieben, der sonst zur Umschreibung von *far fiasco* dient (vgl. auch Sainéan, Le langage Parisien S. 380; Plate S. 79); *louper le bac* heisst in der französischen Schülersprache »im Abitur durchfallen».[3] Ital. *vessa* hat die übertragene Bedeutung »Fehler, Versehen»; *fà un vessa* aber heisst »Fiasko machen».[4]

So kann es nicht auffallen, wenn *far fiasco*, nachdem der ursprüngliche Ausgangspunkt der sprachlichen Entgleisung

---

[1] E. Palioppi, Wörterbuch der romanischen Mundarten des Ober- und Unter-Engadins, 1902, S. 268[a] u. 554[b].

[2] C. Vignoli, Lessico del dialetto di Pavia s.v.

[3] Gottschalk, Französische Schülersprache S. 132.

[4] A. Horning, Zeitschr. f. roman. Philologie Bd. 31, 1907, S. 204.

unwirksam geworden war [1], im Mund der italienischen Schauspieler sich zu der Bedeutung »Misserfolg haben, Schiffbruch erleiden, durchfallen» entwickelte.[2] Diese Wendung blieb aber offenbar länger als *appiccare il fiasco* dem blossen Schauspielerjargon verhaftet und behielt zunächst stärker die Beziehung auf Bühnen- und öffentliches Vorstellungsleben.

Ist der Ausdruck aber bei den italienischen Schauspielern in Paris im Laufe des 18. Jhs. entstanden, so erklärt es sich gut, dass er im wesentlichen von Paris aus sich die Welt eroberte. Lange ehe *far fiasco* in der italienischen Schriftsprache allgemeine Anerkennung gefunden hatte und in die hochsprachlichen Wörterbücher eingegangen war, war franz. *faire fiasco* eine geläufige Wendung [3] und wurde von da aus 1837 durch Heine auch ins Deutsche eingebürgert.

Dürfen wir franz. *bouteille* »Fehler» in der oben dargelegten Weise mit lat. *ampulla* verbinden, so haben wir von griech. λήκυθος an eine fortlaufende Reihe bildlicher Verwendung der Flasche in stets neuer Bedeutungsentlehnung von einer Sprache

[1] Die völlige Französierung der Truppe erfolgte seit der Jahrhundertmitte durch Zustrom französischer Schauspieler und Heimkehr italienischer rasch; 1780 war Bertinazzi der letzte der alten italienischen Schauspieler (s. Pougin S. 214 u. 216).

[2] Es ist natürlich nicht ausgeschlossen, dass bei dieser Entwicklung auch der ursprüngliche Sinn von *fiasco* und die alte Vorstellung »Glück und Glas, wie bald bricht das» irgendwie mitgewirkt hat. Man denke z. B. an die spanische Wendung *resulta vidriosa la situación* »die Situation wird gefährlich, kritisch» (eigtl. »glasig, glasartig»), vgl. dazu Tallgren-Tuulio, Locutions figurées calquées et non calquées. Essai de classification pour une série de langues littéraires. Mémoires de la Société Néo-Philologique de Helsingfors IX, 1932, S. 279 f. S. 292.

[3] Immer wieder wird in französischen Wörterbüchern des 19. Jhs. anlässlich von *faire fiasco* betont, dass es im Italienischen *fare fiasco* nicht gäbe, so noch bei Scheler a. a. O., wie auch Hildebrand, Vom dt. Unterricht S. 133 erklärt: »aber ein *far fiasco* steht nicht im italienischen Wörterbuch, nur im französischen».

zur andern mit sich wandelndem Gehalt, aber doch im Zeichen des engen Zusammenhangs der abendländischen Sprachen.

Muss aber die Verbindung von *ampulla* und *bouteille* als nicht ausreichend sicher erweisbar beiseite bleiben, so findet *bouteille* und damit *fiasco* seine Erklärung in der oben für *Buddel, Flasche* dargelegten Entwicklung.

Greifswald

HANS-FRIEDRICH ROSENFELD

BESPRECHUNGEN

The Year's Work in Modern Language Studies by a Number of Scholars, edited for The Modern Humanities Research Association by S. C. ASTON. Vol. XIII (1951). Cambridge University Press, 1952. viii-430 pages. 50 s. net.

Cette excellente bibliographie, qui s'était arrêtée au t. X (comprenant l'année 1939), fut reprise en 1951 avec les t. XI (années 1940—49) et XII (année 1950); désormais elle doit paraître annuellement. Voici, en abrégé, le sommaire du volume qui vient de paraître, et la liste des collaborateurs: Latin médiéval (R. R. Raymo); Français et provençal (S. Ullmann, B. Woledge, Miss S. L. England, W. G. Moore, L. W. Tancock, R. J. North, R. Niklaus, T. V. Benn, L. T. Topsfield); Espagnol et portugais (Ig. González-Llubera, J. L. Brooks, F. Pierce, R. F. Brown, N. J. Lamb); Italien (B. Migliorini, K. Foster, C. Grayson, D. Maxwell White, Miss B. Reynolds); Allemand (E. A. Blackall, D. H. Green, R. E. Keller, Miss M. Beare, F. J. Stopp, Mrs E. C. Stopp, Miss D. Knight, W. I. Lucas); Langues scandinaves (N. L. Jensen, G. Roppen, I. P. Brandberg); Langues slaves (R. Auty, Mrs M. L. Danilewicz, R. F. L. Bancroft). Les renseignements fournis comprennent même les comptes rendus dont a été l'objet la littérature enregistrée, procédé d'autant plus louable qu'il est peu pratiqué dans ces sortes de travaux. La correction matérielle est remarquable. Cependant, à l'Index (p. 419) on trouve, à *Louis-Phillippe* (*sic*), deux références, dont l'une (p. 58) se rapporte en effet au roi de France, et le nom est, cette fois, correctement

écrit. Mais en cherchant à vérifier l'autre renvoi (p. 61) on ne trouve pas de Louis-Philippe, mais bien Philippe-Égalité, celui qui mourut sur l'échafaud en 1793 . . . Il faut rectifier aussi la graphie bizarre figurant dans le chapitre *Norwegian Studies* (p. 322): »the literary school in Sweden known as *Førtiotallistarna*», lire *Fyrtiotalisterna* (de même p. 414).

J'oubliais de dire que ce volume contient aussi (p. 393—98) la liste des thèses approuvées par les Universités de la Grande-Bretagne et d'Irlande au cours de l'année 1951. J'ai le plaisir d'y signaler l'édition des œuvres du trouvère Guillaume le Vinier, thèse présentée à l'Université de Manchester par M. J. R. Perceval. Il faut espérer qu'elle sera publiée sans retard. Le sujet est intéressant.

A. Långfors

Baudouin de Gaiffier, *Les sources latines d'un Miracle de Gautier de Coincy:* l'apparition de S^te^ Léocadie à S. Ildephonse. Analecta Bollandiana, extrait du t. LXXI (1953), fasc. 1—2, p. 100—32.

Le point de départ de l'éminent bollandiste est l'édition procurée en 1950 par M^me^ Eva Vilamo-Pentti du Miracle de Gautier de Coinci intitulé *De sainte Leocade au tans que sainz Hyldefons estoit arcevesques de Tholete, cui Nostre Dame donna l'aube de prelaz.*[1] L'étude de M. de Gaiffier se divise en deux sections: la première (p. 102—107) concerne les *Apparitions de S^te^ Léocadie et de la Vierge à S. Ildephonse* et a pour objet surtout les v. 1—208 et 477—712, la seconde (p. 107—119) les *Corps saints vénérés à Saint-Médard de Soissons* et se rapporte à la longue liste de saints nommés aux v. 1935—1957. Cette seconde section est complétée par un Appendice (*A propos des reliques conservées à Saint-Médard de Soissons*) comprenant trois paragraphes: I. *Identification de quelques saints peu connus;* II. *Translation de S^te^ Léocadie à Soissons;* III. *Leçons de l'Office des saintes reliques vénérées à Saint-Médard de Soissons* (ms. Vatic. Reg. 1894).

Les apparitions relatées dans les deux passages de Gautier indiqués ci-dessus sont signalées pour la première fois dans la biographie du saint archevêque généralement attribuée à

[1] Voir *Neuphilologische Mitteilungen*, LII (1951), p. 48—67.

l'évêque de Tolède Cixila (m. vers 783). Le fait qu'il existe de nombreuses concordances verbales entre la version de Gautier et celle attribuée à Cixila n'a pas échappé à M^me^ Vilamo-Pentti, mais elle n'a pas poussé assez loin l'examen des sources. Après la démonstration de M. de Gaiffier, aucun doute ne pourrait subsister: Gautier a certainement mis à profit la biographie latine attribuée à Cixila. Cependant le manuscrit utilisé par lui ne donnait pas comme auteur Cixila mais, comme plusieurs autres, Eladius: *Ce nos raconte Eladius* (v. 36). Gautier a aussi eu sous les yeux la plus ancienne Vie de S. Ildephonse, celle de Julien de Tolède (m. en 690). »Une des caractéristiques, écrit M. de G. (p. 104), du récit de Gautier est de mentionner non pas une mais deux apparitions de la Vierge à S. Ildephonse . . . Le poète n'est pas le premier à parler de cette double visite de Marie au saint archevêque. Dans la série des *Miracula beatae Mariae Virginis*, quelques-uns, qui se lisent dans des manuscrits du XII^e^ ou du XIII^e^ siècle, distinguent explicitement les deux apparitions. C'est dans un recueil de ce genre que le poète français a trouvé son modèle.»

Une remarque importante de M. de G. doit être relevée. Pourquoi Gautier a-t-il intercalé entre la vision de S^te^ Léocadie et celle de la Vierge une digression contre les Juifs et les seigneurs qui les protègent? »Avec raison M^me^ Vilamo-Pentti (notes, p. 226) souligne que le *Liber de virginitate* [de S. Ildephonse] était dirigé contre Jovinien et Helvidius et contre les Juifs. On comprend dès lors que le poète ait rédigé contre les fils d'Israël et leurs protecteurs une sévère admonestation . . . Il ne s'agit pas seulement d'un souvenir historique, mais d'un état de choses beaucoup plus proche de l'auteur . . . Gautier n'ignorait certainement pas qu'un siècle plus tôt, Guibert de Nogent (m. vers 1124) avait composé un *Tractatus de Incarnatione contra Iudaeos*. Ce traité visait particulièrement le comte de Soissons, Jean, qui protégeait les Juifs dans son domaine. Guibert de Nogent, dans le *De vita sua*, nous a révélé quel but il poursuivait en écrivant ce livre: *libellum quendam direxi quem contra Suessorum comitem iudaizantem pariter et haereticum* . . . Le titre de Gautier: *Ci parole des rois et des contes qui sueffrent les Gius por leur avoir*, ne fait-il pas allusion au comte de Soissons?»

M. de G., dans la deuxième section de son étude et dans l'Appendice, rectifie et complète, à propos des saints nommés par Gautier, les commentaires de M^me^ V.-P. Ainsi, par exemple, les

identifications proposées par elle touchant SS. Florian, Marianus, Maur et Pélage ne sauraient être retenues. M. de Gaiffier démontre qu'il s'agit là d'un groupe de dix saints, Florian et ses six frères, et les trois déjà nommés, groupe qui se rattache à la Maurétanie. Mais c'est tout ce qu'on en sait. On ignore aussi à quoi se réfère Gautier quand il parle (v. 1998) d'une translation de S. Florian à *Vilegruis*. Un spécialiste de la toponomastique saurait peut-être identifier cette localité.

L'important article de M. de G. contient encore d'autres renseignements d'un grand intérêt mais qui ne sont pas de nature à être analysés brièvement. Il a montré surtout qu'à Saint-Médard de Soissons Gautier avait à sa disposition une riche documentation dont les traces apparaissent dans son œuvre. M. de G. mérite la reconnaissance de ceux qui ont entrepris la préparation d'une édition critique des Miracles du grand prieur de Saint-Médard.

ARTHUR LÅNGFORS

D'une nonain ki issi de son abbeïe, éd. ROBERT GUIETTE. Romanica Gandensia, I.[1] Études de philologie romane, Gand, 1953, p. 7—22.

M. Guiette, dont la grande monographie sur *la Légende de la Sacristine* (1927) est bien connue, offre ici une bonne édition d'une version apparentée de près à celle de Césaire d'Austerbach et restée inédite. Elle est intéressante, malgré la corruption de l'unique manuscrit, ce qui n'a pas échappé à l'éditeur.[2] Les

[1] Ce tome est le début d'un recueil qu'avec l'appui financiaire de l'Université de Gand, vient de lancer une équipe de romanistes inspirant toute confiance. Nous lui souhaitons prospérité et longue vie. En plus de l'article de M. Guiette, le présent tome contient ces cinq études: *La diphtongaison des voyelles fermées du latin, principalement dans le domaine gallo-roman*, par Guy De Poerck; *Dialecte et patois. Esquisse d'une étude sémantique*, par Jacques Thomas; *Caractérisation affective en création lexicale. Le cas du wallon* ramponó, par Maurice Piron; *Sarde* che < *latin* ceu, par Louis Mourin; »*Magnifique, la luxure*». *Étude de syntaxe affective*, par Albert Henry.

[2] Le texte est tiré du ms. fr. 2162 de la Bibliothèque Nationale (inc. *Un miracle merveilles gent*). Il doit être ajouté à mes *Incipit*, p. 427.

variantes de la légende sont nombreuses. Dans le cas présent, la trame du récit est celle-ci. Une religieuse très dévouée à la Vierge s'est laissée séduire par un jeune homme, s'est enfuie du couvent et vit quelque temps avec son séducteur. Abandonnée par celui-ci, elle mène une vie de débauche. Un jour, l'envie lui prend de revoir son ancien couvent. En y arrivant elle apprend que personne ne s'est aperçu de son absence, la sainte Vierge l'ayant suppléée dans ses fonctions. La coupable confesse son péché (voir ci-après).

Je me permets de livrer en vrac le contenu de mes notes marginales. 77 *Soi descondire* (syn. de *soi escondire*), très rare (Godefroy, II, 561 b-c; Tobler-Lommatzsch, II, 1515), aurait mérité d'être signalé. 85 *S'otroia : pria*, la rime riche est obtenue en lisant *s'otroia* : *proia* ou bien *s'otria* : *pria*. 87 Quatre vers qui paraissent être sur la même rime (*i*); mais la syllabe qui précède est différente (*s'assenti* : *consenti*, *corronpi* : *ronpi*. 118 Vers trop court, il faut sans doute, au lieu de *connuisent*, lire *conneuisent* (rime *peuisent*). 129 Rimes grammaticales dans le goût de Gautier de Coinci (*tire* : *tire*, *tirant* : *tirant*, *tira* : *desatira*). 134 Au lieu de *noniaim*, ne faut-il pas lire *noinaim?* 164 Vers trop court qu'il serait facile de mettre sur pieds en lisant *Que a tous fu communs ses cors;* mais on pourrait aussi, au lieu de *communs*, lire *communaus*, terme courant en parlant d'une femme publique (*Qu'a t. fu communaus*). 181 *convint*. La première syllabe est sans doute, dans le manuscrit, écrite par le sigle bien connu; je le transcrirais plutôt par *cou-* ou *co-*, étant donné la rime (: *sovint*). 187 La nonne Béatrice arrive à la porte du couvent *U ja fust de grant renomee* (»où, jadis, elle était de grande renommée», sous-entendu: à cause de sa piété); il faut donc *fu*, au lieu de *fust* (mais ce *fust* n'est sans doute qu'une graphie). 205 Corr. ainsi ce vers trop court: *Car bien* [*set*] *et si lui est vis*. 208 *Et que tout adiés cante et lise; cante* est dans les fonctions d'un subjonctif (*cant*). 255 *Et si me siert comme devant; siert* est un impératif (*sierf*).

La sainte Vierge dit à la pécheresse:

»Prent tes clés, tes dras et ta ginple
Et maine boine vie et sinple
Et si me sierf comme devant
A ton pooir, et jou me vant
Que t'uevre sera bien *teüe*
Tant que par toi sera seüe.»

»Prends tes cles, ton habit et ta guimpe et mène une vie honnête et simple, et sers-moi comme par le passé autant que tu pourras, et moi je t'assure que tes mauvaises actions seront *tues* jusqu'à ce qu'elles soient rendues publiques par ta confession.» J'ai corrigé le *ceue* 257, où M. Guiette voit le part. p. de *cheoir*, en *teüe*, de *taisir*.

La fin du récit est à la fois abrupte et confuse. On y apprend

Que paradis i desiervi. 270
Bien fu *celee s'aventure.*

Puis vient, comme une sorte d'addition:

Or nous raconte l'Ecriture
Qu'elle le *dist a son couvent* 273
Pour ce que loaissent sovent
La mere Dieu. Elles si fisent,
A li siervir del tout se misent. 276

Les v. 271 et 273 semblent contradictoires. Il faut peut-être entendre que l'aventure de la nonne resta ignorée pendant quelque temps, puis fut divulguée (peut-être à l'approche de la mort de la nonne) pour servir à la plus grande gloire de la Vierge.

Pour Morawski (*Romania*, LXI, 1935, p. 174) le copiste »était probablement originaire de l'est de la France, de là quelques formes lorraines ou bourguignonnes.» Le présent texte est trop court pour permettre de se prononcer sur cette question. Je signale d'abord le traitement de quelques voyelles et diphtongues en position protonique: *astoit* (*estoit*) 14, *piciet* (*pechié*) 88, 151, *cudoit* (*cuidoit*) 136, *esvosiés* (*esvoisiés*) 59, *genillons* (*genoillons*) 51, *ourguel* 216; *au* est devenu *a*: *mavais* 64, *mafés* 114, *errament* 199, *communament* 209, *a siecle* 166, *a moustier* 266; *adiés* 208, *miervelles* 1, *siert* 255, *desiervi* 270 (»Wallonisch, strichweise Pikardisch», Suchier, *Aucassin*). Sous le ton, on remarque encore *retrast* (*retraist*). M e l i o r fait *miedre* 219, f o c u s *feus* (non *fus*).

Arthur Långfors

Charles H. Livingston, *Le jongleur Gautier le Leu.* Étude sur les fabliaux. Harvard Studies in Romance Languages, XXIV. Cambridge, Massachusetts, 1951. XII-377 pages. $ 5.00.

En 1911 on signala (voir *Romania*, XLII, 145) un manuscrit appartenant à la bibliothèque de lord Middleton à Wollaton Hall, Nottinghamshire, et contenant entre autres une collection de sept fabliaux attribués à Gautier le Leu. Cet auteur était déjà connu mais insuffisamment. On l'appelait erronément le Long, son surnom *li Lous* ayant été lu *li Lons*. Déjà en 1924 M. Livingston avait publié (*Romanic Review*, XV), d'après le manuscrit de lord Middleton, les fabliaux qui ne se trouvaient pas ailleurs. Aujourd'hui il nous offre l'édition intégrale des pièces attribuées ou attribuables à Gautier le Leu. C'est un auteur extraordinairement licencieux. Son style personnel et la hardiesse de ses idées enchantaient naguère Ch.-V. Langlois (*La Vie en France*, II, p. 375). Le texte est hérissé de mots et de formules rares, voire même uniques. M. Livingston s'est tiré honorablement de sa tâche, qui était d'autant plus difficile que le texte est à coup sûr très corrompu. Les remarques qui suivent ont pour but d'appeler l'attention sur certains problèmes qui réclament un supplément d'information. M. F. Lecoy, dans un compte rendu substantiel (*Romania*, LXXIV, 1953, p. 251—3), en a signalé d'autres.

N° II. *Del fol vilain*, p. 149—50, celui-ci s'approche de quatre bourgeois (dans une taverne, évidemment)

> Qui bevoient molt durement
> Claret a çucre et a piument 64

et leur demande:

> »Poroie joste vos mangier? 68
> — Amis, font il, nos bevons miés. 72
> Or venés *sapiier* qu'il set,
> Puis nos en dites vo penset.» 74

Aux Notes (p. 293) M. Livingston, à propos de *set* 73, cite quelques exemples de *savoir* au sens 'avoir le goût de . . .' (il aurait pu rappeler aussi le lat. *mel sapere*, etc.). *Sapiier* 73 est, au glossaire, traduit 'goûter', sans autre explication.

M. L. ne renvoie même pas à Godefroy (VII, 314[b]) qui a ce seul exemple: *sapiier* 'goûter, embrasser': Et de tous les quartiers de la terre alcuns ont *sapiiet* nostre foy (Fossetier, *Cron. Marg.*, ms. Brux., 2[e] partie). N'était ce second exemple (tiré d'un texte que j'ignore) [1], on aurait été tenté de rapprocher le terme du fabliau du verbe bien connu *piier* 'boire' et de voir dans la première syllabe *sa* l'adverbe *ça* (*Venés ça piier*). Mais cela ne va pas avec ce qui suit dans le texte. Ceux de mes lecteurs auxquels les dialectes du nord sont familiers sauront sans doute fournir d'autres exemples de *sapiier*, dont l'origine est encore obscure.

N° III. *La veuve*, elle pleure son mari (p. 167):

Por Diu, k'i revenist a mi!
Se nus mors hon le pooit faire,
Je li ferai son *treu tel* faire. 70
Dix, con jou ai awan songié . . .

Au glossaire (p. 376) on lit Treu 'tribut', avec renvoi aux Notes (p. 298) où est cité un passage (*treud de la mort*) de *Girart de Rossillon*, et la formule *treu de nature*, d'après Godefroy (VIII, 65[c]). M. Livingston explique ainsi le passage en question: »Le sens paraît être ici: 'Je lui ferai payer à la mort le tribut nécessaire pour revenir à la vie.' Néanmoins, le sens supposé du passage, de même que la forme inspire des doutes. Au lieu du futur *ferai*, que M. L. maintient dans sa traduction, on attendrait plutôt le conditionnel *feroie*, qui cependant ne convient ni à la rime ni au mètre. D'ailleurs *faire* se trouve à la rime des deux vers consécutifs 69 et 70, sans aucune différence de sens, ce qui permet de supposer que le texte est altéré. Cette hypothèse est renforcée par ce qui suit: *treu tel* est, selon toute probabilité, une corruption, et il est à peu certain que le modèle portait, non pas *treu tel*, mais *trentel*, qui est un mot bien connu (Godefroy, VIII, 41[a]) signifiant 'nombre de trente messes qu'on fait dire pour un défunt', 'service funèbre célébré le trentième jour après l'inhumation', etc. Mais que faut-il en faire dans ce contexte? C'est plus que je ne saurais dire.

N° VI. *De Dieu et dou pescour*, v. 207, dans une énumération de maladies, figure *li giste*, »mot qui ne se trouve pas

[1] Il s'agit, semble-t-il, de l'époque de la Réforme.

dans les dictionnaires», déclare M. L. aux Notes, p. 321, ce qui n'était pas une raison pour ne pas le faire figurer dans le glossaire. *Giste* n'a probablement rien à voir avec *gistarius* 'sick person requiring a litter', que M. L. mentionne en citant Baxter et Johnson, *Medieval Latin Word List* (1934); *gistarius* vient de *giste, gîte,* qui à son tour remonte à *jacere.* Je me demande si *li giste* ne doit pas être rapproché du mot germanique *gicht* 'goutte', dont l'origine d'ailleurs est incertaine.

Voici enfin quelques menues corrections. P. 6, rubrique, le ms. 19152 ne fait pas partie du fonds des Nouvelles acquisitions françaises. P. 11, en haut, il est dit que le ms. 257 de la collection Hamilton a été »récemment» acquis par la Reichsbibliothek de Berlin; supprimer le mot »récemment», l'acquisition a eu lieu peu avant 1883. P. 21, ligne 11 d'en bas; il n'est plus permis de parler de *Nausai,* depuis que Ch.-V. Langlois (*La Vie en France,* I, 1924, p. 288) a constaté que la vraie forme est *Nansai*; il s'agit probablement de Nambsheim près de Neuf-Brisach; même correction à pratiquer plus loin, p. 52, fin de la note. P. 26, ligne 8 d'en haut, le rédacteur de l'ancien catalogue des manuscrits de la Bibliothèque de Turin ne s'appelait pas Passini mais Pasini. P. 49, ligne 4, »Ce saint [Remacle, Romacle] rarement mentionné dans les textes littéraires du moyen âge . . .» Cependant il apparaît très souvent dans les poèmes pieux où son nom rime fréquemment avec *miracle.* P. 68, note 1, lire Sundstedt. P. 126, note 1, *Latin Poetry,* lire *Latin Poems.* P. 333, ligne 1, lire *malotru*; ligne 9, lire Delisle. Pièce III (*La Veuve*), v. 85, p. 168, *Cis songes est bien avertis*; au glossaire, p. 350, 'exact, fondé', pourquoi pas 's'est réalisé'? Le glossaire aurait gagné à être moins sommaire.

Arthur Långfors

C. Rostaing, *Constant du Hamel,* fabliau. Édition critique avec commentaire et glossaire. Publication des Annales de la Faculté des Lettres, Aix-en-Provence. Nouvelle série, n° 1, 1953. Gap, Éditions Ophrys. 169 pages.

Bédier a analysé avec élégance cet »excellent» fabliau (p. 331, le qualificatif se lit p. 457). »Trois tyranneaux de village, le prévôt, le forestier du seigneur, le prêtre, convoitent la femme du vilain Constant du Hamel. Ysabeau est sage, avenante,

courtoise: elle leur résiste. Tous trois complotent, après boire, de la réduire *par besoin, poverte et faim,* d'*amaigroier* la rebelle et son mari. Le prêtre accuse au prône Constant d'avoir épousé sa commère. Il le chasse de l'église et le rançonne à sept livres. Le prévôt l'accuse d'avoir fracturé la grange du seigneur pour voler son froment; il le met aux ceps, et le rançonne à vingt livres. Le forestier l'accuse d'avoir coupé les chênes et les hêtres du seigneur; il emmène ses bœufs, et le rançonne à cent sous de deniers. Le pauvre corvéable est ruiné, et ce fabliau nous donne bien la mesure de la liberté individuelle au XIII[e] siècle. Mais voici que les vilains vont prendre leur revanche . . . Ysabeau feint de céder: elle donne rendez-vous chez elle à ses trois persécuteurs, pour des heures différentes, mais voisines les unes des autres. Comme le premier vient d'arriver, chargé d'une grande bourse et de joyaux, le second frappe à la porte. »Fuyez! c'est mon mari»! Le galant, nu, se cache dans un tonneau rempli de plumes. Trois fois la même scène se reproduit, si bien que les trois amants se retrouvent, étonnés et marris, dans le même tonneau. Alors le vilain fait venir leurs trois femmes, se venge sur elles sous les yeux des maris; puis, il met le feu au tonneau; les trois amants s'enfuient en hurlant, couverts de plumes, poursuivis par Constant qui fait tournoyer sa massue . . . et lance contre eux tous les chiens du village . . .»

Le nouvel éditeur a pris pour base le ms. *A* (fr. 837) et l'a à peine retouché. Mais sa copie, comme j'ai pu le constater en la collationnant sur le fac-similé Omont, est d'une correction médiocre: des mots sont omis et les graphies de l'éditeur ne sont pas toujours celles du manuscrit. V. 19 *convoitise,* lire *covoitise.* 24 *L'omor* (sic), l. *L'amor.* 25 *Je suis,* l. *Je sui.* 72 Au lieu de *Que dans Constans me trueve assez* il faut, semble-t-il, *m'en trueve* (c.-à-d. des deniers, ce dernier mot figurant au vers précédent; cf. *en avra assez* D (= Berne), *en a assés* B (= fr. 1553). 80 *le fet,* l. *l'en fet;* cf. la note 80, p. 114. 120 *par,* l. *por.* 127 *garçonnier,* l. *garçonier.* 132 *A ces mot,* l. *A cest mot.* 138 *Messire,* l. *Mesire.* 147 *semble,* l. *samble.* 148 *ensemble,* l. *ensamble.* 185 *c'est marchié,* imprimer *cest marchié.* 189 *plat* l. *plet.* 217 *qui doie,* l. *qu'il doie.* 248 *ensanble,* l. *ensamble.*

A tant s'assistrent esraument.
Mes n'orent plus mengié graument . . . 264

Le ms. a, en effet, très lisiblement, *graument.* L'éditeur y voit une forme comparable à *erraument,* etc. (sa note, p. 118, porte

erronément le n° 253 au lieu de 264). Il n'y a pas de forme *graument* à côté de *granment*. Le scribe a répété mécaniquement la fin du v. 263 (*erraument*). *Plus mengié* 264 n'est pas admissible, il faut ou bien corriger *plus* en *pas* ou bien reconstituer à l'aide des manuscrits *BCD: N'orent pas mengié longement*. 270 *foi fet*, l. *foi dame fet*. 297 *tel oevre*, l. *tele oevre*. 362 *li glaive*, l. *le glaive*. 371 *vostres oes*, l. *vostre oes*. 436 *sache*, l. *saches*. 493 *language*, l. *langage*. 499 *lui*, l. *li*. 524 *esraument*, l. *esraumant*. 556 *Li provost*, l. *Li provos*. 596 *miex que tu*, l. *miex con tu*. 614 *fina plus de pensser*, l. *fina puis de p*. 678 *guere*, l. *gueres*. 685 *Votre sire*, l. *Vostre sires*. 712 *Toul*, l. *Tout*. 713 *Comment les a*, l. *Comme el les a*. 765—6 Pourquoi l'éditeur a-t-il interverti ces deux vers sans avertir? 787 *ore soiez*, l. *ore i soiez*. 800 *rit*, l. *rist*. 814 *tous adés*, l. *tout adés*. 815 *au*, l. *ou*. 834 *A poi qu'ele n'issi du sans*. D'où vient ce vers? *A* lit *A poi n'est issue du sans*. 846 *que il doie*, l. *qu'il doie*. 872 *furent*, l. *fussent*. 894 *Por nient n'i meïst venteuse*. D'où vient ce vers? *A* lit *Por noient i meïst venteuse*. 899 *se lest aler*, l. *se lest cheoir*. 904 *le fist verser*, l. *le fist jus verser*. 955 *atan*, l. *atant*.

La fin du vers grivois 831, adoptée par l'éditeur, est celle de *A: jusqu'au pas*. Elle doit sans doute être rejetée. Si je comprends bien les indications de M. Rostaing, *B* (= fr. 1553), aberrant, lit *Se vous toudrai enel le pas*, *C* (= fr. 19152) . . . *enel le pas*, *D ici chaut pas*. La bonne leçon est *enel le pas* ou bien *ici chaut pas* (sur le sens de *ici*, 'sur place', voir l'analyse de Bédier, vers la fin). L'éditeur écrit aux commentaires, p. 130: »La leçon de *B*, *en es le pas*, est très claire, celle de *D*, *ici chaut pas*, est difficile; le texte de *A* est voisin paléographiquement de celui de *D* sans qu'on puisse décider si l'un des deux a donné naissance à l'autre. Le sens de l'expression paraît bien être 'jusqu'au bout' [?], mais on voit mal ce que signifie *pas*.» *Pié chaut* (cf. le nom de famille Piéchaud) signifie 'à l'instant'. Tobler-Lommatzsch, III, 334, en bas, cite *Keur'i de pié caut* (*Marienlob*, éd. Andresen) et, pour *chaut pas*, renvoie à *pas*.

878 *Par l'ame dan Quetain Hoel* serait, à en croire M. Rostaing, la leçon de *A*. En réalité elle est *Par lame danquetin hoel*, et celle de *C* (indiquée d'une manière incompréhensible par M. Rostaing) *Par lame danquetin hamel* (fac-similé Faral). Selon M. Rostaing (*Index des noms propres*, p. 138), Montaiglon et Raynaud ont lu *Anquetain*. C'est, comme on vient de le voir, une fausse lecture, non seulement pour *A* mais aussi pour *C*. Si *A* et *C* portent *danquetin*, c.-à-d. *d'Anquetin*, nom fré-

quent (Ernest Langlois, *Table des noms propres*, p. 33), ne faut-il pas opérer avec *Anquetin* plutôt qu'avec *Quentin?*

Le glossaire de M. R. est complet, les références aussi, je suppose, sont complètes. Ainsi les mots les plus banals — *a* prép., *a* verbe, *dire, en, et, il, je, que, qui*, etc. — sont suivis chacun d'un nombre de références qui pour les plus fréquents va jusqu'à la centaine. Une autre particularité de ce glossaire est d'enregistrer les mots en les isolant complètement de leur entourage. Ainsi l'adverbe *puer* est traduit 'en avant', mais il n'est pas dit que les deux fois qu'il apparaît il figure avec le verbe *geter* (on ne connaît *puer* qu'accompagnant ou *geter* ou bien, rarement, *rüer*). Autre exemple. *Joins*, adj., apparaît 646, *piez* de même, mais nulle part il n'est dit que ce vers 646 fournit la forme ancienne d'une locution toujours vivante: *joins piez sailli*. Voici quelques rectifications au glossaire. *Conseillier* (*En bas li prist a conseillier* 595) n'est pas 'recommander' mais 'chuchoter', de même 519. *Soufachant* (*Mout se vait sovent s.* 482) est mal expliqué au glossaire (p. 164): de *soufachier* 'soulever'. Godefroy, VII, 548[b], a bien un verbe actif ayant ce sens. Mais M. Rostaing n'a pas lu la suite de l'article où la forme réfléchie est enregistrée avec notre passage (d'après Montaiglon-Raynaud et le manuscrit de Berne). Le sens est 'fléchir sous le fardeau'.

280 Le prévôt accuse Constant d'avoir volé du froment de son seigneur; on a, dit-il, pu suivre la trace du blé transporté. Aux protestations de Constant le prévôt réplique:

Ce sont estoupes
Dont vous me volez estouper. 291

God., III, 629[a], donne, d'après Montaiglon-Raynaud, ce seul exemple d'*estoupe*, 'attrape, bourde, mensonge'. C'est le moderne 'bourrage de crâne'. La suite est plus difficile (c'est toujours le prévôt qui parle):

Ausi bien vous venist harper 292
Et hurter vo chief au greïl.

M. Rostaing a ici (p. 119—20) une longue note qu'il n'est pas nécessaire de citer. Comme 'violon', dans l'argot actuel, veut dire 'prison', les barreaux de fer aux fenêtres des prisons appelant l'idée de cordes d'un instrument de musique, il est sans

doute permis de supposer que cette similitude a provoqué, dès le moyen âge, des plaisanteries pareilles. Si on admet ma supposition, le prévôt dit donc: »il conviendrait qu'on vous mît à 'jouer de la harpe' et à vous heurter la tête contre les grilles de la prison.»

Il y aurait beaucoup à dire sur la méthode de M. Rostaing. J'ai cherché dans le chapitre de l'introduction intitulé *Langue des manuscrits et de l'auteur* des renseignements — et je n'en ai pas trouvé — sur la manière dont se comporte le poète quant à la déclinaison: les règles de la déclinaison ancienne sont-elles respectées ou non? En examinant, très sommairement, la *varia lectio*, j'ai trouvé des cas où à la non-observation, telle qu'elle apparaît dans le texte de M. Rostaing (= *A*), s'opposent les leçons de certains autres manuscrits. Mais il n'entre pas dans mes intentions de refaire le travail critique de M. Rostaing.[1]

Arthur Långfors

Clovis Brunel, *Les plus anciennes chartes en langue provençale.* Recueil des pièces originales antérieures au XIII^e^ siècle. Supplément. Paris, Éditions A. et J. Picard, 1952. XXXIX-277 pages.

Le recueil de 349 pièces que publiait M. Brunel en 1926 devait contenir toutes les chartes rédigées en provençal avant le XIII^e^ siècle et conservées en original. Depuis, grâce aux recherches de M. Brunel lui-même, de ses confrères et de ses élèves, le nombre des nouvelles pièces remplissant les conditions requises s'est élevé à 191, ce qui fait, avec les pièces publiées en 1926, un total de 541. Dans son Introduction, l'éditeur rend compte d'abord des objets des textes, qui sont divers. Une petite part comprend des documents d'économie domaniale, des notices, intitulées *breve* ou *breu*, de revenus, etc. Pour le

[1] Beaucoup de fautes d'impression. P. 15, ligne 3 d'en bas, Don, l. *Dom.* P. 89, le n° du v. 487 est faux, l. 488; de même p. 104, n° 716, l. 816; de même encore p. 106, n° 867, l. 868. P. 115, note du v. 128, du faute, l. *d'une faute.* P. 117, note du v. 229, Warburg, l. *Wartburg.* P. 119, note du v. 277, détention ou compression, l. *distension* (?). P. 124, note du v. 520, souddés, l. *soudés.* P. 127, note du v. 666, Maritn, l. *Martin.* P. 128, note du v. 730, Le provoire qui menga les mesures, l. *meures* (*mûres*). Glossaire, p. 143, bailler, l. *baillier;* p. 159, pelicer, l. *pelicier.*

plus grand nombre, ont été trouvées des pièces, désignées par le mot *carta*, qui rapportent des faits juridiques. Il n'y a que deux rédactions de coutumes (pour Saint-Antonin et pour Agen), mais les actes de la pratique sont nombreux. Parmi les chartes relatives aux personnes, on a, p. ex., une suite de sermons de fidélité, un aveu de vassalité, une réception d'office et surtout des professions d'oblat. Les plus nombreux sont les actes relatifs aux biens: inféodations et baux, lods, saisines ou déguerpissements, impignorations ou dégagements, dotations, legs, etc. Une Table chronologique (p. 261—71) aide le lecteur à se rendre compte des objets et des destinataires des textes ainsi que de leur localisation. En examinant la répartition des rédacteurs et des copistes du point de vue de leur lieu d'origine, on constate une grande inégalité. La région des versants sud du Massif central est celle où la langue vulgaire a été le plus employée au XII^e siècle. En considérant les institutions et les personnes, il apparaît que les ordres militaires — les Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem avec 82 pièces, les Templiers avec 205 — ont facilement abandonné l'usage du latin.

L'étude morphologique qui forme la seconde partie de l'Introduction, ainsi que le Glossaire et la Table des noms de personne et de lieu (celle-ci ne comprenant pas moins de 49 pages) sont propres à intéresser vivement les linguistes. L'important ouvrage de M. Brunel est appelé à devenir un instrument de travail indispensable aussi bien pour les historiens médiévistes que pour les provençalistes.

La correction matérielle du livre est au-dessus de tout éloge.

Arthur Långfors

Karl Brunner, *Die englische Sprache: ihre geschichtliche Entwicklung.* Vol. II: Die Flexionsformen, ihre Verwendung; das Englische ausserhalb Europas (Sammlung kurzer Grammatiken germanischer Dialekte, hrsg. von Karl Helm, B, Ergänzungsreihe, No. 6). Halle (Saale), Max Niemeyer Verlag, 1951. Pp. 424. DM 13 (paper) and 14.80 (bound) net.

Prof. Brunner's work, the second part of which is the subject of this review, is a fairly comprehensive historical grammar of English. A distinctive characteristic of the second volume is the treatment of syntactical phenomena in conjunction with

inflections (excluding prepositions, interjections, etc.). There is much to be said for this arrangement because the syntactical uses of the parts of speech so often form an organic whole with the inflectional forms. There are, of course, many important fields of English syntax which are entirely omitted, such as the relations of the clauses within the sentence, word-order, etc. Their omission is somewhat regrettable since one feels sure that they would have received competent treatment in Prof. Brunner's hands. It is probable that, as is often the case, considerations of space have prevented the author from aiming at completeness. It is a well-known fact that anyone wishing to give a survey of syntax, and of English syntax in particular, finds his greatest problem in deciding what to include and what to leave out.

Not only does the work under review reveal the author's wide range of reading in the field of historical inflections and syntax, but it also gives a proof of his ability to master the details and to work them into an impressive and instructive whole.

While emphasizing the many merits of the book, I take this opportunity to submit a few critical notes of minor importance on some of its details.

Page 40. — The reference to the »Complete English Prose Psalter» as a *northern* text must, of course, be regarded as a mere slip.

P. 96. — The author states that the use of *ye* for *thou* as a pronoun of address began simultaneously with the corresponding French usage. This perhaps assigns somewhat too late a date to the latter. Foulet (*Petite syntaxe*, 3rd ed., § 289) says that this practice began in France in the 12th century.

P. 103 f. — For a recent discussion of the English expression *it is me* and the French *c'est moi*, see Anna G. Hatcher, *PMLA.*, LXIII, 1948, 1053—1100.

P. 139 — The statement that the early use of *what* as a relative was largely confined to cases in which the antecedent was *all* or *nothing* is illuminated by a quotation from the *Summoner's Tale* (D. 2201): —

Til she had herd al what the frere sayde.

This is not a very good example, for *all* occurs in only two or three manuscripts. In Manly's and Rickert's edition the line is printed thus: —

Til she hadde herd what the frere sayde.

It has to be admitted, however, that the insertion of *all* makes the line read more smoothly, and the word may well have existed in the original text. But the original reading might equally well have been *what that.* A good instance of *all what* occurs, for example, in *Troilus and Criseyde,* ii. 1561: — *But God and Pandare wist al what this mente.*

P. 140. — Chaucer's well-known passage

Whan that Aprille . . .
And bathed every veyne in swich licour
Of which vertu engendred is the flour

is quoted as an example of the ME. usage, which preferred *which* to *that* in connection with prepositions. But the passage is not very well suited for illuminating this peculiarity of English syntax, above all because the relative adjective *which* in *which vertue* could not be replaced by relative *that* even when there is no preposition. In addition, it is not certain that *of which vertue* is a native English construction at all. *Which* here stands for *whose,* a syntactical peculiarity recorded from a number of ME. texts. It is possible that *of which vertu* is imitated from such OF. expressions as *de cui haleine* »de l'haleine de qui». Cf., for example, John Orr, *The Impact of French upon English* (Oxford, 1948), p. 25, and Foulet, *op. cit.,* § 252.

I have also noticed a number of printer's errors and other minor slips. Only a few of these are likely to cause inconvenience to those who use the book, such as: — P. 16, line 7 from top: The Erdmann Memorial Volume was printed at Upsala and not as a part of the Årsskrift of the University of Lund. — P. 73, line 8 from top: the reference ought to be to *Cant. Tales,* E. 1552. — P. 97, line 3 from top: for *Stridston* read *Stidston* (for *The Use of 'you'* read *The Use of 'ye'*). — P. 127, line 1 from top: read *We had better take . . .* — P. 128, bibliographical note, line 8: for *Sienhoff* read *Steinhoff.*

Tauno F. Mustanoja

Jan Setterquist, *Ibsen and the Beginnings of Anglo-Irish Drama: John Millington Synge* (Upsala Irish Studies, II). 1951.

Ibsen afforded inspiration and example to the founders of the Irish Literary Theatre. Martyn, Moore and Yeats paid him

due tribute in the first number of *Beltaine*, in 1889. Synge, however, thought Ibsen's work 'joyless', over-intellectual, too concerned with reality. His own attitude to life was different to Ibsen's. He accepted the conflicts of life as sufficient material for drama in themselves; his drama has none of Ibsen's didactic analysis. Mr. Setterquist has set out to examine whether Synge's disapproval of Ibsen may be taken as precluding his being influenced by the Norwegian dramatist. He finds that Synge echoes many of Ibsen's situations and problems, and his comparison of the work of the two writers establishes some parallel treatments of these themes. He does not claim that Synge is any the less original because of these likenesses; borrowing is a normal and natural function of literature, akin to grafting in horticulture. Some of Synge's strength came from his inserting many non-Irish slips in the newly planted national drama.

Mr. Setterquist compares *In the Shadow of the Glen* with *A Doll's House* and *The Lady from the Sea*. Synge got his plot from an Irish farmer, as he tells us in *The Aran Isles*, but his play, on the theme of Nora Burke's unsatisfactory marriage to a farmer, has parallels with Ibsen's handling of Nora Helmer's dissatisfaction with her husband. In each play the woman leaves her home in search of a less restricted life. *The Lady from the Sea* portrays another wife ill satisfied by her husband, and in this case Ellida Wangel is lured away by a stranger akin to Nora Burke's tramp. Both Ibsen and Synge leave their dramas inconclusive, but the tramp and the stranger have an obvious symbolic meaning.

This same quality of symbolism informs *Riders to the Sea*, which may well owe much to *Rosmersholm* (originally to be entitled *White Horses*) as well as to *The Lady from the Sea:* the significance of both sea and horses, as symbols of terror and death, was established firmly by Ibsen in these two plays. I do not think that Mr. Setterquist fully appreciates the role of Maurya in *Riders to the Sea;* he maintains that not even she has the central role (p. 28) and he says that in creating her Synge 'consciously or unconsciously paid tribute to the hardy fisherfolk, whose joys and sorrows he had made his own, eating their bread and salt and sharing their vigils' (p. 39). But since he maintains the importance of destiny in the play, and notices its affinity to Greek drama (p. 36) the significance of Maurya should have become apparent; the play is a tragedy in the

classical tradition because we see in Maurya more than an Aran Widow. Synge *is* paying tribute to the Homeric qualities of the Aran fisherfolk, just as Flaherty did in *Man of Aran:* but we are moved because the situation symbolises larger issues, because Maurya's resignation is heroic and has an universal quality of human greatness about it.

Mr. Setterquist admits the difficulty of aligning *The Tinker's Wedding* with anything of Ibsen's with the possible exception of *The League of Youth;* but he can discover a general likeness between *The Well of the Saints* and *The Wild Duck* in that both plays deal with a conflict between dream and reality, with persons who must preserve the imaginary world of their own making in order to endure existence in the real world.

Peer Gynt and the Playboy are compared skilfully by Mr. Setterquist, who thinks Christy also resembles Solness, in acting like a hero when treated like one. Both Solness and Christy are managed by Hilde and Pegeen, who finally mourn their losses in the same poignant way.

The notes on the dialogue of Ibsen and Synge are not as useful as the rest of Mr. Setterquist's work; his claim that both are 'alike in their effort to individualise the figures of their plays by means of their own speech' is a statement which could be applied to many dramatists whose characterisation is successful.

The second volume of the Upsala Irish studies maintains the high standard set by Fru Bjersby's study of the Cachulain Legend in the works of Yeats. Mr. Setterquist has demonstrated some parallels between the work of Ibsen and Synge that had not previously been recognised.

University of Adelaide

A. Norman Jeffares

Sonja Nejdefors-Frisk, *George Moore's Naturalistic Prose* (Upsala Irish Studies, III). 1952.

There is something very unattractive about the format of George Moore's *Collected works.* The over-wide margins accentuate the small type used, and the apparent absence of paragraphing suggests a slab-like solidity of composition which is far from the reality of Moore's flexible and fluent style. This unattractiveness may well be one of the causes deterring readers from making a full examination of Moore's work, for

he is not largely read at present.[1] Moore's development as a writer is often neglected. His movement from the realism of *Esther Waters*, through the melodic line of *The Lake* and *The Brook Kerith* to the sufficiently complete freedom of self-expression achieved in *Hail and Farewell* or *Conversations in Ebury Street* is almost a rehearsal for Joyce's later progress, for his similar use of Ireland and self-imposed exile as a means of creating new developments in literature. The affinities between *Hail and Farewell* and *Ulysses* have not yet been worked out: but they are there: and any attempt to compare Moore and Joyce, while probably centring upon those works, will obviously begin with the early naturalistic writing of the two Irishmen. After all, *A Drama in Muslin* is based upon just the same Dublin that Joyce put into *Dubliners:* the two pictures are complementary.

Miss Nejdefors-Frisk's subject (suggested to her by Prof. Liljegren) is admirable. Her method of pursuing it raises some problems, particularly that of the ratio to be maintained between description and criticism in a work of this nature. In the four chapters of her book which deal directly with those novels which she takes to be primarily naturalistic, *A Modern Lover*, *A Mummer's Wife*, *A Drama in Muslin*, and *Esther Waters*, she devotes approximately the first half of each chapter to direct description and quotation, the second half to criticism. The criticism is itself, however, of a descriptive kind. Thus the criticism of *A Modern Lover* can be summarised as follows: that Moore, in this novel, is writing naturalistic prose since he uses (a) detailed description of the appearance of his characters, (b) physical features in his characters as the signs of psychological aspects, (c) disagreeable pictures of characters, (d) animal behaviour of characters brought out by certain situations, (e) the social milieu for its effect upon characters, (f) sensations of sound, odour, movement, (g) impressionistic pictures, (h) metaphors from natural history. In each case, as in the other chapters, examples and quotations are given to illustrate this technique.

The aim of this study is to explore one aspect of Moore's variety. Whereas the description and quotation are excellent and carefully done, the use made of them does not go far

[1] The appearance of *The Brook Kerith* in a new popular edition should be very useful.

enough. Miss Nejdefors-Frisk cannot understand how Susan Mitchell can describe Esther Waters as refined and delicate. Yet Susan Mitchell is nearer the mark: for she would not, I think, have based her view of this novel, as Miss Nejdefors-Frisk does, upon a premise that Moore wrote it on the theme of the degrading influence of race-courses on weak characters. He wrote it primarily as a study (as he wrote in a letter) of the English middle class, a subject as new and inexhaustible to an Irishman as the mountain dwelling Arapesh are to an anthropologist: and that middle class he bodied forth in Esther. She has the heroic qualities: in comparison with those around her she is refined by her tragedy. She carried within her a submerged moral code, a religiosity, to which she ultimately returned, once she was free of what seemed more immediate responsibilities (in fact, she seems to have followed Locke, and divided primary and secondary qualities most firmly). The cyclical conclusion to this novel, crude but enormously effective, when Esther returns to Mrs. Barfield, when the train journey is described in almost the same words as those which opened the story, could, rather than that of *A Modern Lover* (p. 55) have been compared with Tolstoy's ending to *Anna Karenina*. The question of Moore's possible indebtedness to Tolstoy might have been explored more deeply.

A further point needs comment. Miss Nejdefors-Frisk rightly stresses in her preface the difficulties of separating naturalistic from non-naturalistic devices. When Moore makes William time and again utter the sentence »one law for the rich, another for the poor» it is possible to argue that Moore was not so much immediately interested in social justice (p. 125) as in building up some of the stupid obstinacy of William's character, in a way probably learnt from Dickens, who understood the value of repetition so well. Again, 'similies fetched from nature' (p. 81) in *A Mummer's Wife* are not necessarily germane to the naturalistic novelist alone. Homer used them, and many writers after him.

The author has been perhaps too cautious, too restrictive in her aims, but within these aims she has done excellently.

University of Adelaide

A. Norman Jeffares

Bruno Quadri, *Aufgaben und Methoden der onomasiologischen Forschung.* Eine entwicklungsgeschichtliche Darstellung. Romanica Helvetica Vol. 37. Bern, A. Francke AG. Verlag, 1952. XVIII + 271 S.

Die vorliegende Arbeit, von der ein Teildruck im Jahre 1950 als Züricher Dissertation erschienen ist, will die Entwicklung der wissenschaftlichen Onomasiologie bis zu unseren Tagen darstellen. Ein zweiter Teil, der eine Bibliographie der Onomasiologie enthalten wird, soll später folgen.

Was der Verf. uns gibt, ist im Wesentlichen eine Würdigung der romanischen und germanischen Onomasiologie. Trotzdem besteht zwischen Titel und Inhalt des Buches kein störender Widerstreit, da dieser Zweig der Sprachwissenschaft vor allem von Romanisten und Germanisten gegründet, gefördert und in methodischer Hinsicht ausgebaut worden ist.

Der Entwicklungsgang der neuen Wissenschaft wird eindringlich und klar dargestellt: von der historisch ausgerichteten und grossraumigen Bezeichnungslehre, wie sie etwa durch Tappolet und Zauner vertreten wurde, zu der heutigen, durch eingehende Berücksichtigung psychologischer, volkskundlicher, stilistischer und mancher anderen Faktoren verfeinerten Methode, die wegen der starken Vertiefung der Aufgabe derart grosse Ansprüche an den Forscher stellt, dass er meistens gezwungen ist, sich auf kleinere Sprachräume zu beschränken.

Gerade die Vielseitigkeit der Methoden der modernen Onomasiologie macht es oft schwer, eine klare Grenze zwischen der Onomasiologie und den sonstigen Zweigen der Wortforschung zu ziehen. So hat denn auch Quadri manches einbezogen, das keineswegs als reine Onomasiologie zu betrachten ist. Daraus dem Verf. einen Vorwurf zu machen wäre aber unbillig. Im gegebenen Falle ist ein Zuviel besser als ein Zuwenig. Einige Unebenheiten nimmt der Leser auch gern in den Kauf. Die persönlichen Stellungnahmen des Verf. sind von gesundem Urteil geprägt.

Der Verf. betont mit Nachdruck die Verdienste der Onomasiologie, aber auch die gegen diesen Wissenschaftszweig von Weisgerber, Trier u. a. erhobenen Einwände werden nicht verschwiegen, sondern sachlich gewürdigt. Im Grossen und Ganzen ist die Arbeit Quadris eine sehr willkommene Leistung, die eine Orientierung über die onomasiologische Forschung und die Benutzung der weitschichtigen, oft an entlegenem Ort

veröffentlichten einschlägigen Literatur ungemein erleichtert. Gerade wegen der vielen Berührungspunkte der Onomasiologie mit der Kulturgeschichte, Psychologie und anderen Disziplinen werden weite Kreise von Wissenschaftlern dieses Buch dankbar begrüssen.

Es ist zu hoffen, dass der noch ausstehende zweite Teil bald den Lesern zur Verfügung stehen wird, denn er ist ein dringend benötigtes Desideratum der Wortforschung.

EMIL ÖHMANN

MAX VASMER, *Russisches etymologisches Wörterbuch*, Erster Band: A-K. Heidelberg, Carl Winter, 1953.[1]

Meine etwas pessimistische Prognose ist durch das rasche Tempo Vasmers zu Schanden gemacht worden: in weniger als drei Jahren ist sein etymologisches Wörterbuch, ohne auch das Geringste an Genauigkeit und Zuverlässigkeit einzubüssen bis zum L fortgeschritten und somit der Abschluss des ganzen Werkes nicht, wie ich vermutete, für das Jahr 1962, sondern vielleicht schon für 1957 zu erwarten. Es ist eine grosse Freude für sämtliche Slavisten, die das Erscheinen des Werkes mit grosser Spannung verfolgen.

Die Anfangs festgelegten Grundsätze für die Auswahl des Materials usw. scheinen sich nicht geändert zu haben, obgleich man sich wundert, warum z. B. die ganz geläufigen Neubildungen *загс* 'Standesamt' und *колхоз* 'Kollektivwirtschaft' fehlen, obgleich z. B. *вуз* 'Universität', *втуз* 'technische Hochschule' und *комсомол* 'kommunistischer Jugendverband' aufgenommen worden sind. Man vermisst auch *краги* 'Handschuhstulpen, Ledergamaschen' < schwed. *krag(stövlar)* (vgl. Clara Thörnqvist, Stud. über d. altnord. Lw. im Russ., S. 61—63) und das kulturgeschichtlich so wichtige *кузька*, *кузка*, *куска* 'ein Käfer (Anisoplia austriaca Herbst)' ..das m. W. noch nirgends etymologisch gedeutet worden ist; es stammt m. E. aus poln. *kózka* 'Art Käfer' (eig. »kleine Ziege», vgl. russ. *козявка* 'Insekt' von *коза* 'Ziege' oder lett. *tauriņš* 'Schmetterling' von **taurs*, lit. *tauras* 'Auerochs', nach den Fühlhörnern!).

Eine wichtige Neuerung ist die Tatsache, dass Vasmer mit

[1] Vgl. B. LIII, 1952, S. 440 dieser Zeitschrift.

gemeinslav. Lehnwörtern aus dem Lateinischen operiert (vgl. z. B. s. v. *кметь*, *кот*, *крестьянин*), während man früher nur höchstens an Übernahme einiger lat. kirchlicher Ausdrücke durch die slav. Kirchensprache in Mähren dachte, und bei sonstigen Wörtern lat. Herkunft nach griech. oder got. Vermittlung suchte. Jedenfalls wäre es sehr erfreulich, wenn uns eine genaue Untersuchung über das »wann» und das »wo» dieser slavisch-lateinischen Berührungen, die ich keinesfalls in Abrede stellen will, gegeben würde.

Noch einmal wiederholen möchte ich den Hinweis auf die Notwendigkeit einer historischen Akzentlehre der russ. Sprache. So ist z. B. ahd. Vermittlung bei russ. *ко́мната* 'Zimmer' »wegen der Anfangsbetonung» ganz unwahrscheinlich, da dieselbe nicht ursprünglich ist. Noch bei W. Majkov finden wir Akk. Sg. *комна́ту*, Lok. Sg. Dem. *комна́точку* (Jelisej II, 192; III, 67), woneben allerdings bereits *ко́мнату*, Nom. Pl. *ко́мнаты* (II, 113; III, 372) vorkommt. Als Quelle des russ. Wortes kommt somit entweder poln. *komnáta* oder ein d. *Kamnáte* (so angeblich bei Adelung) in Betracht, es sei denn, dass man an direkte Übernahme des lat. *caminăta* ins Altruss. denkt. Da aber Wort und Sache erst im 15. Jh. in Novgorod aufkommen (vgl. Paul Johansen: Novgorod und die Hanse, in der Gedächtnisschrift für Fritz Rörig, Lübeck 1953, S. 139), fällt einem die Entscheidung zwischen diesen drei Möglichkeiten sehr schwer. — Anderseits wird die von Vasmer ganz richtig als poln.-ukr. gedeutete Betonung des Plurals *каза́ки* durch ältere Belege als sehr jung erwiesen: N. Pl. *казаки́*, G. Pl. *казако́въ*, D. Pl. *казако́мъ*, Lok. Pl. *казакѣхъ* (Uložénije vom J. 1649).

Folgende Einzelheiten habe ich mir beim Durchlesen der Lieferungen 6—9 notiert:

Инженер: der älteste mir bekannte Beleg ist D. Pl. *ижи́неромъ* im Učenije i hitrost' ratnago strojenija pehotnyh ljudej vom J. 1647 (S. 202), das ganz offensichtlich aus poln. *inżynier* (mit Entnasalierung wie etwa *Игорь* < *Ingvarr*) entlehnt ist.

Исполин ist laut Vaillant Manuel du vieux slave I, § 30 für *сполин* verlesen und somit erübrigen sich alle Spekulationen über die Herkunft des anlautenden *i-*.

Кичка 'Querbalken u. a', čech., slovak. *kyka* 'Stock' dürfte im Ablautsverhältnis zu russ. *кука* 'Faust', altruss. *куконосъ* 'Krummnase', serb. *kuka* 'Haken' stehen.

Колóдец: ich möchte an meiner bereits 1934 vorgebrachten Auffassung, das Wort sei eine Ableitung von *колóда* 'Klotz,

Baumstamm' festhalten, und zwar besonders aus dem Grunde, weil das slav. Wort nirgends 'Quelle', sondern überall nur 'Brunnen' bedeutet (eine meist in Holz oder Stein eingefasste Vertiefung, in der sich das Wasser langsam sammelt, ohne zu sprudeln). Natürlich kann auch ein Brunnen »kalt» sein (noch heute dienen ja auf dem Lande Brunnen als »Kühlschränke»), aber Spuren eines germ. **kalding-* lassen sich bisher nur in Ortsnamen mit unsicherer Etymologie feststellen und auch das Finnische hat nur ein *kaltio*, kein **kaltinko* oder **kaltingas* aus dem Germ. entlehnt.

Weps. *kaukal* 'Flachsknoten u. a.' ist nicht die Quelle des gleichbedeutenden russ. *колоко́лка*, sondern daraus entlehnt und das russ. Wort ein Demin. von *ко́локол* 'Glocke', vgl. Kalima, Slaavilaisperäinen sanastomme (1952), S. 92.

Über *компас* 'Kompass' wäre noch B. L. Bogorodskij im Institut Jazykoznanija I, S. 83—89, zu vergleichen, der viel ältere Belege beibringt, so dass man an poln. Vermittlung zu denken geneigt ist, obgleich Bogorodskij, ebenso wie Vasmer, das Wort direkt aus dem Ital. herleitet.

Der Nasal in *конве́рт* 'Briefumschlag', den Vasmer mit vollem Recht »unklar» findet, da die Quelle mlat. *copertum* > frz. *couvert* > d. *Kuvert* ist, dürfte auf Beeinflussung seitens des lat. *convertere* 'umdrehen' beruhen, weil auf Russ. sowohl 'wenden, umdrehen' als 'in Papier einschlagen' *завернýть* heisst.

Крокéт dürfte auf das französierte d. *Krockét* zurückgehen; direkt aus engl. *crocket* stammt aber *кро́кет*, das m. W. zuerst von Turgenev in dem am 20. Juli 1876 geschriebenen Gedicht »Кро́кет в Виндзоре» gebraucht worden ist, bereits um 1910 aber vollkommen vergessen war.

Крыжóвник 'Stachelbeere' ist, wie Vasmer ganz richtig vermutet, eine Lehnübersetzung, die wahrscheinlich in Nordwestrussland, in der Nachbarschaft Altlivlands entstanden ist. An poln. Vermittlung ist kaum zu denken, wei poln. *krzyżownik* 'Enzian, Kreuzwurz (Gentiana minor)' bedeutet und 'Stachelbeere' auf Poln. *agrest* heisst. Die Quelle ist aber auch nicht d. dial. *Krisdo(h)re*, *Kristolbeere*, sondern ein (m)nd. **krûsbere* (vgl. schwed. *krusbär* 'Stachelbeere'), das von den Russen als **krûz(e)bere* »Kreuzbeere» aufgefasst und als Ableitung von russ. *крыж* 'katholisches Kreuz' wiedergegeben worden ist. Die russ. Nebenform *кружóвник* beweist, dass (m)nd. *krûs-* auch richtig als »kraus» (vgl. russ. *кружево* 'Spitze, Tresse') aufgefasst worden ist.

Кудеяр 'Name eines Räuberhauptmanns', der in mittelruss. Lokalsagen einen tatarischen Steuereinnehmer bezeichnet, ist wohl turkotatar. Herkunft. Ich stelle diesen Namen zu *Худояр* (in engl. Quellen: *Khudaiar*) 'Name des um 1875 in der Bucharei von den Russen eingesetzten Fürsten'. Zum Lautlichen vgl. russ. *казна́* 'Staatsschatz' < osman. krimtat. *χazna* 'Schatzkammer, Kasse', *каўз* 'Stauwasser' < arab.-osman. *havuz* 'Wasserbassin, Teich', *кинжа́л* 'Dolch' < karač. *χindžal* id., *куру́л*, *хуру́л* 'Götzentempel der Mongolen' < kalmück. *χurul* 'Versammlung, Klostergemeinde'.

Ich brauche hier kaum besonders hervorzuheben, dass die obigen Anmerkungen in keiner Weise den ungemein hohen Wert des Buches herabzusetzen vermögen. Je weiter das Werk fortschreitet, desto klarer sieht man die ungeheuere Quantität und die erstklassige Qualität der darauf verwendeten Arbeit und desto mehr hat man Anlass, dem Verfasser zu seiner einzigartigen Leistung zu gratulieren und ihm im Namen sämtlicher Wortforscher aufs wärmste zu danken.

*

Nachdem obiges bereits gesetzt worden ist, belehrt mich Prof. Dr. N. Poppe (Univ. Washington, Seattle, USA), dass der Personenname *Худояр* nicht turkotatar., sondern iranischer Herkunft ist und zu pers. *Xŭdā* 'Gott' + *yār* 'Freund, Geliebter' gehört, also etwa dem gr. *Θεόφιλος*, d. *Gottlieb* entspricht. Hierdurch wird die von mir vorgeschlagene Erklärung des Namens *Кудеяр* völlig einwandfrei, da pers. Einfluss im mittelalterlichen Russland, besonders im Wolgagebiet, recht stark war.

Birmingham

V. Kiparsky

Rozmyślanie o żywocie Pana Jezusa tzw. przemyskie. Podobizna rękopisu. Wydał i wstępem poprzedził Stefan Vrtel-Wierczyński. Warszawa 1952. Nakładem Towarzystwa Naukowego Warszawskiego. [= Eine Betrachtung des Lebens des Herrn Jesus, das sog. Przemyśler Rozmyślanie. Faksimile der Handschrift. Herausgegeben und mit einer Einleitung versehen von Stefan Vrtel-Wierczyński. Warschau 1952. Verlag der Warschauer Wissenschaftlichen Gesellschaft.] XX + 855 S.

Bereits vor dem 2. Weltkriege schritt man in Polen zur Veröffentlichung der wichtigsten mittelalterlichen polnischen Texte unter Anwendung moderner Phototechnik. Diese Photodrucke sind Zeugen eines hohen buchdrucklichen Könnens. So veröffentlichte die Polnische Akademie der Wissenschaften in Krakau 1930 einen phototypischen Faksimiledruck der frühesten polnischen Bibelübersetzung, die aus der Mitte des XV. Jahrhunderts ist. Der genau ausgeführte Druck erschien in einem gediegenen Bande. Diese einzige mittelalterliche polnische Bibel ist leider unvollständig erhalten.

Es sei in diesem Zusammenhange weiter erwähnt, dass am Vorabend des 2. Weltkrieges in Lemberg der wichtige mittelalterliche Florianer Psalter im Drucke herausgegeben wurde. Diese Pergamenthandschrift in grossem Folioformat enthält den ganzen Psalter, zwei Prologe und einige Cantica in lateinischer, polnischer und deutscher Sprache. Leider ist diese wertvolle Publikation den Wirren des Krieges so zu Opfer gefallen, dass bloss einige wenige Privat- oder Bibliotheksexemplare nunmehr erhalten sind. Die in der Handschrift enthaltene polnische Psalterübersetzung ist nicht die ursprüngliche, sondern eine spätere Abschrift hauptsächlich aus der zweiten Hälfte des XIV. Jahrhunderts. Die Psalmenübersetzung, die sich in der Florianer Handschrift befindet, ist sonst der älteste polnische Psaltertext, der bis auf unsere Tage erhalten geblieben ist.

Zu den umfangreichsten und bedeutsamsten mittelalterlichen Werken in polnischer Sprache gehört »Eine Betrachtung des Lebens des Herrn Jesus», das sog. Przemyśler Rozmyślanie. Diese wertvolle Handschrift hat im vorigen Jahr Prof. St. Vrtel-Wierczyński veröffentlicht. Das Werk erschien als prachtvoller Lichtdruck im Verlag der Warschauer Wissenschaftlichen Gesellschaft. Allerdings ist die Handschrift bereits früher den Forschern zugänglich gewesen; sie erschien von Prof. A. Brückner redigiert 1907 in Krakau, jedoch in sprachlich modernisiertem Gewand.

Das (nun herausgegebene) Przemyśler Rozmyślanie enthält nicht die Originalhandschrift, sondern eine um 1500 ausgeführte Abschrift. Der Kodex zählt 852 Blätter in 4°, und die Zeilenzahl schwankt zwischen 22 und 30. Diese Zahlen allein beweisen, wie umfangreich dieses Werk ist, das übrigens der Hand eines einzigen Schreibers entstammt.

Das Rozmyślanie ist eine wichtige Quelle zur Kenntnis der mittelalterlichen polnischen Sprache, und der Inhalt des Wer-

kes, seine grossen erzählerischen Verdienste, seine Komposition und selbständige Redaktion erheben es zu einem wertvollen Denkmal der mittelalterlichen europäischen Literatur. Das Rozmyślanie ist eine an Einzelheiten reiche apokryphe Erzählung von dem Leben Jesu und seiner Eltern, es ist der älteste polnische geistliche Roman. Kein anderes Werk der mittelalterlichen polnischen Literatur bietet eine so genussreiche Lektüre wie unser Przemyśler Text. Der unbekannte Kompilator hat aus so verschiedenen Quellen wie u.a. aus der berühmten »Vita Gloriosae Virginis Mariae» (»Vita metrica») aus dem XIII. Jahrhundert, der »Historia scholastica» des Petrus Comestor, den kanonischen Evangelien, Passionen und zahlreichen Apokryphen geschöpft. Weit verschiedene und inhaltlich reiche Elemente hat der Verfasser in diesem Werk zu einer einheitlichen Darstellung geschickt und künstlerisch zusammenschmelzen können. Er schuf ein eigenartiges literarisches Kunstwerk, das in seinem Gefüge Unebenheiten aufweist, seinem mittelalterlichen Leser aber jedenfalls erstaunlich schwungvoll geschriebenen und fesselnden Lesestoff geboten hat. Nach Ansicht der polnischen Literaturforscher kann das Schrifttum keines anderen Landes aus derselben Zeit Werke aufweisen, die dem Rozmyślanie ebenbürtig wären.

Das in prachtvoller Ausstattung erschienene Werk von beachtenswertem Format gehört zu den schönsten Leistungen der heutigen Buchdruckerkunst Polens.

Eino Nieminen

MITTEILUNGEN

M. Arthur Långfors, professeur honoraire de philologie romane, a fait, les 7 et 8 mai, 1953, deux conférences à l'Université de Gand.

Einheimische Veröffentlichungen. — Pentti Aalto, Studien zur Geschichte des Infinitivs im Griechischen (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, 80, 2). Helsinki, 1953. 116 S. — Pekka Katara, Speygel der leyen; Neuausgabe eines Lübecker Mohnkopfdruckes aus dem Jahre 1496, mit Einleitung und Anmerkungen (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 77, 2). Helsinki, 1952. 90 S. und 10 S. Faksimiles. — Irma Rantavaara, Virginia Woolf and Bloomsbury (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, 82, 1). Helsinki, 1953. 171 pp.

Einheimische Beiträge zu ausländischen Publikationen. —

Pentti Aalto, Die statistische Methode in der Sprachforschung unter besonderer Berücksichtigung des Lateinischen (Eranos, LI, 1953, 48—65). — Aarni Erä-Esko, Sutton Hoo and Finland (Speculum, XXVIII, 1953, 514—15; with two plates). — Arthur Långfors, Ancien français *diaine* (Mélanges de linguistique et de littérature romane offerts à Mario Roques, II, 1953, 165—7). — Ders., Discours [sur Emmanuel Walberg] le 9 mai 1953 (Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, Bulletin, XXXI, 2, 80—89). — Tauno F. Mustanoja (in collaboration with Ernest J. Moyne), Longfellow's 'Song of Hiawatha' and 'Kalevala' (American Literature, XXV, 1953, 87—9).

Ausländische Besprechungen einheimischer Veröffentlichungen. — A survey of Finnish work on Gautier de Coinci published in 1951 (by Långfors, Väänänen, v. Kraemer, Mrs. Vilamo-Pentti, and Mustanoja) is included in B. Woledge's discussion of studies of French medieval literature in The Year's Work in Modern Language Studies, XIII, 1952 (for 1951), p. 32. — Neuphilologische Mitteilungen, XLVI—LI, 1945—50 (articles de Dobrinescu, Dupire, Frank, Grundy, Hakamies, Hammerich, Jeanroy, Kiparsky, v. Kraemer, Krämer, Lahti, Långfors, Lewent, Malkiel, Michäelsson, Nurmela, Öhmann, Petersen Dyggve, Puttonen, Renkonen, Ross, Sakari, Spitzer, Väänänen, Miss Wachtmeister, Wis), compte rendu par R. Aramón i Serra dans Estudis Romànics, II,Recensions (Barcelona, Institut d'Estudis Catalans, 1949—503, 317—22. — Neuphilologische Mitteilungen, XLV—L (articles par Dupire, Hakamies, Hammerich, Lahti, Lerch, Michaelsson, Nurmela, Väänänen), compte rendu par G. Gugenheim dans Le Français Moderne, XX, 1952, 238—9. — Eero Alanne, Die deutsche Weinbauterminologie in ahd. und mhd. Zeit (Annales Academiæ Scientiarum Fennicæ, B 65, 1), bespr. von W. Mitzka in der Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur, LXXXIII; von H. Penzl in Language, XXVII, 418—9; von Leopold Schmidt in Österreichische Zeitschrift für Volkskunde, 1952, 89; von L. De Man in Revue Belge de Philologie et d'Histoire, XXX, 1952, 265—7; von J. Root in Bibliothèque de l'Ecole des chartes, CX, 1952, 299—300; von A. C. Bouman in Neophilologus, XXXVII, 1953, 188. — N. E. Enkvist, Caricatures of Americans on the English Stage prior to 1870 (Soc. Scient. Fennica, Comm. Human. Litt., XVIII, 1), reviewed by S. B. Liljegren in Studia Neophilologica, XXV, 1953, 187—8. — Erik Erämetsä, A Study of the Word »Sentimental' and Other Linguistic Characteristics of 18th Century Sentimentalism in England (Annales Acad.

Scient. Fennicæ, B 74, 1), reviewed by S. B. Liljegren in Studia Neophilologica, XXV, 1953, 187; by H. C. Matthes in Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CLXXXIX, 1953, 225—6. — Reino Hakamies, Etude sur l'origine et l'évolution du diminutif latin et sa survie dans les langues romanes (Annales Acad. Scient. Fennicæ, B 71, 1) compte rendu par A. Ernout dans la Revue de Philologie, de Littérature et d'Histoire anciennes, 1952, 241—2; par A. Henry dans l'Antiquité Classique, XXI, 1952, 494; par R.-L. Wagner dans le Bulletin de la Société de linguistique de Paris (sans date) 47—9; par M. Hélin dans Le Moyen Age, LIX, 1953, 200—1. — Martta Jaatinen, Die mnd. Übersetzung der sog. Hieronymusbriefe nach der Lübecker Hs. (Annales Acad. Scient. Fennicæ, B 65, 2, bespr. von F. P. Rickering in Modern Language Review, XLVIII, 1953, 223. — V. Kiparsky, L'histoire du morse (Ann. Acad. Scient. Fenn., B 73 ,3) compte rendu par J. P. Collas dans French Studies, VII, 91; par G. Gougenheim dans Le Moyen Age, LIX, 1953, 227—9; par Erna Mohr dans Der Zoologische Garten, XIX, 1952, fasc. 2—4; par A. Mazon dans la Revue des Études Slaves, XXIX, 1952, 125; par M. Roques dans la Romania, LXXIII, 1952. — Erik v. Kræmer, Les maladies désignées par le nom d'un saint (Soc. Scient. Fennica, Comm. Human. Litt., XV, 2), compte rendu par E. Baumann dans les Archives suisses des traditions populaires, XLIX, 1953, 89. — Ders., Du clerc qui fame espousa et puis la lessa, miracle par Gautier de Coinci, publié par — (Ann. Acad. Scient. Fennicæ, B 66, 2), compte rendu par A. Thierbach dans Archiv für das Studium der neueren Sprachen, CLXXXIX, 1950, 389—90; par R.-L. Wagner dans le Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, XLVII, 1951, 119; par O. Jodogne dans Leuvense Bijdragen, XLI, 1951, Bijblad, 105—6; par F. Whitehead dans The Modern Language Review, XLVII, 1952, 240—1; par H. Hatzfeld dans Speculum, XXVII, 1952, 262—66; par Y. Lefèvre dans Le Moyen Age, LVIII, 1952, 414—15; par W. Suchier dans Zeitschr. für romanische Philologie, LXVIII, 1952, 157; par U. T. Holmes Jr. dans Romance Philology, V, 1952, 335; par C. A. Robson dans Medium Ævum, XXI, 1952; par R. Guiette dans la Revue Belge de Philol. et d'Histoire, XXX, 1952, 562—3; par F. Lecoy dans la Romania, LXXIV, 1953, 250—51. — Gunvor Krogerus, Historie van der vorstorynge der stat Troye (Soc. Scient. Fennica, Comm. Human. Litt., XVII, 2), bespr. von A. Mazon in Revue des Études Slaves, XXIX, 1952, 127.

Neuphilologische Mitteilungen

HELSINKI (FINNLAND)

BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NÉOPHILOLOGIQUE

INHALT DIESER AM. 28. APRIL HERAUSGEGEBENEN FESTSCHRIFT

Pentti Aalto, Zur Etymologie von *Ulan* (S. 3); **Y. M. Biese,** Notes on the Use of the Ingressive Auxiliaries in the Works of William Shakespeare (S. 9); **Erik Erämetsä,** Notes on Richardson's Language (S. 18); **Theodor Frings** und **Elisabeth Linke,** Das Lehnwort in *Morant und Galie* (S. 20); **Wilhelm Giese,** Gian Fontana als Meister der Novelle (S. 54); **Ferdinand Holthausen,** Beiträge zur mittelniederdeutschen Wortschatz (S. 81); **Martta Jaatinen,** *Dialogi Gregori* nach der Hs. Theol.germ. 11 der Stadtbibliothek Lübeck (S. 82); **Jalo Kalima,** Zum Suffixaustausch im Russischen (S. 115); **Arthur Långfors,** A propos de Rutebeuf, II: Critique de la *Vie de sainte Marie l'Egyptienne* (éd. Bujila) (S. 118); **Ernst Lewy,** Episches: eine Geschichte J. Gotthelf's (S. 129); **Friedrich Maurer,** Zu den Liedern Friedrichs von Hausen (S. 149); **Walther Mitzka,** Die Hessen und der Hassegau in Ostfalen (S. 170); **W. Niekerken,** Wechsel der nd. Vokalart durch Änderung in der Lautdauer (Vokalumstufung) (S. 185); **Ernst Ochs,** Mhd. *ez sprichet* (S. 212); **Emil Öhmann,** Die mittelniederländischen Verba auf *-ont:* ein Beitrag zur Geschichte der Lehnprägung (S. 213); **Esko Pennanen,** On the Date of Ben Jonson's *A Tale of a Tub* (S. 224); **Martti Räsänen,** Dtsch. *Bier* usw. (S. 240); **Alo Raun,** Zu den Präverben im Estnischen (S. 243); **Erik Rooth,** Ist die Form *us* in Ripuarisch-Moselfränkischen »ingwäonisch» (S. 258); **Hans-Friedrich Rosenfeld,** Nd. *Buddel,* Hd. *Flasche* 'Tölpel, Dummkopf'; it. *fiasco*

Nr. 1-4 **LIII-1952**

'Misserfolg', franz. *bouteille* 'Fehler, Schnitzer' (S. 277); **Kurt Schreinert,** Die niederdeutsche Dichtung Alt-Livlands: eine Skizze (S. 287); **Y. H. Toivonen,** Einige Lehnwörter (S. 322); **Erkki Valli,** Das Verhältnis des Claus Cranc zu Nikolaus von Lyra (S. 331); **Ludvig Wolff,** Von der lyrischen Bedeutung der Strophenform bei Walther von der Vogelweide (S. 338). — Besprechungen: Victor Grove, The Language Bar, bespr. von **Eero Alanne** (S. 361); J. Svennung, L'évolution de la préposition italienne *da* à partir de *de ab* dans le latin, bespr. von **Reino Hakamies** (S. 363); *Sir Gawain and the Carl of Carlisle* in Two Versions, ed. by Auvo Kurvinen, bespr. von **Tauno F. Mustanoja** (S. 365); Vittore Branca, Prima diffusione del *Decamerone;* Maria Sampoli-Simonelli, *Il Decameron:* Problemi e discussioni di critica testuale, bespr. von **Tauno Nurmela** (S. 372); Erik Erämetsä, A Study of the Word *Sentimental* and of Other Linguistic Characteristics of Eighteenth Century Sentimentalism in England, bespr. von **O. R. Reuter** (S. 379); Henrik Abrahams, Études phonétiques sur les tendances évolutives des occlusives germaniques, bespr. von **Antti Sovijärvi** (S. 382); M. L. Wagner, La lingua sarda: storia, spirito e forma; Gerhard Rohlfs, Historische Grammatik der italienischen Sprache und ihrer Mundarten; Walther v. Wartburg, Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume, bespr. von **Veikko Väänänen** (S. 389); Fredi Chiappelli, Studi sul linguaggio del Machiavelli, bespr. von **Roberto Wis** (S. 395). — Eingesandte Literatur (S. 396).

Neuphilologische Mitteilungen, herausgegeben vom Neuphilologischen Verein in Helsinki. Redaktion (seit 1939): A. Långfors, Prof. em. d. roman. Philol., P. Katara, ao. Prof. d. deutschen Philologie. Schriftführer der Redaktion: Dr. phil. Tauno F. Mustanoja, Uudenmaankatu 29 B, Helsinki.

Jährlich acht Nummern. Jahrespreis für Finnland Fmk. 150, für das Ausland $ 1.50. Für die Mitglieder unentgeltlich. Frühere Jahrgänge Fmk. 125 (Finnland) und $ 1 (Ausland).

Beiträge, Bücher und Zeitschriften an Prof. A. Långfors (Rahapajankatu 3 B, Helsinki), Abonnementsbeträge und Bestellungen an die Akademische Buchhandlung (Keskuskatu 2, Helsinki) und Mitgliedsbeiträge an den Schriftführer des Vereins, Mag.phil. Åke Furuhjelm (Johanneksentie 4, Helsinki) erbeten.

Neuphilologische Mitteilungen (Bulletin de la Société Néophilologique), publiées par la Société Néophilologique de Helsinki, paraissent en huit numéros par an. Rédaction (depuis 1939): A. Långfors, prof. hon. de philologie romane, P. Katara, professeur extraordinaire de philologie germanique. Secrétaire de la rédaction: Tauno F. Mustanoja, 29 B Uudenmaankatu, Helsinki.

Le prix de l'abonnement est fixé à 150 marcs pour la Finlande et à $ 1.50 pour l'étranger. Les membres de la Société reçoivent le Bulletin gratuitement. Le prix des années antérieures est de 125 marcs pour la Finlande et $ 1 pour l'étranger.

Envoyer les manuscrits, livres et revues à M. A. Långfors (3 B Rahapajankatu, Helsinki), les abonnements à la Librairie Académique (2 Keskuskatu, Helsinki) et les cotisations à M. Åke Furuhjelm, secrétaire de la Société (4 Johanneksentie, Helsinki).

Neuphilologische Mitteilungen (Bulletin de la Société Néophilologique) is published by the Modern Language Society of Helsinki. Editors (since 1939): A. Långfors, Em. Prof. of Romance Philology, P. Katara, Associate Professor of Germanic Philology. Editorial Secretary: Tauno F. Mustanoja, Ph. D., 29 B Uudenmaankatu, Helsinki.

Eight numbers are published every year. The subscription price is 150 Fmks. in Finland and $ 1.50 in other countries per year. Members receive the Bulletin free of charge. Back volumes 125 Fmks. and $ 1 respectively.

Contributions and publications for review should be sent to Professor A. Långfors (3 B Rahapajankatu, Helsinki), subscriptions to Messrs. Academic Bookshop (2 Keskuskatu, Helsinki), and membership fees to the Hon. Secretary of the Society, Åke Furuhjelm, Mag. Phil. (4 Johanneksentie, Helsinki).

Inhalt des vorigen Jahrganges

LII (1951). — 296 S. $ 1. Ilmari Lahti, Sur la palatalisation spontanée de l's dans les parlers gallo-romans; Le franco-provençal est-il un dialecte fictif?; Paul Trost, Strophes des chansons françaises; Leo Spitzer, *Hurlewayn;* Emil Öhmann, Der italienische Einfluss auf das Neuhochdeutsche; Ernst Ochs, Healfdenes Tochter; Igor Vahros, Der Artikel im Russischen; Jalo Kalima, Raoul Labry in memoriam; Zur russischen Etymologie; Andrej Rudnev, G. J. Ramstedt in memoriam; Hans Marchand, Phonology, Morphonology, and Word-formation; Tauno F. Mustanoja, A Note on Gautier de Coinci; W. Somerset Maugham Portrays Henry James; Hans-Friedrich Rosenfeld, Langobardisch *lama* 'piscina'; Zu den alemannisch-nordgermanischen Wortgleichungen; V. Kiparsky, Une nouvelle langue littéraire slave, le macédonien; Pentti Aalto, L'origine du gérondif absolu; Arthur Långfors, Notes sur quelques manuscrits français de Bruxelles et un livre d'Heures d'Évora (Portugal); Le fragment de Mons d'un manuscrit du *Testament* de Jehan de Meung; Martti Räsänen, Nochmals finn. *Turku*, russ. *torg* usw.; Pentti Tilvis, Mittelniederländisches im Prosa-Lancelot I; John W. Draper, Humor und Tempo in *The Tempest;* Gösta Langenfelt, *For All the World;* Additions to *Hurly-burly, Hallaloo, Hullabaloo;* La chaire de philologie romane à Helsinki. Rapports des experts sur les titres des candidats.

Ausserdem erschienen im Verlage des Vereins die *Mémoires de la Société Néophilologique de Helsinki*, Bde I—XVI, 8:o, und zwar in zwangloser Folge seit 1893.

Folgende Personen haben es gütigst übernommen, die Anmeldung neuer Mitglieder sowie die Einsendung der Mitgliedsbeiträge an den Schriftführer zu vermitteln:

Hanko (Hangö): Studienrätin Lahja Selänne.
Jyväskylä: Dr.phil. Vilho Puttonen.
Kemi: Studienrätin Veera Vesterinen.
Kokkola (Gamla-Karleby): Studienrätin Gerda Lindgren.
Kuopio: Studienrat Uuno Hiltunen.
Mariehamn (Maarianhamina): Rektor Bruno H. Forss.
Mikkeli: Studienrat Tauno Markkanen.
Porvoo (Borgå): Frau Tyyni Lindroos.
Rauma: Mag.phil. Siviä Harjama.
Tampere: Studienrätin Aino Piironen.
Turku (Åbo): Dr.phil. Edit Perjus.

DEMANDÉS PAR
DES BIBLIOTHÈQUES ÉTRANGÈRES

Neuphilologische Mitteilungen, tomes I, III, VI, VII, VIII, XV, XXV ou collection complète.
Studier i Nordisk Filologi, tomes séparés ou collection complète.
Prière d'adresser les offres à

AKATEEMINEN KIRJAKAUPPA
(Librairie Académique)
Helsinki

Helsinki 1952. Suomalaisen Kirjallisuuden Seuran Kirjapainon Oy.

UNIVERSITY OF LONDON
SHL
WITHDRAWN

1976-1

1977-1

79-1

1980 1

1981-1

82-1

1983 1

84-1

86-1

88-1

91-1